



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,142,449

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817



ARTES SCIENTIA VERITAS





DC
30
66
2.2
10-13

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

MIDI DE LA FRANCE

Gloria Majorum

SÉRIE IN-8° N° 10.

Séances du 5 avril 1892 au 12 juillet 1892 inclus.

TOULOUSE

PAUL ÉDOUARD-PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES TOURNEURS, 45

1892

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres résidants, de membres libres, de membres correspondants et de membres honoraires. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 300 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le mardi de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique. Les MEMBRES HONORAIRES, LIBRES et CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

- M. le Dr OURGAUD a fondé un prix de 300 francs.
M. DE CLAUZADE a fondé un prix de 400 francs.
M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

- | | |
|------------------------------------|--|
| MM. De LAHONDÈS, président. | MM. De REY-PAILHADE, secrétaire adjoint. |
| LEBÈGUE, <i>q.</i> , directeur. | Bon DE RIVIÈRES, archiviste. |
| L'Abbé DOUAIS, secrétaire général. | Dr CANDELON, trésorier. |

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

- MM. Baron DESAZARS.
J. DE MALAFOSSE.
ROMESTIN.
MASSIP.

COMMISSION ECONOMIQUE.

- MM. DELORME.
DELOUME.
LÉCRIVAIN.

AVIS IMPORTANT

Prépare aux membres correspondants de faire parvenir très exactement à M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pouvant les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, de droit, sans convocation écrite préalable, le mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le 1^{er} mai.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est au Capitole. La bibliothèque est ouverte de 2 à 4 heures de l'après-midi.

15067

10
2662
88/34
7✓
Kee

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 8 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

Séance du 5 avril 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. LE PRÉSIDENT mentionne les conférences données à la salle du Jardin Royal par deux membres de la Société, l'une par M. Saint-Raymond sur les peintres toulousains, l'autre par M. Joseph de Malafosse sur le siège de Toulouse par Simon de Montfort. Elles ont été très applaudies.

M. DUBOUL rappelle que M. du Bousquet, conseiller au parlement, a publié, en 1750, une étude sur les remparts de Toulouse.

M. PASQUIER annonce que, dans la séance du mois de janvier dernier, à la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts, un membre, M. Paul-Emile Desserres, de Pamiers, a communiqué un manuscrit de 82 pages in-4° contenant une chronique romane des comtes de Foix.

Il résulte de l'étude à laquelle s'est livré M. Pasquier que c'est le texte roman de la chronique rédigée au quinzième siècle par Arnaud Squerrer, agent du comte de Foix Gaston IV. Cet ouvrage a été consulté et mis à profit par tous les auteurs qui, du commencement du seizième au milieu du dix-septième siècle, se sont occupés de l'histoire du Béarn et du pays de Foix. Néanmoins, la chronique n'a jamais été publiée, et, jusqu'à présent, on n'en connaissait qu'une mauvaise traduction française du dix-septième siècle conservée à la Bibliothèque Nationale dans un registre de la collection Doat. Quant au texte roman, on le considérait comme perdu. Celui

que M. Desserres a eu l'obligeance de communiquer à la Société ariégeoise serait donc le seul qui existe. Ce n'est qu'une copie faite dans la seconde moitié du dix-septième siècle et défectueuse sous certains rapports. Tel qu'il est, le manuscrit, malgré ses défauts, mérite d'être publié. Les recherches faites pour en déterminer le caractère ont amené un autre résultat. Il existe à la Bibliothèque Nationale une autre chronique romane des comtes de Foix, datant de la fin du quinzième siècle, dont l'auteur était inconnu. C'est au cordelier Miégeville (*Mechavilla*) qu'il conviendrait de l'attribuer. Telle est la conclusion formulée par M. Henri Courteault, ancien élève de l'Ecole des Chartes, qui, à son examen de sortie, en 1892, avait choisi comme sujet de thèse la vie du comte Gaston IV. Miégeville résume, en partie, les travaux de ses devanciers; cependant, il est, sur certains points, plus précis et plus complet.

M. Gadrat, libraire à Foix, a proposé de se charger, sous les auspices de la Société ariégeoise, de la publication de ces deux chroniques qui, au point de vue historique et philologique, offrent un important intérêt, surtout pour le pays de Foix et le Béarn. MM. Pasquier et Courteault transcriront les textes et les accompagneront de notes et de préfaces. Le volume paraîtra dans le courant de l'année 1892.

M. DELOUME annonce l'excursion projetée par la Société de géographie, pour le lundi de Pâques, au château de la Tourrasse et au château de Saint-Martory. Elle offrira un vif intérêt archéologique.

Séance du 12 avril 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. le BON de LOË remercie la Société qui lui a décerné le titre de membre correspondant.

M. ROSCHACH, membre honoraire, offre à la Société un exemplaire de son *Inventaire des Archives communales de Toulouse*.

M. LE PRÉSIDENT exprime la reconnaissance de la Société pour le don de ce beau travail, prie M. le Secrétaire général d'en transmettre l'expression à M. Roschach et aussi de donner prochainement une appréciation et une analyse de cette œuvre historique.

M. le Président entretient ensuite la Société d'une étude sur les *Origines de l'art ogival*, publiée dans la *Revue de l'art chrétien* au sujet des ouvrages de MM. Gonse et Corroyer.

M. le BON DE RIVIÈRES donne lecture d'une notice sur une croix de pierre sculptée du seizième siècle, dressée au milieu du cimetière nord de Castelnau-dary.

« Elle est posée sur un pied hexagonal mutilé; chaque face du pied porte une statue très dégradée : 1^o trois religieux revêtus d'une robe et d'un manteau à capuchon; 2^o un abbé, crosse à la main gauche; 3^o saint Roch avec son chien à ses pieds. Toutes ces statues encadrées dans une arcade trilobée en accolade et supportées par une petite console.

« Sur la croix, le Christ aux longs cheveux, les bras étendus horizontalement, la tête couronnée d'épines et nimbée, les reins ceints d'un linge, les pieds superposés, les yeux fermés. Il est mort.

« A sa droite, groupe formé de saint Jean debout, la sainte Vierge debout et une sainte femme à genoux. L'apôtre bien-aimé a la tête inclinée dans l'attitude d'une profonde douleur et tient des deux mains un calice. La Vierge, enveloppée d'un manteau, la tête couverte d'un voile qui lui passe sous le menton; ses mains sont jointes. L'autre femme a aussi les mains jointes et tient sa tête levée vers le Sauveur dans l'attitude de la prière.

« A gauche du Christ, on voit un personnage à genoux en prières tenant dans ses mains un vase de parfums et un autre personnage après lui debout tenant aussi un vase de parfums; il fait pendant à saint Jean et son attitude respire la douleur.

« Sur l'autre face de la croix, on voit la Vierge mère vêtue d'une longue robe, la tête ornée d'une couronne fleuronnée, avec de longs cheveux flottants. Du bras gauche, elle tient le divin Enfant complètement mutilé; on voit la trace d'un oiseau avec lequel il jouait. La Vierge est supportée par un socle orné d'un écusson triangulaire complètement fruste accompagné de feuillages. A droite de la Vierge, une sainte debout, aux longs cheveux, la tête ornée d'une couronne fleuronnée, tenant de la main droite une épée, la pointe en bas, et de la gauche un livre ouvert; à ses pieds, un animal (lion ou chien). A gauche de la Vierge, une sainte debout, aux cheveux flottants, tenant une petite tour de la main gauche. Serait-ce sainte Barbe? La Vierge est abritée par un dais fleuroné et en accolade, soutenu par deux anges à mi-corps. La croix se termine par un amortissement. Du côté du Christ, personnage à longue robe, tenant un globe de la main gauche, la main droite mutilée. Du côté de la Vierge, autre personnage à longue robe, tenant aussi un globe.

« Des choux, ornement si employé dans la sculpture gothique, décorent les bras de la croix et le dessous de l'amortissement. Du reste, toute l'ornementation est du style ogival flamboyant.

« La tête du Christ est surmontée, au-dessus du nimbe, d'un listel où se lisait sans doute le IHS. Le Sauveur a la tête inclinée vers la droite, dans une attitude pleine de majesté. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ses yeux fermés indiquent qu'il est déjà sans vie.

« Cette croix, remarquable par son travail, est un beau spécimen de la sculpture au commencement du seizième siècle. Le Christ et la Vierge

sont traités avec largeur et noblesse ; les autres statues sont courtes, lourdes et un peu vulgaires. La matière employée est le grès que les intempéries des hivers ont recouvert de lichen.

» Hauteur sans le pied : 1^m,37.

» Hauteur du pied : 0^m,64. »

Séance du 26 avril 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. CARTAILHAC offre à la Société ses deux dernières brochures : *Eloge de M. de Quatrefages* et *La faucille à la fin de l'âge de pierre*.

M. J. DE MALAPOSSÉ présente un livre d'heures du commencement du seizième siècle provenant de la bibliothèque de M. Bertrand de Maleville et appartenant aujourd'hui à M. le comte de Fumel.

M. de Marien, membre correspondant, communique une note sur un sceau de François Montfort-Laval, dit Guy XIV, dont suit le dessin. La chartre que ce sceau accompagne est datée de Tours, 14 avril 1480, et



accorde la remise d'une amende à Jehan Boessières, viguier de Cahors. Elle mentionne Jehan de Maires, juge mage de Rodez. Ce sceau complète et porte à sept la série de ceux de ce seigneur, dont cinq mentionnés par le

père Anselme, t. VII, p. 75, et un décrit dans l'inventaire de Douay d'Arcq. Il est le plus orné et le mieux conservé de tous.



Des deux côtés, l'écu porte : Ecartelé, au 1 de France, aux 2 et 3 de Laval, au 4 de Bourbon, sur le tout de Montfort.

L'écu, dans le contre-sceau, est entouré de feuilles rayonnantes ; celui du sceau est timbré d'un heaume de face, la visière levée, orné de perles ; la couronne de comte est formée d'une feuille d'ache, de deux demi-feuilles et de deux trèfles ; son pourtour inférieur est garni de pierreries. Au dessus de la couronne s'élève le cimier, un lion posé de face et un vol banneret hérmisé. — Guy de Montfort portait déjà ce vol dans son sceau, sur une quittance de 1464 ; « mais, » dit le P. Anselme (t. VII, p. 75), « le cimier qui est dans ce vol est cassé. »

Les supports sont des lions dont la tête, fort saillante en relief, s'est écrasée et empâtée. Le manteau interposé entre le casque et la couronne, fort heureusement drapé, est semé d'alérions (Laval) à dextre et de fleurs de lis (Bourbon) à sénestre.

Légendes : Sceau : *S(igillum) FRANCISCI PRIMOGENITI [COMITIS LAVALENCIS] COMITIS MONTISFORTIS GAVRE [VITREII] AQUI-NEIQUE DOMINUS.*

Contre-sceau : *† QTRAS(igillum) FRANCISCI PRIMOGENITI COMITIS LAVALENCIS.*

Le sceau de ce personnage, en date de 1493, cité par M. Douay d'Arcq, t. I, n° 824, de l'*Inventaire des sceaux*, et dont il ne subsiste qu'un fragment, a une légende plus étendue, et après *Comitis Montisfortis*, donne : « *Domini Vitreii, Gaureii, Sagonensis...*, » seigneur de Vitré, Gavre, Sannoys...

Guy de Laval était né, le 19 novembre 1435, d'Isabelle de Bretagne, fille du duc Jean VI, et de Jeanne de France, fille puînée du roi Charles VI ; il avait reçu, au baptême, le nom de François, que nous lisons ici dans la légende, et qu'il changea en celui de Guy, après la mort de son père, survenue en 1486. En 1461, il avait épousé Catherine d'Alençon, fille de Jean II d'Alençon et de Marie d'Armagnac. Il servit fidèlement le roi Louis XI, et mourut sans postérité en 1500.

Ce sceau, remarquable par son beau travail, par le fait qu'il reste le seul

bien conservé de huit types différents à l'usage du même seigneur, et qu'il est appendu à une charte méridionale intéressante, méritait d'être dessiné et reproduit.

La charte appartient à M. J. de Bonald, qui l'a communiquée à M. l'abbé Douais.

M. le PRÉSIDENT entretient la Société de l'inauguration solennelle du musée Saint-Raymond, ouvert, le 24 au matin, par les discours de M. le maire de Toulouse et de M. Roschach. Plusieurs membres de la Société, MM. Romestin, Cartailhac, Deloume ont pris une part active à son installation. M. Romestin a construit un escalier en bois, à rampe d'ogives, d'une grande élégance et d'un style très pur. La Société, qui a contribué depuis plus d'un demi-siècle à enrichir les collections, a prêté quelques-uns de ses meubles pour orner les salles, ainsi que les belles miniatures de l'antiphonaire de Mirepoix ; ces envois ont été très remarquables.

M. de Fontenilles demande à entrer dans la Société au titre de membre correspondant. Une commission composée de MM. de Malafosse, de Bouglon et Barrière-Flavy, est chargée d'examiner les titres du candidat.

Séance du 3 mai 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, envoie la note suivante sur les Toulousains Crozat, devenus seigneurs de Thugny-Trugny.

« Dans une *Histoire manuscrite de Thugny-Trugny (Ardennes)* rédigée par M. l'abbé Lannois, curé de cette paroisse, et couronnée en 1891 par la Société française d'archéologie qui lui a décerné une médaille d'argent, plusieurs passages assez étendus sont consacrés à un Toulousain, Antoine Crozat, né en 1655, bien connu comme financier. Crozat acheta, en 1720, les seigneuries de Thugny, Trugny, Seuil et Amagne (1) au prince de Ligne, qui dut les vendre pour faire face à des embarras financiers.

» La seigneurie de Thugny et ses dépendances passa, après sa mort, à son fils aîné, Joseph-Antoine Crozat, né aussi en 1696 à Toulouse, conseiller au parlement de Toulouse, puis à celui de Paris, et qui fut connu sous le nom de président de Thugny.

» M. l'abbé Lannois suit entre les mains des différents membres de la famille Crozat l'histoire de la seigneurie de Thugny, il énumère les acquisitions qu'ils firent pour l'augmenter, les règlements de police qu'ils rédigèrent pour son administration, les établissements charitables qu'ils y fondèrent, etc.

(1) Près Reithel (Ardennes).

« Les chasses de Louis-Antoine Crozat, baron de Thiers et seigneur de Thugny, sont restées célèbres en Champagne ainsi que ses représentations théâtrales et la richesse de ses collections.

« A sa mort, le 15 décembre 1770, la seigneurie de Thugny passa à sa fille Louise-Thérèse, mariée à Armand de Béthune, marquis de Béthune, lieutenant général et chevalier des ordres.

« M. l'abbé Lannois se propose de publier son *Histoire de Thugny-Trugny*, volumineux travail qui renferme les plus sérieuses recherches, mais dès aujourd'hui nous croyons intéresser nos confrères de la Société archéologique du midi de la France, en leur faisant connaître une source encore inédite de documents concernant une famille toulousaine, dont les membres ont joué un rôle des plus importants dans l'histoire de France au dix-huitième siècle, et dont le chef, parti d'une origine plus que modeste, aurait pu voir, au bout d'un demi-siècle, ses descendants s'allier aux La Tour d'Auvergne, aux Choiseul, aux Montmorency et aux Béthune. »

M. DE MALAFOSSE présente le rapport de la commission sur la candidature de M. de Fontenilles au titre de membre correspondant. Le rapport est favorable, et M. de Fontenilles est nommé au scrutin.

M. ROMESTIN dit qu'il a accompagné M. de Baudot dans une récente visite aux monuments historiques de Toulouse, et que l'architecte inspecteur, après avoir constaté la nécessité de plusieurs réparations, a demandé des subsides au ministère.

M. CARTAILHAC, nommé membre de la Société, il y a déjà un quart de siècle, offre, à l'occasion de ses noces d'argent, son ouvrage sur les *Monuments primitifs des Baléares*.

M. J. de Malafosse est chargé de présenter un rapport sur ce volume.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL fait connaître les travaux que la Société a reçus pour le concours de 1892. Ils sont au nombre de trois : *Les Ecoles gallo-romaines dans la Narbonnaise*, *l'Histoire de la commanderie de Golfech*, *l'Histoire de Saint-Julia de Gras-Capou*.

M. Massip est chargé d'examiner le premier mémoire, M. Male le second, et M. de Rivières le troisième.

M. LEBÈGUE présente quelques monnaies des Antonins trouvées dans la villa de Bapteste près de Nérac, aujourd'hui sa propriété.

Séance du 10 mai 1892.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. l'abbé DOUAI, au nom de l'Institut catholique, offre à la Société les sculptures et les pierres tumulaires provenant de l'ancien cimetière des religieuses de Sainte Claire, actuellement déposées dans la cour de l'Institut.

Il invite la Société à venir les visiter. Les membres du bureau, auxquels se joindront MM. Romestin et Deloume, se rendront le lendemain à l'Institut catholique.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. l'abbé Douais et le prie d'exprimer à l'Institut catholique les sentiments de reconnaissance de la Société.

La Société décide ensuite de déposer ces sculptures au Musée lapidaire.

M. MALÉ entretient brièvement ses collègues d'un voyage de quelques jours qu'il vient de faire en Espagne. Il donne quelques détails sur les processions de la semaine sainte à Séville qui ont conservé un caractère très archaïque. Elles diffèrent très peu de celles qu'a représentées Goya dans son tableau de l'Académie de San Fernando ou de celles que décrit M^{me} d'Aulnoy dans son curieux voyage en Espagne. Comme autrefois, les énormes pasos en bois peints sont escortés de pénitents noirs ou violets qui portent des cierges, des clairons, des bannières et la croix espagnole aux grands bras.

Il indique, à propos des monuments de Séville, l'influence persistante de l'art arabe. L'Alcazar a été restauré et agrandi au quatorzième et au quinzième siècle par les rois d'Espagne dans le style mauresque le plus pur. En pleine Renaissance, don Fadrique de Rivera se bâtit un palais, la fameuse casa de Pilatos, où il imite les azulejos, les arabesques, les décors géométriques, les stalactites, les coupoles de l'Alhambra. Aujourd'hui encore les cours intérieures des maisons particulières, les patios, ornés de carreaux émaillés et de vasques de marbre, prouvent assez la persistance des traditions arabes.

La Renaissance n'a pas eu plus d'influence sur la peinture que sur l'architecture. Les peintres espagnols n'ont voulu peindre ni les dieux, ni les héros de l'antiquité. De Juan de Juanes à Murillo, ils sont restés chrétiens. Ce sont les peintres de la vision et de l'extase. La liste seule des sujets qu'ils ont traités, empruntés presque tous à la légende des grands mystiques, saint François, saint Bernard, saint Antoine de Padoue, est déjà très instructive. Ils ont voulu rendre le surnaturel sensible, le miracle tangible. C'est le même tour d'imagination qu'on retrouve dans la *Dévotion à la croix* et dans le *Magicien prodigieux* de Caldéron, ou mieux encore dans les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola.

Ce n'est guère que dans l'art décoratif qu'on rencontre les motifs gréco-romains et les formes classiques. Cependant, là encore, les artistes espagnols ont fait preuve d'une originalité puissante. Les gigantesques rétables en bois sculptés et peints, les grilles en fer forgé comme celles de la capilla réal dans la cathédrale de Grenade, les stalles sculptées comme celles de Cordoue et surtout de Malaga sont des œuvres vraiment espagnoles, auxquelles on ne peut rien comparer ni en France, ni en Italie.

M. DE MALAFOSSE rend compte de la visite archéologique à la cathédrale

Saint-Etienne, dirigée et commentée par le Président de la Société, qui a été suivie par plus de cent auditeurs.

M. **RONESTIN** invite les membres de la Société à visiter avec lui une maison dépendant autrefois du couvent des Augustins que la ville est sur le point de faire démolir.

Séance du 17 mai 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture d'une lettre de M. le Maire qui remercie la Société de l'offre faite par elle au Musée des Augustins des sculptures et pierres tombales données par l'Institut catholique. Ce sont :

1° Deux fragments de frise romaine ; trophée d'armes ; boucliers, hache, trompette, rappelant le faire de la frise provenant de Valcabrère. Ces deux fragments sont certainement toulousains ; il n'est pas impossible qu'ils proviennent du château Narbonnais. La rareté un peu surprenante des débris romains à Toulouse en augmente la valeur et l'intérêt. C'est une bonne fortune de les avoir conservés.

2° Un bas-relief sculpté du quatorzième siècle, représentant saint Pierre mené à la prison Maniérine, et le baptême de son geôlier. Intéressant morceau de sculpture.

3° Une pierre tombale du quinzième siècle, aux armes rappelant celles des Bertrandi : un cerf passant devant un arbre. Inscription fragmentée :

IN HOC TUMULO
..... STEPHANI THLE
..... DE BOZONVILLA
.....

4° Une pierre tombale du quinzième siècle ; armes parlantes : encrier et rouleau. Inscription fracturée :

.....ERII
NOTARII . CVRIE . OFFI . THLE . QVI . OBIIT
I . IVNII . ANNO . DOMINI
.....

Entourant l'écu :

CVIVS ANIMA . REQVIESCAT . IN PACE

5° Une pierre tombale de 1539; armes : un cœur surmonté de trois mechetures d'hermine.

Inscription fracturée, en beaux caractères classiques :

..... CON
IECIT . PREMA
TVRA . MORS
IZ . CAL . IVL .
M . D . XXXIX .

I. H. APETH

M. le Secrétaire général signale, dans la *Revue archéologique*, un mémoire de M. Lebègue sur les fouilles de Martres.

M. DE LAHONDÈS rappelle la promenade archéologique dirigée samedi dernier par M. J. de Malafosse, à travers les monuments civils de la Renaissance, qu'il a étudiés le premier avec leurs dates exactes et leurs propriétaires d'origine, comme dans la marche progressive de l'art qu'ils révèlent.

« Un cortège empressé l'a suivi. Groupés d'abord auprès du bronze mélancolique de Cujas dont les métamorphoses multiples, au moins en projet, auraient pu fournir un piquant lever de rideau, les excursionnistes, *intra muros*, sont entrés dans le palais de justice, l'ancien château Narbonnais et l'ancien parlement, où plus d'un homme de loi qui s'était joint à eux a pu être surpris d'apprendre qu'il traversait le vieux mur de l'enceinte romaine, en entrant dans la salle des appels de la police correctionnelle, et la fameuse tour de l'Aigle dont il ne reste que deux fragments de cylindre assez peu reconnaissables, dans le passage de la cour d'appel à la cour d'assises.

» Puis la grand'chambre, construite en 1495, a montré ses murs vénérables où reluit la lettre initiale du roi Charles VII et ses solives peintes assez mal restaurées que surmonte la belle charpente en forme de vaisseau renversé, analogue à celles des châteaux de Pinsaguel et de Saint-Elix.

» La chambre dorée a déployé ensuite les emblèmes des vertus de la Justice, travail exhubérant et robuste, du temps de Louis XIII, encadré toutefois dans un solivage que la forme des fleurs de lis et le laurier du premier président Lauret semblent dater de la fin du quinzième siècle; enfin une autre salle, transformée comme la précédente, les bas-reliefs en bois de neuf travaux d'Hercule, belle œuvre du temps de Louis XIV, dont l'auteur est inconnu. Que sont devenus les trois travaux qui complétaient les douze?

» La promenade à travers les hôtels de la Dalbade et des Carmes a fait admirer les délicieux détails de notre Renaissance toulousaine pleine à la fois de souplesse et de fougue, de fantaisie et de finesse. Si l'on veut suivre

l'ordre des temps plutôt que celui de la marche, il convient de commencer par l'hôtel du conseiller au parlement de Rivières, appelé, sans raison connue, hôtel de Montmorency, bien qu'il ne soit pas impossible que le brillant et malheureux duc l'ait habité dans l'un des séjours auquel l'obligeait son gouvernement de Languedoc. Il faut continuer ensuite par l'hôtel célèbre du professeur de droit, Maynier, rue du Vieux-Raisin, où les délicates ramures de François I^{er}, sur la tour d'escalier et la fenêtre adjacente se continuent par les superbes fenêtres du temps de Henri II, dressées par le nouveau propriétaire de l'hôtel, l'avocat Jean Burnet; puis par l'hôtel voisin de la rue d'Aussargues, qui ne faisait qu'un peut être avec lui au siècle précédent, si l'on en juge par la corniche à machicoulis qui domine leurs murailles, et dont la porte d'escalier est surmontée par les deux superbes lions héraldiques, que le président de Tornoer fit sculpter, vers 1530, par l'énergique et fier ciseau d'un artiste inconnu, comme presque tous ceux de ce temps. L'hôtel de Felzins, construit par le conseiller au parlement Moulinier, marque, en dépit de sa devise stoïcienne, par la folle fantaisie des bas-reliefs du portail daté de 1556, comme par l'adorable cul-de-lampe de la tour, le sommet extrême de cet art charmant au delà duquel arrivera la déchéance fatale.

» Mais à la même époque, un art différent imitait celui du Nord et particulièrement les somptueuses dispositions du Louvre de Pierre Lescot. Il se manifeste à l'hôtel d'Assézat et aussi dans la cour d'un hôtel de la rue de la Dalbade, n° 31, construit encore par un parlementaire, M. de La Mammye.

» Mais les trois ordres superposés avec les arcades monumentales qui les joignent sont fort à l'étroit dans cette cour, et devaient évidemment se profiler sur un plus vaste espace.

» A côté, l'hôtel de M. Pélegru, bâti comme tous les autres, grâce aux plaidoiries et aux épices par le conseiller au parlement de Massas, vers 1595, montre de belles fenêtres, un peu alourdies cependant par une corniche trop saillante et des meneaux qui n'ont plus la finesse de ceux du premier âge de la Renaissance.

» Enfin l'hôtel de pierre conserve, dans la cour, de charmantes fenêtres à deux étages de colonnettes, suivant le modèle très suivi à Toulouse sous Henri II, qu'avait ouvertes le premier propriétaire Jean Bagis, mais que le président de Clary alourdit singulièrement, vers 1610, par une pesante corniche, par les cartouches encadrant les marbres antiques trouvés dans la Garonne et par les colonnes à forte saillie destinées à supporter des statues.

» Il compléta son œuvre par la porte à cariatides, d'une conception meilleure, et par la fameuse façade prétentieuse et gonflée, gloire toulousaine un peu usurpée aux dépens d'autres créations monumentales d'un goût plus pur.

» M. Calvet-Besson a terminé récemment les sculptures que François de

la salle capitulaire, « ex parte capituli, » un peu avant la Saint-Jean-Baptiste de 1307; côté s'appuyant sur l'église, « ex parte ecclesie, » un peu avant l'Assomption de 1309; côté « ex parte dormitorii, » c'est-à-dire parallèle à la salle capitulaire, un peu après la Saint-Michel de 1309; quatrième et dernier côté parallèle à l'église, un peu avant le 25 mars de 1310.

M. DE LAHONDÈS dit que la grande église peut avoir été commencée avant 1263, car on dut se servir de l'église primitive pendant sa construction. Toutefois, il ne pense pas que les travaux aient guère commencé avant l'année 1260.

M. BARRIÈRE-FLAVY signale les récentes découvertes archéologiques à l'église Sainte-Foy d'Agen. Une trentaine de sarcophages en pierre, et quelques-uns en marbre ont été extraits du sol. La plupart avaient été déjà violés à une époque reculée. Parmi les rares objets recueillis dans ces tombes, deux fibules semblables en bronze doivent être signalées pour leur forme en S et les deux pierres bleues qui les ornent à leurs extrémités. Ce genre de fibules est extrêmement rare dans les sépultures méridionales à l'époque mérovingienne.

Séance du 24 mai 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. LE PRÉSIDENT signale le succès qu'ont obtenu encore, samedi dernier, les conférences archéologiques de MM. Saint-Raymond et Rocher.

« L'ancienne chapelle des Carmélites, aujourd'hui chapelle du Grand séminaire, presque inconnue à Toulouse parce qu'elle n'est ouverte au public que le jour de l'Adoration perpétuelle, était remplie par l'auditoire intelligent et artiste, accru encore, qui a suivi les deux premières promenades de la Société à travers les monuments toulousains.

« M. Saint-Raymond a résumé d'abord la vie, l'éducation artistique et les caractères du talent de Despax. Il a analysé ensuite les tableaux qui ornent la chapelle, représentant divers traits de la vie des prophètes Elie et Elisée, patrons du Carmel, les prophéties et les figures de l'Ancien Testament annonçant la venue de la Vierge, enfin l'apothéose de sainte Thérèse.

« Ils se signalaient par la verve d'exécution, les grandes allures du dessin contenues par la sûreté que l'artiste conservait des leçons de Rivalz, et par les tons, les uns vigoureux et chauds, les autres argentins, de la couleur. Les traditions de la peinture du dix-septième siècle s'allient ainsi aux caractères de celle du dix-huitième.

« M. Saint-Raymond a terminé en faisant remarquer combien la décoration de cette chapelle, qui nous paraît aujourd'hui bien somptueuse et mondaine

pour un austère couvent de Carmélites, répondait au goût spécial qui portait les deux siècles précédents à orner la maison de Dieu de toutes les élégances et de toutes les richesses qui éblouissaient dans le palais du grand roi.

» Le sentiment religieux peut se traduire, dans l'art monumental, par des expressions différentes. Les Italiens, par exemple, veulent des églises spacieuses, épanouies. pour ainsi dire, inondées de lumière, resplendissantes de marbre et d'or, tandis que nous ne les comprenons, depuis notre moyen âge, qu'avec des aspects graves et sévères. Mais en France aussi, après la Renaissance, le goût de la cour et de la société polie, le retour vers l'imitation de l'art antique, demandèrent à la structure et à la décoration des églises des allures triomphales.

» Après avoir passé près d'une heure dans la chapelle du Grand séminaire, le cortège est entré dans l'église du Taur dont M. Rocher a expliqué les détails architecturaux.

» L'église est caractérisée surtout par son clocher formant façade, tradition fort inoffensive des façades fortifiées, qui devrait être délivrée du badigeon qui le déshonore pour laisser apparaître la décoration si pittoresque et si économique à la fois, produite par les combinaisons de la brique posée sans taille ni moulures; puis par ses deux absides, que l'on dressa, lorsqu'on reconstruisit le sanctuaire en l'agrandissant, vers le milieu du quinzième siècle, afin de conserver intacte la crypte vénérable dans laquelle avait reposé d'abord le corps du premier évêque de Toulouse. »

M. le Président dit ensuite que M. Deloume a obtenu de M. Trutat, directeur du Muséum d'histoire naturelle, les défenses d'éléphant qui auraient orné autrefois le tombeau de saint Thomas d'Aquin à l'église des Jacobins. Elles ont été déposées à ce titre au Musée Saint-Raymond.

M. le Président ajoute que, en s'appuyant sur les indications qui lui ont été données, il essaiera de préciser l'histoire de ces dents d'éléphants.

Il rappelle que la course à Cahors demeure fixée au jeudi 2 juin, et dit qu'il a écrit à cette occasion au Président de la Société des études du Lot.

M. l'abbé Douais offre à la Société, au nom de M. l'abbé Verlaguet, du diocèse de Rodez, le fac-similé de l'autel roman conservé dans la chapelle de la Sainte-Epine de l'église de Sainte-Eulalie-d'Olt (Aveyron). Il porte l'inscription :

ALDEMARVS ACSI INDIGNVS SACERDVS AEDDI
FICAVIT HIC DOMVM DOMINI PRO ANIMA ODGERII ARCHIDIACONI
DEVSDET EPISCOPVS DEDICAVIT HANC MENSAM VI : ID MADI
ANNO AB INCARNATIONE DNI
VGONE SACERDOTE + RAINALDO LEVITA +

palement sur celles de la Narbonnaise, de l'Aquitaine et de la Lyonnaise première, — suivie de notices, de nombreuses notes historiques et archéologiques sur les passages les plus remarquables des écrivains des quatrième, cinquième et sixième siècles en ce qui touche surtout les mœurs, les usages, l'état religieux et social de ces diverses époques.

» Ce travail est divisé en deux parties. La première a pour but de nous faire connaître, suivant le plan adopté, d'abord l'organisation de l'enseignement à Rome, terme de comparaison; ensuite, l'état de l'enseignement dans les écoles de Narbonne, de Bordeaux, de Lyon, de Béziers et d'Autun; de donner, pour être complet, un aperçu de la situation des écoles de moindre importance et de déterminer enfin l'époque et les causes de l'extinction des unes et des autres.

» Ce plan est admirablement conçu; il est loin d'être admirablement exécuté. Les écoles de Rome sont suffisamment décrites avec la collaboration de Strabon, de Virgile, d'Horace, de Juvénal, de saint Jérôme et des législateurs du Code Justinien. Mais les écoles Gallo-Romaines sont décrites d'une façon tout à fait inattendue, ou plutôt elles ne sont pas décrites. Il y avait des écoles renommées, dit-on, à Narbonne, Toulouse, etc., puisque tel est le témoignage d'Ausone, de Sidoine Apollinaire, d'Ammien Marcellin, etc.; mais l'auteur ne sachant rien de ces écoles, en remplace l'histoire par une série de légères biographies ou l'on retrouve ce que tout le monde sait sur Ausone, de Bordeaux; Sidoine, de Lyon; Varro, de Narbonne et les autres. C'est un petit Vapereau spécial. La suite du programme est dans Grégoire de Tours. Le tout est traité en vingt pages. Restent cent pages pour la seconde partie.

» Celle-ci est formée d'extraits empruntés aux écrivains les plus distingués de la période étudiée.

» La première partie a un mérite, celui d'une bonne structure, et un défaut, celui de manquer totalement de fond. La seconde a pour elle l'originalité de la traduction; un jury littéraire l'apprécierait, mais elle a aussi un défaut, celui de n'être pas le sujet.

» L'auteur nous apprend, dans une introduction, que M. Guizot a dédaigné de traiter cette question comme elle le mérite. Que n'a-t-il partagé ce dédain? Il nous apprend aussi qu'il a quatre-vingts ans; nous comprenons, inclinant à l'indulgence, qu'il se croit seul ici avec son contemporain M. Guizot. Mais combien il est regrettable qu'il n'ait pas aperçu les nombreuses carrières ouvertes depuis quelques années dans les champs Gallo-Romains; qu'il n'ait pas feuilleté les bibliographies nouvelles; regrettable, car nous discernons dans la conception de ce plan, digne d'une érudition mieux éclairée, un esprit cultivé, et dans la forme une plume exercée. Ces qualités dissimulent un peu l'anémie profonde que nous avons constaté et c'est, en considération de ces belles apparences de santé conservées dans

un âge aussi avancé, que votre commission propose de décerner à cet essai une médaille d'argent.

» L'Histoire de la Commanderie de Golfech n'a peut-être pas d'aussi belles apparences, mais elle est douée d'une meilleure constitution. Elle est affligée cependant de quelques légères tares. Le rapport spécial les constate : « Toute la partie historique n'est pas absolument nouvelle, puisque M. Du Bourg avait déjà écrit un chapitre sur Golfech dans son histoire du Grand Prieuré de Toulouse, où tous les faits essentiels sont indiqués. Cependant il faut reconnaître que l'auteur a étudié de très près les documents originaux, et qu'il a pu ajouter quelques détails et rectifier quelques erreurs qui s'étaient glissées dans le travail de M. Du Bourg... Ce qui n'est vraiment pas original, c'est le chapitre consacré aux ordres du Temple et de Saint-Jean. Ce résumé très succinct de Vertot et de Lacroix ne nous apprend rien de nouveau. On pourrait en dire autant d'un chapitre consacré aux différentes monnaies et à leur valeur. Ce qui peut donner à de tels chapitres une apparence d'à-propos, c'est que le livre est destiné aux habitants de Golfech, qui ne sont sans doute pas tous familiers avec ces questions d'histoire.

» Ces réserves faites (je cite toujours le rapport de M. Male), il y a beaucoup à louer dans ce travail. L'étude sur les coutumes de Golfech (1465), dont le texte roman est publié là dans son intégrité, pour la première fois, est vraiment neuve.

» L'orateur a tiré aussi des registres du cadastre et des registres de l'état civil une foule de renseignements intéressants. De tous ces faits épars, il a essayé de tirer un système qu'il expose dans son dernier chapitre : c'est que la petite ville de Golfech a été mieux administrée, moins chargée d'impôts, plus peuplée sous l'ancien régime qu'aujourd'hui. Quelle que soit la valeur de ces conclusions qui peuvent être discutées, il n'y en a pas moins là une contribution utile à l'histoire des populations rurales de l'ancienne France. »

» En ajoutant à la valeur de ces constatations l'appoint du soin laborieux que décèle cette étude, la commission n'a pas cru exagérer la récompense en proposant de décerner à l'auteur une médaille de vermeil.

» Si l'effort mérite une récompense, la plus haute, toute comparaison faite, est acquise à l'*Histoire de la commune de Saint-Julia de Graspou*.

» De même que l'étude sur les écoles gallo-romaines paraît s'élever de prime abord au-dessus de la médiocrité, grâce aux qualités de la forme, l'étude sur Saint-Julia, pour avoir un peu négligé ces qualités, pourrait descendre, à première vue, au rang des travaux estimables auxquels on décerne sans bruit une récompense honnête. Mais une incontestable et très haute supériorité, celle du fonds, rachète largement les torts, qu'il ne faut pas exagérer d'ailleurs, de cette infériorité. Or, ce fonds, ce capital paraît

avoir été amassé au prix de beaucoup d'efforts. N'est-il pas juste qu'il produise intérêt ?

» En quoi consiste ce fonds ? Non pas en choses en partie dites comme dans le mémoire de Golfech ou en choses dites et redites, comme dans le mémoire gallo-romain, mais en documents d'archives tous inédits et assez nombreux pour remplir un cahier de plus de trois cents pages, de telle sorte que, sans tenir compte de la période antérieure au moyen âge, nous trouvons ici, en les citant dans l'ordre où ils se présentent, des détails sur la topographie, la seigneurie, la justice, le consulat et ses officiers, les privilèges, les coutumes, les impôts, les relations de la commune avec les Etats de la province et avec les pouvoirs publics, les faits militaires très mouvementés pendant les guerres religieuses, la paroisse, l'église, les chapelles, le clocher, le cimetière, la biographie des curés, les écoles, les confréries, les œuvres hospitalières, les incidents et les transformations qui accompagnent ou suivent la période révolutionnaire ; en un mot, tous les faits historiques prévus dans les cadres officiels du classement des archives communales. Cet ordre n'est pas parfait assurément. Il y a des monographies mieux conduites ; il y en a de plus académiques ; on n'en pourrait citer beaucoup de plus complètes. C'est l'état pléthorique avec ses inconvénients, embarras, lourdeur dans l'agencement et dans le développement des faits. Cette impression ayant mis en discussion la valeur de cette étude, il n'a pas paru hors de propos d'insister sur les motifs qui ont porté la commission à solliciter pour l'auteur le bénéfice de l'élection.

» Nous ne pensons pas que quelques menus griefs puissent la faire échouer : par exemple, quelques lapsus dans la technologie architecturale, ou bien la brièveté des chapitres relatifs aux temps anciens. Ce n'est pas le fait de l'auteur, sans doute, si les vestiges des temps préhistoriques sont rares et si la ferronnerie mérovingienne n'abonde pas dans le sous-sol de Gras-Capou. Il convient de le louer, au contraire, d'avoir voulu être complet, d'avoir constaté cette rareté et d'avoir utilisé les matériaux qu'il a trouvés, rejetant prudemment tous ceux qui n'ont pas la marque antique.

» En résumé et en réalité, sur ce fonds très riche, matière d'une excellente monographie, deux desiderata subsistent : le défaut de méthode et quelques déficiences de la forme. Le *summum jus* aurait pu s'en prévaloir ; la commission n'a pas pensé qu'il y eût opportunité à l'appliquer. Réserver le prix est une mesure extrême faite pour déconcerter les bonnes volontés et rendre stériles les années à venir. Elle propose donc de l'accorder à l'*Histoire de la commune de Saint-Julia*, désireuse, en se montrant indulgente, de propager le goût des études historiques et archéologiques, d'entretenir autour de la Société cette curiosité salutaire du passé où gisent encore tant d'inconnus, où l'on découvre quelquefois les leçons de l'avenir,

et dont les fruits sont toujours doux à cueillir parce que, avec l'expérience, ils engendrent la sagesse. »

Les conclusions du rapport sont adoptées. Les enveloppes contenant les noms des auteurs des mémoires sont ouvertes, et la Société décerne le prix Ourgaud à M. l'abbé Aragon, curé de Saint-Julia, auteur de l'histoire de Saint-Julia de Gras-Capou; une médaille de vermeil à M. Ernest Moing, auteur de l'histoire de la commanderie de Golfech, et une médaille d'argent à M. Maffre de Fontjoye, auteur de l'étude sur les écoles gallo-romaines.

M. le BON DE RIVIÈRES annonce la mort de M. l'abbé Bruguières, de Mazamet, membre correspondant de la Société. M. l'abbé Bruguières avait étudié avec un esprit critique l'histoire des écoles et la période révolutionnaire dans sa contrée.

Séance du 31 mai 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL lit les lettres de M. l'abbé Aragon et de M. Moing qui remercient la Société des prix qu'elle leur a décernés. Les enfants de M. Maffre de Fontjoye annoncent sa mort, et réclament, chacun pour leur part, la médaille qu'il a obtenue. La Société attendra qu'ils se soient accordés.

M. LE PRÉSIDENT offre, au nom de son auteur, M. Gaida, une brochure sur les peintures anciennes de la cathédrale de Cahors.

M. J. DE MALAFOSSE donne lecture d'une étude sur le dernier ouvrage de M. Cartailhac :

Les mouvements primitifs des Baléares, par M. E. Cartailhac.

« L'ouvrage dont M. Cartailhac vient d'enrichir notre bibliothèque est un volume de luxe dans le genre des publications du Ministère pour les comptes rendus des Missions scientifiques. Nous sommes malheureusement peu habitués à ces superbes éditions, aussi, en remerciant notre collègue de sa générosité, le féliciterai-je tout d'abord du bon aspect de son livre; caractère, papier, tirage sont dignes d'un bibliophile. Les phototypies, si abondantes et si bien venues, donnent un caractère tout particulier à cette publication. C'est la science telle qu'on la comprend aujourd'hui, parlant aux yeux, substituant la vue de l'objet même aux longues et pénibles descriptions. Ce qui rehausse encore le mérite de l'ouvrage, c'est que la publication est aux frais de l'auteur ainsi que la mission dont il rend compte.

• Après un court avant-propos, où M. Cartailhac nous parle du gracieux

accueil que tout travailleur est sûr de trouver dans ces délicieuses petites îles, et nous conte qu'étant allé chercher du préhistorique il a trouvé autre chose que ce qu'il attendait mais heureusement de l'inédit, vient une bibliographie bien détaillée, indispensable aussi désormais dans toutes les études qui veulent être définitives. L'histoire étant l'extrême limite des recherches de l'auteur, il emprunte à Strabon et Diodore les renseignements sur l'état primitif de ce peuple, célèbre uniquement dans toute l'antiquité par son adresse à manier la fronde. A ces sauvages la civilisation apparut, comme elle apparaît de nos jours en Océanie ou en Afrique, sous l'aspect d'un général qui leur infligea quelques défaites, ravagea un coin de pays et y installa des colons, un Métellus, mais qui, d'après Tite-Live, avait été précédé par un Magon carthaginois.

» Ce que disent les géographes sur les vaincus est bien peu de chose : heureusement que ces inconnus étaient de rudes remueurs de pierres, et, à défaut de traces dans l'histoire, ils en ont laissé d'énormes sur le sol. Des villes fortifiées, acropoles éloignées des rivages qui peuvent voir débarquer un ennemi à chaque instant, ceintes d'épaisses murailles formées de gros blocs adroitement ajustés mais nulle part taillés. La forme de ces enceintes n'a rien de régulier ; à l'intérieur, diverses sortes de monuments, d'abord le plus original : un labyrinthe de caves ou habitations souterraines construites, elles aussi, en blocs assemblés avec adresse, formant piliers et plafonds, à la manière des dolmens, mais sans rapport avec eux, rappelant les cités souterraines de l'Auvergne et la Lozère ; M. Cartailhac, qui a visité celle de Chastel-Nouvel, près de Mende, garantit l'absolue ressemblance. Puis des édifices pour de bon, dès longtemps connus sous le nom d'*Allar*, dont l'aspect étrange avait suscité des explications diverses. Interpréter les ruines sans donner cours à l'imagination n'est pas chose commune. M. Cartailhac a très clairement élucidé la question. Ces édifices étaient des salles assez vastes, sur plan demi-circulaire généralement, couvertes en pierres énormes ; naturellement, telle couverture exigeait des piliers proportionnés, formidables monolithes supportant une grande table à laquelle venaient aboutir, comme à une clef, les autres dalles formant voûte ; celles-ci se sont effondrées et le pilier, demeuré seul avec son chapiteau disproportionné, a suggéré l'idée d'un autel, d'où le nom d'*Allar*, autel étrange où le sacrificateur eut été en peine d'atteindre. Non moins célèbres, les *Talayots*, ainsi nommés d'*atalaya*, qui signifie vigie : ce sont des cônes tronqués, du moins actuellement, et qui l'ont peut-être toujours été, bâtis en blocs choisis, bien ajustés, taillés parfois ; la construction est assez grande pour qu'une petite chambre circulaire y soit ménagée, mais encombrée parfois d'une bâtisse centrale indispensable pour soutenir la partie supérieure. Certains présentent une chambre haute à laquelle on accède de l'intérieur. On rencontre des *talayots* dans les villes et aussi au

dehors. Quant à leur destination, M. Cartailhac, avec grande raison, repousse l'idée de forteresse ; comme habitation, elles seraient fort incommodes, il n'est pas probable que ce soient des tombeaux. Les vrais tombeaux sont les *Navetas*, longues bâtisses en forme de bateau renversé, mais probablement sans quille ; à l'intérieur, une longue chambre précédée d'un vestibule fermé par une porte basse offrant des traces de feuillure, les murailles sont en blocs moyens et certains monuments offrent une salle assez vaste pour exiger des piliers soutenant les dalles comme dans les *alliar*. Ici nous trouvons une ressemblance frappante avec des cryptes funéraires de Portugal et de Provence : les débris qui se trouvent dans le sol des *Navetas* ne permettent pas de doute. Autre ressemblance avec le Portugal dans une grotte artificielle. Mais nous entrons dans un domaine qui est le *caput mortuum* de l'archéologie par tous pays. Naturelles ou artificielles, les grottes sont exposées à être de tout temps visitées et habitées. Elles sont extrêmement abondantes aux Baléares, surtout dans les *bar-rancas*, ravins abrupts aboutissant à la mer, et, à défaut de renseignements archéologiques, nous avons, chemin faisant, une bien jolie description de ces gorges brûlées de soleil, tachées de ci de là de verdure, se détachant vivement avec leurs tons fauves sur le bleu intense de la Méditerranée. C'est l'impression que m'ont laissé ces rivages entrevus du pont d'un paquebot. Une grotte sépulcrale de Majorque nous ramène à notre sujet par sa ressemblance absolue avec celle de Cordes, près d'Arles.

• Ces monuments sont muets ; à les fouiller l'on perdrait sans doute temps et argent ; le hasard des travaux des champs a livré un certain nombre d'objets permettant de tirer quelques conclusions : la première, c'est que l'âge de la pierre n'a pas existé aux Baléares, quelques objets de bronze ou de cuivre permettent au contraire des rapprochements et rappellent des types connus, spécialement le poignard à rivet et la hache plate du type le plus primitif dans le bassin de la Méditerranée ; les poteries offrent quelques types originaux, surtout des tasses minuscules.

• Des quelques comparaisons que suggère à l'auteur, soit pour les monuments, soit pour les objets, sa vaste érudition, voici les conclusions que l'on peut tirer : les populations des époques préhistoriques dites de l'âge de la pierre taillée et de la pierre polie n'ont pas pénétré dans ces îles. Il fallait sans doute des navigateurs plus audacieux que les chasseurs du renne ou même les habitants des cités lacustres pour affronter la Méditerranée. Monuments et objets rappellent ceux du premier âge du bronze dans les régions voisines de l'Espagne et de la Provence. Les îles ont été occupées par une population sur laquelle l'anthropologie nous éclairera peut-être, à cette époque où la première apparition du métal semble coïncider avec des émigrations ou invasions dans l'extrême bassin de la Méditerranée, vers le quinzième siècle avant notre ère peut-être.

• Les monuments si originaux semblent bien le développement d'un art local, si ce mot peut être employé. Dans un pays où la pierre facile à utiliser pour ces constructions abonde, on peut s'attendre à bien des fantaisies, bien des surprises, telles que ces cabanes construites par les paysans d'aujourd'hui et dont l'aspect étrange rappelle les monuments de Chaldée et les plus vieilles pyramides.

• En résumé, voici une monographie complète de ces îles aux temps qui précéderent l'occupation romaine ; M. Cartailhac a porté la clarté dans le chaos des opinions diverses émises par ceux qui l'ont précédé ; il a vu ce que personne n'avait su voir, et les superbes photographies qu'il a prises sur les lieux, excellent commentaire de ses planches et du texte, remplacent définitivement et font oublier les croquis informes, les plans fantaisistes des ouvrages écrits avant le sien. »

M. CARTAILHAC explique pourquoi il n'a pas donné des conclusions. Elles eussent été prématurées. Une étude analogue sur les monuments primitifs de la Sardaigne, de Malte et d'autres îles méditerranéennes doit d'abord les précéder, et elles se dégageront de l'étude comparée des monuments primitifs de chacune de ces îles.

Il fait remarquer, en terminant, que M. Perrot, quand il a parlé de la Sardaigne, ne paraît pas avoir connu les articles que les *Matériaux pour l'histoire de l'homme* avaient donnés sur cette île.

M. BRISSAUD signale une fausse lecture dans la charte d'Escazaux, publiée par M. Dufaur.

A l'article sur l'adultère, M. Dufaur dit que les coupables payaient une amende et couraient avec les braies, c'est-à-dire vêtus. Mais le texte porte *sine* et non pas *cum*. Les coupables payaient une amende, ou bien ils parcouraient les rues de la ville nus.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il importe de rappeler la date des chartes de coutumes qui mentionnent cette brutale pénalité. Elle disparaît généralement dans la seconde moitié du treizième siècle, et l'indécente promenade est remplacée par l'amende.

M. le Dr CANDELON montre à ses collègues un lot de monnaies, un Auguste, deux Domitien, un Gordien, un Juba, une obole de Raymond VII et un disque de verre pourtant trois fleurs de lis et une couronne.

Séance du 7 juin 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. Berthelé, archiviste de l'Hérault, qui sollicite le titre de membre correspondant. Une commission est nommée pour examiner cette demande.

Il annonce que M. Barrière-Flavy a lu, au congrès de la Sorbonne, une étude sur les cimetières mérovingiens.

Il dit s'être rendu, dans la journée, avec M. de Malafosse, à la maison n° 9 de la rue des Fleurs. On y voit un puits d'une profondeur de onze mètres, avec trois mètres d'eau, sur lequel s'ouvre une voûte se prolongeant vers le nord et couvrant un ruisseau. Ce cours d'eau pourrait être celui qui est indiqué au-dessous de l'ancienne maison professe des Jésuites, dans le plan de Jouvin de Rochefort, et qui, paraît-il, se dirigeait de Saint-Sernin au Palais. Cette recherche pourra être poursuivie.

M. CARTAILHAC offre à la Société trois plans de Toulouse, le premier de 1636, le second de 1650 et le troisième de 1775.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Cartailhac.

M. LE PRÉSIDENT résume ensuite les impressions laissées par l'excursion à Cahors.

« Les Sociétés archéologiques s'efforcent de rendre à notre art national l'hommage qui lui a été longtemps refusé. Elles ont eu d'abord à le faire connaître ; car, tandis que les moindres pierres antiques de l'Italie et de la Grèce sont étudiées et cataloguées, que, dans ce moment même, nombre d'archéologues examinent minutieusement les églises de Syrie pour y découvrir l'origine de notre art monumental du moyen âge, les constructions superbes qui ont germé sur notre sol comme une floraison naturelle sont rarement admirées comme elles le méritent et mises à leur place comme la juste critique le commande.

« La Société archéologique du Midi de la France ne termine jamais son année de travail sans se transporter devant quelques-uns de nos monuments méridionaux pour tâcher de résoudre les problèmes, parfois inquiétants, qu'ils posent. Elle a épuisé maintenant les environs immédiats de Toulouse et elle franchit les départements limitrophes pour se rendre, l'année dernière en Rouergue, cette année en Quercy.

« Jeudi dernier, le premier train matinal voyait descendre à Cahors, devant le merveilleux pont Valentré, MM. l'abbé Douais, de Rivières, de Malafosse, Deloume, Male, de Bouglon, Romestin, Roché, Pasquier et le Président, auxquels s'étaient joints deux élèves de l'Institut catholique, un rhétoricien du lycée et un jeune touriste. Ils trouvaient à la gare M. Deymard, président de la Société des études du Lot ; M. Valette, l'un de ses membres les plus actifs ; M. l'abbé Gary, secrétaire général, et M. Paul de Fontenilles, inspecteur de la Société archéologique de France pour la région, qui, par ses explications abondantes et précises, a donné son charme et son fruit à cette heureuse journée. Toutes les excursions sont marquées par un lien plus étroit qui s'établit entre les diverses sociétés de province.

« Les excursionnistes étaient préoccupés, surtout cette fois, d'examiner

la cathédrale à coupoles de Cahors. D'où viennent ces coupoles qui n'ont développé leur courbe harmonieuse que dans cette région de la France? La première inspiration en est, sans doute, arrivée d'Orient, de Sainte-Sophie et de Saint-Marc; mais, dans l'Aquitaine et en Périgord, à Cahors comme à Saintes, à Souillac, à Solignac, à Fontevault, la coupole s'est faite française, couronnant des nefs purement françaises par leur plan comme par leur ornementation.

» Elle a résolu à sa façon le problème que cherchaient à résoudre, à la même époque, la voûte à nervure de l'Ile-de-France, la voûte sur vastes nefs du Languedoc, la voûte domicalc de l'Anjou. Une seule église, celle de Saint-Front de Périgueux, est une imitation directe et absolue de Saint-Marc de Venise, par son plan en croix grecque et ses cinq coupoles. Seule aussi elle est sans mère ni filles en France. Elle est un accident sur notre sol. On la croyait récemment encore très antérieure aux autres églises à coupoles de la région. En réalité, elle n'est que leur contemporaine, datant seulement, comme elles, des premières années du douzième siècle. La cathédrale de Cahors fut consacrée en 1119.

» La coupole donne aux églises un grand caractère religieux. Cette voûte, qui s'arrondit avec majesté comme celle du ciel, prend peut-être la forme qui convient le mieux à un sanctuaire. C'est par elle que les églises italiennes rachètent leur infériorité par rapport à nos imposantes nefs ogivales. Mais une coupole sans peintures appropriées risque de paraître plate. Les artistes du moyen âge l'avaient bien compris, et dans les premières années du quatorzième siècle, Guillaume de la Broue, évêque de Cahors, neveu de Jean XXII, revêtit celles de sa cathédrale de peintures d'un grand style, réapparues seulement depuis quelques mois. Au centre de la coupole occidentale, saint Etienne, patron de la cathédrale, est entouré d'une zone de personnages figurant les scènes de son martyre. Au-dessous, à la base circulaire de la coupole, huit grandes figures de prophètes, dans des niches à gables dont les lignes sont très savamment combinées, obligent le regard à se diriger vers le haut et élèvent ainsi la coupole elle-même.

» Les peintures de la seconde coupole ont disparu. D'autres peintures de la même époque, mais d'un moins grand caractère, découvertes depuis une vingtaine d'années, ornent les parois de l'arcade du chœur. Le chœur fut reconstruit au commencement du quatorzième siècle, après un tremblement de terre qui avait ébranlé la vieille abside romane. Deux absidioles furent cependant conservées.

» Les peintres de la cathédrale étaient-ils Français ou Italiens? Déjà à ce moment, et plus encore quelques années après, les artistes employés par les papes, à Avignon, se répandaient dans les provinces voisines, et l'on sait que si les architectes et les sculpteurs étaient le plus souvent Français, les peintres étaient en général Italiens. Mais les peintures de

Cahors ne présentent aucun caractère italien et paraissent purement françaises par la pureté et la netteté du style, comme par la sobre intensité de la couleur.

» Mais une œuvre indubitablement française, c'est le superbe tympan de la porte septentrionale, l'ancienne porte d'entrée transportée à cette place, lorsque la façade fut reconstruite au quatorzième siècle. La figure du Christ dans sa gloire est une des plus belles conceptions de notre douzième siècle finissant, si fécond en sculptures magistrales.

» Le cloître de l'évêque Jean de Luzech, commencé en 1506, dans un style purement ogival, attend encore les meneaux de ses arcades et la galerie qui devait le surmonter.

» La belle et vaste nef languedocienne de l'église Saint-Barthélemy rappelle celle de Saint-Nicolas de Toulouse, mais elle est plus une et d'un jet plus suivi. L'église Saint-Urcisse déroute par ses remaniements qui ont défiguré son antique physionomie romane. Le beau chœur élançé des dominicains, ruiné par les troupes de Henri IV, présente au delà de la rivière une pittoresque silhouette. L'église des cordeliers n'est plus qu'un dépôt nauséabond de tabac en feuilles. Le clocher Henri IV du collège des jésuites, devenu le lycée comme dans un si grand nombre de villes, est une charmante construction.

» La plus célèbre illustration de Cahors est assurément le pont fortifié de Valentré, si saisissant par son aspect pittoresque, par le jet hardi et pur de ses lignes, si bien conçu d'ailleurs qu'il a résisté à près de six siècles sans la moindre altération. Un autre pont, le Pont-Neuf, naturellement, est plus ancien encore. Il était défendu aussi autrefois par plusieurs tours, et c'est lui qui est figuré sur les anciens sceaux et les anciens poids de la ville.

» Les Romains avaient fermé au nord, par une ligne de remparts, la boucle formée par les méandres du Lot, dans laquelle la ville s'était mise à l'abri. Démantelés peu à peu, ils furent relevés rapidement avec leurs propres matériaux au moment des invasions anglaises. Mais auprès d'eux est demeuré l'arc d'une porte de thermes en pierres carrées avec chaînages de briques, et l'on peut suivre à Cahors une histoire complète de l'architecture en France de l'ère romaine à nos jours.

» Les rues étroites de la vieille ville offrent à chaque pas des façades anciennes, généralement ogivales comme à Cordes dans la partie septentrionale, de la Renaissance avancée vers le sud, des tours altières rappelant celles des villes italiennes, de vigoureuses sculptures, des fenêtres du seizième siècle dont les motifs sont souvent les mêmes que ceux de notre Renaissance toulousaine, mais exécutés avec plus de lourdeur. Quelques vastes constructions, le palais de Jean XXII, le collège Pégry, la Barbacane sont aussi imposantes que pittoresques.

» Au musée, un linteau de marbre à rosaces, indubitablement carlovin-

gien, a paru du même caractère et du même temps que celui de Moissac, et a éclairé ainsi les anxiétés de l'année dernière devant le portail de l'abbaye clunisienne, dans lequel sont entrés quelques fragments antérieurs.

• On voit aussi au musée la cage de fer, en forme de cage à grillons, avec laquelle on plongeait dans la rivière les femmes mal vivantes. Toulouse avait la sienne comme toutes les villes du moyen âge, mais Cahors seule l'a conservée.

• On ne revient d'aucune de ces excursions sans une admiration profonde pour notre art français, si ingénieux et si fécond, qui a su composer un ensemble si original et d'un goût si sûr avec les éléments venus de tous les horizons, qui seul a créé à travers les âges trois formes d'architecture, et dans chacune d'elles autant de variétés et autant d'écoles que la France compte de provinces. »

M. PASQUIER, membre correspondant, parle du voyage qu'il a fait dans le Lot et la Dordogne, après la visite de Cahors avec la Société. Il a visité d'abord le château de Bonaguil, dont Violet-le-Duc a parlé avec détail dans son *Dictionnaire d'architecture*, article *Château*, et sur lequel M. Philippe Lauzun a publié un travail que l'on peut regarder comme définitif. Il est admirablement conservé. Il faut remarquer que les tours ne sont pas couvertes par un toit; elles formaient à leur sommet une plate-forme pour l'artillerie. Saint-Front de Périgueux, qu'il a visité ensuite, est tout renouvelé. A l'église Saint-Etienne seulement, on peut voir ce qu'étaient les colonnes au douzième siècle. M. Pasquier est allé aux Eizys, dont l'église à trois nefs est fortifiée. Il y a remarqué deux chapiteaux corinthiens. La grotte des Eizys était également fortifiée. Il a visité encore Bourdeille et Brantôme, où les travaux de restauration sont terminés. Il s'est arrêté à Cadouin et à Monsempron. Il convient de constater que les églises de ces paroisses sont deux monuments, datant de l'époque romane, appartenant à une école d'architecture dont on ne trouve que de rares spécimens dans la région. On n'y relève aucun caractère des écoles Périgourdine, Auvergnate ou Languedocienne. Ce serait plutôt à l'école Poitevine qu'on rattacherait ces édifices. A Cadouin et à Monsempron, comme dans les églises Poitevines, on trouve trois nefs à peu près égales en hauteur, sous clef, voûtées au moyen de trois berceaux, celui du centre plus large que les deux autres. Les bas côtés sont éclairés par de larges baies. A Cadouin, la façade, garnie d'étages de fausses baies, offre la disposition dérivative des églises du Poitou. Il faut signaler cette particularité aux archéologues du Midi. Il n'est pas en tout cas inutile de rappeler que dans la vallée de la Garonne, sur la rive droite, il existe deux églises qui ont échappé aux influences des écoles locales d'architecture.

L'église de Monsempron est antérieure, ce semble, à celle de Cadouin et peut remonter à la fin du onzième siècle ou au commencement du dou-

zième. Pour celle de Cadouin, on sait qu'elle a été construite pour recevoir le Saint-Suaire apporté en France à la fin du onzième siècle ; elle ne peut être antérieure à la première moitié du douzième siècle.

L'église de Cadouin est flanquée d'un cloître de la fin du quinzième siècle, que les restaurations et tentatives de consolidation ont plus endommagée que le temps et les révolutions. Il reste encore une partie des anciens bâtiments conventuels ; au dix-huitième siècle, quelques appartements du premier étage ont été modernisés ; une chambre est encore tapissée de verdure.

Quelques manuscrits et quelques chartes ont échappé à la destruction et ont été soigneusement recueillis par les prêtres qui desservent l'église. Il existe plusieurs manuscrits liturgiques du douzième et du treizième siècle, reliés, auxquels manquent des feuillets au commencement et à la fin. Il y a un manuscrit des lettres de saint Jérôme, un sacramentaire, des sermons, les homélies de saint Grégoire pape. Quelques-uns de ces manuscrits sont ornés de belles capitales. Il faut signaler une charte de Louis XI attribuant à Cadouin le Saint-Suaire, qui avait été porté à Toulouse au quatorzième siècle ; une autre charte d'un seigneur de Mareuil, protecteur de l'abbaye. La charte de Louis XI mérite d'être publiée. C'est une page intéressante de l'histoire du Saint-Suaire.

M. le Président remercie M. Pasquier de cette relation si remplie.

Séance du 14 juin 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS, Président.

M. LE PRÉSIDENT adresse ses félicitations à M. Lebègue qui vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur. M. Lebègue, après s'être fait connaître au monde savant par les fouilles de Délos, a inauguré à Toulouse l'enseignement des antiquités grecques et latines ; il a publié dans l'*Histoire de Languedoc* le recueil des inscriptions antiques de la Narbonnaise, travail considérable et définitif qui lui a valu l'honneur inattendu d'être choisi par l'Académie de Berlin pour diriger la publication des inscriptions grecques en France dans le *Corpus* ; enfin, il vient d'exhumer à Martres une collection précieuse de marbres antiques qui lui a inspiré des vues nouvelles sur l'art gallo-romain méridional.

La Société, dont il est le directeur depuis plusieurs années, est heureuse de saluer le nouveau chevalier et de prendre sa part dans le légitime honneur qui lui est rendu.

M. le Président rappelle la visite de la Société au château de Pibrac, le jeudi 9 juin.

« La seigneuriale demeure, dit-il, montre, dans son état actuel, une

manifestation déjà fort séduisante de la première renaissance toulousaine.

» La plupart des constructions sont plus anciennes, l'aile centrale surtout, mais vers 1540, on perça dans les épaisses murailles de briques, d'élégantes fenêtres à deux étages de colonnettes, caractéristiques à Toulouse du règne de Henri II, on éleva les tourelles rondes des angles et la charmante galerie ajourée d'arcades, montrant la transformation du château féodal de défense en demeure d'agrément.

» Bientôt après, Guy du Faur de Pibrac couvrait les voutes en croisées d'ogives de la tourelle de l'ouest d'élégantes et fines peintures inspirées de l'art antique et décorait ses murs de boiseries où la fantaisie la plus ingénieuse s'allie au goût le plus délicat. C'est dans ce délicieux asile que le chancelier de la reine Marguerite écrivit ses quatrains, traduits bientôt dans toutes les langues alors connues.

» Des cheminées de la fin du seizième siècle indiquent la continuation des travaux. Puis le château ne fut plus habité que pendant une douzaine des dernières années du siècle suivant.

» Il était tombé dans un grand délabrement. M. le comte de Pibrac, membre correspondant de l'Académie des Sciences et de la Société Archéologique de Toulouse, en avait commencé la restauration. Son fils la continue avec l'esprit de suite et la sûreté de goût les plus louables. Il est admirablement secondé par M. Rocher dont ce travail est jusqu'ici l'œuvre maîtresse.

» Le château a repris déjà un très grand air par ses toitures en saillie, ses voutes relevées, ses dispositions intérieures reprises avec une sobre et sévère richesse. Les galeries se prolongent ornées de portraits de famille, parmi lesquels on remarque surtout celui du châtelain et celui de son père, par le plus jeune des messieurs de Pibrac, élève distingué de Bonnat.

» M. Rocher restaure dans ce moment l'arc de triomphe en briques, élevé rapidement à trois cents mètres du château de juin à novembre 1578, pour la réception somptueuse que Guy du Faur de Pibrac offrit à Catherine de Médicis lorsqu'elle parcourait le Languedoc après avoir ramené sa fille Marguerite à Henri de Navarre et qu'elle se rendait de Toulouse à Lisle-Jourdain. »

Avant de quitter M. de Pibrac, M. le Président lui a remis le titre de membre correspondant qu'avait porté son vénérable père, et qu'il mérite si bien par la pieuse constance et le zèle artistique avec lesquels il consacre les belles années de sa vie et la plus grande part de sa fortune à relever le manoir familial.

M. le Président donne lecture de la lettre de remerciement que M. de Pibrac vient d'adresser.

Il rappelle enfin que durant le retour de cette promenade la Société a décidé qu'elle ferait une dernière excursion à Rodez. L'époque en est fixée

aux 27 et 28 juin. L'excursion prendra la place de la séance hebdomadaire du mardi 28.

M. DE LAHONDÈS dit que l'origine des quatre dents d'éléphant, récemment transportées du Musée d'histoire naturelle au Musée Saint-Raymond, préoccupait les archéologues. On avait dit que ces dents ornaient le tombeau de saint Thomas d'Aquin, élevé, au quatorzième siècle, dans la grande église des frères Prêcheurs. Il ne pouvait être question, en effet, que de ce premier tombeau, détruit par les huguenots à la fin seizième siècle, car les descriptions et les dessins du second tombeau, reconstitué au dix-septième, ne portent aucune trace de ces dents.

Mais elles ne sont à Toulouse que depuis une époque beaucoup moins lointaine. Déjà, le jésuite Sérane, qui publia, en 1767, la vie du père Cayron, recteur de la maison professe de Toulouse, avait dit que ce père avait substitué à l'autel et au tabernacle, déjà vieux de la chapelle, un autel de marbre et un riche tabernacle, formé de quatre grosses dents d'éléphant qui, en se joignant par les pointes, formaient le couronnement du reposoir, nous dirions aujourd'hui du cyborium ou mieux de l'expositoire.

Le père Bouniol, qui a publié, en 1886, une nouvelle vie du père Cayron, a donné deux lettres plus explicites encore. Dans l'une, le recteur de la maison professe annonce au père Jouéry qu'il a fait venir des Indes quatre dents d'éléphant de six à sept pieds de long et qui pèsent, l'une portant l'autre, 100 livres chacune, pour former un baldaquin au-dessus de l'autel en forme de voûte cintrée. Dans l'autre, le père Vicary écrit de Pondichéry au père Cayron, le 20 octobre 1743, pour lui dire de ne pas se préoccuper du prix des quatre dents d'éléphant qu'il vient de lui envoyer. « Elles sont chères, que faire là? Si j'en avais su le prix avant qu'elles fussent embarquées, j'avoue qu'elles ne seraient pas parties, persuadé qu'on en aurait trouvé en France à meilleur marché. Quand elles furent parties, l'on nous envoya dire qu'on n'avait pas bien fait le compte et que les dents montaient encore à 100 piastres de plus. Mais, mon Père, qu'est-ce que tout cela en comparaison de toute la reconnaissance qu'a cette mission à la province de Toulouse et à Votre Révérence? »

On voit, sur ces dents, des trous dans lesquels on avait fixé des tiges supportant une couronne d'or au-dessus de l'autel.

La chapelle de la maison professe, dont la première pierre avait été posée par Louis XIII, en 1621, fut démolie en janvier 1766, et l'on établit à la place des boucheries. Les corps qui y étaient inhumés furent transportés, le 15 mai suivant, au caveau des jésuites, au collège royal (*Heures perdues*, de Barthéz).

Les ornements de la chapelle durent être donnés à diverses églises.

En 1791, ces dents furent transportées par Lucas au musée des arts, où elles entourèrent une porte ogivale, et où une inscription disait qu'elles

avaient orné un autel de l'église des Augustins. Une chapelle de cette église était dédiée à saint Thomas de Villeneuve, moine de l'ordre. C'est sans doute sur cette confusion que la tradition s'était établie.

Séance du 21 juin 1892.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. le marquis del Pedroso, consul d'Espagne à Toulouse, demandant à la Société de désigner des délégués au congrès américaniste qui se tiendra à Huelva, en octobre, à l'occasion du quatrième anniversaire centenaire de la découverte de l'Amérique. La Société désigne MM. Delorme et de Rey-Pailhade.

M. l'abbé DOUAI analyse les travaux de M. Berthelé et donne les conclusions favorables de la commission à sa demande.

M. Berthelé est élu par le vote membre correspondant de la Société.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. le comte de Pibrac, nouvellement élu membre correspondant, qui assiste à la séance.

M. le lieutenant DE MARIEN signale un dessin à la mine de plomb, de grande dimension, du côté ouest de Saint-Sernin, fait avec le plus grand soin, avant la restauration de la basilique, par feu M. le comte de Solages, de Castelfranc, et actuellement entre les mains de M. le baron de Cellery d'Alens, au château du Castelet (Ariège). Cette vue fait suite, vers la gauche, au dessin de Wallaert, de 1760, donné page 53, dans le *Vieux Toulouse disparu* de M. F. Mazzoli. Elle est prise dans le cloître déjà démoli de l'abbaye, dont on distingue cependant encore quelques restes de murs, à droite et à gauche, au premier plan, ainsi que le point où les bâtiments de l'abbaye se rattachaient au coin du transept gauche par une voûte. L'église n'a que ses deux grands toits débordant, avec les ouvertures en forme de créneau couronnant le haut des bâtiments.

M. J. DE MALAFOSSE dit que le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* contient, dans son 1^{er} fascicule de 1892, une attaque très vive contre les *spoliations* dont M. Dumège se serait rendu coupable à Narbonne. « Certes, » continue-t-il, « M. Dumège est un personnage difficile à défendre dans bien des occasions; mais il faut lui rendre une justice : c'est qu'il a précédé tout le monde dans la recherche des antiquités du midi de la France, qu'il a sauvé une infinité de trésors et dépensé une activité extrême. Il nous semble que la ville de Narbonne aurait tort de se plaindre d'avoir été spoliée, alors que les monuments qui figurent au musée de Toulouse ont été découverts dans des magasins de marbriers, de marchands de bric-à-brac et conservés pour l'unique musée existant dans la région, en 1830. C'est chercher querelle d'un peu loin à un archéologue que de lui reprocher

de n'avoir pas prévu la création d'un musée à Narbonne. Il y a mieux : ceux qui l'ont fondé déclarent eux-mêmes que c'est sous son inspiration qu'ils agissent. On reproche à M. Dumège d'avoir continué ses achats alors que le musée de Narbonne existait ; mais il nous semble n'avoir pas agi autrement que les conservateurs du musée du Louvre, qui ont acheté naguère l'inscription sur feuille de bronze, découverte à Narbonne. Dirai-je que Dumège a eu un tort énorme d'enlever aux Narbonnais des trésors artistiques ? Je ne sais, car, si la commission donne l'exemple du zèle et de la vigilance, la population ne paraît pas convertie à ses idées. Nous apprenons, en effet, par le même Bulletin (1892, 2^e semestre, p. XLVIII), que le dépôt d'inscriptions et bas-reliefs est transformé en latrines publiques par des gamins qui font subir à ces vénérables restes toutes sortes de mutilations.

« Voilà le chevalier Dumège bien innocenté. Les monuments par lui découverts et *sauvés*, il faut bien le déclarer, sont du moins à l'abri de pareilles insultes. Fantaisiste, hâbleur, mystificateur, Dumège avait cette grande qualité : le feu sacré. »

Séance du 5 juillet 1892.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. Berthelé, élu membre correspondant, adresse ses remerciements à la Société.

M. Ferré, membre correspondant, envoie un plan général à grande échelle des fouilles de Martres.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il serait opportun et utile de publier ce beau travail.

M. MALE, appelé par l'ordre du jour, étudie un chapiteau du cloître de Saint-Sever de Rustan (XV^e siècle), transporté à Tarbes, au jardin Massey. Il montre que la signification de ce chapiteau, qui a donné lieu à diverses interprétations, n'a pas été comprise. Ce n'est ni la légende de saint Gilles, ni celle de saint Cassien que l'artiste a voulu représenter, mais la mort de Caïn, tué dans les bois par Lamech, son descendant. Cette tradition d'origine rabbinique apparaît, pour la première fois, dans une lettre de saint Jérôme au pape Damase. Il déclare qu'il a lu cette légende dans un livre hébraïque qu'il ne nomme pas. Il se contente d'ailleurs de nous apprendre que Caïn a été tué par Lamech, sans ajouter aucun détail. — La légende reparait au neuvième siècle, dans la *Glossa ordinaria* de Walafried Strabo, mais cette fois avec son développement. C'est là que nous lisons, pour la première fois, comment Lamech, devenu vieux et aveugle, n'en continuait

pas moins à cesser sous la conduite d'un enfant. Un jour qu'il chassait dans un bois, l'enfant dirigea l'arc de Lamech vers un fourré où il croyait avoir vu une bête féroce. Lamech tira et tua Cain qui se cachait entre les branches. Quand il eut vu son crime, il entra dans une violente colère et tua l'enfant qui l'avait si mal conseillé. — C'est le sujet que représente le chapiteau de Tarbes. On voit, d'un côté, Cain tuant Abel, et de l'autre, Cain tué par Lamech.

On peut suivre cette légende à la trace à travers tout le moyen âge. Les premiers livres imprimés, notamment la *Chronique de Nuremberg*, la rendirent tout à fait populaire.

Les artistes s'inspirèrent plusieurs fois de cette légende. Elle fut représentée, à diverses époques, à Monreale en Sicile, au Campo-Santo de Pise, sur les statues d'Amiens. Sans parler des graveurs de la première Renaissance. Elle disparaît, avec une foule d'autres légendes du moyen âge, à l'époque du concile de Trente.

M. de Lamoignon envoie la note suivante sur l'excursion à Rodez, qu'ont entreprise, les 27 et 28 juin, M. l'abbé Donais, M. Cartailhac et lui, plusieurs de leurs collègues qui devaient se joindre à eux ayant été empêchés au dernier moment :

« Dès qu'on aperçoit, après de longs détours, la capitale du Rouergue décapant sur le ciel la fière silhouette de sa cathédrale entourée de vieux hôtels et de couvents, son caractère de cité dominatrice et de ville profondément catholique s'impose aussitôt. Comme la masse énorme de l'église épiscopale, surmontée comme d'un panache par l'élégant et fier clocher de François d'Estang, absorbe d'abord le regard de même que Sainte-Cécile à Albi, c'est vers elle que l'on dirige ses premiers pas.

« La cathédrale de Rodez, commencée en 1277, peu après celles de Toulouse et de Narbonne, est une proche parente de ses deux contemporaines. Une même inspiration, venue surtout d'Amiens, fit surgir à ce moment plusieurs cathédrales sur des points bien éloignés de la France déjà centralisatrice d'instinct, à Limoges et à Clermont, par exemple, comme aux trois villes méridionales.

« On voit ainsi à Rodez un chœur profond, comme celui de Bertrand de l'Isle, des chapelles polygonales, leurs voûtes aussi élevées que celles des collatéraux, de gros piliers que l'on tailla toutefois, avec un goût singulier et malheureux, suivant des profils onduleux et mous qui semblent être sortis de l'outil d'un tourneur. La sculpture, très pauvre d'ailleurs, a beaucoup moins de finesse que celle de Saint-Etienne. Le triforium rappelle celui de Narbonne. La cathédrale rouergate, plus heureuse que ses deux sœurs, put être continuée et terminée à travers trois siècles, avec une si fidèle unité de style qu'au premier abord elle paraît avoir surgi d'un seul jet.

• La Renaissance l'embellit d'œuvres attachantes, quelques-unes exquises, comme la porte du chœur, déplacée, de François d'Estaing (1501-1529), où, entre des montants qui rappellent la finesse des portails de la Dalbade et de Saint-Sernin, s'épanouissent des rinceaux de feuillages d'une ampleur et d'une richesse plus foisonnantes. Le superbe clocher du même prélat se recouvre encore, au contraire, des dernières efflorescences de l'art ogival; de même le porche de la sacristie, la clôture de la chapelle de la mise au tombeau, le jubé qui fit surgir des débats passionnés au congrès de 1863, et qui a fini par succomber, ou du moins, ce qui revient à peu près au même, par aller prendre une place plus humble au-devant d'une porte latérale.

• Il faut bien dire que si, en principe, une partie essentielle d'un monument ne doit pas être déplacée, on est autorisé parfois à demander l'enlèvement d'un jubé presque toujours très postérieur à la construction de l'église et, dans tous les cas, la coupant en deux, détruisant ainsi le caractère fondamental de l'église catholique, l'unité.

• En même temps qu'il construisait le jubé qui montre nettement le désir d'imiter les élégances de la cathédrale voisine des d'Amboise, de même que la plupart de ces dernières ornements, Bertrand de Chalançon (1457-1488) avait meublé le chœur de son église de stalles qui offrent encore un des plus charmants modèles de l'art ogival à son déclin.

• Le palais épiscopal, bel hôtel Louis XIV, accompagne dignement la cathédrale, flanqué au delà de ses jardins par un des plus vastes grands séminaires de France. Les rues de la vieille ville offrent ensuite à chaque pas des constructions pittoresques : tantôt une belle tour aux fenêtres géminées du quatorzième siècle, puis des maisons de la Renaissance, quelques-unes encore très complètes avec leurs encadrements de boutiques et la saillie de leurs toitures; d'autres avec leurs encorbellements de pans de bois aux vastes cintres, comme l'hôtel dit d'Armagnac. La façade de l'église Saint-Amans, construite en 1754, arrête le regard charmé par les proportions heureuses ainsi que par l'élégante et pure silhouette de ses lignes, et c'est une satisfaction rare devant les monuments religieux de cette époque. Une nouvelle église en construction, due à notre collègue M. Pons, sera une des plus remarquables imitations des églises romanes que possédera la province méridionale.

• Puis, lorsqu'on arrive à l'extrémité des rues, vers les bords du plateau sur lequel trône la ville, les yeux ravis s'ouvrent tout à coup sur les vastes horizons qui s'étendent du profil découpé des monts du Cantal aux masses confuses de l'Aubrac.

• C'est surtout au sommet du clocher que l'on s'oublie à contempler ce panorama superbe, et c'est aussi une plate-forme à souhait pour dissenter sur les inscriptions mystérieuses de cette pyramide fleurie et de la tour du sud-ouest de la façade.

» Sur la frise de la lanterne terminale surmontée par la statue de la Vierge, qu'entourent aux quatre pyramidions d'angle les statues assez lourdes des évangélistes, on lit le cri suprême trois fois répété : *Consummatum est*.

» L'architecte Antoine Salvanh voulait-il simplement, en posant la dernière pierre de ce clocher merveilleux, exprimer la joie de l'œuvre achevée et n'entendait-il pas jeter un adieu plaintif à l'art ogival au moment où il allait disparaître ?

» C'est ce que pensait notre collègue M. Grinda, et ce qu'il cherchait à démontrer dans une étude si ingénieuse qu'elle peut paraître paradoxale, lue à la Société en 1884.

» Il donnait en même temps une explication nouvelle de l'inscription fameuse sur laquelle se sont consumées tant de veilles, et qui s'étale en gigantesques majuscules sur la tour de la façade, après une dédicace à la Vierge, patronne de la cathédrale :

» *Nos augusti Sanctae quae consecrat loci speciem miremur... Facessant Egyptorum insanae pyramidarum moles, valeant orbis miracula.*

» M. Grinda ne peut se résigner à croire, comme la plupart des commentateurs, que Jean Salvanh, successeur de son père, ait voulu, lorsqu'il commençait à élever dans le style classique de la Renaissance la partie supérieure de cette tour si vite arrêtée dans son essor, proclamer par avance qu'elle surpasserait la superbe majesté des pyramides. On est obligé, pour adopter ce sens, d'avoir recours à des inversions ou à des substitutions de lettres, et de supposer ainsi des incorrections dans un moment où le respect des lettres latines faisait s'incliner tous les renaissants. M. Grinda voyait dans cette formule, qui aurait ainsi douloureusement répondu au *consummatum est* du clocher d'Antoine Salvanh, un témoignage d'admiration et de regret pour les œuvres de l'art ogival dont le secret laborieusement acquis par plusieurs siècles de tâtonnements et d'expériences allait se perdre pour toujours. Jean Salvanh, avant d'élever ses assises classiques dans le style nouveau qui s'imposait alors et qu'enseignait à Rodez le docte Philandrier, le commentateur de Vitruve, secrétaire des évêques Georges d'Armagnac et Jacques de Castellanne, aurait ainsi voulu laisser dans cette inscription énigmatique la trace du grand principe suivi par la vieille école dont son père avait été le dernier représentant.

» Ce principe, ce secret transmis par les corporations maçonniques, c'était celui des triangles et de leurs rapports harmoniques dans les monuments. On les retrouve, quand on sait les y chercher, dans toutes les constructions monumentales du moyen âge. Viollet-Leduc les a admirablement analysés dans les lignes et les proportions de la basilique de Saint-Sernin. M. Grinda les mesurait sur le clocher de François d'Estaing et sur diverses parties de la cathédrale de Rodez ; il voyait l'obliquité de leurs

côtés jusque dans l'inclinaison des arcs-boutants. Or, le triangle parfait, le triangle harmonieux par excellence était celui sur lequel s'étaient modelées les Pyramides, produites par un triangle isocèle dont la base est à la hauteur verticale comme 8 est à 5 et à la hauteur oblique comme 4 est à 5, nombres sacrés et mystérieux, l'octave et la quinte.

« Si l'inscription n'exprime pas ce principe avec une clarté absolue, et si même il faut tout de même avec cette explication avoir recours à des inversions fort tourmentées, c'est, selon M. Grinda, que les formules devaient toujours demeurer secrètes.

« Malgré l'attrait inattendu de cette explication nouvelle, découverte par un esprit subtil et chercheur, la version plus naturelle, généralement admise, demeurera la préférée. La Renaissance avait toutes les ambitions, comme toutes les réformes à leur aurore, et surpasser une des sept merveilles du monde par ses constructions, ne lui paraissait pas dépasser ses forces.

« L'autre tour de la façade montre un triple enchevêtrement d'escaliers, chef-d'œuvre de coupe de pierre.

« L'intérêt d'une visite à Rodez s'augmentait par une exposition des beaux-arts, à l'occasion du concours agricole, et surtout par une exposition d'émaux, d'orfèvreries, de tapisseries et de meubles prêtés par les églises et les châteaux de cette antique province, l'une des moins ravagées de France par les collectionneurs, ces corsaires des temps modernes.

« On remarquait de belles croix processionnelles et surtout une vierge en bois, assise, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, œuvre du douzième siècle, rappelant la vierge de Chartres, appartenant à l'église d'Aubin.

« M. Cartailhac a offert à la Société un catalogue de ces œuvres d'art précieuses.

« La Société sait déjà que M. Cartailhac prépare une monographie de l'Aveyron.

« C'est une autre exposition permanente que celle du Musée qui nous a été montrée par nos collègues de la Société de l'Aveyron, M. l'abbé Vialette, MM. Pons, Andrieu, architectes, et autres aimables et savants amis de l'art, avec une cordialité d'accueil qui a fortifié des liens anciens déjà, resserrés l'année dernière à Bournazel et à Conques.

« Une des salles basses de l'évêché deviendrait aisément aussi un musée précieux par les tombeaux antiques, les statues, les sculptures et les inscriptions qui y sont entassés. Mais il conviendrait de disposer ces richesses avec ordre et de ne pas les laisser dans un abandon pénible. »

M. le baron DE BOULON fait la communication suivante :

« L'Institution Smithsonianne des Etats-Unis vient d'adresser à notre société d'Archéologie le rapport annuel du bureau de ses régents : c'est un

ouvrage curieux à plus d'un titre, et qui contient, — en outre du rapport technique concernant les nombreuses sections du Muséum national — des articles dont le résumé, que je présente à mes collègues, ne peut que les intéresser.

» Le volume débute par le rapport du secrétaire-assistant qui montre combien est poussée loin l'activité scientifique dans les diverses branches d'art, d'anthropologie, de zoologie, de botanique et de géologie formant les divisions principales du Muséum. M. Brown Goode constate en passant l'accroissement considérable des collections qui, de 192,000 objets en 1882, atteignent 2,865,000 objets en 1889. Il est vrai d'ajouter que le budget de l'Institution Smithsonianne se monte, — grâce aux libéralités du fondateur et aux allocations du gouvernement, — à une somme dont on souhaiterait la bonne aubaine à l'administration de nos Musées français : ainsi, rien que pour les savants attachés à l'établissement et pour les services intérieurs, on dépense à Washington un million de francs annuellement. D'ailleurs, pour le secrétaire assistant, un muséum qui ne s'accroît pas est un muséum mort, partant, inutile à son pays (1). A ce propos, un très intéressant historique des Muséums en général est fait par M. Brown Goode qui paye un juste tribut d'éloges aux galeries de l'Europe, et de la France en particulier, mais on sent que son admiration se porte de préférence vers ces Etablissements — comme le British Muséum par exemple — qui ne se contentent pas d'exposer de merveilleux débris du passé, mais qui encore, par l'achat de spécimens d'art moderne, par des documents de toute nature fournis au public intelligent, cherchent à exciter la vitalité artistique d'une nation, réussissent souvent à diriger son goût vers des formes originales, et essayent en un mot d'aboutir à la création d'un style marquant bien son époque, — ce but que les siècles précédents ont atteint sans efforts.

• Le volume continue par la description d'une île peu connue de l'océan Pacifique, Easter island, dont M. W. Thompson, pagmaster U. S. Navy, nous raconte l'origine volcanique, les traditions ethnologiques et les monuments. Ces derniers se composent de roches assez grossièrement travaillées en forme de buste de géants, à traits accentués qui rappellent beaucoup ceux du même caractère à l'île de Pâques : ils sont censés représenter le Dieu Meke-Meke, principe générateur mâle. De belles photographies reproduisent des statuettes de bois d'un art tout particulier, puis des lames de pierre portant, soit une écriture idéographique du dessin le plus élégant, soit des sujets peints, empruntés à la faune de l'île. On retrouve à Easter Island, ces demeures souterraines, ces enceintes en appareil énorme comme il en existe, disséminées sur d'autres parties du globe.

(1) A finished museum ist a dead museum and a dead museum is a useless museum. (*The museum of the future.*)

» M. Ottis Mason étudie les vêtements de peau que portent les aborigènes de l'Amérique du Nord, les animaux recherchés pour cet usage, les diverses préparations du cuir, et, enfin, les couteaux, grattoirs, et autres instruments en os, dont les aborigènes — Esquimaux, Indiens et Navajos — se servent avec une habileté surprenante.

» Une note de M. Frédéric W. True sur le Puma (*felis concolor*) précède l'article de M. F.-A. Lucas sur les espèces animales récemment éteintes ou qui sont menacées de disparaître. Les causes de cette disparition sont multiples : à côté de l'insouciance du sauvage qui détruit sans préoccupation de l'avenir, se dressent les besoins impérieux de l'industrie, et même la mode qui exige qu'on lui fournisse sans compter ce que désire l'engouement du jour. C'est ainsi qu'à Londres, — nous apprend M. F.-A. Lucas, — on a vendu en une seule année, pour leur plumage, plus d'oiseaux rares qu'il n'en est contenu dans les collections publiques et privées. Les morses, les veaux marins, les grandes tortues, les loutres de mer sont l'objet d'une telle extermination qu'on prévoit le moment où ces animaux passeront à l'état de souvenir. Le bison qui occupait, en troupeaux immenses, les prairies du Far West, n'existe pour ainsi dire plus. M. F.-A. Lucas donne la nomenclature méthodique et raisonnée des diverses espèces éteintes où prêtes à disparaître que possède le Muséum : parmi les premières on peut citer le gigantesque dronte, — cet oiseau qui apparaît si souvent dans les contes arabes sous le nom de « roc, » — et dont quelques individus végétaient encore à l'état isolé, au commencement de ce siècle, à Madagascar et à l'île Maurice.

» Des remarques de M. J. Elfred Watkins sur les modèles de rails conservés au Muséum, la relation du voyage entrepris par M. F.-A. Lucas au Newfoundland et au Labrador, enfin, une substantielle étude de M. Ch. de Kay sur les bronzes du Japon et les conceptions pittoresques de ce pays, à propos d'une belle statue de Boudha acquise pour le Muséum, terminent heureusement ce volume de l'Institution Smithsonianne, en tout digne des rapports des années précédentes. »

Séance du 12 juillet 1892.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société sa dernière brochure : *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse.*

M. BARRIÈRE-FLAVY annonce son intention de se rendre à Moscou pour prendre part au Congrès international d'anthropologie.

La Société le délègue pour la représenter à ce Congrès.

M. BLADÉ, membre correspondant, donne des indications inédites saint Raymond et saint Agrippin.

M. DELOUME présente un panneau en cuir de Cordoue peint du dixième siècle.

La Société nomme les membres des diverses Commissions :

De la Commission d'impression et de librairie : MM. Delorme, de Mafosse, Massip, Mâle et Romestin ;

De la Commission économique : MM. Deloume, Regnault et Duboul ;

De la Commission des vacances : MM. Deloume, Candelon, Massip et Rey-Pailhade.

Le secrétaire adjoint,

DE REY-PAILHADE.

TABLE ANALYTIQUE ⁽¹⁾

NOTA. — Les noms en caractères gras désignent les membres de la Société résidents, honoraires, libres ou correspondants.

L'italique désigne des titres d'ouvrage.

A

Abbaye de Boulbonne , p. 52.	Art (œuvres d') :
— de Cadouin, p. 107.	— Fresque de la chapelle de Saint-Antonin à Toulouse, p. 53.
— de Moissac, p. 28.	— Fresque de la Dalbade, p. 35.
— de Saint-Sernin, p. 38.	— Instruments et bijoux des époques préhistoriques, p. 18, 36, 57, 64, 66, 76, 93.
— de Saint-Sever, p. 28.	— Mosaique de Gézou, p. 21, 93.
ADRIÉAN (comte <i>D</i>), p. 64.	— Peintures de la cathédrale de Cahors, p. 104.
Adrets (baron des), p. 30, 65.	— Peintures de la chapelle des Carmélites, p. 93.
Agrippin (saint), p. 116.	— Peintures et dessins de monuments toulousains, p. 48.
Albi , p. 59, 70.	— Photographies de divers monuments, p. 53, 59.
Album des monuments du Midi , p. 35.	— Poignée d'épée du XVII ^e siècle, p. 24.
Alexandre VI , p. 42.	— Porte des Cordeliers, p. 57.
Anciennes foires de Grenade , par M. Rumeau, p. 10.	— Poteries préhistoriques, p. 77.
Annales de Toulouse , p. 49.	
Anselme (père), p. 29, 35.	
ANTHÈME SAINT-PAUL , p. 66.	
Antoine d'Unzent , chanoine de Pamiers, p. 53.	
Aragon (abbé), curé de Saint-Julia, p. 99.	
Arnavé (Ariège), p. 38.	
Art (œuvres d') :	
— Chapiteaux du cloître de Saint-Sever, p. 28, 111.	
— Chapiteaux du Musée de Toulouse, p. 54.	
— Croix en pierre du XVI ^e siècle à Castelnaudary, p. 82.	

(1) La table a été dressée par M. de LAROCHE.

Art (œuvres d') :

- | | | | |
|---|---|---|---|
| — | Fers en fer à Toulouse. p. 57. | | tombales, données par l'Institut catholique, p. 87, 89. |
| — | Sculptures de la cathédrale de Cahors. p. 115. | — | Tête en terre cuite trouvée au Taur, p. 11. |
| — | Sculptures en pierres du château de Pibrac. p. 115. | — | Tombeau mérovingien à Revel, p. 23. |
| — | Sculptures des hôtels particuliers de la Renaissance. p. 2. | — | Tombeau mérovingien à Toulouse, fragment, p. 12. |
| — | Sculptures de la cathédrale de Rodez. p. 115, 116. | | Augustins (musée des), p. 89, 109. |
| — | Sculptures et pierres | | Augustins (église des), p. 110. |
| | | | Araie du X ^e siècle à Sainte-Eulalie d'Olz. p. 94, 95. |
| | | | Aveyron monuments de l', p. 10. |

B

- | | |
|---|---|
| Baptême villa de. p. 57. | Bertrand de Montegut, abbé de Moissac. p. 72. |
| BARRÈRE-FLAVY . p. 12, 13, 44, 51, 57, 66, 71, 83, 113, 115. | Bessières Jehan, vignier de Cahors, p. 84. |
| Bastelac van. p. 15. | Bibliothèque de Toulouse, p. 22. |
| Batut docteur. p. 57. | Bugie sépultures de). p. 45. |
| Baudot de. 57. | BREAU . p. 115. |
| BAZE (BARON DE) . p. 11, 35. | Bouagré, château, p. 106. |
| BÉGINET . p. 11. | BOULON (BARON DE) . p. 20, 115. |
| Bequet. p. 55. | Bouquet père. p. 109. |
| Bernard Guir. p. 71. | BOUSSE DE . p. 35. |
| BERTHIER . p. 102, 103, 111. | Braques inscrites. p. 12, 62. |
| Bertrand de Chalamon, évêque de Rodez. p. 113. | BREHAUD . p. 11, 102. |
| Bertrand de l'Isle, évêque de Toulouse. p. 14, 112. | BRETONNIER AMÉ . p. 99. |
| | BREU . p. 57. |

C

- | | |
|--|---|
| CARRÉ . p. 51, 55. | Catherine Merchant, serrurier de Toulouse. p. 35. |
| Cadron, église de. p. 116. | Catherine de Foix, reine de Navarre, p. 28. |
| Cahors. p. 94, 113. | Catherine de Medins. p. 31, 108. |
| Calmas. p. 28, 30. | Carcès. p. 53. |
| CASSELON , docteur. p. 18, 39, 102, 115. | Cayron père. p. 119. |
| Casta Aragat. p. 35. | Chabaz. p. 45. |
| Carlaubac de. p. 18. | Chamasson. p. 54, 75. |
| CARTAILHAC . p. 11, 12, 14, 21, 43, 47, 51, 57, 64, 75, 84, 95, 97, 99, 113, 115. | Chart de l'écrit de l'Agenais. p. 10. |
| Castres. p. 35. | Chapelle des Carmélites. p. 33. |
| Cazet. p. 51. | |

- Chapelle de la confrérie de l'Assomption à Saint-Etienne, p. 40.
 Chapelle de Saint-Antonin à Toulouse, p. 53.
 Chapelle de Saint-Thomas-de-Ville-neuve à l'église des Augustins à Toulouse, p. 110.
 Chapiteaux du XII^e siècle au musée de Toulouse, p. 54.
 Chapiteaux du cloître de Saint-Sever de Rustan, p. 28, 111.
 Charles IX, p. 31.
 Chartreux de Toulouse, p. 56, 60.
 Château de Bonaguil, p. 106.
 — de Bourdeille, p. 106.
 — de Brantome, p. 106.
 — de Montpezat, p. 76.
 — Narbonnais à Toulouse, p. 51.
 — de Pibrac, 107.
 — de Saint-Martory, p. 82.
 — de la Tourasse, p. 82.
 Cimetière de Bigot, Haute-Garonne, p. 45.
 Cimetière du Soula, Tarn-et-Garonne, p. 12.
 Cimetières mérovingiens, p. 30, 36, 37.
 Clerval (abbé), 65.
 Cloches de Villeneuve, 47.
 Cloître de la cathédrale de Cahors, p. 105.
 Cloître de Moissac, p. 28.
 Cloître de Saint-Sernin de Toulouse, p. 110.
 Cloître de Saint-Sever de Rustan, par M. de Cardailhac, p. 28.
 Cloître de Trie, p. 28.
 Congrès de Huelva, p. 110.
 — de Moscou, p. 116.
 Congrès d'anthropologie à Stockholm, par M. le baron de Baye, p. 10.
 Confrérie de l'Assomption à Saint-Etienne, p. 40.
 Cordes d'Albigeois, p. 105.
 Corroyer, architecte, p. 40, 82.
 Cours d'architecture, de Gammas, p. 28.
 Courteault, archiviste, p. 81.
 Croix de pierre à Castelnaudary, p. 82.
 Crouzat, seigneur de Thugny-Trugny, p. 85.
 Crouzil, instituteur, p. 86.

D

- Daffis (Jean), évêque de Lombez, p. 14, 16.
 Darbas (Louis), p. 64, 76.
 Daux (abbé), p. 59.
 Dauzats, p. 56.
DELORME, p. 29, 38, 64, 69, 79, 110, 116.
DELOUME, p. 82, 86, 88, 94, 116.
 Dents d'éléphant en forme de ciborium, p. 109.
DÉSASARS (BARON), p. 45, 50, 66.
 Despax, p. 92.
 Dictionnaire hiéroglyphique, par M. Hagemans, p. 45.
 — Documents inédits sur l'abbaye de Boulbonne, par M. Barrière-Flavy, p. 52.
 Dons à la Société :
 — Album pour photographies, offert par M. REGNAULT, p. 39.
 — Anciennes foires de Grenade, par M. Rumeau, p. 10.
 — Chant de noces de l'Agenais, par M. BRISSAUD, p. 10.
 Dons à la Société :
 — Cloître (Le) de Saint-Sever de Rustan, par M. de Cardailhac, p. 28.
 — Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique à Stockholm, par M. le BARON DE BAYE, p. 10.
 — Dessin de l'autel de Sainte-Eulalie d'Olt, par M. l'abbé Verlaguet, p. 94.
 — Dictionnaire hiéroglyphique égyptien-français et français-égyptien, par M. HAGEMANS, p. 45.
 — Documents inédits sur l'abbaye de Boulbonne, par M. BARRIÈRE-FLAVY, p. 52.
 — Eloge de M. de Quatrefages, par M. CARTAILHAC, p. 64.
 — Faucille (La) à l'âge de pierre, par M. CARTAILHAC, p. 84.
 — Flèches (Les) à tranchant transversal et leur fabrication, par M. le BARON DE BAYE, p. 10.

Dons à la Société :

- *Les Francs-Saliens dans la province de Brabant*, par M. le **BARON DE LOR**, p. 52.
- *Inventory des archives communales de Toulouse*, par M. **MESCHACE**, p. 62.
- *Monuments primitifs des Baléares*, par M. **CARTAILHAC**, p. 67.
- *Peintures Les anciennes de la cathédrale de Cahors*, par M. **Gaïda**, p. 79.
- *Pérégrinations de l'imprimeur Arnaud de Saint-Bonnet à Lyon, Grenoble, Cahors, Montauban, Auch et Lescar*, par M. **FORESTIÉ**, p. 13.
- *Photographies de l'église de Villeneuve*, par M. **CARTAILHAC**, p. 40, 50.
- *Photographies de la nef des Jacobins de Toulouse, trois photographies des monuments d'Albi, photographie du groupe de Monesties Tarn, de la bibliothèque du Louvre*, par M. le **BARON DE RIVIÈRES**, p. 59.
- *Pierre de Lunel, troubadour du XIV^e siècle*, par M. **FORESTIÉ**, p. 55.
- *Plans de Toulouse*, par M. **CARTAILHAC**, p. 89.
- *Procès-verbaux de visite du dio-*

Dons à la Société :

- cèse de Pamiers en 1552*, par M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 92.
- *Remarques sur l'interprétation de la Lex romana Visigothorum*, par M. **Lécrivain**, p. 92.
- *Sépultures mérovingiennes découvertes à Venerque*, par M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 52.
- *Sculptures et pierres tombales, données par l'Institut catholique*, p. 87, 89.
- *Sujets décoratifs empruntés au règne animal dans l'industrie gauloise*, par M. le **BARON DE RAY**, p. 10.
- *Testament d'Arnulphe de Montesquieu*, par M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 92.
- *Testament de la vicomtesse de Lautrec*, par M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 92.
- *Tombeau mérovingien (Fragment de)*, par M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 12, 35.
- *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie*, par M. **L'ABBÉ DOUAS**, p. 117.
- *Voyage à Barcelone, Palencia et Burgos*, par M. **FORESTIÉ**, p. 66.
- DOUAS**, abbé, p. 11, 12, 22, 27, 28, 40, 87, 89, 92, 94, 112, 117.
- DUBOUL**, 61, 81, 116.
- Dumège**, 60, 61, 110.

E

Ecoles gallo-romaines de la Narbonnaise, par M. **Maffre de Fontjoie**, p. 87, 95, 99.

Eglises :

- Cathédrale d'Albi, p. 17, 40, 59.
- — de Cahors, p. 104.
- — de Clermont, p. 112.
- — de Limoges, p. 112.
- — de Narbonne, p. 59, 112.
- — de Rodez, p. 112.
- — de Toulouse, p. 13, 112.

Eglises :

- de Cadounin, p. 106.
- des Cordeliers, à Cahors, p. 105.
- des Cordeliers, à Toulouse, p. 17, 57.
- de la Dalbade, p. 35, 51.
- de la Daurade, p. 27, 38, 42, 54.
- de Géou (Landes), p. 21.
- des Jacobins, à Toulouse, p. 57, 59, 92.
- de Lamourguier, à Narbonne, p. 23, 27.

Eglises :

- de Monsempron, p. 106.
- de Saint-Affrique, à Albi, p. 70.
- de Saint-Amans, à Rodez, p. 113.
- de Saint-Barthélemy, à Cahors, p. 105.
- de Saint-Dominique, à Castres, p. 79.
- de Saint-François, à Castres, p. 79.
- de Saint-Front de Périgueux, p. 104.
- de Saint-Jacques de Bigot, p. 46.
- de Saint-Jacques de Toulouse, p. 44.
- de Saint-Pierre, à Toulouse, p. 52, 61.
- de Saint-Roch des Minimes, à Toulouse, p. 42.
- de Saint-Salvy, à Alby, p. 59.
- de Saint-Sernin, à Toulouse, p. 38, 44, 66, 110.

Eglises :

- de Saint-Urcisse, à Cahors, p. 105.
- de Sainte-Eulalie d'Olt (Aveyron), p. 94.
- de Sainte-Foy d'Agen, p. 93.
- de Villenouvelle (Haute-Garonne), p. 46.
- Eglises à coupoles, p. 104.
- Eloge de M. de Quatrefages*, par M. Cartailhac, p. 84.
- Epéron (duc d'), p. 33.
- Etablissement des douze écoles royales d'écriture, d'arithmétique, de grammaire et de diplomatique*, par André Samary, p. 63.
- Etude sur les remparts de Toulouse*, par du Bousquet, p. 81.
- Excursion à Cahors, p. 103.
- Excursion en Espagne, p. 66, 88.
- Excursion dans le Lot et la Dordogne, p. 106.
- Excursion à Rodez, p. 112.

F

- Faucille à l'âge de pierre (La)*, par M. Cartailhac, p. 18, 84.
- FERRÉ**, p. 10, 111.
- Flèches à tranchant transversal*, par M. de Baye, p. 10.
- Foix (comtes de), p. 81.
- FONTENILLES (DE)**, 12, 86, 87.
- FORESTIÉ**, p. 13, 65.
- Formation et origine de la bibliothèque de Toulouse*, par M. Lapière, p. 22.
- Fourquevaux (baron de), p. 12.

- Fragment de tombeau mérovingien, p. 12.
- Fragments de marbres à la chaussée du Bazacle, p. 38.
- François II, 29, 30.
- François d'Estaing, évêque de Rodez, p. 112, 113.
- Francs ripuaires et Francs saliens, p. 57.
- Francs saliens (Les) dans la province de Brabant*, par M. de Loë, p. 52.

G

- Gaida, architecte, p. 99.
- Gaston IV, comte de Foix, p. 81.
- Gonse, p. 40, 82.
- GRINDA**, p. 114.
- Grotte de la Tourasse, à Saint-Martory, p. 64, 76.
- Guerres de religion en Languedoc*,

- p. 12, 22.
- Guide monumental à Toulouse*, par Mailhol, p. 28.
- Guilhem Pelhisso, frère prêcheur de Toulouse, p. 92.
- Guillaume de La Broue, évêque de Cahors, p. 104.

H

- HACHEMANS**, p. 45.
Harpons en bois de cerf, p. 76, 77.
Henri IV, p. 32, 108.
Henri de Bourbon, prince de Condé, p. 33.
Hermann le Dalmate, traducteur des astronomes arabes, p. 65.
Histoire de la commanderie de Golfech, par M. E. Moing, p. 97, 99.
Histoire de Saint-Etienne, par M. de Lahondès, p. 13.
Histoire de l'église de Montauban, par M. l'abbé Daux, p. 59.
Histoire de Saint-Julia de Graspou, par M. l'abbé Aragon, p. 97, 99.
Histoire manuscrite de Thugny-Trugny (Ardennes), par M. l'abbé Lannois, p. 86.
Hôtels de la renaissance à Toulouse, p. 90 et suiv.

I

- Inondation de 1727 à Toulouse**, p. 41.
Inscriptions campanaires, p. 47.
— funéraires, p. 89.
— lapidaires, p. 95.
— sur sceaux, p. 53, 63, 84.
Instruments anciens de chirurgie, p. 67.
Institut catholique de Toulouse, p. 88, 89.
Inventaire de l'église Saint-Affric à Albi, p. 70.
Inventaire des archives communales de Toulouse, par M. Roschach, p. 81.
Izarn, évêque de Toulouse, 14.
Itier de Compreignac, prieur des frères prêcheurs de Toulouse, p. 92.

J

- Jean de Luzech, évêque de Cahors**, p. 105.
Jean d'Orléans, archevêque de Toulouse, p. 15, 27, 44.
Jouvin de Rochefort, p. 49, 51, 52.
Joyeuse (cardinal de), archevêque de Toulouse, p. 42.
Jules II, pape, p. 27, 44.

L

- Lafaille**, p. 49.
LAHONDÈS (DE), p. 13, 39, 40, 45, 52, 56, 86, 89, 90, 93, 103, 107, 109, 112.
Lambrigot, p. 23.
Lamothe-Gondrin (de), p. 64.
LAPIERRE, p. 22, 39.
LASTEYRIE (DE), p. 36.
LESÈGUE, p. 38, 53, 87, 90, 107.
LÉCRIVAIN, p. 92.
Livre d'heures du XVI^e siècle, p. 84.
LOE (BARON DE), p. 52, 58, 69, 85.
Louis XI, p. 85.
Louis XIII, p. 49, 70.
Louis XIV, p. 70.
Louis XVI, p. 50.
Lucas, 109.
***Lunel (Pierre de)**, troubadour du XIV^e siècle*, par M. Forestié, p. 65.

M

- Maffre de Fontjoie**, p. 99.
Mailhol, p. 28.
Maison professe des Jésuites, p. 109.
MALAFOSSE (J. DE), p. 38, 48, 60, 62, 65, 81, 84, 87, 88, 90, 99, 103, 110.
MALE, p. 35, 54, 56, 88, 111.
Manuscrits de l'église de Cadouin, p. 107.
MARIEU (DE), p. 13, 20, 53, 63, 84, 110.
MARST (COMTE DE), p. 86.
Martres, p. 10, 53, 89, 111.
MASSEP, p. 12, 45, 87, 95.
Matignon (maréchal de), p. 32.
MARZOLI, p. 49, 110.
Membres de la Société, p. 1 et suiv.
Mengau (Jacques), seigneur de Céleyran, p. 23.
Menton (squelette et instruments découverts à), p. 57.
Meyer (Paul), p. 63.
Michel (Jean), peintre toulousain, p. 50.
Miégeville, cordelier, p. 82.
Moissac, p. 28, 106.
Moing (Ernest), p. 99.
Monastère des religieuses de Saint-Sernin, p. 12.
Monestiés, p. 59.
Monnaies romaines, p. 10, 53, 69, 87, 102.
Montagne, p. 22.
MONTAULT (MR BARBIER DE), p. 38, 55.
Montcaulx, p. 31.
MONTMÉJA, p. 69, 70.
Montmorency (duc de), p. 79.
Montpezat, p. 76.
Monuments primitifs des Baléares, par M. E. Cartailhac, p. 87, 99.
Monuments de Toulouse figurés sur les peintures anciennes, p. 48.
Mosaïque de Géoü, p. 20, 21.
MOULENQ, p. 45.
Moulin à grains, p. 62.

N

- Narbonne**, p. 23, 110.
Narbonne (archevêque de), p. 45.

O

- Œuvres complètes de Mr Barbier de Montault*, p. 38.

P

- Pardailhan de la Mothe-Gondrin**, p. 28.
Pardailhan (Bertrand de), p. 32.
Pardailhan (Blaise de), p. 32, 33.
Pardailhan (Renault de), p. 33, 35.
Parlement de Toulouse, 50, 90.
PASQUIER, p. 38, 81, 106.
Pégueirolles (marquis de), président au Parlement de Toulouse, p. 69.
Peintres toulousains, p. 81.
Pellot (Claude), fondateur toulousain, p. 56.
Pibrac (château de), p. 107.
PIBRAC (COMTE DE), p. 108, 110.
Pierre du Lion, archevêque de Toulouse, p. 42.
Pierres tombales à Toulouse, p. 89, 90.
Plan d'Albi, p. 95.
Plans de Toulouse, p. 51, 103.
PONS, architecte, p. 115.
Pont de Valentré, à Cahors, p. 103, 105.
Ponts de Toulouse, p. 61.
Porte des Cordeliers, à Toulouse p. 57.

Poteries de Canté et de Brassacou
(Ariège), p. 35.
POTTIER (abbé), p. 12.
Pré Comtal, à Toulouse, p. 60.
Prix décernés par la Société, p. 99.
Procès à Narbonne au XVIII^e siècle,
p. 23.

*Procès-verbaux de visite du diocèse
de Pamiers en 1552*, par M. Barrière-
Flavy, p. 92.
Prouille (couvent de), p. 66.
Puits à la rue des Fleurs, p. 103.
Puits en fer de Toulouse, p. 57.

Q

QUATREFAGES (DE), p. 39, 56, 64, 84.

R

Rancy Jean, fondeur toulousain, p. 56.
Rapport sur le concours, p. 95.
Raymond (saint), p. 116.
Raymond IV, p. 14, 15.
REGNAULT (FÉLIX), p. 28, 39, 76.
*Itemarques sur l'interprétation de la
Lex Romana Visigothorum*, par
M. Lécivain, p. 92.
REY-PAILLADE (DE), 38, 110, 116.
RIVIÈRES (BARON DE), p. 23, 38, 47, 52,

59, 70, 82, 99.
Rivalz (Jean-Pierre), p. 50.
Rivalz (Antoine), p. 50.
Rocamadour, p. 12.
ROCHER, architecte, p. 11, 53, 94, 108.
ROMESTIN, architecte, p. 57, 86, 87,
88, 89, 116.
Roques, 51.
ROSCHACH, p. 53, 56, 82, 86.
ROUILLARD, p. 52, 53.

S

Saget (de), p. 52.
Saint-Julia, p. 23, 87, 97, 99.
Saint-Martory, 76.
SAINT-RAYMOND, p. 107.
Saint-Raymond (musée), p. 86, 109.
Saint-Suaire, p. 107.
Samary (André), p. 63.
Sarbazan, p. 20.
Sceau d'Antoine d'Unzent, p. 53.
— de François de Montfort-Laval,
p. 84.
— de Régine de Goth, p. 63.
Sculptures, fragments, p. 89.

Séminaire (chapelle du grand), p. 93.
Sépultures à Bigot, p. 45.
Sépultures mérovingiennes, p. 12, 52, 66.
*Sépultures mérovingiennes à Vener-
que*, par M. Barrière-Flavy, 52.
Sépultures aux environs de Perpignan,
p. 66.
Séville, p. 12, 88.
Simon de Montfort, p. 81.
Squerrer (Arnaud), chroniqueur, p. 81.
*Sujets décoratifs empruntés au règne
animal dans l'industrie gauloise*,
par M. le baron de Baye, p. 10.

T

Tarbes, p. 28.
Testament d'Arnulph de Montesquieu,
p. 92.

Testament de Marguerite de Portes,
p. 92.
Thibaud, luthier de Toulouse, p. 35.

THELLET, p. 22.

THOMAS, p. 62.

Toulouse :

- Chapelle des Carmélites ou du grand séminaire, p. 93.
- Chapelle de Saint-Antonin aux Jacobins, p. 53.
- Chapelle de Saint-Thomas de Villeneuve à l'église des Augustins, p. 110.
- Chapiteaux historiés du XII^e siècle au musée, p. 54.
- Chartreuse de Toulouse, p. 52.
- Confrérie de l'Assomption à Saint-Etienne, p. 40.
- Crozat, seigneur de Thugny-Trugny, p. 86.
- Dents d'éléphants sur l'autel de la chapelle de la maison professe des jésuites, p. 109.
- Dessin ancien de Saint-Sernin, p. 110.
- Eglise de la Dalbade, p. 35, 51.
- Eglise de la Daurade, p. 27, 38, 42, 54.
- Eglise des Jacobins, p. 92.
- Eglise du Taur, p. 11, 94.
- Guide monumental de Mailhol, p. 28.
- Hôtels de la Renaissance, p. 90.

Toulouse :

- Monuments figurés sur d'anciennes peintures, p. 43.
- Pégueiroles (de), président au Parlement, p. 69.
- Peintres toulousains, p. 48, 81.
- Peinture sur parchemin de la confrérie de l'Assomption à la Daurade, p. 27.
- Photographies des manuscrits de cette confrérie, p. 27.
- Pierres tombales, p. 89.
- Pierrier qui tua Simon de Montfort, p. 62.
- Pré comtal, p. 60.
- Puits à la rue des Fleurs, p. 103.
- Saint-Etienne, cathédrale, p. 13.
- Thibaud, luthier, p. 35.
- Tombeau au Taur, p. 11.
- Tour des archives au Capitole, p. 56.
- Tourasse (grotte de la), p. 76.
- Tournier, p. 51.
- *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse*, p. 117.
- Trie, p. 28.

TRUTAT, p. 94.

V

Vedelli (Jacques de), p. 42.

Venerque, p. 52.

Verdun (de), premier président au Parlement de Toulouse, p. 51.

Verlaguct (abbé), p. 94.

VIALETTE (abbé), archiviste du dio-

cèse de Rodez, p. 115.

Vie de Saint-Salvy, évêque d'Albi, p. 59.

Vincent Ferrier (saint), p. 28.

Viollet-Leduc, p. 56.

Visigoths, p. 36.

LECTURES ET NOTES

	Pages.
BARRIÈRE-FLAVY. — Découvertes archéologiques à l'église Sainte-Foy d'Agen.	93
— Dessins d'objets de fer et de bronze trouvés dans un tombeau près de Perpignan.	66
— Fragment de tombeau mérovingien trouvé à Toulouse.	35
— Note sur des poteries trouvées à Canté et à Brassacou (Ariège). . . .	35
— Résumé des travaux publiés en Belgique sur les Francs ripuaires et les Francs saliens.	57
— Testament de Marguerite de Portes.	44
BATUT, docteur. — Les instruments anciens de chirurgie.	67
BÉNÉZET. — Etude sur l'histoire de Saint-Etienne, par M. de Lahondès. .	13
BLADÉ. — Notes sur saint Raymond et saint Agrippin.	118
BOUGLON (baron de). — Mosaïque de Géou (Landes). — Rapport sur le volume de l'Institution Smithsonnienne.	20
BUNEL. — Découverte d'un squelette et d'instruments en pierre taillée à Menton.	57
CABIÉ. — Plan de la ville d'Albi.	95
CANDELON. — Monnaies romaines.	102
CARTAILHAC. — Eloge de M. de Quatrefages.	64
— Faucille à l'âge de pierre (La).	18
— Plans de Toulouse.	103
— Procédés de reproductions photographiques.	23
— Puits en fer à Toulouse.	103
DELORME. — Documents sur la famille de Pardailhan de la Motte-Gondrin. — Estampe du seizième siècle représentant la prise de Valence en Dauphiné.	29
— Note sur des monnaies romaines trouvées à Cazères.	64
— Ordonnance du duc de Montmorency en 1632.	69
DELOUME. — Panneau en cuir de Cordoue.	79
DÉSAZARS (baron). — Note sur la vente du couvent de Prouille.	116
DOUAI (abbé). — Guerres de religion en Languedoc, d'après les papiers du baron de Fourquevaux.	66
— Mémoire sur la confrérie de l'Assomption à Saint-Etienne de Toulouse.	12, 22
— Mémoire sur les dates de la construction de l'église des Jacobins à Toulouse.	40
— Note sur les fragments de sculpture et de pierres tombales données au Musée par l'Institut catholique.	92
— Note sur la pierre d'autel de Sainte-Eulalie-d'Olt (Aveyron).	89
	94

DUBOIS. — Note sur des boucles enroulées trouvées à Portet.	62
FERRIS. — Plan général des fouilles de Martres.	111
GUENEA. — Interprétation de l'inscription du clocher de Rodez.	114
LAFLOURE. de. — Note sur les deux éléphants données au musée Saint-Raymond.	100
— Note sur les sépultures trouvées à Bagot (Haute-Garonne).	45
— Note sur la restauration de la Tour des archives à Toulouse.	56
— Relations de l'extension à Gabors.	103
— Relations de l'extension au château de Pibrac.	107
— Relations de l'extension à Rodez.	112
— Revue de la conférence de M. de Malafosse sur les hôtels de la renaissance à Toulouse.	90
— Revue des conférences de MM. Saint-Raymond et Rocher à la chapelle du Grand Séminaire et au Taurin.	93
— Note sur une voie de la Haute-Garonne de Toulouse.	52
LEBEYRE. — Monnaies des Armoiries trouvées à Baptiste.	87
— Sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur.	107
LEBEYRE. — Note sur l'interprétation de la <i>Lex romana Visigothorum</i>	92
MALAFOSSE. de. — Conférence sur les hôtels toulousains de la renaissance.	90
— Etude sur les monnaies primitives des Balnaires de M. Cartailhac.	99
— Mémoire sur les sépultures des monuments toulousains dans les anciennes paroisses.	48
— Note sur l'emplacement du Pré-Cornet à Toulouse.	60
— Note sur les fragments de marbre à la chaussée du Bazacle.	38
— Observation sur une note du Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne.	110
— Remarques au sujet du Mémoire de l'abbé Charval sur Hermann le Dalmate.	65
MALLET. — Etude sur les chapiteaux historiques du onzième siècle au musée des Augustins.	54
— Souvenir d'un voyage en Espagne.	68
— Etude sur un chapiteau du maître de Saint-Sever-de-Rustan.	111
MARTEL. de. — Steau à Antoine d'Ussent, chanoine de Pamiers.	53
— Steau de Rogues de Gouth.	63
— Steau de François Monfort-Laval.	84
— Steau de saint-Bernard vers 1133.	110
MAYER. comte de. — Note sur l'histoire de Trugny-Trugny (Ardennes), par M. l'abbé Lathuys.	86
MAESTR. — Fragment de brique marquée d'un aigle à deux têtes.	12
— Rapport sur le concours.	95
PASQUIER. — Découverte d'un squelette et d'objets en pierre polie et en bronze à Arnave (Ariège).	38
— Note sur un manuscrit contenant une chronique des comtes de Foix.	81
— Excursion dans le Lot et la Dordogne.	106
POTIER. abbé. — Note sur une représentation de la Vierge de Rocamadour à Beville.	12
RENAULT. — Note sur les fouilles à la grotte de la Tourasse.	76
RIVIERE. baron de. — Description des cloches de Villeneuve.	47
— Inventaire de l'Eglise Saint-Affrique à Aïbi.	70
— Un procès à Narbonne au dix-huitième siècle.	23

sur le quatrième volume des œuvres de Mr Barbier de Montault. . . .	38
sur une croix de pierre au cimetière de Castelnaudary.	82
sur divers travaux aux monuments d'Albi et de Narbonne. . . .	59
— Note sur la découverte d'un tombeau et de fragments de sculp- ture à l'église du Taur.	11
conférence au Taur.	94
IN. — Communication sur une maison, ancienne dépendance des seigneurs.	89
RAYMOND. — La conférence à la chapelle du Grand Séminaire. . .	93
(A.). — Note sur un passage de la chanson de la croisade. . . .	62

DESSINS, FAC-SIMILÉS ET PHOTOGRAVURES

	Pages.
Mosaïque de Géou.	21
Signature de François II.	30
— de Catherine de Médicis.	31
— de Charles IX.	31
— de Henri IV.	32
Eglise de Villenouvelle.	46
Sceau d'Antoine d'Unzent.	53
— de Régine de Goth.	64
— de François de Monfort-Laval.	84
Contre-sceau du même.	85
Harpons en bois de cerf.	76, 77
Autel de Sainte-Eulalie d'Olt.	99

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

TABLE

	Pages.
Tableau des membres qui constituent la Société.	1
Sociétés avec lesquelles on fait échange de publications :	
France et Algérie.. . . .	6
Etranger.	8
Séance du 24 novembre 1891.	10
Séance du 1 ^{er} décembre 1891.	10
Séance du 8 décembre 1891.. . . .	13
Séance du 15 décembre 1891.	20
Séance du 22 décembre 1891.	22
Séance du 29 décembre 1891.	28
Séance du 5 janvier 1892.	35
Séance du 12 janvier 1892.. . . .	38
Séance du 19 janvier 1892.. . . .	39
Séance du 25 janvier 1892.. . . .	40
Séance du 2 février 1892.	45
Séance du 9 février 1892.	52
Séance du 16 février 1892.. . . .	56
Séance du 23 février 1892.. . . .	57
Séance du 8 mars 1892.	62
Séance du 15 mars 1892.. . . .	65
Séance du 22 mars 1892.. . . .	67
Séance du 29 mars 1892.. . . .	70
Séance du 5 avril 1892.	81
Séance du 12 avril 1892.. . . .	82
Séance du 26 avril 1892.. . . .	84
Séance du 3 mai 1892.. . . .	86
Séance du 10 mai 1892.	87
Séance du 17 mai 1892.	89
Séance du 24 mai 1892.	93
Séance du 31 mai 1892.	99
Séance du 7 juin 1892.. . . .	102

Séance du 14 juin 1892.	107
Séance du 21 juin 1892.	110
Séance du 5 juillet 1892.	111
Séance du 12 juillet 1892.	117
Table analytique.	119
Lectures et notes.	129
Dessins, fac-similés et photogravures.	133

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

MIDI DE LA FRANCE

Gloria Majorum.

SÉRIE IN-8° N° 11.

Séances du 29 novembre 1892 au 28 mars 1893 inclus.

TOULOUSE

PAUL ÉDOUARD-PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES TOURNEURS, 45

1893

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres résidants, de membres libres, de membres correspondants et de membres honoraires. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 300 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le MARDI de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique. Les MEMBRES HONORAIRES, LIBRES ET CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

M. le D^r OURGAUD a fondé un prix de 300 francs.

M. de CLAUZADE a fondé un prix de 400 francs.

M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. DE LAHONDÈS, président.
LEBÈGUE, G., directeur.
L'Abbé DOUAIS, secrétaire
général.

MM. DE REY-PAILHADE, secré-
taire adjoint.
Bon DE RIVIÈRES, archiviste.
D^r CANDELON, trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. Baron DESAZARS.
J. DE MALAFOSSE.
ROMESTIN.
MASSIP.

COMMISSION ECONOMIQUE

MM. DELORME.
DELOUME.
LÉCRIVAIN.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement à M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pouvant les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, *de droit*, sans convocation écrite préalable, le mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le 1^{er} mai.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est au Capitole. La bibliothèque est ouverte de 2 à 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 8 NOVEMBRE 1850

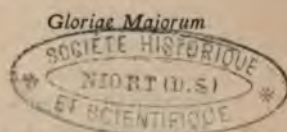


TABLEAU DES MEMBRES

QUI CONSTITUENT LA SOCIÉTÉ (1893)

BUREAU

MM.

J. DE LAHONDÈS, président.
LEBÈGUE, ✱, I. , directeur.
L'abbé DOUAIS, secrétaire général.
DE REY-PAILHADE, secrétaire adjoint.
Baron de RIVIÈRES, archiviste.
D^r CANDELON, trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

	Date de leur nomination.
G. HAGEMANS, vice-président de la Société d'archéologie, à Bruxelles.	7 juillet 1868
M ^{re} X. BARBIER DE MONTAULT, I.  , à Poitiers. .	19 décembre 1868
J. CAPELLINI, O. ✱, recteur de l'université, à Bologne. .	9 janvier 1872
César DALY, ✱, architecte, 51, rue des Écoles, à Paris. .	2 juillet 1889

MM.

	Date de leur nomination
ANTHYME SAINT-PAUL , rue du Cherche-Midi, 21, à Paris.	2 juillet
Le comte Fernand DE RESSÉGUIER , secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse. .	2 juillet
Georges PERROT , O. ✱, membre de l'Institut, rue d'Ulm, 45, Paris.	3 mars 1
Le comte Robert DE LASTEYRIE , ✱, membre de l'Institut, rue du Pré-aux-Clercs, 10, Paris.	3 mars 1
ROSCHACH , ✱, I. I, archiviste de la ville, conservateur du musée des antiques et du musée Saint-Raymond.	16 février 1

MEMBRES LIBRES.

MM.

L. BUNEL , ancien membre résidant.	Décembre 1854-juin 1
E. LAPIERRE , I. I, ancien membre résidant.	Janvier 1873-juin 1

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

Le comte DE SAMBUCY-LUZENÇON	24 mars 1
E. TRUTAT , ✱, I. I, directeur du musée d'histoire naturelle.	17 février 1
E. CARTAILHAC , ✱, I. I.	26 février
Le comte V. D'ADHÉMAR	26 février
Louis DE MALAFOSSE	18 février
E. PESSEMESSE	11 avril
Louis LARTET , I. I, professeur à la Faculté des sciences.	3 mars
Bernard BÉNEZET , peintre d'histoire.	21 décembre
Louis GÈZE	23 mai
Jules DE LAHONDÈS	27 février
Albert LEBÈGUE , ✱, I. I, professeur d'antiquités grecques et romaines à la Faculté des lettres.	27 février
Comte de MONSABERT	25 mars
MÉRIMÉE , I. I, professeur à la Faculté des lettres.	20 mai
L'abbé Léonce COUTURE , doyen de la Faculté libre des lettres.	23 décembre
Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD	15 juin
Charles DE SAINT-MARTIN	10 janvier
Gaston VIREBENT	10 janvier

MM.

Date de leur nomination.

Emmanuel DELORME,  , archiviste de la Chambre de commerce	7 mars 1882
Le baron DE RIVIÈRES	8 avril 1884
L'abbé DOUAIS, professeur à l'Institut catholique. . .	8 avril 1884
SAINT-RAYMOND, professeur à l'Institut catholique.	4 mai 1886
BRISAUD,  , professeur à la Faculté de droit. . .	29 juin 1886
L. DELOUME, *.	8 mars 1887
Joseph DE MALAFOSSE.	8 mars 1887
Le Dr CANDELON.	19 avril 1887
Clément SIPIÈRE, 	19 avril 1887
ROMESTIN, architecte, inspecteur des travaux des monuments historiques.	3 janvier 1888
Le Baron DE BOUGLON.	16 avril 1889
MASSIP, bibliothécaire de la ville.	11 juin 1889
ROCHER, architecte.	11 juin 1889
DE REY-PAILHADE.	25 mars 1890
C. BARRIÈRE-FLAVY.	25 mars 1890
Félix RÉGNAULT, 	22 avril 1890
Axel DUBOUL, *.	24 février 1891
THILLET,  , architecte du département.	10 mars 1891
LÉCRIVAIN,  , professeur à la Faculté des lettres. .	24 mars 1891
MALE, agrégé de l'Université, professeur au Lycée. .	24 mars 1891

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

Le marquis DE SAINT-GÉNIEZ, au château de l'Ermitage, par Servian (Hérault).	7 décembre 1859
Elie ROSSIGNOL, à Montans, par Gaillac (Tarn). . .	30 mai 1860
H. SCHUERMANS, premier président de la Cour d'appel, à Liège (Belgique).	7 juillet 1868
CURIES-SEIMBRES, à Trie-sur-Baise.	5 juillet 1870
DA SILVA, O. *, correspondant de l'Institut, architecte à Lisbonne.	19 décembre 1871
Fernand PAGÈS, à Banières (Tarn).	4 février 1872
Edmond CABIÉ,  , à Roqueserrière (Haute-Garonne).	15 mars 1872
H. REVOIL,  , architecte, correspondant de l'Institut, à Nîmes.	7 avril 1872
Le comte de MARSY, directeur de la Société française d'archéologie, à Compiègne.	7 janvier 1873
Baron DE RUBLE, rue Cambon, 43, à Paris.	23 juin 1874
Gustave LÉON-DUFOUR, O. *, médecin principal en retraite, à Saint-Sever (Landes).	3 août 1875

MM.

	Date de leur nomination.
CAZALIS DE FONDOUCE, à Montpellier.	7 décembre 1875
J.-F. BLADÉ,  , correspondant de l'Institut, à Agen.	23 mai 1877
CLÉMENT-SIMON,  , ancien magistrat, rue d'Assas, 7, à Paris.	15 juin 1877
J. COUGET, ancien magistrat, à Saint-Gaudens. . . .	31 juillet 1877
Albert NIVEDUAB, à Alet (Aude).	28 mai 1878
Vicomte DE GROUCHY,  , 29, avenue Montaigne, à Paris.	18 février 1879
D'HUGUES,  ,  , professeur à la Faculté des lettres de Dijon.	22 avril 1879
L'abbé BARBIER, directeur au petit séminaire de Pamiers.	23 décembre 1879
Jules ROLLAND, avocat, à Albi.	6 janvier 1880
Louis MAZENS, notaire, aux Graissès (Tarn). . . .	6 janvier 1880
Achille LUCHAIRE,  , professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.	29 juin 1880
PASQUIER,  , archiviste de l'Ariège, à Foix. . . .	21 juin 1881
L'abbé JULIEN-LAFERRIÈRE,  , à La Rochelle. . . .	21 juin 1881
PARFOURU,  , archiviste d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.	28 juin 1881
JOLIBOIS,  , archiviste honoraire, directeur de la <i>Revue historique du Tarn</i> , à Albi.	5 juillet 1881
BERTHOMIEU,  , officier de marine en retraite, à Narbonne.	7 mars 1882
DUMAS DE RAULY,  , archiviste de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	28 mars 1882
L'abbé F. POTTIER,  , président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	19 juin 1883
G. DE MONBRISON, château de Saint-Roch, par Auvillar (Tarn-et-Garonne).	19 juin 1883
L'abbé GRAULE, directeur de la maîtrise, à Albi (Tarn).	11 mars 1884
W. TUCKERT, à Boston (Massachusetts).	25 mars 1884
HOFFMANN, à Washington (Etats-Unis).	13 janvier 1885
BERNARD, peintre, à Bagnères-de-Luchon.	13 janvier 1885
Edouard FORESTIÉ, à Montauban.	27 janvier 1885
L'abbé CAU-DURBAN,  , curé à Castelnau-Durban (Ariège).	24 février 1885
ESPÉRANDIEU,  , capitaine d'infanterie, à Ajaccio (Corse).	26 mai 1885
H. PÉRAGALLO,  , capitaine d'artillerie, à Nîmes..	21 juillet 1885
L. DE NEUVILLE, à Livarot (Calvados).	15 février 1887
DE CRAZANNES, O.  , intendant militaire, à Paris, au Ministère de la guerre.	15 février 1887
DELORT,  , chef de bataillon du génie, à Bayonne..	15 février 1887
GRINDA, architecte, 67, cours Devillers, à Marseille.	15 février 1887

MM.

Date de leur nomination.

Léon GERMAIN,  , secrétaire perpétuel de l'Académie Stanislas, rue Héré, 26, à Nancy.	19 avril 1887
C ^{te} DE BERTIER-PINSAGUEL, château de Pinsaguel (Haute-Garonne).	19 avril 1887
Marcel DALY, ingénieur, sous-directeur de la <i>Revue générale d'architecture</i> , 51, rue des Écoles, à Paris.	12 juillet 1887
Gilbert GOUDIE, trésorier de la Société des antiquaires d'Ecosse, à Edimbourg.	6 mars 1888
Louis FÉDIÉ, président de la Société des Arts et Sciences, à Carcassonne.	13 mars 1888
A. THOMAS,  , chargé de cours à la Sorbonne. . . .	5 février 1889
ROUILLARD,  , peintre, rue de Verneuil, 53, à Paris.	23 juillet 1889
NOGUIER, président de la Société archéologique de Béziers.	23 juillet 1889
DE MÉLY, château du Mesnil, par Fervacques (Calvados).	10 décembre 1889
REY-LESCURE,  , à Montauban.	7 janvier 1890
E. TRAVERS, trésorier de la Société française d'archéologie, à Caen.	17 juin 1890
Baron DE BAYE au château de Baye (Marne).	8 juillet 1890
Henri de MONTÉGUT, château des Ombrais (Charente).	13 février 1891
Abel FERRÉ,  , à Martres-Tolosanes (Haute-Garonne).	26 avril 1891
Abbé VIALETTE, archiviste du diocèse de Rodez. . . .	juin 1891
PONS, architecte diocésain de Rodez.	juin 1891
LEMPEREUR, archiviste de l'Aveyron (Rodez). . . .	juin 1891
HOYM DE MARIEN, capitaine au 157 ^e d'infanterie, à Lyon.	décembre 1891
Dom Antoine DU BOURG, à Ligugé (Vienne).	janvier 1892
Baron Alfred DE LOË, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles, 11, rue de Londres, à Bruxelles. .	mars 1892
Jules MOMMÉJA, à Monteils (Tarn-et-Garonne). . . .	mars 1892
Paul DE FONTENILLES, château des Auriols, par Villemur (Haute-Garonne).	mai 1892
L'abbé GALABERT, curé à Aucamville (Tarn-et-Garonne).	3 janvier 1893
L'abbé SALABERT, chanoine honoraire, à Albi. . . .	24 janvier 1893

SOCIÉTÉS AVEC LESQUELLES ON FAIT ÉCHANGE DE PUBLICATIONS

FRANCE ET ALGÉRIE.

- AGES *Société d'agriculture, sciences et arts d'* — Lot-et-Garonne.
ALAIN *Société scientifique et littéraire d'* — Gard.
ALBI *(Revue historique du département du Tarn)*.
ALPES (BASSES-) *(Société scientifique et littéraire des)* — Digne.
ALPES (HAUTES-) *(Société d'études des)* — Gap.
ALPES-MARITIMES *(Société des lettres, sciences et arts)* — Nice.
ANIENS *(Académie des sciences et lettres d')* — Somme.
ANGERS *(Société nationale d'agriculture, sciences et arts d')* — Maine-et-Loire.
ANSEY *(Société florimontane d')* — Savoie.
ARIÈGE *(Société des sciences, des lettres et arts de l')* — Foix.
AVEYRON *(Société des lettres, sciences et arts de l')* — Rodez.
BAGNÈRES-DE-BIGORRE *(Bulletin de la Société Ramond)*.
BELFORT *(Société belfortaine d'émulation)*.
BESANÇON *(Académie des sciences, lettres et arts de)* — Doubs.
BÉZIERS *(Société archéologique de)* — Hérault.
BORDEAUX *(Société archéologique de)* — Gironde.
BOULOGNE-SUR-MER *(Société académique de)* — Pas-de-Calais.
BOURGES *(Société des antiquaires du Centre)* — Cher.
BOURGES *(Société littéraire, artistique et scientifique du Cher)*.
BREST *(Société académique de)* — Finistère.
CARCASSONNE *(Société des arts et sciences de)* — Aude.
CHALON-SUR-SAÔNE *(Société archéologique de)* — Saône-et-Loire.
CHAMBÉRY *(Académie des sciences, lettres et arts de)* — Savoie.
CHAMBÉRY *(Société savoisienne d'histoire et d'archéologie de)* — Savoie.
CHARENTE *(Société archéologique de la)* — Angoulême.
CHATEAU-THIERRY *(Société historique de)* — Aisne.
COMMINGES *(Société des études du)* — Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
COMPIÈGNE *(Société historique de)* — Oise.
CONSTANTINE *(Société archéologique de)* — Algérie.
CORRÈZE *(Société historique et archéologique de la)* — Brive.
CÔTE-D'OR *(Commission des antiquités de la)* — Dijon.
CÔTE-D'OR *(Société d'archéologie, d'histoire et de littérature)* — Beaune.
CÔTES-DU-NORD *(Société d'émulation des)* — Saint-Brieuc.
CREUSE *(Société des sciences et d'archéologie de la)* — Guéret.
DAX *(Société de Borda)* — Landes.
DEUX-SÈVRES *(Société de statistique des)* — Niort.
DOUBS *(Société d'émulation du)* — Besançon.
DRÔME *(Société d'archéologie de la)* — Valence.
EURE *(Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l')* — Evreux.
HAVRE *(Société nationale havraise du)* — Seine-Inférieure.

- HIPPONE (*Académie d'*) — Algérie.
ILLE-ET-VILAINE (*Société archéologique de*) — Rennes.
ISÈRE (*Académie Delphinale*) — (Grenoble).
LAON (*Société archéologique de*) — Aisne.
LILLE (*Société des sciences, agriculture et arts de*) — Nord.
LIMOUSIN (*Société archéologique du*) — Limoges.
LOT (*Société des études du*) — Cahors.
LORRAINE (*Société archéologique de*) — Nancy (Meurthe-et-Moselle).
LOZÈRE (*Société d'agriculture de la*) — Mende.
LYON (*Académie des sciences, belles-lettres et arts de*) — Rhône.
LYON (*Société littéraire, historique et archéologique de*) — Rhône.
MACON (*Académie de*) — Saône-et-Loire.
MANCHE (*Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire de la*) — Saint-Lô.
MANS (LE) (*Revue historique et archéologique du Maine*) — Sarthe.
MARNE (*Société d'agriculture de la*) — Châlons.
MARSEILLE (*Société de statistique de*) — Bouches-du-Rhône.
MONTAUBAN (*Société archéologique de Tarn-et-Garonne*).
MONTAUBAN (*Société des sciences, agriculture et belles-lettres*) — Tarn-et-Garonne.
MONTPELLIER (*Société archéologique de*) — Hérault.
MONTPELLIER (*Académie des sciences et lettres de*) — Hérault.
MORBIHAN (*Société polymathique du*) — Vannes.
MORINIE (*Société des antiquaires de la*) — Saint-Omer (Pas-de-Calais).
NANTES (*Société archéologique de*) — Loire-Inférieure.
NARBONNE (*Commission archéologique de*) — Aude.
NÎMES (*Académie de*) — Gard.
NORD (*Société des sciences, agriculture du*) — Douai.
NORD (*Société archéologique du*) — Avesnes.
NORMANDIE (*Société des antiquaires de*) — Caen (Calvados).
OISE (*Société d'archéologie, sciences et arts de l'*) — Beauvais.
ORLÉANAIS (*Société d'archéologie de l'*) — Orléans (Loiret).
ORNE (*Société historique et archéologique de l'*) — Alençon.
OUEST (*Société des antiquaires de l'*) — Poitiers (Vienne).
PARIS (*Société française de numismatique et d'archéologie*).
PARIS (*Société des antiquaires de France*).
PARIS (*Société des amis des monuments parisiens*).
PÉRIGORD (*Société historique et archéologique du*) — Périgueux (Dordogne).
PICARDIE (*Société des antiquaires de la*) — Amiens (Somme).
PONT-A-MOUSSON (*Académie de*) — Meurthe-et-Moselle.
PUY (*Société d'agriculture, sciences, arts et cominere du*) — Haute-Loire.
PYRÉNÉES (BASSES-) (*Société des sciences, lettres et arts des*) — Pau.
PYRÉNÉES-ORIENTALES (*Société agricole, scientifique et littéraire*) — Perpignan.
RAMBOUILLET (*Société archéologique de*) — Seine-et-Oise.
REIMS (*Académie de*) — Marne.
RHÔNE (*Société académique d'architecture du*) — Lyon.
ROCHELLE (LA) (*Académie de*) — Charente-Inférieure.
ROMANS (*Bulletin d'histoire et d'archéologie*) — Drôme.

SAINT-QUESTIN (*Société archéologique de*) — Aisne.
SAINTONGE ET AGEN (*Société des archives historiques*) — Saintes (Charente-Inférieure).
SAÛNE-ET-LOIRE (*Société savante de*) — Autun.
SENS (*Société archéologique de*) — Yonne.
SOISSONS (*Société archéologique, scientifique et historique*) — Aisne.
TOULOUSE (*Académie des jeux Floraus*).
TOULOUSE (*Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*).
TOULOUSE (*Académie de législation*).
TOULOUSE (*Société de médecine, chirurgie et pharmacie*).
TOULOUSE (*Société d'agriculture*).
TOULOUSE (*Société de géographie*).
TOULOUSE (*Société académique franco-hispano-portugaise*).
TOULOUSE (*Société d'histoire naturelle*).
TOURAIN (*Société archéologique de la*) — Tours (Indre-et-Loire).
VAR (*Académie du*) — Toulon.
VAR (*Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du*) — Draguignan.
VAR (*Société des études scientifiques et archéologiques*) — Draguignan.
VAUCLUSE (*Mémoires de l'Académie de*) — Avignon.
VENDÔME (*Société archéologique, scientifique et littéraire de*) — Loir-et-Cher.
VESOUL (*Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*).
VOSGES (*Société d'émulation des*) — Epinal.
YONNE (*Société des sciences historiques et naturelles de l'*) — Auxerre.

ÉTRANGER.

Allemagne.

LENA (*Verein für Thüringische Gasthische und Albertumskunde*) — Saxe-Weimar).

Alsace-Lorraine.

METZ (*Académie de*).

Autriche-Hongrie.

AGRAM (*Bulletino di società archeologica croata*) — Croatie.
SPALATO (*Bulletino di archeologia e storia Dalmata*) — Dalmatie.

Etats-Unis d'Amérique.

DAVENPORT (*Academy*).
WASHINGTON (*Smithsonian institution*).
WASHINGTON (*Bureau of ethnology*).
WASHINGTON (*Anthropological institution*).

Angleterre.

LONDRES (*Royal archæological Institute of Great Britain*).

LONDRES (*Royal Institution of Great Britain*).

EDIMBOURG (*Société des antiquaires d'Ecosse*).

Belgique.

ANVERS (*Académie d'archéologie de Belgique*).

BRUXELLES (*Société d'archéologie de*) — Bruxelles.

BRUXELLES (*Académie royale de Belgique*).

BRUXELLES (*Commission royale d'art et d'archéologie*).

BRUXELLES (*Société royale de numismatique belge*).

CHARLEROI (*Société paléontologique et archéologique de*).

LIÈGE (*Société libre d'émulation de*).

LIÈGE (*Institut archéologique liégeois*).

NAMUR (*Société archéologique de*).

NIVELLES (*Société archéologique de*).

Danemark.

COPENHAGUE (*Société royale des antiquaires du Nord*).

Egypte.

LE CAIRE (*Institut Egyptien*).

Espagne.

MADRID (*Real academia de la historia*).

Italie.

MODÈNE (*Académie royale des lettres et arts*).

CAMERINO (*Bulletino di numismatica e sfragistica*).

ROME (*Accademia des Lyncei*).

NAPLES (*Accademia di archeologia, lettere e belle arti*).

Portugal.

LISBONNE (*Academia real dos sciencias de*).

LISBONNE (*Real associacao dos architectos e archeologos*).

Russie.

SAINT-PÉTERSBOURG (*Commission Impériale archéologique de Russie*).

MOSCOU (*Société Impériale archéologique*).

Suisse.

GENÈVE (*Société d'histoire et d'archéologie de*).

ANNEE ACADEMIQUE 1892-1893

Séance de rentrée du 29 novembre 1892.

Président M. CANTALIER.

Le procès-verbal de la dernière séance de la commission des vacances est lu et adopté.

M. MAUMÉJA, membre correspondant, envoie à la Société la description du portrait du calligraphe André Samary. L'auteur du mémoire manuscrit communiqué à l'une des séances de l'année dernière par M. l'abbé Douais, par lequel il demandait aux états généraux la création de douze écoles royales d'écriture. Ce portrait gravé, que M. Mauméja possède dans sa collection, reproduit, par le procédé Demarteau, une étude à la mine de plomb traitée avec largeur et esprit. Samary est représenté de face, taillant une plume, dans une attitude assez analogue à celle que Rembrandt a donnée à Copernic dans le portrait du musée de Cassel. Le calligraphe français a l'air encore plus vain et s'il est possible plus satisfait de sa personne et de son talent que son confrère d'Amsterdam. La planche a la forme d'un médaillon ovale et autour s'enroule une inscription tracée sans doute par le modèle lui-même : *André Samary, secrétaire principal du Roy, associé à l'Académie royale d'écriture de Paris, 1750.*

L'estampe a été rognée si près de l'inscription que les noms du graveur et du dessinateur ont disparu. Il est permis toutefois de supposer que le dernier n'est autre que Carmontelle.

Le manuscrit et le portrait sont les derniers vestiges d'un art brillant, fécond en chefs-d'œuvre pendant le moyen âge et dont le rôle n'a pas été aussi effacé qu'on est porté à le croire dans les siècles suivants.

M. NIVETAB, membre correspondant, envoie les dessins de deux fragments de bandeau ou de corniche du douzième siècle, représentant deux rangées de fleurons superposées, avec les figures, aux extrémités, d'un homme armé d'une massue et d'un oiseau de proie dévorant une salamandre. Ces fragments de la belle abbatale bénédictine d'Alet, renversée pendant les guerres religieuses du seizième siècle, avaient été encastés aux

côtés d'une pierre carrée portant le millésime de 1790 et surmontant, extérieurement, la fenêtre d'une chapelle construite à cette époque sur le flanc occidental de la cathédrale nouvelle par M. de Chanterac, le dernier évêque d'Alet.

M. l'abbé Aragon offre à la Société un exemplaire de l'*Histoire de Saint-Julia de Gras-Capou*, ouvrage pour lequel la Société lui a décerné le prix Ourgaud.

M. CARTAILHAC offre un exemplaire de son dernier ouvrage, *L'âge de la pierre en Egypte*. (Extr. de la Revue l'*Anthropologie*).

M. Cartailhac présente une plaque d'émail, appartenant à M. Douladoure, qui entrait probablement dans la composition d'un coffret ou d'une reliure du treizième siècle.

Séance du 6 décembre 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT annonce à ses collègues la mort de M. d'Amade, intendant en retraite, membre correspondant, et exprime les regrets de la Société. M. d'Amade avait publié une *Histoire de la Légion d'honneur* que possède la bibliothèque et avait toujours porté aux œuvres d'art ancien un intelligent intérêt.

M. MALE offre à la Société un tirage à part de son étude sur les chapiteaux romans des cloîtres de Saint-Etienne et de la Daurade parue dans la *Revue archéologique*. Paris, 1892.

M. l'abbé DOUAIIS donne lecture d'une notice sur la tour Saint-Etienne de Pezan, commune de Puissalicon (Hérault) :

« Le voyageur qui, par le chemin de fer, se rend de Béziers à Rodez, ne soupçonne pas qu'à la station de Magalas, la troisième après Béziers, il laisse derrière lui une tour romane, bien digne d'attirer l'attention de l'archéologue. A trois kilomètres environ, dans le voisinage du Libron, qui, en cet endroit, a profondément raviné le terrain, sur le territoire et dans l'enclos du cimetière de Puissalicon, le *Podium Salicone* du moyen âge, s'élève cette tour qui, dans la carte de la France dressée par ordre du ministère de l'intérieur et en cours de publication, porte le nom de tour Saint-Etienne. Cette dénomination n'est pas fautive. Il a été facile à M. Clément Coste, qui a écrit une excellente notice de Puissalicon (1), de relever dans les chartes du quatorzième siècle l'existence sur le territoire de Puissalicon du prieuré de Saint-Etienne de Pezan. Au seizième siècle, ce prieuré appartenait à

(1) *Etudes historiques et archéologiques*. In-12. Béziers, 1866.

l'abbaye de Villemagne-l'Argentière (1), dont il existe encore de superbes ruines. Le titulaire du prieuré était chargé du service de la paroisse. Il paraît que l'église du prieuré était l'église même de la paroisse avant la construction, au centre du village, de l'église qui sert encore aujourd'hui. On a même prétendu, en s'appuyant sur une tradition locale, qu'un monastère bénédictin s'éleva aux pieds de la tour romane ; il aurait été détruit vers 1232. Ce qui est certain, c'est que l'église Saint-Etienne existait encore au moment de la Révolution, époque à laquelle elle fut détruite. La tour ou clocher lui était adossée.



La tour de Puissalicon (Hérault).

* Cette tour mesure, en hauteur, environ 26 mètres. Elle est quadrangulaire. Elle est divisée en cinq étages, séparés l'un de l'autre par un cordon de pierre noire. Elle est percée, à l'étage supérieur, sur chacune de ses faces, d'une baie circulaire dessinée par des pierres blanches et noires alternées. Au-dessus de chaque baie et immédiatement au-dessous de la toiture, rayonnent sept arcs plein cintre en pierre blanche et noire alternée. Au troisième et au quatrième étage s'ouvrent, sur chaque face, trois baies ou fenêtres semi-circulaires et géminées ; cinq arcs, et non plus sept,

(1) *Etudes historiques et archéologiques*, 49. In-12. Béziers, 1866.

sont placés sous le cordon qui divise les étages. Ces arcs ne reparaissent plus à l'étage inférieur où l'on ne voit que deux baies géminées.

» La toiture moderne a été vivement critiquée. Mais la tour elle-même n'a jamais été l'objet d'une restauration quelconque; de telle sorte qu'elle porte tous les caractères d'authenticité désirables. Les rêveurs de l'endroit ont eu seuls l'idée de la faire remonter jusqu'à Charlemagne. Les vrais archéologues n'hésitent pas à la placer au douzième siècle, si même elle n'est pas du treizième. Elle est dépourvue de sculptures. Les chapiteaux des colonnettes qui supportent les retombées des ouvertures sont épannelés; de telle sorte que l'on n'a, pour fixer son âge, que la donnée de l'ensemble, qui a du caractère et même de la grandeur, et la pureté des cintres qui sont d'un bon dessin. Le clocher de Villeneuve-les-Béziers, belle tour romane à trois étages couronnés par une sorte de lanterne octogonale (1), rappelle la nôtre, qui l'a précédée; de même, la tour Saint-Etienne nous transporte en Italie, dont elle rappelle, d'une manière frappante, les tours célèbres.

» On ne voit pas que cette tour ait pu servir pour la défense de l'église Saint-Etienne. Les trois étages supérieurs sont couronnés par un faux crénelage. Au onzième et au douzième siècle, il arriva souvent qu'on éleva à la place du narthex une tour massive propre à la défense de l'entrée du monument. Mais la disposition du terrain permet de placer notre tour sur le flanc nord-est et non à l'entrée de l'église disparue; elle reposait d'ailleurs sur le sol. Aussi, je serais disposé à n'y voir qu'un simple clocher destiné à recevoir les cloches qui appelaient les fidèles à l'église.

» Le dessin en a été fait par un jeune collégien (2). Le dessinateur de la maison Gillot l'a mis au point. J'ai l'honneur de l'offrir à la Société, ainsi que le cliché qui permettra de le reproduire. »

M. Momméja envoie une note sur des fragments d'un couvercle de sarcophage chrétien, transportés récemment de la cathédrale de Cahors au musée de la ville. Ce couvercle portait la représentation de la remise des clefs à saint Pierre, du Christ devant Pilate et du jugement des accusateurs de Suzanne. Malgré quelques analogies qui résultent de la description de M. de Bezombes au siècle dernier, publiée par M. de Fontenilles, le couvercle n'est pas celui du tombeau dit de saint Gery, acheté à Cahors par M. Basilewski.

Il semble résulter des écrits de Dominici, de l'abbé de Pouilhac, de Guil-

(1) Dessinée et publiée par M. L. Noguier, *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, 2^e série, t. VI, p. 300 et planche N.

(2) M. Sabatier en a donné un dessin qui est loin d'être satisfaisant et une étude un peu besogneuse dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, t. IV, p. 223 et planche M.

laume Lacoste, que plusieurs sarcophages chrétiens sculptés se voyaient avant la révolution dans la capitale du Quercy. La ville de Cahors aurait ainsi constitué un de ces centres autour desquels l'art chrétien a rayonné du quatrième au septième siècle.

Comme pour confirmer cette assertion, M. Momméja envoie encore la note suivante :

• Il y a un peu plus d'un an, M. de Méric de Bellefon remarqua sur le mur d'une maison, à Perges (1), des fragments de sculptures qui lui parurent mérovingiennes, et qu'il signala comme telles à la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (2). Vivement intrigué par ce qui me fut dit alors de cette découverte, je me transportai sur les lieux, et je n'eus pas de peine à reconnaître dans ces sculptures les restes mutilés, mais bien caractérisés, d'au moins deux sarcophages chrétiens antiques (3). Je viens de les revoir, il y a quinze jours, plus à loisir et j'ai même pu en prendre un croquis suffisamment exact, malgré la position qu'elles occupent au sommet du mur de façade de la maison de M. Bro; celui-ci les a découvertes sur l'emplacement même de sa maison et m'a raconté toutes les circonstances qui se rattachent à leur mise au jour.

» C'est en nivelant un terrain peu élevé pour y installer la maison avec un jardin que les terrassiers rencontrèrent à une assez petite profondeur deux ou trois bas-reliefs en marbre, associés à de vulgaires sarcophages en grès et à des sépultures plus simples formés de tuiles à rebords et de fragments de tables de marbre sculpté ayant fait partie de la décoration extérieure d'un édifice mérovingien.

» La frise d'un sarcophage chrétien sortit tout entière des fouilles; malheureusement les ouvriers la brisèrent et employèrent la plupart des morceaux comme moëllons. Deux fragments ont pu être sauvés. Sur le premier il est aisé de reconnaître, quoiqu'il ne reste plus que la partie inférieure des sujets, la multiplication des pains et Daniel dans la fosse aux lions. A la suite vient la partie inférieure d'un personnage isolé, vêtu d'une courte tunique, et ayant à sa droite un objet, semblable à un gros bâton. Est-ce un génie funèbre? un bon pasteur? Il m'est impossible de me prononcer. A la même frise appartenait un second fragment, aujourd'hui dans ma collection, dont le sujet représente la remise des clefs, ainsi que l'aile avec un bout de la draperie flottante d'un génie soutenant la tessère centrale, sur laquelle ne figurait aucune inscription, d'après le témoignage de M. Bro. Toutes les scènes et figures de cette frise étaient placées entre des arbres dont les troncs sont très reconnaissables dans le premier fragment et dont

(1) Commune de Montalzat, canton de Montpezat (Tarn-et-Garonne).

(2) *Bullet. arch. de Tarn-et-Garonne*.

(3) Voir ma note dans *L'Art*, 18^e année, t. II, p. 40.

deux spécimens, presque intacts, figurent sur le fragment qui se trouve dans mon cabinet. Tout le restant du sarcophage est resté dans la terre, à l'exception d'un tout petit fragment portant le torse d'un homme tenant à deux mains une arme d'hast sur laquelle vient se poser la patte d'un lion. Il est aisé de reconnaître dans ce débris le reste d'un de ces chasseurs combattant un fauve, si fréquemment reproduits sur les sarcophages chrétiens de l'école toulousaine.

« Du second sarcophage, dont le marbre était plus blanc et d'un grès plus fin, il ne reste que deux débris permettant toutefois de présumer qu'il présentait une série de personnages debout entre des pilastres à cannelures en partie rudentées. L'un de ces personnages tenait un *volumen* et devait être fort semblable à l'un de ceux qui figurent sur le sarcophage connu sous le nom de *tombeau de la reine Pédaugue*. L'influence toulousaine est suffisamment indiquée par l'obliquité du pilastre relativement à la verticale du personnage, obliquité qui implique l'évasement par en haut de cette cuve funèbre.

« Les sarcophages chrétiens paraissent d'ailleurs avoir succédé aux sarcophages païens dans le polyandre de Perges (1), car parmi les divers débris sortis des mêmes fouilles se trouve un beau morceau de marbre blanc largement traité, représentant la partie inférieure du corps d'un personnage drapé, posant le pied sur la queue d'un lion ailé dont la tête manque. (On pourrait y voir, il est vrai, une allusion au : « Tu fouleras aux pieds l'aspic... etc., » cependant je ne retrouve aucune représentation analogue dans les ouvrages de M. Le Blant). Un dernier fragment, enfin, trouvé au même endroit, présente, en grandeur de demi-nature, un torse masculin, vu de profil, dont les bras tiennent obliquement la hampe d'une lance ou d'un sceptre. Le travail de ce bas-relief est assez bon ; il procède par larges plans intelligemment gradués, serrant d'assez près une anatomie assez savante.

« Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que Perges est aujourd'hui un tout petit hameau de trois à quatre feux. La voie romaine d'Albi à Cahors (d'après M. Devals) passait par ce village. Au quatorzième siècle il s'y trouvait une église dédiée à saint Jean-Baptiste, dont les bénéfices furent cédés au cardinal Pierre des Près. Ce sont les seules indications que l'on possède sur cette localité et sur son église, qui a dû disparaître bien avant les guerres de religion (2). »

M. le baron DE RIVIÈRES parle de la découverte, au mois de septembre dernier, de peintures du commencement du seizième siècle dans l'église de

(1) Le lieu de la découverte porte le nom caractéristique de *Cementeri* ; un champ voisin porte celui de *Gleiafé*.

(2) Mouleng, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, t. II, p. 292.

Pervillac (Tarn-et-Garonne), église du Quercy au delà de Lauzerte. Cette église était remarquable déjà par sa structure, car elle possédait une charpente apparente à l'intérieur.

Ces peintures figurent le jugement dernier et le paradis. On y remarque surtout la représentation des péchés capitaux et chaque vice est accompagné d'un animal le symbolisant. La Société archéologique de Tarn-et-Garonne doit assurer la conservation de ces peintures et les reproduire dans son bulletin.

Séance du 13 décembre 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. Rumeau, instituteur à Toulouse, offre à la Société un exemplaire de la première partie des *Archives municipales de Grenade*, qu'il vient de publier.

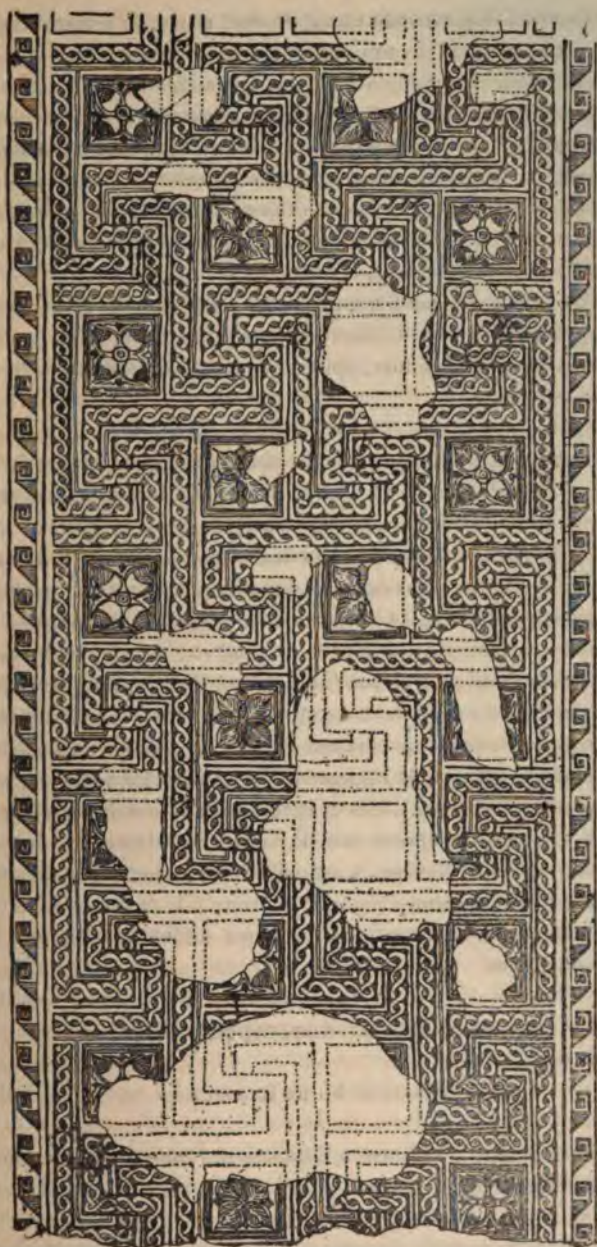
M. le baron DE BOUGLON envoie une notice accompagnée d'un dessin, sur une mosaïque découverte par lui dans la commune de Frèche (Landes).

Un lieu dit de cette commune conserve le nom de Saint-Etienne d'une ancienne église détruite, mais autrefois titulaire d'une cure. Elle aurait été bâtie, selon la tradition, sur l'emplacement et avec les matériaux d'une villa de Cinna.

L'église domine la contrée à l'extrémité d'une crête couverte de chênes appelés *lous cassés de Cinna*. Sur les pentes du coteau, près de nombreuses sources, se rencontrent des substructions en petit appareil, des mosaïques, des débris de briques et de grandes tuiles plates, de stucs peints mêlés à des cendres de bois et à des pierres calcinées indiquant à quel genre de destruction la villa a dû sa perte.

La mosaïque, dessinée par M. de Bouglon, forme le pavage d'une salle ou plutôt d'une galerie de 3^m,80 de large sur 16 mètres de longueur, déblayée aussi par lui l'été dernier, dans la partie seule conservée, que les débris accumulés avaient protégée. Elle montre d'élégants méandres entourant, à intervalles réguliers, des cartouches qui renferment tantôt quatre pommes de pin qui partent d'un centre annelé, tantôt quatre feuilles de vigne étalées. Une grecque en bordure encadre heureusement l'ensemble du dessin. Le ton général est harmonieux et les couleurs employées sont le bleu, le rouge, le vert foncé, le jaune et le noir sur fond blanc.

Les déblaiements continués pour dégager les chambres donnant sur la galerie ont montré, dans l'une d'elles, une autre mosaïque à grands cercles engagés et chevauchant l'un sur l'autre, formant bordure à des compartiments de losange, mais dans un état de délabrement qui rendait impossible



MOSAÏQUE DE FRECHE (LANDES) ; DESSIN DE M. LE BARON DE BOUGLON.

toute reconstitution. La seconde chambre était pavée de briques courtes et épaisses qui semblaient avoir subi les atteintes prolongées du feu. Elle était à un niveau inférieur et semble avoir servi à chauffer l'eau du balneum. Les débris de stuc peint qui ont résisté laissent reconnaître de grandes lignes brunes bordées d'un trait plus petit, entre lesquelles court une branche de feuillage piquée de temps à autre d'une fleur rouge.

Le sommet du lieu dit *lous cassés de Cinna* formant éperon sur la vallée a pu devenir une motte féodale, et une métairie voisine, sur une hauteur opposée de l'autre côté du ruisseau, a conservé le nom de *Mouta*.

Les murs de l'église en moellons grossiers n'ont pas de caractère architectural. Le vocable de Saint-Etienne permet de conjecturer qu'elle fut construite, pour la première fois, après que les Vandales eurent détruit la villa romaine.

M. l'abbé DOUAIS lit un mémoire ayant pour titre : *Un nouvel écrit de Bernard Gui, le synodal de Lodève, 16 octobre 1325*. Ce *synodal*, manuscrit 29 de la bibliothèque de Montpellier, est jusqu'à ce jour passé inaperçu. Pourtant, l'attribution à Bernard Gui n'en est pas douteuse : la date et la suscription enlèvent toute hésitation à cet égard. Le manuscrit 29 de Montpellier contient : 1° le *synodal* de 1325 ; 2° les ordonnances épiscopales portant la date de 1326, et les règlements du diocèse de Lodève ; 3° un *libellus* au catéchisme que Bernard Gui rédigea pour son clergé. M. l'abbé Douais relève les passages plus particulièrement intéressants de ce manuscrit, notamment ceux où les paroisses, au nombre de soixante-douze, du diocèse de Lodève sont nommées, celui qui contient le règlement des écoles et la défense aux curés de vendre hors du diocèse les fruits et revenus en nature de leurs paroisses. Bernard Gui y apparaît toujours ami de l'ordre et de la règle, ferme dans l'administration de son diocèse, à laquelle il veillait et tenait la main. Ce *synodal* permet d'ajouter plus d'un trait heureux à la physionomie de l'évêque déjà esquissée par Plantavit de la Pause et les bénédictins. Il sera publié prochainement.

Séance du 20 décembre 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société l'*Etude historique sur le marquis de Pégaïroles*, président à mortier au parlement de Toulouse (1721-1794), et une seconde brochure : *l'Inquisition en Roussillon* (1315-1564).

M. l'abbé Douais présente, au nom de M. le curé de Venerque, un plan de restauration de l'église de ce village, dont l'abside est classée parmi les monuments historiques et demande l'avis de la Société sur cette restau-

ration. La Société décide une visite à ce monument dès les premiers beaux jours.

M. DE LAHONDÈS présente le dessin d'une clef de voute de la tour médiane du château de Foix, sur laquelle est sculpté le blason de Comminges. On sait que les otelles de ce blason ne sont autre chose que les évidures d'une croix pattée, dont les branches s'élargissant peu à peu finirent par réduire ces espaces libres à la forme de petits ovales aigus assez semblables à des amandes ou mieux, selon l'étymologie, à des oreilles de quadrupède, placées en sautoir dans l'écu. La clef de voute de Foix, qui date du milieu du quatorzième siècle, montre nettement la croix originelle, dont les extrémités sont à peine pattées.

Ces armes, dans cette construction, prouvent que la tour a été construite par Gaston II, comte de Foix, de 1315 à 1343, époux d'Eléonore de Comminges et père de Gaston Phébus. La salle du premier étage de la tour est couverte par deux travées de voute, et la clef de l'autre travée, la première à partir de l'entrée, porte l'écartelé de Foix et de Béarn.

M. de Lahondès rappelle qu'une citation qu'il a recueillie dans les archives municipales de Pamiers (*Bull. Soc. arch. du Midi*, n° 8, p. 99) prouve que la tour ronde, que l'on attribuait à Gaston Phébus, a été construite vers 1445 par le comte de Foix, Gaston IV.

M. de Marien dit que l'examen de divers sceaux successifs du comté de Comminges lui a montré le passage graduel de la croix pattée aux quatre otelles. Il trace rapidement et présente à ses collègues les figures diverses de cette transformation. Il ajoute qu'un contrefort de l'abside de l'église de Saint-Vallier, à Saint-Girons, porte la croix très distincte de Comminges.

M. DE LAHONDÈS donne ensuite lecture du testament d'un bourgeois de Pamiers, en date du 19 avril 1363, conservé dans les archives municipales de la ville.

Jean Bertrand, habitant du quartier de la Caussade, donne des legs au couvent des Augustins, voisin de sa demeure, à l'église cathédrale, aux deux églises du Marcadal et du Camp, aux couvents des frères prêcheurs, des frères mineurs et des carmes, aux chapelles de Saint-Jean au cimetière de Sainte-Natalène, de Saint-Martin, de Saint-Raymond du Mas Vieux et de Sainte-Madeleine, aux églises des villages voisins de Pamiers, de Saint-Victor et de Saint-Bauzeil, de Saint-Paul des Allemans, de Saint-Laurent de Verniolle, de Saint-Sulpice de Coussa, de Saint-Blaise de Villeneuve du Paréage, de Saint-Pierre et de Saint-Clair de Saverdun, de Sainte-Marie de Salvatorte, enfin à l'église abbatiale de Saint-Antonin de Lézat, puis aux églises de Montgauzy et de Sabart, à celles de Montsarrat et de Roncevaux; l'œuvre de la rédemption des captifs établie à Pamiers, à ceux qui portent le corps du Christ aux malades, aux murailles de son quartier de la

Caussade, aux trois ponts de Cailloup, de Maurin, aujourd'hui le pont neuf, de Saint-Martin qui donnaient alors le passage sur l'Ariège ; à Jeanne, sa nièce, une couette rayée et une couette blanche remplies de plume, deux manteaux de couleur variée, deux manteaux blancs, une cape et quatre draps ; un florin d'or, et c'est la libéralité la plus considérable, aux pauvres qui viendront demander l'aumône à sa maison le jour de ses funérailles, stipulant que, pour tous ces legs, le florin d'or devra être compté pour douze sols tozas ; enfin il institue pour héritiers ses deux fils Raymond et Arnaud par parts égales, chargeant ses exécuteurs testamentaires, Pierre Solage et Barthélemy de Cassagne, d'acquitter tous ses legs.

M. de Lahondès accompagne cette lecture d'explications, et elle est suivie par une discussion sur la valeur de l'argent au quatorzième siècle, à laquelle prennent part MM. l'abbé Douais, Massip et Cartailhac.

M. CARTAILHAC présente deux haches de bronze trouvées par un paysan aux environs d'Entraygues (Aveyron), et dans des circonstances inconnues. L'Aveyron est un des départements les plus pauvres en objets de ce genre et de cette époque reculée. Ces haches, bien que rentrant parfaitement dans les types connus (l'un dit à ailerons, l'autre dit à douille et anneau), ont des caractères particuliers, tels qu'une ornementation des arêtes par des séries d'encoches, qui en augmentent l'intérêt.

Séance du 27 décembre 1892.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le baron DE RIVIÈRES offre à la Société l'ouvrage de Millin : *Voyage dans les départements du midi de la France* (1807 et 1808).

M. le baron de Rivières, appelé par l'ordre du jour, donne lecture d'une notice sur un buste de sainte Jeanne de Valois, dont il montre la photographie.

« On conserve dans l'église de Creyssens, non loin d'Albi, un portrait de sainte Jeanne de Valois, fondatrice de l'ordre de l'Annonciade. C'est une image de plâtre moulée, dit-on, sur nature. Les traits rappellent ceux de Louis XI et de Charles VII ; on y retrouve le long nez de cette branche des Valois. Le visage a été peint à l'huile couleur de chair, les yeux fermés. L'ensemble de la physionomie a un aspect sévère et un peu hautain, les lèvres sont minces et dédaigneuses. Sur la tête est placée une couronne royale fleurdelisée en métal doré. Est-ce de l'or ou du cuivre ? Les fleurs de lys sont ornées de perles et de cabochons. Une tradition veut que ces perles proviennent du chapelet de la sainte. Le buste qui n'est qu'un bloc

de bois sans bras et à peine dégrossi est recouvert d'une robe en drap rouge, et par-dessus flotte un manteau de velours violet fleurdelisé. Une guimpe blanche et un voile de gaze noire complètent ce costume semi-royal, semi-monastique. Un cordon blanc serre la taille à la hauteur de la ceinture. Sous le buste est placée une petite boîte dorée contenant des reliques de la sainte.

» Cette image était avant la Révolution conservée à Albi dans l'église du couvent des religieuses Annonciades, appelé vulgairement couvent de Fargues. Ce monastère, fondé en 1325 par Berauld de Fargues, évêque d'Albi, fut administré jusqu'en l'année 1508 par des prieurs. A cette époque, Louis d'Amboise, évêque d'Albi, le céda aux Annonciades : les titres de ce couvent, déposés aux archives départementales du Tarn, ne parlent point de cette image. Il en est seulement question dans le procès-verbal du 19 août 1790, dressé par les commissaires du district d'Albi, lors de la suppression des couvents. « Nous nous sommes rendus au chœur où nous avons trouvé.... une chasse pour le buste de sainte Jeanne, cadre doré. »

» Après la fermeture du couvent, ce buste fut sauvé de la destruction par une des religieuses, Mme Marie-Jeanne Féral, qui en laissa une attestation écrite dans les registres de l'église paroissiale de Creyssens.

» Le buste est placé actuellement dans une méchante niche taillée dans le mur du sanctuaire du côté de l'Evangile. Une glace scellée dans un cadre de bois le protège contre la poussière. Il est regrettable de voir si pauvrement installée cette image précieuse qui, du reste, est en grande vénération dans la paroisse.

» Mme Féral, qui sauva ce buste de la destruction, appartenait à une famille d'Albi, fixée aujourd'hui à Toulouse, et qui possédait, il y a peu d'années encore, une belle habitation à quelques pas de l'église de Creyssens. Elle est morte, nous a-t-on dit, dans un couvent à Bourges.

» L'église de Creyssens, située à 4 kilomètres à l'est d'Albi, est moderne et sans style. Elle a été construite en 1827, et remplaça une ancienne église nommée Saint-Sernin-d'Entremons. Avant la Révolution, la paroisse Saint-Sernin dépendait de la communauté de Puygouzon ; le roi en était seigneur. Quand elle fut démolie, l'église Saint-Sernin tombait en ruines ; elle était située dans le vallon au-dessous de Creyssens. Sa position entre deux collines avait dû déterminer le nom d'Entremons.

» On voit aussi dans l'église neuve quelques objets anciens provenant de celle d'Entremons. C'est d'abord le rétable du maître-autel, en bois doré assez bien travaillé, orné de petits bas-reliefs figurant diverses scènes de la Passion ; il date de l'époque Louis XIV. Dans une chapelle est un tabernacle de l'époque Louis XIII, d'un travail bien plus remarquable que le rétable. On voit encore quelques tableaux à l'huile sans valeur. Au bas de l'un d'eux, représentant l'Ascension, est peint un écusson portant un moulin à

rent sur champ d'azur, l'écu surmonté d'une barette de chanoine. On lit autour EGO . RAPIDIS . VICTITO . . . TIS . 1615.

» Sur un autre tableau, figurant l'Assomption, on lit au bas MOLI...

» Un autre tableau représente saint Dominique.

» Dans le bas, un écusson timbré d'un casque avec lambrequin porte : d'argent au chef de gueules chargé de 3 rocs d'échiquier posés en fasce. Un autre tableau figurant saint Raymond de Penafort à un écusson de gueules au chevron d'or, accompagné de trois tiges de lys au naturel, l'écu surmonté d'une barrette de chanoine.

» Dans la sacristie, on conserve un encensoir de cuivre argenté percé d'ouvertures ovales avec torsades; il doit dater du temps de Louis XIII. On y voit aussi un plat à quêter en étain tout uni et d'un diamètre de 0^m,25. Sur le marli on lit : BASSIN . DV . PVRGATOIRE . S . SERNIN . DENTREMONS . 1683, et le nom du fondeur BRVN.

» Au clocher, une seule cloche ancienne. Elle n'a que 0^m,50 de diamètre inférieur, et porte l'inscription suivante en deux lignes formées de lettres majuscules romaines de 0^m,02 de hauteur :

FIDELES CONVOCO MORTVOS PLORO NVBESQVE
REPELLO 1737 M CAMARA ME FECIT

» Sur le vase de la cloche, d'un côté une croix formée de feuillages et d'étoiles, de l'autre un Christ en croix avec sa mère à droite et saint Jean à gauche. Note RÉ. La fonte de cette cloche est grossière. »

M. J. DE MALAFOSSE signale comme appartenant au style toulousain de la Renaissance le château d'Esperce, commune de ce nom, et le *castel nouvel*, commune de Léguevin, (Haute-Garonne). A Béziers, notre collègue, M. Noguier, lui a montré une fenêtre et une porte sculptées, très belles, qui toutes deux semblent dues aux mêmes artistes qui ont orné les hôtels des rues de la Dalbade et du Vieux-Raisin. La porte décorait l'hôtel de Jacques Bachelier, conseiller au présidial de Béziers en 1557.

Séance du 3 Janvier 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT, en ouvrant la séance, adresse des félicitations à M. de Marien, membre correspondant, qui vient d'être promu au grade de capitaine dans un régiment de ligne en garnison à Lyon. Il espère que l'érudit officier qui a communiqué à la société de si importants travaux continuera à la faire bénéficier de ses études.

M. le Président annonce ensuite que M. Male vient d'être chargé de faire à la Faculté des lettres une série de leçons sur l'histoire de l'architec-

ture française. Il félicite la Faculté toulousaine de cette innovation hardie, car si une place assez restreinte était réservée, depuis peu de temps d'ailleurs, à l'histoire de l'art antique, aucune chaire ne s'était encore ouverte dans les facultés de l'Etat à celle de l'art national, l'art français né sur notre sol et de notre âme, qui représente mieux encore que notre littérature le génie de notre race, car aucune autre nation n'a créé, comme la France, trois grands styles d'architecture. L'érudition étendue et la sûreté de goût du jeune professeur assurent d'avance le succès de son cours.

M. CARTAILHAC présente le rapport sur la candidature de M. l'abbé Galabert, curé d'Aucamville, au titre de membre correspondant. Le rapport est favorable et après le dépouillement du scrutin, M. le Président déclare M. l'abbé Galabert membre correspondant de la Société.

M. Cartailhac, appelé par l'ordre du jour, donne lecture d'un compte rendu des travaux et discussions du Congrès de l'Association française tenu à Pau. Il lit ensuite son étude sur l'origine des Basques.

Après cette lecture une discussion s'engage sur les conclusions. M. Gèze est disposé à les admettre, bien qu'il persiste à penser que l'on peut soutenir encore l'origine ibérienne de la langue basque. Il rappelle que le cartulaire de Saint-Sernin renferme les plus anciens mots écrits, noms propres il est vrai, de cette langue.

M. DUBOUL, analyse le sommaire des archives communales de Grenade offert par M. Rumeau et dit qu'aux divers travaux qu'il a déjà publiés sur la ville de Grenade, M. R. Rumeau, lauréat de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, s'est proposé de joindre l'inventaire sommaire des Archives communales antérieures à 1790.

Le premier fascicule vient de paraître et comprend les documents relatifs à l'administration communale de 1584 à 1731 et une partie de la série II classée sous la rubrique : Documents divers, inventaires, objets d'art, etc. On y put suivre, presque pas à pas, toute une période de l'histoire de cette bastide, qui fut fondée, sur le territoire d'Aigues-Vieilles, par les cisterciens de l'abbaye de Granselve, suivant acte de paréage conclu, en 1290, entre l'abbé Alfarici et E. de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, représentant le roi Philippe le Bel.

En parcourant l'inventaire des archives de Grenade, on se laisserait facilement entraîner à signaler toute une longue série de documents d'un grand intérêt historique. Il suffit de rappeler la lutte entre les catholiques et les réformés et les grandes épidémies des seizième et dix-septième siècles qui furent longtemps l'objet des incessantes préoccupations des autorités de Grenade. Les délibérations des consuls et les mesures qu'ils prescrivirent offrent un intérêt tout particulier au point de vue de l'histoire du Midi de la France à cette époque.

Cet important résumé fait connaître tout un nouveau champ d'études, facilite les recherches, indique la voie à suivre et résume chaque document en quelques mots, dont la concision ne nuit pas à la clarté.

C'est là une œuvre importante au premier chef, et la Municipalité de Grenade l'a si bien compris qu'elle en a accepté le patronage. Elle représente une somme de travail considérable et l'on ne saurait trop féliciter M. Rumeau d'avoir pu la mener à bonne fin.

Il annonce que son étude est à peu près achevée. Nous pouvons donc espérer que la publication complète de l'inventaire des Archives de Grenade nous permettra de connaître bientôt toute l'importance de l'un des plus intéressants dépôts de documents qui existent dans notre Département.

Séance du 10 Janvier 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

Les membres de la Société procèdent, selon l'ordre du jour, au renouvellement d'une moitié du Bureau.

M. de Lahondès est nommé président, M. l'abbé Douais secrétaire général et M. de Rivières archiviste.

M. DE LAHONDÈS remercie ses collègues de la bienveillante confiance qu'ils continuent de lui accorder. Il les assure de son dévouement aux intérêts et aux travaux de la Société. Il ajoute que le zèle de tous, et leur empressement à remplir les séances de communications de valeur, rend facile et douce la tâche dont ils viennent de le charger, mais dont bien d'autres seraient plus dignes que lui par leur autorité dans la science.

M. le docteur CANDELON, trésorier, présente les comptes du deuxième semestre 1892. MM. Barrière-Flavy, Deloume et Sipière sont chargés de les examiner.

M. l'abbé GALABERT, nommé à la dernière séance membre correspondant, adresse ses remerciements à la Société et envoie une notice sur la nourriture d'une compagnie de gens d'armes en 1548.

« Au mois d'octobre 1548, la compagnie du vicomte de Bruniquel, en vertu d'une commission donnée par le connétable de France et par le juge-mage de Toulousc, tint garnison pendant quelques jours à Rabastens; un acte notarié (1) nous apprend que François Amyel, notaire et consul, devait à ce titre à Jean Figiac, marchand vivandier (nous dirions fournisseur), la

(1) François Albine, notaire à Rabastens. Un registre de ses minutes est aux arch. de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

somme de 116 livres 13 sols 6 d. t. pour fournitures faites aux dits gens d'armes.

« Alors même que nous ignorons le nombre des hommes de la compagnie et la durée du séjour, nous consignons ci-dessous le détail des fournitures, pour prouver que le soldat était alors fort bien soigné :

113 livres de chandelles à 2 carolus la livre.. . . .	10 l. 8 s. 4. d.	
124 — à 2 sols.. . . .	12	9
20 setiers de vin à 30 sols le setier.	30	3 9
113 livres de fromage à 2 sols la livre.. . . .	11	6
Poisson frais fourni le vendredi et le samedi.. . . .	7	14 6
Œufs —	4	9 3
11 l. de torches en cire pour le service des gens d'armes et pour les consuls qui faisaient la revue, à 5 s. 10 d. par livre.. . . .	4	7 6
109 l. d'huile à 2 sols.	10	18
Merlus et merlusse.	18	7 3
Volailles.	3	11 2
Perdrix.. . . .	1	19 1
Conils (lapins).	6	8
Colombats (pigeons)..	1	13
Tourte.	1	7
Fruits.		7

« On ne peut pas dire que le menu ne fût pas varié et de choix : volailles, pigeons, perdreaux, lapins y figurent avec le poisson frais pour les jours d'abstinence ; on n'a pas même oublié le dessert avec pâtisserie, car il y a pour une livre 7 sols de tourte, et 7 deniers de fruits.

« L'ordinaire du soldat actuel est bien mince à côté de celui de son prédécesseur du seizième siècle.

« Notre troupière reçoit bien, dit-on, un quart de café et quelquefois un peu d'eau-de-vie, mais du vin de Gaillac pas encore. Au seizième siècle on pouvait donc dire plus que jamais : Mieux vaut conquérir la terre que la travailler.

« Toutefois ces dépenses n'étaient pas du goût des habitants ; ils envoyèrent plusieurs fois à Toulouse parler au juge-mage et autres personnages ; et ils obtinrent pour aides les villes de Salvanbac et de Puycelsi. L'argent dépensé en ces allées et venues, plus 2 écus d'or sol valant 4 l. 10 s. donnés aux consuls qui suivirent les gens d'armes lors du délogement, font la somme totale plus haut indiquée. Il restait encore dû 28 l. à M. Jean de Béraillh, prieur du lieu, plus 19 setiers de froment. »

M. l'abbé Salabert, chanoine honoraire d'Albi, sollicite le titre de membre correspondant et adresse plusieurs brochures à la Société.

MM. l'abbé Douais, de Rivières et Delorme sont nommés membres de la commission pour examiner cette candidature.

M. CARTAILHAC annonce que M. le maire a bien voulu donner des ordres pour qu'un fragment du mur de l'enceinte romaine, mis à jour par les récents travaux de terrassement dans le square du Capitole, soit conservé et maintenu en évidence conformément aux indications que fournira la Société, mais sans frais pour la ville.

La Société remercie la municipalité et décide de prendre à sa charge les dépenses qu'entraînera ce travail. Une plaque de marbre sera placée au devant du mur et portera l'inscription : *Fragment de mur de l'enceinte romaine, limite de la cité et du bourg au moyen âge.*

M. J. DE MALAFOSSE donne lecture d'une étude sur un plan archéologique de Toulouse destiné à l'*Album des monuments du Midi*.

M. l'abbé DOUAIS lit un fragment du voyage du P. Labat, dominicain, en 1730, à travers les couvents de son ordre en Espagne, en Italie et dans le Midi de la France (T. II, p. 12 à 16); ce fragment concerne la visite au couvent de Toulouse. Le sens de la beauté de l'art architectural du moyen âge était alors absolument perdu. Le bon père attribue à la maladresse du maître des œuvres du treizième siècle, dans une province qui justement donnait à ce moment même et depuis quelques années l'exemple et le modèle des voutes les plus larges que l'on eut encore construites, la belle rangée des colonnes les plus hautes et les plus monumentales que le moyen âge ait élevées. L'explication de cette division de quelques églises dominicaines en deux nefs a été tentée dans le *Bulletin* (1891, p. 63), mais quelle qu'elle soit, cette conception a fait surgir à Toulouse un monument qui, tant par sa disposition intérieure que par l'aspect robuste, ample et sévère de ses contreforts et des grands arcs qui les embrassent, tient une place dans les manifestations de l'art absolu.

« Le couvent que notre Ordre possède à Toulouse est le premier que notre fondateur ait bâti en France. Il est vrai que celui que nous occupons à présent n'a pas été bâti par saint Dominique; mais il nous a été donné en échange de l'église et de la maison de saint Romain, qui est à présent aux Pères de la Doctrine Chrétienne. On peut dire que ça été le berceau de notre Ordre.

« Le couvent où nous sommes à présent, » écrit le P. Labat, « est grand et spacieux, mais très mal disposé, triste, sombre, n'ayant ni beauté, ni commodité. L'église est fort grande et paroît quelque chose à ceux qui ont l'adresse d'en trouver l'entrée. C'est une grande nef fort exaucée, voûtée et partagée, dans toute sa longueur, par une rangée de hauts et gros piliers ronds qui aident à porter la voûte et à l'empêcher de s'en écarter. On me vouloit faire passer cette bévuë de l'architecte pour un coup de maître et un trait de har-

diessé que je ne trouverois dans aucun lieu du monde. Je ne crus pas être obligé d'avoir pour cet architecte la même complaisance que j'avois pour nos Pères, et je leur dis naturellement que c'étoit un ignorant qui avoit conduit leur édifice. Ce qu'il y a de plus beau est le mausolée de saint Thomas d'Aquin, il sert de maître-autel, il est à quatre faces, et forme quatre autels, il renferme un petit escalier qui conduit à la plate-forme sur laquelle est la magnifique chasse qui renferme le corps de ce grand Docteur. Ce morceau d'architecture est de marbre de Languedoc très proprement mis en œuvre. On trouve qu'il est un peu trop chargé d'ornemens, mais la simplicité n'est du goût que des habiles gens, et ce nombre est petit. La communauté de ce couvent est toujours très nombreuse et s'est toujours distinguée par sa science et par sa piété. On me fit voir dans la sacristie la tête de saint Thomas que l'on conserve dans un buste d'argent. On lève la partie supérieure pour laisser voir le crâne à découvert, j'eus la consolation et l'honneur de le baiser, et je remarquai que c'est une des plus grosses têtes que l'on puisse voir. Je vis aussi dans le même endroit des ornemens en broderies d'or et de soye d'une grande magnificence, et d'un goût exquis, soit pour le dessin, soit pour l'exécution. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin pour ce genre d'ouvrage. Je voulus voir l'ouvrier et je fus étonné que c'étoit un de nos frères convers, qui dans un âge très avancé travailloit encore avec une application et une diligence merveilleuse.

» Je témoignois à nos Pères que j'étois fâché que mes affaires m'obligassent de quitter Toulouse, sans voir le charnier des Cordeliers, où on disoit que les cadavres se conservoient de manière qu'ils étoient encore reconnoissables. S'il n'y a que cela, me dit le Prieur, sans vous exposer à la pluie, vous en verrés ici autant qu'aux Cordeliers, et sur le champ il envoya chercher le Sacristain, qui nous conduisit dans un espèce de cellier, c'est-à-dire, une chambre moitié en terre, ayant une assez grande fenêtre vitrée autour de laquelle il y avoit un bon nombre de nos Religieux droits, arrangés les uns auprès des autres, secs, légers, et si peu défigurés que ceux qui les avoient connus vivans les reconnoissoient encore, et me les nommoient. J'en pris quelques-uns, et entre les autres, celui d'un jeune religieux qui étoit mort à dix-huit ans; la jeunesse étoit encore peinte dans les traits de son visage, et excepté la couleur, rien ne lui manquoit pour le faire prendre pour un corps animé. Rien n'est plus léger que ces corps. Le Sacristain nous dit que selon la disposition du tems, ils étoient droits ou courbés, que l'humidité relachoit la tension de la peau et les faisoit incliner, et que la sécheresse les redressoit. On nous dit encore, que selon ses registres, il y avoit de ces corps qui étoient depuis plus de cent ans dans ce lieu. Leur peau étoit plus brune que celle de ceux qui y étoient plus récemment, mais elle étoit également ferme, et tendue. Quand on frappoit

dessus, elles résonnoient comme autant de tambours. Ces corps doivent cette espèce d'incorruption aux tombeaux de pierre dans lesquels on les enferme après qu'ils sont morts, dans lesquels les chairs et les entrailles se consomment peu à peu, et se dessèchent sans gâter la peau, ce qui ne manqueroit pas d'arriver si elles se corrompoient, et se réduisoient en pourriture. Ces tombeaux sont au nombre de vingt-quatre et font le pavé d'une chapelle qui répond dans le cloître. On l'appelle la chapelle des Frères parce que c'est là qu'on les met après leur mort. Après que les tombeaux sont pleins, on ouvre le plus ancien, on en tire le corps, on l'expose quelque tems à l'air et puis on le met avec les autres dans le charnier. Il y a au milieu de cette chambre un coffre en bois fermé à deux serrures, dans lequel est le corps d'une des pénitentes de Notre père saint Dominique, qui est morte en opinion de Sainteté. »

Séance du 17 janvier 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. BARRIÈRE-FLAVY présente le rapport de la Commission sur les comptes de M. le trésorier et propose de lui adresser des remerciements.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. le Dr Candelon pour le soin et le zèle qu'il apporte aux finances de la Société.

M. l'abbé DOUAIS donne lecture de sa notice sur le couvent des frères Prêcheurs de Toulouse destinée à l'Album des monuments du Midi.

M. ROMESTIN présente un crucifix en cuivre du treizième siècle, découvert dans le sol de l'ancien prieuré de Saint-Romain, où résidèrent les frères Prêcheurs avant la construction de leur grand couvent.

M. l'abbé Douais examinera ce crucifix.

M. J. DE MALAFOSSE communique une observation sur un article du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* :

« Je vois dans le dernier *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* que mes excellents confrères se sont émus des quelques lignes que j'avais consacrées à la défense de Dumège. Je ne voudrais en rien blesser les vaillants travailleurs qui ont rendu et rendent tant de services à l'archéologie ; je ne veux pas non plus prolonger un inutile débat. Je me borne à leur citer l'exemple tout récent de M. Courajod qui, dans une conférence faite à Dijon, non seulement n'a pas pris la peine de justifier l'enlèvement du tombeau de Philippe Pot pour le Louvre, mais a encore averti les Dijonnais que, s'ils n'abritaient dans quelque musée une vierge exposée sur une rue à toutes les dégradations possibles, il allait l'acquérir au plus tôt pour le même musée.

» Dumège eût pu tenir les mêmes propos aux Narbonnais : quand on

laisse des statues chez un marbrier durant plus de vingt ans, au risque de les voir, comme s'exprime Dumège, « transformées en cheminée, aller orner » le boudoir d'une courtisane; » quand on suppose que le dais du tombeau de Pierre de la Jugie soit lentement corrodé par l'eau d'une gouttière, on est mal venu à crier *au voleur* lorsqu'un archéologue les découvre. Dumège n'a acheté ni la statue de Pierre de la Jugie, ni celle de Philippe le Hardi. Où sont-elles à cette heure?

« Je n'attaque en rien nos confrères, mais ils ont tort de vouloir justifier leur patrie. Une ville qui loge écoles de filles et de garçons dans le vénérable palais des archevêques, qui exile les Antiques dans un jardin ou dans un trou, au fond d'un escalier, courra toujours le risque d'être mal jugée par l'étranger qui la visite. »

M. J. de Malafosse donne ensuite lecture d'une étude sur la nef de l'ancienne église de la Daurade.

« Dans les nombreuses descriptions de l'ancienne église de la Daurade, dues à don Martène et Durand, don Martin, Montégut, l'abbé Magy et Maillet, il est toujours question de l'ancienne église polygonale, de l'ancien temple gaulois ou romain, d'après nos auteurs. Dire que ces divers écrivains nous en donnent une idée fort exacte serait exagérer, mais encore de leurs discussions jaillit un peu de lumière; et des documents oubliés, que l'on doit me procurer, nous permettront peut-être plus tard d'essayer une reconstitution plus ou moins complète.

« Mais pour la nef et le reste de l'église on a été fort avare d'indications. J'ai extrait du double ouvrage de Chabanel : *Antiquité de l'église de Notre-Dame de la Daurade* et *Etat et Police de Notre-Dame de la Daurade*, ce qui peut nous renseigner à ce sujet; ce n'est pas grand chose, mais ce peu nous permet d'interpréter soit la gravure du *Monasticon Gallicanum*, soit le dessin du plan Jouvin de Rochefort, seules représentations connues jusqu'à présent de l'extérieur de l'édifice, soit le plan assez sommaire qui figure au cadastre du Capitoulat de la Daurade (archives municipales).

« En dehors de la vieille rotonde, il existait une nef. De quand datait-elle? Nous savons que l'évêque Foulques posa en 1230 la première pierre d'une église à la Daurade. A quelle construction se rapporte cette fondation? Je n'ai pas la prétention d'élucider ces diverses questions, mais de tirer de Chabanel ce qu'on en peut tirer.

« Passons sur sa description du temple de Pallas, « édifice qui s'entrouvre et se laisse aller piéça de vieillesse, » Chabanel a déjà établi que c'est une ancienne rotonde coupée en deux; il reconnaît qu'on y a ajouté postérieurement une nef; il attribue cette modification à la wisigothe Ragnachilde: « La reine Pedauque (1) fit abattre le demi-rond qui regardait l'Occident et

(1) Il a prétendu démontrer que c'est la même personne.

l'allongea de ce côté-là, y faisant construire et tirer en long les deux ailes ou murailles qui s'étendent depuis le demi-rond restant, jusques à la chapelle du nom de Jésus, joignant la porte du Cimetière des *comtes*, sur laquelle cette Reyne fit colloquer son tombeau. Et certes il n'y a celui qui ne voye que ces deux ailes ou murailles *surmontent* le demi-rond du vieux temple qui environne le grand autel et paraissent avoir été là comme ajoutées. »

» Il passe aux comtes de Toulouse : « il n'y a nul doute que ce ne soient eux qui l'ont faite toute à neuf voûter et *revestir par dedans* du contre-mur qui soutient la nouvelle voûte, sans toucher aux vieilles murailles ni au demi-rond du temple ancien, si ce n'est d'aventure à l'arceau et concavité de la vieille voûte qui semble avoir été repeinte et raccommodée dans ce temps.

» Et ne peut-on douter non plus que ce ne soient eux qui ont fait construire ces gros piliers qui sont depuis le fond de l'église jusqu'à la Garonne sur lesquels est *porté le chœur*. Et jaçoit que nous ne puissions pas dire déterminément quel est celui des comtes qui a fait bâtir cette nouvelle voûte et muraille, et ajouter le chœur au premier et vieux bastiment, avec tous ces gros piliers que l'on trouve en entrant au fond l'église où est la grande porte aujourd'hui, laquelle souloit être jadis sur la grand'place. »

» Voilà tout ce que l'on peut tirer du livre des Antiquités; mais dans sa furieuse polémique contre les moines il nous donne de ci de là quelques renseignements précieux.

» La chapelle Saint-Michel fut érigée dans le chœur, basti haut sur six gros piliers au fond de l'église, auquel on peut passer encore à présent du caquetoir qui est sur le cloître presque à plein pied, ou y monter du cloître d'un degré couvert fait entre deux murs, sans entrer dans la nef de l'église. »

— « Les moines firent bâtir une arcade au milieu de la grande nef de l'église depuis la porte qui répondait sur la place laquelle est aujourd'hui murée jusques à la porte de fer qui est de l'autre côté par où l'on passe au cimetière des comtes.

» La plus ancienne mention qu'il trouve du remuement installant l'autel de paroisse dans la chapelle Saint-Michel est de 1302; le curé est dit *Rector ecclesiæ seu capellæ Beati Michaëlis*.

» Sans prendre parti dans la querelle qui échauffe le bon Chabanel, reprenons une à une ses indications : 1° il y a un contre-mur intérieur qui soutient la voûte de la nef; il était terminé par un arceau à la hauteur de deux portes, l'une donnant sur le cimetière des comtes, porte de fer dont le tombeau de Pédaque faisait le linteau, l'autre donnant sur la place; 2° Ce mur était doublé à l'extérieur par un mur plus élevé que Chabanel attribue à la reine Pédaque; ce mur était aussi plus haut que l'abside; 3° à l'extrémité occidentale était un *chœur* élevé porté sur six gros piliers allant jusqu'à la Garonne, on y accédait de plein pied par le caquetoir qui formait la toiture du cloître,

c'est dans ce chœur surélevé que se trouvait l'autel de Saint-Michel devenu, à l'époque de Chabanel, autel du recteur; la date la plus ancienne qu'il ait trouvé de cette modification est 1302. On peut, je crois, tirer de ces documents des conclusions autres que celles de Chabanel. La partie intérieure voûtée qui s'arrêtait à la double porte donnant sur le cimetière et sur la place est la nef ancienne; sa date ne peut guère être fixée; mais l'idée d'employer un sarcophage comme linteau indique une époque assez barbare. Le cloître roman qui s'appuyait sur le flanc de cette nef ne peut qu'être contemporain ou postérieur.

» En 1230, Foulques commence une nouvelle église; c'est bien probablement ce chœur occidental qui repose sur de très gros piliers; il est ainsi exhaussé pour une raison très simple : En avant de la Daurade existait une ancienne rue menant au pont; pour allonger l'église il eut fallu la supprimer; l'architecte du treizième siècle lui a ménagé un passage en arcade au-dessous de sa nouvelle construction. Les murs extérieurs qui s'allongent jusqu'à la vieille rotonde et sont plus hauts que la voûte sont peut-être de la même époque et dessinent le projet que l'on avait d'élargir et exhausser la nef en même temps qu'on l'allongeait. Ce n'est pas le premier exemple que l'on aurait d'un sanctuaire respecté tant que les travaux n'ont pas nécessité sa démolition. Le tout dût être arrêté en route, car l'église décousue que nous montre Chabanel, ce chœur occidental auquel on ne peut monter que par un degré très incommode, ce double mur dont le plus bas soutient les voûtes : Tout indique que rien n'est complet, établi d'après un plan général, et qu'au dix-septième siècle la Daurade et Saint-Etienne étaient dignes de faire pendant. Les deux dessins que nous avons sont un commentaire précieux de ce que nous a dit Chabanel.

» Le dessin de J. de Rochefort nous montre une vue cavalière de face, et la planche 140 du t. II du *Monasticon Gallicanum* une perspective de flanc. Il est aisé, par les deux réunis, de voir qu'en effet une bâtisse nouvelle fut ajoutée en avant de la façade primitive, dont le couronnement en éventail fut conservé. On voit sur la planche du *Monasticon* les fenêtres de ce haut chœur plus élevées que les rares jours de la nef, ceux-ci sont bas et l'on voit qu'au-dessus le mur se continuait, crénelé sous le toit comme à Saint-Sernin. Le chœur surélevé offre de gros contreforts réunis par des arcs comme aux Jacobins, Cordeliers, etc.

» Un plan nous est fourni par le cadastre du capitoulat de la Daurade, mais il ne donne guère que des mesures et des contours, toutefois il nous permet de vérifier les mesures données pour le sanctuaire par D. Martin (1) et Malliot, le décagone avait environ 14 mètres de diamètre, tous deux nous indiquent 44 pieds; l'église, d'après le plan, avait 19^m50 dans œuvre, le

(1) Religion des Gaulois.

plan n'indique pas de division intérieure, mais D. Martin nous donne le plan avec l'indication d'une nef centrale sensiblement plus étroite que le chœur; celui-ci en effet comprenait plus de cinq faces du décagone primitif : « L'hémicycle, » dit-il, « comprend non seulement six angles entiers, mais encore deux ou trois pieds de chaque côté des murs qui allaient se rejoindre pour achever le décagone. »

» La manière dont cette vénérable rotonde a été traitée pour y ajouter une nef quand la foule des fidèles a été trop grande, peut jeter un certain jour sur une question assez obscure et qui fait l'objet de vives discussions en ce moment : l'origine du déambulatoire. Vous savez qu'à la suite des fouilles de Saint-Martin-de-Tours, M. le chanoine Chevalier et M. Ratel ont soutenu que les restes de sanctuaire à déambulatoire et absidioles qu'ils ont découvert devaient remonter à la basilique élevée par Saint-Perpetuus vers 470; M. de Lasteyrie ne veut voir dans cette construction que les restes de l'église du dixième siècle. On ne connaît pas d'exemple de cette forme d'abside avant cette époque. Les arguments de M. de Lasteyrie sont bien forts. Mais il est un côté de la question tout spécial qui n'a pas encore été traité, c'est celui-ci : comment l'idée est-elle venue d'ajouter à l'antique basilique ce membre d'architecture nouveau et appelé à un si brillant avenir, le déambulatoire avec ses chapelles? Il me semble que ce qui s'est passé pour la Daurade pourrait nous tracer la voie. Voilà une rotonde qui, d'église complète, se transforme en sanctuaire; supposons qu'au lieu de cette forme elle eut celle de la célèbre rotonde de Sainte-Constance à Rome, avec sa galerie circulaire, ses niches renfermant des tombeaux, son cercle de colonnes, sa voûte centrale plus élevée, bref qu'elle fut une de ces rotondes constantiniennes telles que le Saint-Sépulcre et plusieurs autres, si nous lui faisons subir le même traitement qu'à la nôtre, c'est-à-dire si nous la partageons et lui accolons une nef, nous aurons exactement le prototype de la basilique romane avec son abside centrale soutenue par des colonnes isolées, sa galerie circulaire percée de fenêtres alternant avec des niches, rudiments d'absidioles. Cela s'est-il passé quelque part? je n'en sais rien, mais nous avons un exemple de la façon dont on a adapté le vieux sanctuaire à une nef, et ce qui s'est passé ici a pu se passer ailleurs. Une disposition nouvelle était ainsi trouvée, et il paraît plus simple de l'attribuer à cette combinaison, presque fortuite, que de la faire germer dans le cerveau de constructeurs trop absorbés dans les problèmes qu'ils avaient à résoudre pour en aborder de nouveaux fort compliqués. »

Séance du 24 janvier 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le baron de RIVIÈRES présente le rapport de la commission sur la demande d'admission de M. l'abbé Salabert au titre de membre correspondant. Le rapport est favorable, et après le vote et le dépouillement du scrutin, M. le Président déclare M. l'abbé Salabert membre correspondant de la Société.

M. DE LAHONDÈS donne lecture d'une notice sur Guy du Faur de Pibrac destinée à l'album des monuments du Midi.

M. Momméja communique des indications sur les sarcophages chrétiens de Moissac.

« Dans son admirable livre sur les sarcophages chrétiens antiques de la Gaule, M. Edmond Le Blant ne signale qu'un seul de ces monuments à Moissac, celui qui est connu sous le nom de *tombeau de Saint-Raymond*. Ce nombre, croyons-nous, doit être augmenté dans des proportions très notables.

« Dumège, dans son *Voyage archéologique dans le Tarn-et-Garonne*, effectué en 1824, nota deux sarcophages à Moissac : « Un tombeau de marbre » qui date du quatrième, ou plutôt du cinquième siècle, » conservé avec quelques autres antiques dans le « jardin de M. le juge d'instruction, » et un autre tombeau également en marbre blanc, qui venait d'être découvert dans l'église de Saint-Michel et dans lequel on trouva, à côté des ossements, « une petite croix en marbre, dans laquelle une relique était enfermée, et un vase, en terre cuite, qui ressemble en entier à ces *Præfericules* » ordinairement sculptés sur les faces des autels antiques (1). »

« De ce dernier sarcophage nous ne dirons rien encore, faute de renseignements suffisants. Pour celui qui était conservé dans le jardin du juge d'instruction, nous sommes en possession d'un document précieux : un dessin de Dumège lui-même, conservé aux archives départementales de Montauban. C'est une arche sépulcrale à section carrée, de très basse époque, ornée d'arcatures reposant sur des colonnettes, décoration analogue à celle du sarcophage qui sert de bénitier à Saint-Pol de Léon, mais d'un meilleur style et d'une époque moins barbare.

« Il ne semble pas que Dumège ait vu le célèbre tombeau de Saint-Raymond, ou, s'il l'a vu, il a oublié d'en parler. Lors de son voyage, d'ailleurs, le vénérable cercueil était relégué dans la cour d'un hôtel et servait d'abreuvoir ; de là il passa dans un jardin public et enfin il rentra dans l'église

(1) *Loc. cit.*, p. 21.

Saint-Pierre, où il n'a repris que depuis peu d'années sa place dans l'enfeu, sous l'orgue de Richelieu (1).

» Au siècle dernier, il n'était pas seul dans la noble église de Durand de Bredon, car Cathala Coture affirme qu'il « y avait dans l'église de Moissac, deux tombeaux de marbre qui ont servi aux Romains (2). »

» Qu'est devenu le second de ces tombeaux ? Est-ce celui qu'a dessiné Dumège ? Dans l'état de la question, il est difficile de répondre, d'autant plus que les difficultés de l'identification sont singulièrement aggravées par la présence au musée archéologique de Montauban, d'un fragment de sarcophage découvert, il y a bien longtemps déjà, par M. le chanoine Pottier, dans un coin du jardin des Frères de la Doctrine chrétienne à Moissac.

» Ce fragment est encore inédit. Il mesure 0^m,33 de hauteur, sur 0^m,24 de largeur ; le marbre en est blanc légèrement cendré ; il représente un personnage barbu, vêtu du pallium, vu de profil, debout ; le bras droit, replié à la hauteur des hanches, tenait sans doute un *volumen*. Il est enfermé dans un encadrement rectangulaire formé par un listel de peu de saillie, couronné d'un gros tore en torsade. Ce fragment de bas-relief a fait partie de l'ornementation d'un sarcophage de l'école toulousaine, représentant le Christ et les apôtres isolés dans des compartiments réguliers, dont le type le plus connu se trouve dans le tombeau dit de la reine Pédauque.

» Ce type de sarcophage mérite, ce nous semble, une attention toute particulière, et a une importance que M. Le Blant semble avoir quelque peu méconnue. Par la barbarie de ses types et par la transformation des arcades sur colonnettes des types anciens en compartiments encadrés de moulures, il marque un degré tout à fait caractéristique dans l'évolution historique de cet art particulier. En même temps, il dit très éloquemment quelle fut la vitalité des traditions antiques dans les ateliers toulousains, et nous prouve qu'en art nos pères étaient bien les mêmes hommes dont ceux du Nord redoutaient le goût littéraire et dont Sulpice Sévère appréhendait le jugement fin et délicat pour la rude prose de sa *Vie de Saint-Martin* : « *Dum cogito me hominem Gallicum inter Aquitanos verba facturum, vereor ne offendam vestras nimium urbanas aures sermo rusticus.* »

» En résumé, sans tenir compte des monuments que nous ne pouvons encore identifier sans crainte d'erreur, nous pouvons inscrire deux nouveaux sarcophages chrétiens pour la ville de Moissac :

» 1^o celui qu'a dessiné Dumège ;

» 2^o celui dont un fragment est conservé au musée archéologique de Montauban.

» La liste générale de ces monuments, pour le sud-ouest, est bien loin,

(1) *Bullet. arch. de Tarn-et-Garonne*, t. I, p. 114-115.

(2) *Histoire du Quercy*, t. I, p. 17.

on le voit, d'avoir été définitivement arrêtée dans le livre classique de M. Le Blant. »

Séance du 31 janvier 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. BARRIÈRE-FLAVY offre à la Société un exemplaire de son *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*.

M. Cartailhac est prié de présenter une analyse critique de ce travail.

M. l'abbé Salabert, membre correspondant, offre à la Société l'*Histoire des Frères des écoles chrétiennes de Castres* et les *Saints et les martyrs du diocèse d'Albi*.

M. Privat, éditeur, offre à la Société les *Inscriptions antiques des Pyrénées*, par M. Julien Sacaze.

M. DELOUME présente et offre à la Société, au nom de M. Llanas, avoué à la Cour d'appel, trois lettres imprimées de convocations à des obsèques de 1751 et de 1763, provenant de la collection de M. le Dr Desbarreaux-Bernard.

M. CARTAILHAC offre aux collections de la Société deux photographies de la façade de l'église de Villenouvelle, et M. DE LAHONDÈS une photographie de l'église et de l'enceinte fortifiée de Sentein, le dernier village français de l'Ariège dans la vallée du Salat.

M. PASQUIER, membre correspondant, entretient la Société de son récent voyage en Espagne et signale particulièrement les influences françaises sur les églises des provinces septentrionales de la péninsule.

M. J. DE MALAFOSSE donne lecture d'une note sur les enceintes romaines des villes :

« M. Shuermans a publié dans le *Bulletin de la commission royale d'art et d'archéologie de Belgique* (1) une étude sur les remparts romains d'Arlon qui, d'article en article, est devenue presque un ouvrage où toutes les enceintes romaines sont passées en revue. Par un ingénieux tour d'esprit, l'auteur suppose un édit de Dioclétien, de l'an 288, ordonnant que toutes les villes de l'empire seront munies d'enceintes fortifiées ; on rasera les monuments religieux ou funéraires qui se trouveront en dehors du périmètre des remparts, et l'on aura soin de mettre avec respect dans cette construction, chose religieuse, toutes les choses saintes provenant de ces démolitions, c'est-

(1) Tomes XVI, XXVII, XXVIII, XXIX.

à-dire les inscriptions, statues, etc., en les plaçant, sans ciment, à la base du mur.

* Puis, dans des dissertations reposant sur une bibliographie des plus complètes, M. Shuermans établit que tout s'est passé comme si cet édit avait été rendu. Nulle part les murailles romaines n'ont livré un débris de monument postérieur à la date par lui fixée ; partout, en revanche, on retrouve ce socle de pierres de grand appareil, assemblées sans lien de mortier ; au-dessus, une chape de ciment et blocage sert de base à la construction en petit appareil, coupé par des chaînages de briques. La date de certaines de ces constructions est donnée par des inscriptions, notamment à Grenoble où nous trouvons les noms de Dioclétien et Maximien ; en Suisse, à Ober Winterthur, ancienne *Vitodurum*, où figurent les deux Augustes et les deux Césars, Constance Chlore et Galère. M. Shuermans réfute la théorie qui attribuait ces enceintes au temps des invasions et prenait l'internement de monuments antiques pour une marque de précipitation ; il n'a pas de peine à prouver qu'il faut, au contraire, une période de calme assez longue pour permettre d'aussi importantes constructions. Il produit des textes prouvant l'existence des remparts autour des villes de Gaule au quatrième siècle ; enfin, il rattache au souvenir de cette œuvre gigantesque les médailles de Dioclétien, Maximien, Constance Chlore et Galère, sur lesquelles est figuré un sacrifice au-dessus d'un rempart muni de tours.

* Il nous est impossible d'analyser ce travail dont nous ne donnons que les conclusions, mais nous en profiterons pour dater l'enceinte de Toulouse, une de celles dont parle Ausone qui la qualifie de *ambitus ingens*, et il est sûr que son pourtour est un des plus grands qui ait été relevé. Déjà, plusieurs fois, j'ai eu occasion d'en parler dans ce *Bulletin* ; j'avais cru, sur la foi d'autres travaux, pouvoir reporter sa date à Constantin ; on voit qu'il n'y avait pas un écart fort grand. C'est la date de l'appareil avec chaînages de briques qu'il faut éloigner de quelques années. Nous avons vu reparaître, cet hiver, sur une assez longue étendue, dans le square du Capitole, ce rempart qui ne se montre plus guère nulle part. Ce que nous avons vu ressemblait exactement à ce qui s'était montré ailleurs, c'est-à-dire cinq assises de petit appareil, un triple rang de briques surmonté de six assises de petit appareil ; au-dessous, là où les sondages ont été plus profonds, un lit de blocage débordant et servant de socle a été rencontré partout. C'est ce qu'avait décrit M. Armieux dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (1885, t. I, p. 76). Nous pouvons vérifier, par une photographie possédée par la Société, que le mur offrait le même aspect auprès du moulin du Château. Le socle de monuments antiques existe-t-il au-dessous ? j'en doute, car il n'a jamais été, je crois, signalé. On a, à diverses reprises, au Palais de justice notamment, dans la démolition de diverses tours, dans celles de

la porte Saint-Etienne, dans les bâtiments de la Fonderie, retrouvé des débris antiques; dans ce dernier cas, il est question d'une statue empâtée dans un ciment très dur, mais la chose n'est pas bien certaine, car on a pu l'extraire en assez bon état, et, à coup sûr, on n'eût rien pu dégager aisément du ciment que nous avons vu attaquer naguère. Nous avons vu aussi, il y a deux ans, dans la rue des Couteliers, et nous avons signalé un bloc énorme de béton empâtant des fragments de colonne en pierre tendre; il eût été bien difficile d'en extraire d'importants fragments. Toutefois, ce que l'on peut affirmer, je crois, c'est que, nulle part, on n'a trouvé de ces entassements de monuments que l'on connaît à Bordeaux, Saintes, Tours, etc. Que devons-nous en conclure? que la date de nos remparts diffère de celle des autres enceintes? non, certes; mais bien ceci : que l'on a fort peu détruit autour de Toulouse, pour la bonne raison que la pierre était rare, alors comme de nos jours, dans notre ville. Le grand temple en marbre que Catel a vu dans la Garonne dut être laissé debout, et, si l'on veut bien se souvenir que l'enceinte allait du Capitole au Palais de justice, en suivant la courbe des boulevards, on comprendra aisément qu'elle renfermait tout ce que la ville avait de monuments. Les constructions antiques éparses en dehors, telles que les arènes, le château de Peyrolade, étaient en briques et blocages. Bref, en deux mots, si l'on n'a pas imité ce qui se faisait ailleurs, c'est que les éléments de construction faisaient défaut. Je n'en veux d'autre preuve que l'économie de la bâtisse, où la pierre ne figure que pour former onze assises en tout, *coctilibus muris*, a dit Ausone. »

Séance du 7 février 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME communique une note de M. Trey-Signalès sur les deux tapisseries de l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, seules conservées de celles qu'avait donné l'évêque Jean de Mauléon (1519-1551).

M. le comte DE MONTSABERT lit la note suivante sur l'origine des confréries de Saint-Crépin et Saint-Crépinien :

« Dans une lecture récente faite à l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, M. l'abbé Douais, analysant un dossier conservé dans les archives de l'archevêché, a fait connaître les désordres qui se produisaient dans les assemblées des compagnons cordonniers de Toulouse, leur condamnation par Monseigneur de Monchal, et l'établissement d'une congrégation ouvrière destinée à ramener l'ordre par son exemple.

« Les faits de ce genre sont loin d'être isolés, on en a relevés parmi les

compagnons du même métier dans diverses villes, et notamment à Reims et à Paris. Une correspondance active reliait, du reste, entre eux les divers centres de compagnonnage, et, sans insister sur les débauches qui étaient la suite de leurs réunions, ainsi que sur leur côté antireligieux, les pratiques des compagnons avaient pour résultat leur ruine propre, la misère de leurs familles, l'appauvrissement des maîtres et le discrédit du corps d'état tout entier.

» C'est là ce qui donna lieu à l'établissement de la célèbre communauté des Frères cordonniers de Saint-Crépin et Saint-Crépinien, fondée à Paris, par Henri-Michel Buch, maître cordonnier, et par le baron de Renty, en date du 2 février 1645.

» Les statuts de la communauté furent approuvés par Monseigneur François de Gondy, le 15 février 1649, et par Monseigneur Hardouin de Péréfixe, le 2 novembre 1664.

» Henry Buch, dit le bon Henry, obtint d'abord de la Sorbonne qu'elle prononçât des censures contre les compagnons, mais elles demeurèrent sans effet. Il les poursuivit alors devant l'Official de Paris, et les fit condamner en date du 15 septembre 1646 et du 30 mai 1648.

» Désormais, sauf quelques tentatives de réunions des compagnons réfractaires dans le quartier privilégié du Temple, d'où Henri Buch les fit encore expulser, l'ordre était rétabli.

» Il mourut à Paris le 9 juin 1666, d'un ulcère au poumon, et fut enseveli dans le cimetière de Saint-Gervais, sa paroisse. Il était né à Erlon, dans le duché de Luxembourg, en 1593.

» Son collaborateur, Jean-Baptiste-Gaston de Renty, seigneur de Citry, baron de Landelles, premier protecteur temporel de la communauté, l'avait précédé dans la tombe en 1649.

» La congrégation des Frères cordonniers de Saint-Crépin et Saint-Crépinien était encore florissante à la fin du dix-huitième siècle et avait à Paris deux maisons, l'une rue Pavée Saint-André, l'autre rue de la Truanderie.

» Le costume des frères consistait en un justaucorps et un manteau de serge brune avec un chapeau à larges bords. »

M. de Monsabert donne leurs règlements. Ils vivaient dans le célibat, en communauté de vie et de biens, partageant aux pauvres, en commençant par leurs familles, et « les garçons et compagnons nécessiteux de leur vocation, » tout ce qui restait une fois leur entretien prélevé; mais ils ne prononçaient pas de vœux.

M. de Monsabert termine sa communication en insistant sur l'importance que conserva jusqu'à la grande Révolution la corporation des cordonniers de Toulouse. Ses produits étaient universellement recherchés, et contrairement à la plupart des autres corporations du même métier, ils

n'eurent jamais besoin de les envoyer vendre aux Halles de Paris. « Toulouse ne travaille que pour Toulouse, » disaient-ils avec fierté.

Les cordonniers de Toulouse portaient dans leurs armoiries *d'or à un pal de sable*.

Sources de cette communication :

Charles NISARD. — *Histoire des livres populaires*. Paris, Dentu, 1864, 2 vol. in-8°.

MONTEIL. — *Histoire des Français des divers états*. Dix-huitième siècle, ch. LVII.

Paul LACROIX (Bibliophile Jacob). — *Histoire des cordonniers*. Paris, Séré 1852, 1 vol. grand in-8°.

PÈRE DE SAINT-JURE S. J. — *Vie de M. de Renty*. 1 vol. in-4°, 1659. (On s'est servi de la 2^e édition imprimée à Cologne en 1701, 2 vol. in-12, à la suite de laquelle se trouve la vie de la mère Elisabeth, de l'Enfant Jésus, sans aucun rapport avec notre sujet. Ces deux éditions sont posthumes, le P. de Saint-Jure étant mort en 1659).

Séance du 21 février 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. Henri du Bourg offre à la Société un mémoire manuscrit sur les seigneurs et possesseurs de fiefs de Seilh, du treizième siècle à la Révolution.

M. le baron DE RIVIÈRES montre, dans l'ouvrage de T.-H. Ellacombe, *The church bells of Devon*, les gravures de deux clochettes provenant de la collection d'art italien jadis réunie à Toulouse par Soulages et conservées actuellement au musée South Kensington. La plus grande est richement ornée de zones d'arabesques en relief et de trois écussons armoriés. Au-dessus, se lit l'inscription : *Jo . Jacobus Malhabia MDLXI*. On doit remarquer que l'ornementation conserve un caractère plus archaïque que celui de la date inscrite. Cette particularité se retrouve souvent sur les cloches, car on reproduisait souvent les anciens dessins par respect traditionnel. L'autre clochette, plus petite, paraît antérieure d'un demi-siècle ; elle porte aussi des arabesques avec des feuilles d'acanthé et l'inscription : *Pulsu meo Servus voco lipo manus tuas*.

M. l'abbé Galabert envoie une note sur la confrérie de Saint-Fabien et de Saint-Sébastien à Verdun-sur-Garonne.

« En 1538 fut fondée à Verdun une confrérie à la honor de Diu he de la gloriosa Virges Maria he dels glorios martirs et amics de Diu de mossenhors Sant Fabia et de Sant Sebastia.

» Le registre de ses comptes conservé en l'église de Verdun nous ap-

prend qu'elle était gouvernée par deux bailes nommés par les consuls. Les revenus se composaient des cotisations, des legs, de la valeur du fil quête, *qué aven arrabat de fielh XXIII lh.*

» Les dépenses comprenaient l'achat de cierges pour les messes, des cierges des confrères, du blanchissage, des honoraires des messes. A la simple messe du début on joignit plus tard le *Libera*, les processions; puis, les ressources augmentant, on chanta la messe avec diacre et sous-diacre, à grand renfort de sonneries de cloches et d'orgues.

» La confrérie rehaussait aussi la splendeur du culte paroissial, car elle contribuait au paiement des honoraires des prédicateurs, *per paga la despenso del fraire que sermonie los Avens*, à la réparation des vitraux, *berrinos*, ou des murs du cimetière.

» La plus grosse dépense consistait en un service funèbre pour les confrères au lendemain de la fête patronale : diacre, sous-diacre, orgue, carillonneur sonnait à toute volée et descendant en hâte du clocher pour chanter l'épître, *al cler per sa peno dels classes... a vrandoulz... per lapistola X sos*. A l'offertoire, la longue théorie des confrères précédés d'un mande ou suisse, revêtu d'une grande casaque rouge, se développait vers le chancel, tenant à la main un cierge allumé et faisant *la huferto de pa et de vin*, qui revenait à 15 d. t.

» Le mobilier de la confrérie, soigneusement récolé chaque année, nous présente *una capa missal de damas figurat* (ailleurs *tanat*) *am la croix verde*, *ung calix d'argen am la padella e son estuch*, clochette, deux aubes, plat d'étain... Par mesure d'économie, les dalmatiques avaient été faites à Verdun sur fournitures : *cinq canas dus pams mieh osteda negra endamazada, à Tholosa*, *per sa los diagues* coûtèrent 5 l. 5 s. t., *IV canas I pam tela negra d'Alamaigne per ferra* (pour doubler) *losd. diagues* coûtèrent 2 l. 9 s. 6 d.; *cinq pams satí verd* furent payés 1 l. 2 s. 6 d. En gens économes les bailes fournirent *I cartie fielh negre ensemble II escautas* (pelotons) *fielh tint en ceda verd*; ils revendirent 3 enpans de toile noire d'Allemagne qui était de reste, et payèrent 10 sous de façon.

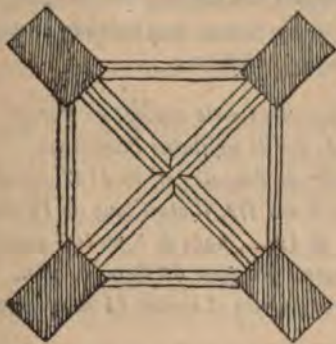
» En 1578 il fut acheté *un davan dautal de taffatas de Borgier*, 18 l.

» Commencé en roman, le registre se poursuit de temps en temps en un français fortement mâtiné de patois, même quand la rédaction est confiée à un notaire; le roman lui-même varie avec ceux qui tiennent la plume et avec les années; on y remarque déjà des infiltrations de la langue française qui annihilent de plus en plus le génie de la langue méridionale : *rus-quéja* est remplacé par *blanqueja* (blanchir), *l'apitre* s'y dit quelquefois pour *l'apistola*, *organisto* pour *orguanaire*...; mais jamais l'*h* aspiré des gascons, pratiqué sans exception aujourd'hui, ne s'y trouve; en effet, on y lit *sa fla filholos* (cierges de baptêmes), *abem faict deffa le retaule*... Enfin, l'*o* a remplacé l'*a* dans quelques mots *presos* et *nesos* (recettes et dépenses). »

Séance du 28 février 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS présente le dessin et le plan au centième d'un petit édifice situé sur les bords de l'Aude, à dix minutes en aval du village de Pieusse, arrondissement et canton de Limoux. Il est construit avec autant d'élégance que de solidité, et il a résisté aux morsures de quatre siècles environ, bien qu'il soit isolé, ouvert, exposé à toutes les intempéries comme aux outrages des passants. C'est un oratoire où la paroisse se rend encore l'un des jours des Rogations et le dimanche après la fête de l'Invention de la Croix.



Les voûtes sont appareillées avec soin et leurs nervures sont profilées avec la netteté que favorise la belle pierre du pays. Elles sont couvertes de larges dalles qui pouvaient se maintenir longtemps et ne nécessitaient pas des

réparations constantes comme l'ardoise ou la tuile. L'ancienne croix disparue a été remplacée par une croix retirée du cimetière datée de 1652.

Les petits monuments de ce genre deviennent rares. Ils rappelaient, le plus souvent, un événement considéré comme miraculeux ou un pieux souvenir, comme l'élégant édicule du quinzième siècle assez semblable à celui de Pieuze, élevé sur les bords du Rhône, près de Beaucaire, pour abriter une croix érigée sur une des stations du corps de saint Louis, lorsque son fils Philippe le Hardi le ramenait de Tunis à Saint-Denis. On ne connaît pas l'origine de l'oratoire de Pieuze.

Le village de Pieuze a conservé de nombreux fragments de la ceinture de remparts qui l'entourait, ainsi que tous les villages construits sur les bords de l'Aude exposés aux incursions des Catalans; une assez belle église avec une abside à cinq pans, éclairée par des fenêtres à meneaux; quelques constructions en pierres d'assises, dont l'une ajourée par des fenêtres aux cintres géminés, est un débris du château des archevêques de Narbonne reconstruit en partie vers le milieu du quatorzième siècle.

Pieuze, *Pincianum*, était en effet une seigneurie du riche archevêché de Narbonne, et l'archevêque y possédait la haute, moyenne et basse justice avec les droits féodaux habituels (1).

Un inventaire des biens de l'archevêque fut dressé par les ordres de Pierre de la Jugie (1347-1375), dont on voit le superbe tombeau à la cathédrale de Saint-Just, dépouillé de l'effigie perdue du prélat et de quelques fragments intacts de statuettes d'évêques sous d'élégantes ogives, ainsi que du dais de la statue, conservés au Musée de Toulouse.

M. DELORME fait passer sous les yeux de ses collègues une médaille en argent coulée au siècle dernier. Elle représente, au droit, un *Rhinocéros*; au-dessus, le soleil perçant des nuages. En exergue, la date : 1748.

Sur l'autre face, en douze lignes, une légende en allemand occupant tout le champ et dont voici la traduction :

*« Ce Rhinocéros a été apporté en Europe
en 1741, par le capitaine Davismout,
de la mer de Bengale; et, en 1747 quand
il avait 8 ans 1/2, il était long de 12 pieds
et gros de 12...., haut de 5 pieds 7 pouces
et mangeait par jour 60 livres de foin,
20 livres de pain et buvait 14 seaux d'eau. »*

Il existe plusieurs variétés de cette médaille, devenue très rare aujourd'hui.

(1) *Livre vert de l'archevêché de Narbonne*, publié par M. Paul Laurent. Paris, Picard, 1886.

d'hui, et notamment un exemplaire en étain où le millésime de 1749 est accompagné du nom de la ville de Strasbourg.

Les exhibitions de Rhinocéros, en Europe, furent, au dix-huitième siècle, de véritables événements, ce qui explique qu'on ait tenu à en garder le souvenir, au moyen d'un monument numismatique, qui était vendu à la porte de la baraque où l'on montrait ce curieux pachyderme.

D'après un article du docteur Louis Marchand, publié dans le *Magasin pittoresque* (année 1884), celui qu'on fit voir en 1749, à la foire Saint-Germain, passionna tellement les Parisiens, qu'en cette année la mode fut toute au Rhinocéros.

En outre de la médaille reproduisant l'animal exhibé, on vendait une estampe que le Dr Marchand possède et dont voici la description :

Sur la marge supérieure, on lit :

« Véritable Rhinocéros vivant que l'on voit à la foire de Saint-Germain. »

Au premier plan de l'image, le Rhinocéros. Au deuxième plan, à droite : Combat d'un Rhinocéros contre un éléphant; à gauche, dans un port, le vaisseau qui doit amener en Europe l'animal prodigieux.

Au centre de la marge inférieure, le portrait du capitaine Douwemont, commandant du navire; et, de chaque côté du portrait, une notice sur l'animal ou monstre (*sic*).

« A Paris, chés Charpentier, Rue Saint-Jacques, au Coq, avec permission et privilège du Roy. »

Une note manuscrite qui se trouve au-dessous de cette légende, est ainsi conçue :

« Cet animal arriva à Dijon le douzième may 1749, et je fus le voir avec ma famille, le vendredi après la pentecôte, 23^e may de la même année; il était logé au faux-bourg Saint-Nicolas. »

Pour en revenir à la médaille, l'exemplaire en argent que nous possédons a été trouvé en Suisse, mais il nous serait bien difficile de savoir en quel lieu il a été coulé; comme on l'a vu plus haut, on sait qu'une variété porte « *Strasbourg* » avec la date de 1749.

Une mention qui figure dans les registres des procès-verbaux du Conseil de ville conservés aux archives de Strasbourg, quoique étant muette sur la médaille, paraît, au moins, se rapporter à la production, dans cette ville, du monstrueux animal qu'elle reproduit.

Dans la séance du 23 juin 1749, il est rapporté devant le Conseil :

« Que les nommés Joseph Manfredy, natif du Piémont, et Durand Béran-ger, originaire du Dauphiné, soumettent une très humble supplique dans le but d'obtenir la gracieuse concession de pouvoir produire devant le public, durant la foire de la Saint-Jean, les animaux rares qu'ils possèdent et conduisent à leur suite. »

Cette requête est accordée par le Conseil, à la condition : « que les mem-

« bres de la Commission régleraient en temps et lieu la question pécuniaire
« de la concession, sans perdre de vue les intérêts de l'Hospice des enfants
« trouvés. »

Comme d'après la note manuscrite qu'on voit sur l'estampe conservée par le Dr Marchand, le Rhinocéros célébré par la médaille qui nous occupe était montré à Dijon dans le courant du mois de mai, sa production à Strasbourg en juin de la même année doit, toute réserve strictement gardée, pour le moins paraître très possible.

Ce fameux Rhinocéros fut-il jamais amené à Toulouse ? Nous pouvons affirmer que non, car le Dr Marchand nous apprend que quelque temps après son exhibition dans quelques villes du nord ou de l'est, cet animal, qu'on voulait conduire en Italie, se jeta dans la mer, où il se noya. Mais si nos pères du siècle dernier ne purent admirer, dans nos murs, le Rhinocéros en question, il ne faut pas croire qu'ils furent absolument privés de la vue d'animaux extraordinaires. Une ordonnance de messieurs les Capitouls, du neuvième juin, mil sept cent soixante et dix-neuf, nous donne la preuve du contraire. Voici ce curieux document qui condamne un certain Padouani à aumôner la somme de cinquante livres en faveur des hôpitaux de Toulouse, et à vider la ville dans le délai de quatre jours, pour avoir trompé le public en faisant voir un faux zèbre :

« Nous, Capitouls gouverneurs de la ville de Toulouse, chefs des nobles, juges es causes civiles, criminelles de la police et voirie en la dite ville et gardiage d'icelle, au premier de nos huissiers, sergent ou autre sur ce requis, a été rendue ce jourd'hui l'ordonnance dont la teneur suit :

« Entre le Procureur du Roi de la ville, demandeur à suite de procès-verbal dressé par M. Joulia, capitoul, le jour d'hier, contre le Sr Padouani, commerçant en animaux étrangers, se disant pourvoyeur pour la ménagerie de Versailles, pour cas de surprise et tromperie pratiquée par le dit Padouani envers le public d'une part; et le dit Padouani intimé ouï et defendeur d'autre part :

« Nous Capitouls, etc.....

« Avons condamné et condamnons le dit Padouani à aumôner la somme de cinquante livres en faveur de l'hôtel-Dieu Saint-Jacques et de l'hôpital général de la Grave de cette ville, au paiement de la quelle somme il sera contraint par toutes voies et par corps; comme aussi ordonnons que l'âne dont il s'agit au susdit procès-verbal, et que ledit Padouani a avoué avoir travesti en zèbre par une robe peinte et rayée de rubans noirs et blancs, sera lavé avec lessive de *thérebantine* ou autres drogues pour être rendu à sa véritable couleur, et ce par des personnes préposées à la diligence du Sr Ramond, capitaine au fait de la santé, et aux frais dudit Padouani, payables avec la même contrainte que dessus. Faisons, en outre, très-expresse défense au dit Padouani, et sous peine corporelle, d'exposer l'animal en

question à la vue du public sous aucun déguisement; lui enjoignons au surplus de se retirer de la présente ville et banlieue dans le délai de quatre jours. »

M. le comte DE MONSABERT signale à l'attention de la Société une publication que commence, dans le *Bulletin du Bibliophile*, M. Claudin, sous le titre de : *Les enlumineurs, relieurs, libraires et imprimeurs de Toulouse au quinzième et au seizième siècle, de 1473 à 1530*.

M. de Monsabert analyse les deux articles déjà parus et qui permettent déjà de considérer ce travail comme devant être de beaucoup le plus important, le plus complet et surtout le plus sérieusement documenté des ouvrages publiés jusqu'ici sur le même sujet; toutes les pièces sur lesquelles s'appuie M. Claudin, et qu'il publie d'ailleurs avec une savante annotation, sont extraites de nos archives, et en particulier des registres de la taille, conservés aux Archives municipales.

Séance du 7 mars 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT, en ouvrant la séance, exprime les regrets que fait éprouver à la Société la mort de M. Mazzoli, l'un de ses membres honoraires. M. Mazzoli avait été membre résidant pendant plusieurs années et trésorier. Il était surtout numismate, mais il possédait des connaissances précises sur les diverses branches de l'art ancien, et particulièrement sur l'orfèvrerie et l'émaillerie. Il avait réuni des collections précieuses de monnaies, d'objets d'art, de meubles, de livres, choisis avec un goût éclairé, et aussi des dessins nombreux, représentant des vues de Toulouse, parmi lesquels ceux de Soulié sont surtout précieux. Artiste lui-même, M. Mazzoli avait publié un remarquable volume de dessins vivants et pittoresques du vieux Toulouse, dont le texte fut écrit par quelques-uns des membres de la Société. Son caractère aimable, son esprit piquant et enjoué, la bienveillance avec laquelle il ouvrait ses collections à la curiosité et aux recherches de ses collègues, font sentir vivement le vide qu'il laisse au milieu d'eux.

M. le Président prie M. Lapierre de présenter, à l'une des prochaines séances, l'éloge de M. Mazzoli.

M. le baron DESAZARS entretient la Société de la querelle des capitouls et de l'Académie des Jeux Floraux au sujet de la statue de Clémence Isaure, d'après des pièces de procédure qu'il a retrouvées et remontant à 1774 et 1775.

A plusieurs reprises, les capitouls avaient été en conflit avec l'Académie. Même après les lettres patentes de 1694, qui avaient réglé leurs droits respectifs, l'accord n'avait pu se faire entièrement. Il fut surtout troublé lorsque l'édit d'août 1773 vint affranchir l'Académie de toute ingérence de la part du conseil de bourgeoisie de la ville. D'après cet édit, le chef du consistoire était seul académicien né et le conseil de ville devait désigner, parmi les capitouls, trois bailes qui auraient seuls droit de participer au jugement des ouvrages, d'assister aux assemblées publiques et d'y paraître en robe consulaire. La présidence des séances publiques appartenait exclusivement au modérateur, et ces séances devaient avoir lieu, non plus dans la salle du Grand-Consistoire, mais dans la salle des Illustres, où serait transportée la statue de Clémence-Isaure qui ornait la salle du Grand-Consistoire.

Les capitouls refusèrent l'enregistrement de l'édit et résolurent de se pourvoir devant le roi pour en obtenir la réformation. Ils chargèrent Lagane, alors procureur du roi, de la ville et de la sénéchaussée, de rédiger un mémoire circonstancié à l'appui de leur pourvoi. Celui-ci s'acquitta aussitôt de ce soin et s'étudia à démontrer que les Jeux Floraux étaient une institution purement municipale, dont les capitouls étaient les bienfaiteurs et les patrons, que Clémence-Isaure n'avait jamais existé et que sa statue supposée ne datait pas de l'époque où l'on prétendait qu'elle avait vécu.

L'Académie des Jeux Floraux essaya de transiger avec les capitouls, mais elle ne put y réussir. Elle se décida alors à faire transporter la statue dans la salle des Illustres et obtint du Parlement une réponse favorable à sa requête. Mais, auparavant, elle fit constater l'état de la statue par le statuaire Lucas et par le peintre Pierre Rivalz, dit le Chevalier, qui dressèrent, le 28 janvier 1775, un procès-verbal dont M. le baron Désazars produisit l'original. Ce procès-verbal d'expertise constate que la statue en litige est en marbre blanc des Pyrénées et de grandeur naturelle, qu'elle leur paraît ancienne tant par la coiffure que par le vêtement, que les bras ont été ajoutés longtemps après la faction du tronc, que la tête, quoique faite par le même artiste, avait été séparée du tronc, puis très artistement rajustée, enfin que la statue était taillée à plat par derrière.

A l'appui de ces constatations, M. le baron Désazars présente un acte du 7 août 1627, retenu par M^e Courduriès, alors notaire à Toulouse, et par lequel les sculpteurs Claude Pacot et Pierre Affre s'engagent vis-à-vis des capitouls et en présence de Jean Chalette, peintre, à « restaurer et racommoder la figure de dame Clémence, icelle blanchir, couper les bras qui en sont mal faits et en ajouter d'autres de marbre, couper le lion qui est sous ses pieds et en faire une plinthe, ôter le chapelet et le piédestal, » enfin, mettre en sa main droite quatre fleurs ou églantines dorées; ce qui fut, en effet, exécuté, ainsi que l'établit une quittance du 25 novembre 1627.

De ces différentes constatations, M. le baron Désazars conclut, ainsi que l'a déjà fait M. Roschach, que la prétendue statue de Clémence-Isaure portant les fleurs des jeux n'est qu'une statue funéraire qui a décoré primitivement la plate-forme d'un sarcophage et qui remonte au treizième ou au quatorzième siècle, sans qu'on puisse savoir qui elle représente véritablement.

Les capitouls s'efforcèrent de faire rétablir la statue comme elle était primitivement, mais les mainteneurs s'y opposèrent. L'accord finit par se faire, car, peu après, la statue fut érigée à la salle des Illustres avec le concours des capitouls en exercice, comme il avait été fait, en 1694, lors de son érection solennelle dans la salle du Grand-Consistoire.

M. CARTAILHAC donne lecture de son rapport sur le récent volume publié par M. Barrière-Flavy :

« Une courte introduction de M. le baron de Baye est en tête de cet ouvrage. M. de Baye, bien connu par ses magnifiques découvertes de monuments préhistoriques, a peu à peu délaissé cette branche de notre archéologie, et, depuis plusieurs années, se livre à l'étude passionnée des barbares. Il y a là, en effet, une lacune à combler dans l'histoire de la civilisation en Europe; dans ce champ très vaste les découvertes se multiplient et font briller une lumière plus vive sur les origines des populations de nos divers pays. Ce n'est pas un passé lointain comme l'âge de la pierre, auquel ne remontent même pas les légendes. C'est une période vieille à peine de quatorze siècles, et riche en documents historiques; mais il fallait mettre en ordre les textes et les comprendre à l'aide et avec le contrôle de l'archéologie. M. de Baye, en présentant au public le beau travail de M. Barrière-Flavy, n'a pas de peine à montrer l'importance de ces recherches, leur puissant intérêt.

« M. Barrière-Flavy a divisé son ouvrage en trois parties qui traitent des invasions barbares en Gaule, de l'étude comparée de tous les produits recueillis dans les sépultures barbares du midi et de l'ouest, des cimetières barbares découverts jusqu'à ce jour dans l'ancien royaume des Wisigoths.

« Il se préoccupe d'abord de résumer nos connaissances sur les Germains, les Francs, les Wisigoths. Le lecteur ne pourra pas s'empêcher de trouver qu'elles se réduisent à peu de chose. M. Barrière-Flavy semble d'ailleurs s'être contenté de rappeler très sommairement les idées et les théories des Augustin Thierry et des Guizot et de nous donner sans discussion quelques conclusions de Fustel de Coulanges. L'illustre auteur de *La Cité antique* affirme que les bandes de Germains et de Francs n'avaient qu'une valeur ethnique très atténuée. C'étaient en majorité des recrues ramassées partout, des aventuriers entraînés à la suite par les rebelles qui passaient le Rhin. Ces révoltés n'ont apporté en Gaule ni un sang nouveau ni une langue nou-

velle, ni un nouveau caractère, ni des institutions germaniques. A ce moment, la masse même des Germains et des Francs était déjà dans l'empire à des titres divers, ils étaient ses sujets. Ainsi fut détruite, en Gaule, la société romaine, dit Guizot, comme le corps le plus solide est désorganisé par l'infiltration continue d'une substance étrangère.

- On comprend ainsi pourquoi la Gaule ne résista pas aux invasions. Les Germains, dira Fustel de Coulanges, n'ont pas réduit la population gauloise en servitude : ils n'étaient à son égard ni des vainqueurs ni des maîtres.

- M. Barrière-Flavy ne peut admettre toutes ces conclusions pour le Midi, où l'influence romaine absorba les envahisseurs et se manifesta pendant longtemps dans les mœurs, les coutumes, les lois et le langage des populations méridionales.

- Les barbares envahisseurs du midi, ce sont principalement les Visigoths. C'est à leur histoire que s'attache surtout l'auteur ; ce sont eux dont il sera question dans l'ouvrage entier.

- Au contraire des Francs, ils arrivaient de loin, ils étaient nombreux, plus puissants, plus civilisés, admirateurs de la civilisation romaine qui les étonnait profondément, et chrétiens depuis longtemps.

- Ils étaient déjà sous le protectorat de Rome, *selon le sens actuel du mot, gardant, bien qu'à son service, une certaine autonomie, soumis à leurs propres rois.

- Ils avaient habité d'abord la Russie méridionale, entre le Dnieper et le Dniester, dans une prospérité relative, influencés déjà par des influences extérieures, ayant reçu des Gréco-Scythes la tradition du goût des beaux objets de parure dans une région où l'or n'était pas rare.

- Dépaysés par force, fuyant les Huns, ils se répandent jusque dans notre Aquitaine et jusqu'en Espagne. Ils fondent à ces limites, dans ces provinces que l'empire leur livrait et qui devenaient leurs soldes, un grand royaume avec Toulouse pour capitale. La dynastie wisigothique devait régner cent ans et non sans éclat.

- Cet établissement des wisigoths en Gaule, M. Barrière-Flavy le raconte en quelques pages, où se trouvent classés et ordonnés tous les textes y afférant, de l'an 412 à 531. Il termine son chapitre par dix lignes sur la destinée de la race wisigothique. Pour lui, quelques familles gothes, réfugiées dans les hautes vallées des Pyrénées au moment de l'invasion arabe, s'y perpétuèrent durant des siècles. A travers le moyen âge, ces restes de l'ancienne nation visigothe étaient l'objet du mépris des populations chrétiennes, qui leur avaient donné le surnom de *Cagots*. Le Dr Lagneau, dont on connaît les savantes et patientes recherches sur l'ethnogénie française est de cet avis ; mais il nous semble que la majorité des auteurs, après la publication du beau livre du Dr de Rochas, a abandonné cette opinion.

- M. Barrière-Flavy, après son exposé historique, peut, à bon droit, dé-

clarer que le terme de mérovingien ne doit pas être appliqué à une partie de nos antiquités méridionales. C'est bien à tort qu'on appelle ainsi des vestiges d'un art étranger à notre sol, et qui n'a rien de commun avec la dynastie franque de Mérovée. Le qualificatif Franc, substitué dans le nord à celui de Mérovingien, n'est pas moins inexact.

» N'est-ce pas aller trop loin que de nier l'existence d'un art germanique, de dénier aux Francs, dans le nord, une industrie d'un aspect un peu spécial? C'est là ce qu'affirment, contre l'école allemande, des archéologues de grande valeur : M. de Linas, par exemple. Mais la discussion de cette question intéressante nous entraînerait hors du domaine des Wisigoths, où les francs ne sont, à proprement parler, jamais venus.

» Clovis, à l'appel des évêques, passa, en pillant, à travers les fertiles provinces du royaume d'Alaric, soutenu contre les Wisigoths ariens par les Gallo-Romains fortement attachés à l'orthodoxie.

» Dans tous les cas, M. Barrière-Flavy a pu observer qu'une grande quantité de cimetières barbares et des plus intéressants sont précisément situés dans des contrées où l'histoire nous apprend que les Francs n'ont jamais paru.

» Il est absolument inadmissible d'attribuer aux guerriers de Clovis ces vastes et riches nécropoles du midi d'où sont sortis des objets barbares, si l'on veut, mais qui ont leur caractère artistique.

» C'est dans un recueil excellent qui vécut bien peu de mois, dans la *Revue archéologique du Midi*, que M. Bruno-Dusan, le premier, en reproduisant, en 1863, quelques-uns de ces objets, notait qu'ils étaient, non pas francs, mais gothiques. La croix gravée sur l'un d'eux lui inspirait la réflexion suivante : « Ce serait, peut-être, un indice de plus, un motif d'attribuer à ces objets une telle origine, et d'y voir des spécimens de l'art wisigothique. »

» Dans une série de chapitres, M. Barrière-Flavy justifiera cette thèse en montrant d'abord comment, au point de vue archéologique, on est arrivé à déterminer le point de départ des Goths et la route suivie par eux à travers l'Europe.

» Dans leurs migrations, ils ont marqué leur passage en abandonnant de riches cimetières que, depuis vingt ans surtout, divers savants ont admirablement fait connaître. Depuis le Caucase, où les a retrouvés M. Ernest Chantre, dans la Russie et la Hongrie, en Allemagne, en France et jusqu'en Espagne, dont les merveilleuses couronnes d'or de Gnarrazar sont l'honneur de notre musée de Cluny, partout l'industrie des Goths a son cachet oriental incontestable.

» M. Barrière-Flavy trace les limites et les divisions du royaume des Wisigoths aux différentes dates de la conquête franque, puis il donne la liste des stations barbares connues jusqu'à ce jour et dans le midi et l'ouest de

la France, et qui sont au nombre de cent quatorze. Sa liste est par ordre alphabétique, avec indication des positions géographiques, des publications qui les mentionnent, des collections où les objets, en provenant, ont trouvé asile ; elle est accompagnée d'une carte fort suggestive.

» C'est là un des meilleurs résultats de la longue étude à laquelle s'est livré notre confrère et qui restera comme un document nouveau et précieux pour notre archéologie et notre histoire.

» Avant d'insister sur chacune des localités où l'on a découvert des antiquités visigothiques, avant de décrire celles-ci, M. Barrière-Flavy examine le costume barbare, peut-être un peu vite. Mais il a hâte d'arriver au cœur de son sujet.

» C'est ce qu'il fait en parlant successivement des tombes, des armes, des fibules, de la boucle et de la plaque de ceinturon, de la trousse, des ornements de ceinture et de baudrier, des boucles de chaussure, des objets de parure, des objets divers, du harnachement, des vases. Il n'est pas possible d'analyser convenablement ces cent pages remplies de détails précis et de faits ; le texte n'a pas suffi à l'auteur qui l'a éclairé par de bons dessins et y a joint de nombreuses planches dessinées avec cette exactitude que l'on réclame aujourd'hui et qu'il est si difficile d'obtenir de nos artistes. M. Barrière-Flavy a fait lui-même ces dessins et, en présence du bel album qu'il livre au public, je suis heureux de l'y avoir encouragé.

» Les tombes sont à inhumation, en général orientées E.-O., le défunt regardant le levant. Dans le Midi, ce sont ordinairement des fosses creusées dans le sol, à des profondeurs variables et dans lesquelles le défunt était déposé purement et simplement. Parfois un cercueil en bois le protégeait. Rarement on rencontre des tombes creusées dans la pierre, ce qui est au contraire fréquent dans l'Ouest. Là elles sont plus étroites aux pieds qu'à la tête ; le couvercle se compose habituellement d'une dalle monolithe, souvent grossière, parfois taillée en toit.

» Le bouclier, dans la région des Wisigoths, ne s'est pas rencontré ; aucun tombeau n'a jamais été signalé. L'épée est rarissime, mais on a noté quelques scramasaxes et des couteaux de dimensions variées ; la lame est rare, la hache manque dans le Midi. En résumé, ces armes sont fort peu connues dans notre sud-ouest ; mais M. Barrière-Flavy note qu'on n'a presque jamais fouillé ces tombes avec soin.

» Les fibules sont, au contraire, très répandues, et ce sont elles peut-être qui ont le plus d'analogie avec les objets de l'Europe orientale. Parfois, la ressemblance est telle qu'on pourrait les croire sortis de l'atelier du même artiste. M. le baron de Baye a insisté sur cette parenté et l'a démontrée. M. Barrière-Flavy, en présence de cette nombreuse série de bijoux, a dû les subdiviser en groupes qu'il compare entre eux et avec les fibules du Nord. Presque tous les types de broches connus actuellement sont re-

présentés dans cette région du sud de la Loire. Nous pouvons en dire à peu près autant pour le mode d'ornementation. La fibule gothique sur laquelle apparaît une inspiration orientale caractérisée et que l'on rencontre particulièrement dans les pays orientaux de l'Europe se trouve à côté de la fibule d'origine septentrionale, de provenance éminemment scandinave et anglo-saxonne. Dans la même contrée, dans un cimetière, les fouilles ou le hasard ont fait découvrir des branches bien diverses d'industries différentes. Les archéologues devront expliquer ces faits que M. Barrière-Flavy se contente sagement d'exposer.

» C'est la boucle et la plaque de ceinturon qu'il étudie avec le plus de complaisance, et c'est, en effet, la série qui étonnera le plus les archéologues peu au courant des trésors de nos collections méridionales publiques et privées. C'est à elle que sont consacrées la plupart des planches de l'ouvrage.

» Je ne sais si la division chronologique proposée par M. Barrière-Flavy est bien solide. A la première époque se rapporterait la bijouterie cloisonnée, à la seconde les grandes boucles de bronze ornementées qui seraient un produit local, une transformation du type de parure primitif.

» Plusieurs localités du Midi, dans l'Hérault, l'Aude, le Lot-et-Garonne, ont livré des bijoux cloisonnés qui passent pour primitifs parce qu'ils se relient mieux à l'orfèvrerie orientale dont les produits sont, comme nous l'avons dit, semés jusqu'ici. M. Barrière-Flavy, tout en disant que ce sont des pièces remontant à la première apparition des Wisigoths dans le Midi, concéderait qu'elles ont pu être fabriquées chez nous dès cette date et par des guerriers qui avaient pratiqué leur art dans les régions lointaines d'où ils étaient venus à la suite des guerriers d'Ataulph.

» En abordant la seconde époque, M. Barrière-Flavy se trouve aux prises avec une question semblable et qui appelle aussi de nouvelles lumières. Les plaques de bronze, avec dessins, incrustés de pâtes colorées, sont-elles dues à des ouvriers formés à la vieille école étrangère ou à des ouvriers locaux? Elles ne ressemblent en rien aux plaques damasquinées si communes dans l'est. Elles ne sont pas de fer, mais de bronze; elles ont une forme triangulaire, ayant, à chacun des angles, trois cercles creusés et garnis de pâte colorée. La surface est occupée par deux ou trois longs rectangles également creusés dans le bronze et remplis d'une même pâte. On ne sait pas ce qu'était cette pâte dont on ne voit plus que des traces et qui était de teinte rouge, jaune et verte. Il est des cas où la pâte, simple mastic, recevait des filigranes d'argent figurant mille contours capricieux.

» Aucun symbole chrétien n'apparaît sur ces pièces dont le musée Saint-Raymond possède une belle série recueillie à Revel. Un certain cachet de paganisme s'y manifeste tout au contraire. M. Barrière-Flavy les consi-

dère comme l'œuvre d'une catégorie d'ouvriers qui devaient exercer plus spécialement dans le Midi et peut-être même dans la région toulousaine.

» Les plaques et boucles en bronze gravé se rattachent bien, par certains côtés, aux agrafes exotiques; mais, dans l'ensemble, elles s'éloignent d'une façon absolue des monuments de ce genre connus jusqu'à ce jour dans les autres contrées de la France et de l'étranger. Leur ornementation est superbe. La diversité du dessin, l'agencement des tracés, la minutie et la complication des lignes qui s'entrecroisent à la surface de ces parures sont tout à fait remarquables.

» M. Barrière-Flavy accorde plusieurs sources à l'art que ces plaques révèlent. Il constate d'abord un art de race, suivant l'expression de M. Courajod, qui s'est inspiré de traditions préhistoriques, celtiques, et qui a mis en œuvre les petits ronds, les pointillés, les zigzags; un art développé dans le midi sous l'influence des industries et des goûts wisigothiques, l'art chrétien, des souvenirs de l'art païen et même l'art arabe.

» Nous ne pouvons, avec M. Barrière-Flavy, passer en revue toutes les ornements géométriques et zoomorphiques de ces objets. Notre résumé prendrait des proportions démesurées.

» Et cependant pouvons-nous omettre de dire que les boucles d'oreilles sont inconnues dans nos nécropoles du Midi? Les épingles y sont très clairsemées.

» La céramique est certainement une des séries archéologiques que l'on peut interroger avec le plus de fruit. Mais dans nos cimetières les poteries n'abondent pas et elles ont été bien maltraitées. M. Barrière-Flavy n'a pas de peine à nous montrer combien la situation est différente dans les autres régions.

» Le chapitre V est à lui seul la moitié du volume. Il énumère longuement, avec toutes les circonstances fidèlement rapportées, les découvertes de sépultures barbares dans le midi et l'ouest de la France. Tous les extraits des auteurs sont là, et combien de pages, absolument nouvelles, fournies par tous les archéologues consultés et qui se réjouiront d'avoir favorisé notre jeune et laborieux confrère! Les objets répandus dans les musées ont pris une valeur considérable. Ce ne sont plus des bibelots propres à orner l'étagère d'un curieux des choses anciennes. Ce sont les éléments de notre archéologie nationale reconstituée.

» Une bibliographie étendue (il eût été facile de la rendre complète en désignant le plus possible les éditeurs, le lieu de publication, la date) des tables méthodiques des matières, des *index* des noms de lieux et de personnes complètent cet ouvrage qui est, je me plais à le dire en terminant, digne d'une haute estime. »

Sur la proposition de M. de Malafosse, la Société vote un jeton d'argent à M. Barrière-Flavy.

M. CARTAILHAC montre un dessin, appartenant à M. Pérez, d'une table de la collection Latour, aujourd'hui en Russie.

M. Momméjà communique des remarques sur la description de deux sarcophages chrétiens de Cahors, détruits pendant la révolution, laissée par Guillaume Lacoste. L'un de ces tombeaux était couvert de bas-reliefs représentant des scènes de vendanges, et quelques érudits locaux trop ingénieux l'attribuaient au sénateur cadurque inconnu qui avait acclimaté la vigne en Quercy. L'autre passait pour avoir contenu les restes de l'évêque de Cahors saint Didier, vulgairement saint Géry. Il était orné de bas-reliefs qui représentaient Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, la résurrection de Lazare, la guérison de l'aveugle né, le reniement de Saint-Pierre, la condamnation de Jésus-Christ devant Pilate, assis sur une chaise curule, devant une table sur laquelle est un bassin où l'on verse de l'eau, enfin des pièces de monnaie rappelant la trahison de Judas, et au milieu la figure de la Piété voilée tout entière et tenant les bras étendus.

On appréciera le mérite du judicieux examen de Guillaume Lacoste, si l'on se rappelle que, cinquante ans avant lui, Bezombes de Saint-Geniès voyait dans ces bas-reliefs un épisode de la vie de Lycurgue, et que son contemporain Legrand Daussey retrouvait, dans un sarcophage fort analogue de Clermont, des scènes empruntées aux mystères d'Isis.

Guillaume Lacoste s'est trompé, il est vrai, en prenant pour la déesse de la Piété la figure dans laquelle il est impossible de méconnaître l'Orante des Italiens ou, plus exactement l'âme du défunt reçue dans le ciel. Mais les rapports entre les deux types sont indiscutables et cette fois encore, les sculpteurs chrétiens, en quête de types plastiques propres à exprimer les idées nouvelles, avait adopté la figure payenne de la Piété, telle qu'on la voit sur les monnaies, pour représenter l'âme sauvée.

M. le PRÉSIDENT fait observer que le tombeau décrit par Guillaume Lacoste offre une similitude presque absolue avec un autre tombeau de Cahors acheté par M. Basilewski et actuellement dans sa collection à Paris. Mais dans ce dernier sarcophage ne figure pas la scène de Jésus devant la Pilate. (M. de Laurière, *Bulletin monumental*, 1876 p. 59; voir aussi la description de Bezombes, publiée par M. de Fontenille, *id.*, 1879 p. 563.)

Séance du 14 mars 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT adresse les félicitations de la Société à M. Lécivain, nommé récemment professeur d'histoire à la Faculté des Lettres.

M. le comte DE MONSABERT donne lecture d'un journal manuscrit du siège de Saint-Antonin, par le roi Louis XIII, en 1622.

Ce document, conservé dans la bibliothèque du château de Labourelle, a pour auteur Antoine Aymar, l'un des assiégés. Le récit commence à l'attaque des faubourgs, le 9 juin, pour continuer jusqu'au 28 du même mois, date à laquelle une délibération du conseil de ville donne au sieur Canitrol pouvoir d'emprunter la somme de 100,000 livres, chiffre de la rançon imposée à Saint-Antonin.

Aymar relate, journée par journée, les mouvements de l'ennemi, ceux des assiégés, les noms des morts et des blessés parmi lesquels figurent des femmes et des enfants, les pourparlers entamés, le 24, en vue de la reddition de la ville qui ne capitule qu'après avoir supporté quinze jours de siège dont deux de tranchée ouverte, repoussé trois assauts, et, depuis le 14 jusqu'au 22, essuyé le feu de huit pièces de canon établis à courte portée sur les hauteurs qui la dominent de toutes parts.

Cette relation nous donne encore les noms des douze victimes choisies pour expier sur le gibet la révolte de leurs compatriotes, et ceux des quarante-cinq notables qui se portent caution pour l'indemnité de guerre, sept d'entre eux devant rester en prison jusqu'à parfait paiement.

Ce document précieux pour l'histoire locale a été publié déjà dans l'*Annuaire de Tarn-et-Garonne*, en 1842. Néanmoins, comme le style et l'orthographe ont été rajeunis, que l'éditeur n'a pas cru devoir annoter son texte, et, surtout, parce que la nature du recueil dans lequel elle a paru doit avoir rendu très rare cette publication, M. de Monsabert ne croit pas que son travail fasse double emploi.

Divers rapprochements permettent de croire que l'éditeur Montalbanais a fait usage du manuscrit même de Labourelle.

Une relation de ce qui s'est passé du côté des assiégeants complète le récit d'Aymar. Le véritable intérêt présenté par cette partie consiste à servir de contrôle à la première. M. de Monsabert établit qu'elle n'est autre chose que la reproduction tronquée du récit qui se trouve dans le tome VIII du *Mercurie Français* publié en 1623.

M. CARTAILLAC donne lecture d'un article sur le couvent des Augustins, par M. Roschach, destiné à l'album des monuments du Midi.

M. le baron DE RIVIÈRES communique le dessin d'un plat de quête en cuivre conservé à l'église Notre-Dame de la Drèche, près d'Albi, au milieu duquel on voit, en repoussé, saint Georges terrassant le dragon et autour sur le marli, la légende répétée trois fois : RAMIE WISSEMBL. La Société possède un plat semblable, mais avec la légende en vieil allemand : GHEWART DER IN FRIED ; littéralement : *Requiescat in pace*. Des plats en cuivre, portant les mêmes légendes, se rencontrent souvent, mais le sujet re-

présenté au milieu montre aussi parfois Adam et Eve avec le serpent, la grappe miraculeuse portée par les émissaires de Josué, quelquefois simplement des godrons comme dans celui de l'église Saint-Salvy d'Albi. Ces plats ont été fabriqués à Dinant (Belgique).

Séance du 21 mars 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. CARTAILHAC annonce à ses collègues la mort de M. l'abbé Rouquette, membre correspondant. M. l'abbé Rouquette avait publié des travaux d'une sûre érudition, entre autres un ouvrage sur *le Rouergue sous les Anglais*. M. Cartailhac est prié de présenter à l'une des prochaines séances une notice sur M. l'abbé Rouquette.

M. l'abbé DOUAIS dit que M. l'abbé Dasque, curé de Saint-Caprais, l'a conduit, le matin même, à la propriété de M. Martin, appelée les Escalusses et située à Saint-Agne sur le chemin dit petit chemin de Pouvoirville. Ils ont vu deux pierres tombales, provenant de l'ancien cimetière de Saint-Roch, dont le propriétaire des Escalusses avant M. Martin avait été fermier. Elles recouvrent l'une un puits à pompe, l'autre un puits à seaux. La première porte l'inscription suivante gravée sur trois lignes en majuscules classiques, belles et régulières, du seizième siècle probablement.

SATIABO[R CVM]
APPARVER[IT]
GLORIA TVA

Ces paroles sont empruntées à David Ps. XVI, vers. 15. Au-dessous est gravé un écusson : trois têtes de lions arrachées, posées deux et une et surmontées d'une couronne de marquis.

Cette pierre tumulaire a déjà été signalée par M. le baron de Rivières, dans la séance du 16 juin 1885.

La seconde pierre tombale, pierre carrée, 0^m,85 cent. de côté, porte gravée l'inscription suivante qui est datée :

HIC IACET IN EXPECTATIONE
VLTIMI IVDICII FRANCISCVS
LVDOVICVS LEMERCIER
ANTIQVVS EPISCOPVS
APPAMIARVM . OBIIT

DIE TERTIA MENSIS MARTII
ANNI 1804 AETATIS LXXVI
ANN. ORATE PRO EO
OSSA MEA DICENT
DOMINE QVIS SIMILIS TIBI
PSALM. 34.

Cette pierre est donc la pierre tombale de François-Louis Lemer cier, ancien évêque, c'est-à-dire second évêque constitutionnel de Pamiers. On prétend qu'il était mort dans la maison qui porte le n° 114 de la Grande-Rue Saint-Michel. Il s'était réconcilié avec l'Eglise.

M. Martin, propriétaire du jardin où se trouvent ces deux pierres tombales, est en même temps fermier, au compte du département de la Haute-Garonne, de la pépinière départementale, allée Saint-Agne. Il a trouvé pendant les travaux de défoncement à la main de la vigne du fond, deux pièces de monnaies; M. Delorme qui les a examinées a bien voulu fournir la note suivante :

Denier d'argent d'Auguste.

Au droit : Tête laurée d'Auguste à droite.

En légende :

CAESAR AVGVSTVS DIVI F. PATER PATRIAE
(Ailius)

Revers : Caius et Lucius debout, tenant chacun une haste et un bouclier. Dans le champ, le simpule et le bâton d'augure.

En légende :

(C. L.) CAESARES AVGVSTI F. COS. DESIG. PRINC. IVVENT.

Cette monnaie existe également en or.

Double tournois de Charles V (1364-1380).

KAROLVS. FRANCORV : REX sous une couronne.

Revers : Croix fleurdelisée.

Légende : MONETA DVPLEX.

Monnaie commune.

M. DE LABONDÈS dit que François-Louis Lemer cier fut le dernier évêque élu selon le schisme constitutionnel. Il avait été prieur de Seysses, près de Muret, et devint, après avoir prêté le serment, vicaire épiscopal de Bernard

Font, premier évêque constitutionnel de Pamiers. Il fut sacré à Toulouse, par l'évêque Sermet, le 1^{er} mars 1801. Il assista au concile national qui se tint à Paris du 1^{er} juin au 16 août, et que Fouché protégeait comme une menace pour Pie VII pendant que se négociait le concordat. Mais dès que ce traité réparateur eut été signé, il se démit de son évêché, selon la demande du souverain pontife, et demeura encore quelques mois à Pamiers avant d'aller mourir à Toulouse.

M. le baron DE RIVIÈRES donne lecture d'un mémoire sur la vie privée aux Etats de Languedoc :

« Les procès-verbaux des Etats de Languedoc sont une des principales sources où l'on peut puiser pour l'histoire de l'administration de cette province. Mais c'est là l'histoire officielle. On y voit défilér toutes les notabilités du clergé, de la noblesse et du tiers-état qui se réunissaient chaque année. Montpellier présentait pendant quelques semaines le spectacle le plus animé. Après l'ouverture solennelle faite par le gouverneur de la province, avait lieu la messe du Saint-Esprit, célébrée ordinairement par un des prélats avec le sermon donné aussi par un évêque ou un membre élevé du clergé. Puis la procession solennelle à laquelle assistaient tous les membres des Etats portant un cierge à la main. Les consuls de Montpellier tenaient les bâtons du dais, et le saint-sacrement était ordinairement porté par l'archevêque de Narbonne, président né des Etats. La procession se terminait par le salut à l'église Notre-Dame-des-Tables.

« A côté de cette pompe officielle, il est intéressant de saisir les petits côtés de la vie des délégués. Nous avons eu la curiosité de feuilleter aux archives municipales d'Albi la correspondance des représentants de la ville aux Etats (1). Albi envoyait tous les ans deux délégués. C'était habituellement le premier consul et un autre consul. Plus tard, à dater de 1693, quand fut établie par le roi la charge de maire d'Albi, ce magistrat fut naturellement le premier délégué.

« A maintes reprises, pendant la tenue des Etats, les délégués écrivaient à Albi aux consuls leurs collègues pour leur rendre compte des affaires de la ville pendantes devant l'assemblée de la province. Puis ils parlaient aussi tout naturellement des menus faits de chaque jour, des fêtes, des discours, des réceptions auxquels ils étaient habituellement conviés. Il règne dans ces lettres un ton de bonhomie et de confraternité vis-à-vis des consuls d'Albi. D'ailleurs, les ports des correspondances étaient très élevés; une lettre de Montpellier ou de Nîmes à Albi, avec un extrait de délibération, coûtait 1 l. 10^s. Aussi, à la fin de presque toutes les lettres, il y a un post-scriptum de commission dont voici quelque spécimen :

(1) Archives de la ville d'Albi. A. A. 51. — A. A. 52.

« Je vous prie de faire rendre ce paquet chez moy. — Continuez moy votre amitié. — Messieurs, je vous souhaite une bonne et heureuse année ce 29^e Xbre 1696. — Je vous prie de faire rendre l'incluse à ma femme, 26 9bre 1697. — Je vous souhaite et à Messieurs vos collègues un bon commencement d'année et une suite de plusieurs en parfaite santé. Ce sont les vœux du plus sincère qui est parfaitement, etc., 31 Xbre 1697. — Je vous porterais deux païfes de bas que vous me demandez, 29 janvier 1737. — Je n'écris pas aujourd'huy chez moi : Envoyez à mes enfants que je jouis d'une fort bonne santé, 5 janvier 1741. — Faites part de mes nouvelles à M. Gorsse, s'il vous plaît. Je n'ay pas le tems de luy écrire, devant aller aux Estats. — J'ay du déplaisir de la maladie de M. Defos, nostre collègue. Dieu veuille luy donner la santé. C'est un homme de bien et cogneu pour tel, 22 9bre 1697. — M. Bleys m'a dit qu'il avait eu l'honneur de vous souhaiter la bonne année. Agréez que je vous la souhaite des plus heureuses, 6 janvier 1735. »

« Voici maintenant quelques extraits de lettres :

Extrait d'une lettre de M. Martinon, délégué aux Etats de Languedoc.

De Nismes, ce dernier 8bre 1687.

« Nos Estats ont commencé le 29^e, Monseigneur le duc de Noailles (1) en » a fait l'ouverture.

« M^{sr} de Toulouse (2) parla aussi fort bien, et ces messieurs des gens du » Roy s'étant relevés, Monseigneur nostre archevesque finit par un discours » si choisi et si bien prononcé que toute nostre assemblée des Estats et » toute cette grande cour de M^{sr} le duc en feust charmée.

« M^{rs} les évesques et M^{rs} les barons sortant de l'assemblée furent diner » chez M^{sr} le duc. La table étoit en fer de cheval, et à chaque service il y » avoit cent plats qui furent relevés quatre fois.

« Son Eminence M^{sr} le cardinal (3) arriva dans la tenue du festin de » M^{sr} le duc. »

« Dans une autre lettre écrite par le même M. Martinon aux consuls d'Alby :

De Nismes, ce 8^e Xbre 1687.

« M^{sr} de Noalhes est de retour depuis trois jours. Il a esté un peu inco- » modé.

(1) Anne-Jules de Noailles, gouverneur du Languedoc.

(2) Michel-Colbert de Villacerf, archevêque de Toulouse, 1687 † 1710.

(3) Pierre de Bonzy, cardinal-archevêque de Narbonne, président-né des Etats, 1673 † 1703.

» M^r Nostre archevesque se distingue en tout. Il fait demain un grand
» opéra à Son Eminence qui y vient disner (1). »

*Fragment d'une lettre écrite par M^{re} André Martinon, ecuyer consul d'Alby.
(Les Etats se tenaient à Nismes).*

» De Nismes ce xi^e Xb^{re} 1687.

» MESSIEURS,

» (2) M^r l'intendant a esté attaqué d'une colique qui la mit a toute ex-
» tremité. Il san est tiré au moyen d'un bain d'huile ou il a esté mis trois fois
» dans une nuit.

» M^r le duc partit hyer pour Perpignan. Il ne sera dans ce voiage que
» dix ou douze jours. Il comunia selon sa costume avant hier jour de Diman-
» che et ensuite alla au grand hospital faire servir tous les pauvres a disner
» qu'il leur avoit fait preparer. Ce sont des actions heroiques dignes d'admi-
» ration et qui attirent les benedictions du ciel.

» M^r d'Alby se distingue en tout ce qu'il fait et ses discours le font ad-
» mirer de tout le monde. Il fait une grosse depanse et sa table est la me-
» lieure des Etats.

» Je suis toujours de tout mon cœur Messieurs votre très humble et très
» obéissant serviteur,

» MARTINON. »

Dans une autre lettre écrite en 1736, M. de Lavedan, maire d'Albi, écri-
vait aux consuls pour les engager à rendre visite au comte de Lautrec, reçu
baron des Etats.

» A Narbonne ce 18 janvier 1736.

» MESSIEURS,

» M. le Comte de Lautrec fut reçu samedi au matin aux Etats Baron de
» Villeneuve presta le serment et prit seance en cette qualité dans l'assem-
» blee. Il donna un grand repas a tous les Barons et part demain pour Alby.
» Les consuls luy doivent une visite comme Baron des Etats dans toutes les
» villes de la province ou il passe à plus forte raison les consuls de la ville
» d'Alby ou il fait sa résidence et par mil autres motifs il occupe cette place
» par l'abandon que luy a fait M. le Marquis de Villeneuve de cette ba-

(1) Charles Le Goux de la Berchère, archevêque-nommé d'Albi, 1787-1793, devint ensuite archevêque de Narbonne.

(2) Nicolas de Lamoignon de Basville, intendant de la Province.

» ronnie. Je n'ay pas voulu manquer de vous donner cet avis crainte que
» vous ignorassies ce que vous devez faire.

» J'ai l'honneur d'être très sincèrement et avec respect Messieurs votre
» très humble et obeissant serviteur,

» LAVEDAN. »

Dans une lettre aux consuls d'Albi, le 5^e février 1754, écrite de Montpel-
lier, M. d'Artus de Poussoy disait entre autres choses : « Les Etats sont
» fort brillants. On y fait beaucoup de dépense. L'argent et l'or n'est pas si
» rare que chez nous. Il y roule avec beaucoup d'abondance et je n'en ay
» jamais vu autant de ma vie. »

*Lettre écrite aux consuls d'Albi pendant la tenue des Etats du Languedoc à
Montpellier, en 1754.*

« De Montpellier 26^e Février 1754.

» MESSIEURS ,

» J'ai reçu la requete que vous m'avez adressée avec votre lettre du 21.
» Je l'ay remise de suite a M^{gr} l'archeveque qui en a fait la lecture (1). Il
» approuve beaucoup votre projet pour la nomination de 14 conseillers
» politiques pour remédier a la difficulté que nous avons de former un
» conseil pour terminer les différentes affaires de notre ville. Cependant
» avant de presenter la requete à M. l'intendant, il est d'avis de faire écrire
» à M. le baron de Villefranche pour scavoir s'il veut être du nombre. Il con-
» vient de le consulter la dessus de même que M. le Baron de Rivières (2).
» L'un et l'autre sont a leur campagne la plus grande partie de l'année ce
» qui ne leur permet point d'assister aux assemblées. Vous avez M. de
» Lavedan et M. Feral et encore M. Guérin que vous auriez peu comprendre
» dans ce nombre. D'ailleurs ce dernier était de tout temps conseiller et il
» me paroît qu'il ne devoit point être supprimé.

» La ferme de lequivalent qui étoit l'année dernière à huit cent 80,000 l. est
» actuellement a un million soixante mille livres. On prétend que se portera
» a plus de douze cent mille livres. Je n'ay pas d'autres nouvelles a vous
» donner que le bail qui est tous les soirs chez M. le Marechal (3) après
» souper. Il y a tous les soirs 300 personnes qui y soupent sans en compter

(1) Dominique de La Rochefoucauld, archevêque d'Albi, 1747-1759.

(2) Bisaieul de l'auteur de cette communication.

(3) Louis-Armand-François du Plessis, duc de Richelieu, maréchal de France, gouverneur du Languedoc.

» les domestiques. Tout y est bien servy et la boisson y est du vin de ma-
» lagua du champagne du malvoisy despagne ou de cote rotie. Nous y sou-
» pons de tems en tems et tous les soirs si nous voulions. Apres souper
» on y danse et on y joue. Il y a des princes alemans et des milors anglois
» qui font une depense epouvantable. Il y a un jeu effroyable chez Mad.
» Capon ou il s'est perdu des sommes mais chez M. l'intendant ou il
» y a toujours partie après diner on y joue le jeu du commerce de la ma-
» nière qu'on veut. Ji vais souvent faire ma cour. Le gain ni la perte ne
» sont pas considerables. Au reste il court un bruit chez vous qui alarme
» certains coins. Rassures les. Il est vray qu'on ma fait des propositions
» mais personne d'Alby nen peut rien scavoir et je comprans bien que
» Tenier ou Montels ont voulu badiner mais pour ce qu'il y a de bien
» assure que l'on prennent mes dezirs et que je serois content dé tout ce
» qui marrive qui est au desus de mes souhaits. Je suis bien sensible a
» ceux que vous voulez bien faire pour moy. J'ai l'honneur d'etre avec un
» tres sincere attachement Messieurs votre tres humble et tres obeissant
» serviteur D'artus de Poussay. »

» Tel est le rapide coup d'œil que nous avons jeté sur la correspondance de ces officiers municipaux Albigeois. Ces quelques lettres nous donnent un aperçu de la vie de nos pères, et nous avons trouvé un charme réel à les lire. »

M. Momméja, membre correspondant, lit un mémoire sur les *prefericulum* des cimetières anciens du Quercy. Ces vases trouvés en abondance dans la région sont caractérisés par leur forme sphéroïdale, aplatie à la base, par leur orifice circulaire portant d'un côté une anse et de l'autre un bec bridé destiné à régulariser l'écoulement du liquide. Ils présentent parfois autour de la panse des protubérances en forme de mamelons. Ils sont généralement en terre rougeâtre unie, quelques-uns en terre grise ornés d'un dessin quadrillé. Ils servaient encore aux usages de la vie domestique, surtout pour contenir de l'huile, dans le commencement de ce siècle.

Mais on les trouve surtout associés aux cérémonies funèbres, dans les tombeaux de toutes les époques, dans ceux qui furent découverts à Causade en creusant la fondation d'une nouvelle église et qui datent des quinzième, seizième et dix-septième siècles, dans les sépultures du moyen âge mises au jour dans la Drôme et dans la Loire, — et un texte des coutumes de Caussade, en 1306, les désigne sous le nom d'écuelles des morts, — aux temps mérovingiens dans les tombes d'Escatalens où ils sont mêlés aux scrasmassax et aux boucles de ceinturons, dans les sarcophages à couvercles en dos d'âne si multipliés dans le Tarn-et-Garonne, où ils sont placés à la hauteur des hanches du squelette, enfin dans les sarcophages chrétiens. Ils abondent dans les sépultures gallo-romaines par inhumation et au delà

même, comme dans l'*Ustinum* de Montauban, où M. Devals les a trouvés à côté d'urnes cinéraires; de même à Cos.

Mais les Gallo-Romains ne faisaient que se conformer à une coutume traditionnelle déjà fort ancienne. M. le chanoine Pottier a recueilli en effet plusieurs de ces vases dans le cimetière pré-romain de Bourdoncle, et dans la curieuse station du Verdier près de Montauban, au milieu de couches non remaniées qui contiennent des objets en pierre polie associés à quelques bronzes; M. Devals, à Verdier et à Nayroles dans un foyer de l'âge du bronze. Enfin, un vase analogue trouvé à Parizot, conservé au musée de Montauban, porte une ornementation franchement gauloise, rappelant celle des vases bretons retirés par M. du Chastelier du dolmen d'Estridion.

On a conclu de toutes ces découvertes que cette humble forme céramique était un produit essentiellement local, mais si un usage aussi prolongé a fait du préféricule un type essentiellement quercinois, son origine doit être cherchée hors de la terre des Gaules.

En effet, des vases de même forme, mais ornés des peintures caractéristiques de l'antique civilisation pélasgique ou achéenne, ont été retrouvés par M. Fouqué dans les ruines de Théra. Ce type céramique serait donc venu de l'Archipel, soit directement par importation, soit indirectement, par transmission de peuplade à peuplade.

Ces poteries étaient en usage aux plus beaux temps de la Grèce, comme on le voit sur une hydrie à figures rouges de la collection de l'hôtel Lambert, expliquée par M. Lenormant. Un véritable préféricule est posé sur un trépied et son emploi était donc usuel.

Toutefois, le terme de préféricule ne doit pas être conservé. Dans l'antiquité, il s'appliquait, d'après Festus, à un vase employé dans les cérémonies d'*Ops Consiva*, vase de forme ronde, sans anse et en métal.

M. CARTAILHAC approuve les conclusions de M. Momméja. Il fait seulement observer que les vases trouvés dans les dolmens ne sauraient être concluants pour la fixation d'une époque, car on a souvent utilisé les dolmens à des temps bien postérieurs à leur érection. Il dit aussi que les fouilles de Cos n'ont pas été poursuivies méthodiquement et ne peuvent donner une indication précise.

M. DE MALAFOSSE rappelle que l'on a trouvé l'année dernière des vases semblables en terre grise dans le cimetière de Bigot, près de Villenouvelle. Ils étaient placés sur la poitrine du squelette et les sépultures remontaient aux plus hauts temps du moyen âge.

Séance du 28 mars 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS lit la note suivante sur le crucifix trouvé dans le sol d'une maison de la rue Saint-Rome :

« Le crucifix trouvé dernièrement dans les locaux de l'ancien prieuré de Saint-Rome, rue Saint-Rome, n^{os} 22 à 28, a été dessiné par M. Roschach ; et ce dessin permet de pénétrer sous la patine qui le recouvre heureusement : car elle lui donne un caractère indéniable d'authenticité. Les caractères généraux que ce crucifix présente méritent l'attention de l'archéologue. Le port droit, la couronne fleuronnée et posée sur la tête, la tête très légèrement inclinée à droite, les bras dans la position presque horizontale, le voile non retenu par un nœud mais posé simplement et descendant jusqu'aux genoux, les plis droits et raides du voile, les pieds séparés, le corps légèrement trapu, laissent une impression d'archaïsme prononcé, sans parler de l'absence du *suppedaneum*, ni de l'inscription XPS placée au-dessus de la tête, un peu insolite si elle va seule : car d'ordinaire le sigle IHS est exprimé. Le Christ est posé sur une croix ansée à bras inégaux (39^{mm}, 35^{mm}, largeur totale 88^{mm}), et dont la tige d'une largeur moyenne de 14^{mm}, mesure 143^{mm} (47^{mm}, 14^{mm}, 82^{mm}). La croix est en cuivre doré ; la face ne présente pas d'ornements ; le revers est couvert de rainures simples ; elle était posée sur un pied aujourd'hui disparu. Si on compare ce crucifix à ceux que donnent les ouvrages spéciaux, les *Annales archéologiques* de Didron (1) par exemple, la *Gazette des Beaux-Arts* (2), les *Mélanges d'archéologie* du P. Cahier, la *Messe* de M. Rohaut de Fleury (3), où l'on en voit du onzième et du douzième siècle, on n'hésitera pas à dater celui-ci de la fin du douzième siècle ; on descendra tout au plus aux premières années du treizième. Il emprunte d'ailleurs au lieu où il vient d'être mis à découvert un intérêt spécial. Saint-Rome a été le premier couvent fondé par saint Dominique. Il s'y trouvait donc de son temps ; il a servi aux premiers frères Prêcheurs, qui, ayant reçu le prieuré de Saint-Rome des mains de Foulques, évêque de Toulouse, l'y auront laissé avec tout son mobilier, quand ils le quittèrent, après 1230, pour s'établir dans leur couvent définitif. Il n'est pas d'origine dominicaine. Mais il répond parfaitement aux idées de l'ordre, au treizième siècle, sur l'architecture et le mobilier des couvents, qui ne devaient point sortir de la plus stricte simplicité. »

(1) Tome XXVII, p. 12.

(2) Tome XXV, p. 557.

(3) Tome V.

M. l'abbé Douais invite ensuite ses collègues à visiter l'église de Donneville, dont il donne la description :

« L'église de la petite commune de Donneville, canton de Montgiscard (Haute-Garonne), présente l'inscription suivante gravée sur marbre et placée dans la chapelle de gauche.

+ LĀ MIELL CCCCLXVIII E LE XXIXIEME IŌR DE
OCTOBRE FVT CONSACRA LA PNT CHAPELLA P LA MAIN
DE MOSS^E DE BASAR DE LICĒSA DV TRES REVERĀT PERE
AN DIEV MOSS^E LARCEVESQ. DE THOLOSA E QVEL Y DONA
XXXX IŌRS DE PDŌ A TOVS EVS QĪ LĒ ITERANT LA
DITA CHAPELLA TOVS LES ANS E IŌR DE LA CONSACRASIO
E MOSS^E DE BASAR AVTRES XXXX DE LISSANSA
DVDIT MONSIVR DE THOLOSA.

» Ainsi, l'an 1469 et le 29 octobre, la chapelle de Donneville fut consacrée des mains de M. de Basar, de l'aveu du très révérend père en Dieu M. l'archevêque de Toulouse, à cette date Bernard de Rosergue. L'un et l'autre prélat accordèrent quarante jours d'indulgences aux fidèles qui visiteraient la dite chapelle le jour anniversaire de sa consécration. La « chapelle, » c'est-à-dire l'église elle-même, et non pas simplement la chapelle creusée dans le flanc gauche et où l'on voit l'inscription; car tout est du même style, et de plus au-dessous de l'inscription à la clef de voûte de la chapelle et dans le chœur de l'église se trouvent des écussons se rappelant les uns les autres. L'interprétation de l'écusson de la clef de voûte donnerait le sens des autres écussons. Mais cet écusson est assez énigmatique. Au centre on voit la double croix d'archevêque surmontant une figure bizarre, à double renflement, représentant peut-être une fiole; le tout est accompagné de lettres de l'alphabet, dont on ne peut guère déterminer que le double PP. initial. Sur les murs de la chapelle, un premier écusson reproduit une partie de ces lettres, le second la même figure sans croix : dans le chœur, deux écussons, l'un portant deux lettres P et J probablement, l'autre la même figure surmontée de la croix simple et accompagnée d'un baril. A-t-on voulu rappeler par la fiole l'huile sainte qui servit pour la consécration et par le baril le vin du sacrifice? La double croix signifie-t-elle que l'église de Donneville appartenait aux archevêques de Toulouse, comme nous le savons par ailleurs? Faudrait-il voir dans ces lettres le monogramme de l'évêque de Basar qui m'est inconnu? Est-ce simplement la marque du maître ouvrier? Toujours est-il que ces écussons n'ont rien d'héraldique et restent un problème à résoudre.

» Enfin on doit signaler la présence dans cette église d'un confessionnal en

bois sculpté de la Renaissance, malheureusement incomplet; mais tout ce qui reste indique une œuvre remarquable. »

M. l'abbé Douais offre à la Société sa récente brochure : *Les assignations des livres aux religieux du couvent des frères Prêcheurs de Barcelone* (XIII, XV^e s.). Le texte montre l'importance que les religieux attachaient aux livres et les précautions prises pour en assurer la conservation. Ce document est le premier de cette nature jusqu'ici publié.

Le Bon de Bouglon ajoute à sa communication du 13 décembre dernier l'extrait d'un article de la *Revue de Gascogne*, dans lequel le P. Labat indiquait, à Saint-Etienne, une antique demeure du nom d'Hibera, et un terrain, au nord de la côte dite de Cinna, « qui possède une source abondante et des mosaïques enfouies dans le sol » : c'est là qu'ont porté les recherches de M. de Bouglon.

M. CARTAILHAC présente une photographie du clocher de Beaumont, et signale, dans l'église de Péchabou, des statues du dix-septième siècle provenant de l'ancienne église des Carmes de Toulouse.

M. BARRIÈRE-FLAVY lit une communication relative au siège du Mas-d'Azil, en 1625, par l'armée royale sous les ordres du maréchal de Thémynes. « A l'aide, » dit-il, « des mémoires manuscrits de Jacques de Saint-Blancard, conservés à la Bibliothèque nationale, fonds français, 1402, il essaie de reconstituer d'une manière aussi précise que possible les phases de ce siège, un des plus importants épisodes des luttes religieuses du dix-septième siècle en Languedoc.

» Les historiens qui ont été amenés à parler de ce siège ne nous ont généralement transmis que des faits vagues, qu'une idée confuse de ce fait d'armes qui mérite d'être connu en détail. La Troussière, qui écrit la vie de Dussion en 1677, ne donne que des généralités, et attribue surtout à son héros une part considérable dans ce siège. Les Bénédictins se montrent encore très concis; mais ils mentionnent toutefois le journal du siège, rédigé par Saint-Blancard. Napoléon Peyrat, dans un article d'un lyrisme extravagant (1), entre dans des détails et des précisions qui permettent de supposer qu'il a eu connaissance du manuscrit dont nous venons de parler. Castillon d'Aspet, dans son histoire du comté de Foix, reproduit littéralement certains passages de Sismondi et de l'*Histoire de Languedoc*. Enfin, M. l'abbé Duclos, dans son immense travail sur les Ariégeois, s'est fait l'écho de récits plus ou moins fantaisistes, de légendes fort intéressantes à coup sûr, mais qui n'apportent aucun élément nouveau à l'historique de ce siège. Disons enfin que les *Mémoires du duc de Rohan* et le *Mercur français* ne font qu'une courte mention de ces opérations militaires.

(1) *La France protestante*, 1857. — N. Peyrat, *Le capitaine Dussion et le siège du Mas-d'Azil*.

» Grâce aux renseignements que nous fournit Saint-Blancard, lieutenant du duc de Rohan, nous pouvons suivre pas à pas tous les mouvements de l'armée royale aux alentours du Mas, les dispositions d'investissement prises par Thémines, et connaître ainsi la tactique de ce maréchal de Louis XIII.

» Saint-Blancard nous fait assister aux péripéties de ce siège qui, entrepris le 11 septembre 1625, ne prit fin que le 12 octobre, à la suite d'un double assaut tenté vainement par les troupes royales pour s'emparer de la place défendue avec habileté et énergie par Saint-Blancard aussi bien qu'avec courage et dévouement par la population et les femmes du Mas.

» L'auteur des mémoires nous promène sur les remparts de la ville, nous montrant ici les fortifications d'un moulin, là un grand bastion et une demi-lune, plus loin une rangée de maisons comblées de terre et transformées ainsi en remparts; il nous initie, en un mot, au système de défense de cette petite localité qui essuya vaillamment plus de deux mille quatre cent coups de canon et força les assaillants à lever le siège.

» Le journal de Saint-Blancard est rempli d'anecdotes intéressantes, transcrites au jour, le jour et qui viennent égayer la monotonie du récit, tout en apportant à l'action elle-même une plus grande précision. »

M. DE LAHONDÈS dit que M. de Lasteyrie a passé dernièrement une journée à Toulouse et qu'après avoir visité le musée dans la matinée, il a manifesté le désir d'examiner l'église de Venerque. Les moments étaient trop courts pour convoquer les membres de la Société, mais cinq d'entre eux ont pu accompagner l'éminent membre honoraire. Ils n'ont eu du reste qu'une heure à consacrer à l'étude de l'église et une seconde promenade plus générale pourra être entreprise.

C'est l'abside seule de l'église qui est classée parmi les monuments historiques. Elle est à cinq pans, accompagnée de deux absidioles de même forme, tandis que toutes les absides et absidioles romanes de la région sont invariablement de forme ronde. Les colonnettes qui flanquent à l'intérieur les angles rentrants du pentagone supportent, au lieu d'arcades cintrées, des triangles évasés sur lesquels s'appuie la voûte. A l'extérieur, les angles sont flanqués de contreforts à ressauts. Ces caractères, ainsi que le dessin des fenêtres et de leurs arcatures et bandeaux, indiquent une époque très avancée, peut-être le commencement du treizième siècle.

Cette abside fut fortifiée dans la suite et surmontée d'une tour en briques crénelée.

La nef, couverte d'une voûte à liernes, fut reconstruite au commencement du seizième siècle. L'une des nefs collatérales est même toute récente.

La sacristie conserve un reliquaire en cuivre repoussé d'un travail assez vulgaire, contemporain de la construction de l'abside. Il est en forme de sarcophage avec couvercle en forme de toit aux angles rabattus. Sur l'une des faces, on voit dans un quadrilobe l'agneau portant la croix accosté des

figures de saint Phébade et d'un évêque; sur l'autre, saint Pierre et saint Paul et des évêques, sur le couvercle l'Annonciation.

Ce reliquaire contient les ossements de saint Phébade, évêque d'Agen, toujours jalousement gardés par les habitants de Venerque, qui faisaient escorter sa châsse, dans les processions, par des fusiliers chargés de la défendre en cas d'attaque.

M. de Lahondès dit ensuite que dans une revue publiée à New-York, *The architectural record*, M. Barr-Frée écrit une histoire, qui promet devoir être très complète, des cathédrales françaises. Les deux premiers articles, accompagnés de photographies, indiquent des connaissances très précises et manifestent une admiration éclairée pour l'art gothique de la France. Son originalité et son influence inspiratrice sont hautement reconnues. « Les pays étrangers, » est-il dit, « ont emprunté beaucoup plus à la France qu'ils ne lui ont rendu. L'architecture gothique a atteint son plus haut point de perfection dans l'île de France qui, au treizième siècle, était un centre et une école d'art, un atelier de constructions dont l'éclat n'a guère été surpassé dans l'histoire de la civilisation. Les églises gothiques de l'Angleterre et de l'Allemagne sont mieux comprises après une étude des cathédrales françaises, bien qu'elles ne souffrent pas toujours de la comparaison. »

Cette dernière concession à l'amour-propre national est fort excusable dans un article qui débute par constater que les Anglais et les Américains sont imbus de l'idée qu'on ne saurait voir dans aucune autre contrée une architecture aussi remarquable que celle de l'Angleterre. Le touriste assez hardi, ajoute-t-il, pour constater qu'on voit en France des cathédrales plus belles et plus grandes, courrait le risque de passer pour singulièrement mal informé.

Dans un des chapitres préliminaires, M. Barr-Free constate que l'histoire de la France montre une constante expansion au dehors, plutôt que des luttes intérieures, comme chez d'autres nations. Il reconnaît ensuite l'unité de l'inspiration architecturale dans toute la France, malgré les différences qu'auraient pu amener les suzerainetés diverses des provinces, la plupart annexées à la couronne après l'épanouissement de l'art gothique. Il signale toutefois les nuances et les variétés provinciales, surtout la distinction fondamentale entre les églises du nord et celles du midi de la France.

M. Barr-Frée étudiera les ancienes cathédrales dépossédées, de même que les cathédrales encore en titre. Aussi a-t-il demandé des indications sur les cathédrales de Mirepoix, de Saint-Lizier et de Rieux, comme sur celle de Pamiers.

M. de Lahondès ajoute qu'il lui a envoyé l'histoire de la cathédrale de Pamiers publiée dans les Mémoires de la Société.

A ce sujet, M. de Lahondès communique la description des chapiteaux historiés du portail roman seul conservé de l'ancienne église Notre-Dame-du-Manadal, devenue cathédrale au quinzième siècle.

Sur le premier, à gauche en entrant, Salomé danse en jouant du rebec, puis elle présente la tête de saint Jean-Baptiste dans un plat à Hérode et à Hérodiade, assis devant une table, sujet traité avec un art bien supérieur dans le chapiteau du cloître de Saint-Etienne au musée de Toulouse.

Sur le second, le serpent à tête humaine est enroulé autour de l'arbre auprès duquel Adam et Eve sont debout. Puis Dieu parle à Adam; un ange tenant le glaive se tient à côté d'Eve, et au-dessous du père et de la mère du genre humain, on voit des sillons ondés indiquant les eaux, qui les gagnent à mi-corps, indiquant la pénitence et la douleur. Sur le troisième, Caïn offre à Dieu un bouc, Abel un fruit qu'il tient de la main droite, tandis que de la gauche il cache sa nudité.

De l'autre côté de la porte, le chapiteau correspondant au précédent montre la suite du drame biblique, Caïn tuant Abel, puis s'enfuyant en portant la main à son front. Sur le chapiteau intermédiaire, saint Jean l'Evangéliste est plongé dans l'huile bouillante; dans l'angle, le saint se tient debout en face d'une bête fauve, sans doute la bête de l'Apocalypse. Enfin, sur le chapiteau extérieur, Samson déchire la gueule du lion, puis il est étendu sur les genoux de Dalila qui lui fait couper les cheveux.

Il n'est pas surprenant de voir le martyr de saint Jean-Baptiste et celui de saint Jean l'Evangéliste représentés sur les chapiteaux, car de même que l'église primitive d'Auch, l'église du Manadal, placée sous l'invocation de la Vierge, était dédiée aussi aux deux saints du même nom. *Ecclesia beatorum Johannis Baptiste et evangeliste, vulgariter beate Marie de Mercatali nuncupata.*

Cette double invocation n'était pas rare au moyen âge et on voit ou plutôt on voyait au pourtour du chœur de Saint-Etienne de Toulouse deux chapelles absidales parallèles dédiées aux deux saints.

Le Secrétaire adjoint,

DE REY-PAILHADE.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

MIDI DE LA FRANCE

Gloria Majorum

SÉRIE IN-8° N° 12.



Séances du 11 avril 1893 au 11 juillet 1893 inclus.

TOULOUSE

PAUL ÉDOUARD-PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES TOURNEURS, 45

1893

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 40 novembre 1850. Elle se compose de membres résidents, de membres libres, de membres correspondants et de membres honoraires. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 300 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le mardi de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique. Les MEMBRES HONORAIRES LIBRES et CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

M. le Dr OURGAUD a fondé un prix de 300 francs.
M. de CLAUZADE a fondé un prix de 400 francs.
M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. De LAHONDÈS, président.	MM. De REY-PAILHADE, secrétaire adjoint.
LEBÈQUE, 1 ^{er} , directeur.	Baron DE RIVIÈRES, archiviste.
L'Abbé DOUAIS, secrétaire général.	Dr CANDELON, trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. Baron DESAZARS,
J. DE MALAFOSSE,
ROMESTIN,
MASSIP.

COMMISSION ÉCONOMIQUE

MM. DELORME,
DELOUME,
LECRIVAIN.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pour les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, *de droit*, sans convocation écrite préalable, mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le 1^{er} mai.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est au Capitole. La bibliothèque est ouverte tous les jours, de 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 8 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

Séance du 11 avril 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. BARRIÈRE-FLAVY offre à la Société les deux dernières études qu'il vient de publier : *Les Coutumes de Molandier* et *La Baronnie de Calmont*.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Barrière-Flavy.

M. le Président montre une croix processionnelle présentée par M. Bourret, marchand d'antiquités, qui désire la soumettre à la Société archéologique.

Cette croix est en cuivre; elle est ornée d'émaux rapportés. Le Christ est moderne. La croix paraît avoir été faite pour les émaux qui sont plus anciens et d'un travail barbare. Ils représentent, au revers, le Christ en majesté; au sommet de la croix, le couronnement de la Vierge; aux bras, les deux larrons; au pied, un martyr recevant une palme. Ces émaux sont noirs avec pointillage blanc. La Vierge, saint Jean et Adam ressuscité placés aux deux bras de la croix et au pied sont en bronze et d'un travail qui indique le quinzième siècle. L'inscription émaillée porte le IHS en caractères gothiques anguleux. La forme de la croix et les rinceaux gravés n'offrent pas un caractère assez déterminé pour préciser une date.

M. CARTAILHAC expose les résultats amenés par les sondages entrepris par M. de Bouglon et lui dans l'église et dans le cloître des Jacobins. Le remblai entassé par le génie militaire, en 1808, dans ces monuments convertis en écuries, présente 1^m,40 de profondeur. La base octogone d'une des superbes colonnes rondes de l'église a été dégagée. Sa moulure supérieure

est soutenue par les petites consoles caractéristiques de la fin du treizième siècle. Les bases du portail en briques de la salle capitulaire ont été de même rendues au jour, et demeureront en vue, protégées par un mur de soutènement et une barrière. Des dessins et des photographies accompagnent ces explications.

M. J. DE MALAFOSSE signale les découvertes survenues à la place de la Pierre, au cours des travaux de construction d'un égout, sur le côté nord. Les ouvriers ont rencontré, à 4^m,30 de profondeur, un mur de pierre de 0^m,60 d'épaisseur, bâti en petit appareil et entouré de débris de briques romaines, puis, plus loin, un second mur d'une construction moins soignée, mais d'une épaisseur de 0^m,80. Ces murailles paraissent avoir supporté simplement des maisons particulières. Les travaux, avançant vers l'est, atteignent dans ce moment les robustes substructions en blocage de la chapelle Saint-Géraud.

La Société décide de reprendre les promenades archéologiques à travers les monuments de la ville, qui furent appréciées par le public les deux années précédentes. Elle visitera, samedi 15, l'église Saint-Pierre et le musée Saint-Raymond.

Séance du 18 avril 1893.

Présidence de M. DELORME.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de M. Adolphe Ricard, membre correspondant de la Société depuis 1845.

M. DE MALAFOSSE, invité par M. le Président, dit qu'un groupe nombreux de visiteurs a accompagné les membres de la Société dans la visite de l'église Saint-Pierre et du musée Saint-Raymond. M. de Lahondès a suppléé, pour les explications données à l'église, M. le baron Desazars, qui s'était chargé de les présenter, mais qu'une indisposition a retenu chez lui.

Les Chartreux commencèrent à bâtir leur couvent, en 1602, sur l'emplacement de l'ancien collège de Saint-Pierre des Cuisines, transféré à la Daurade un siècle après sa fondation. L'église fut consacrée le 20 mars 1612. Elle était plus basse qu'aujourd'hui et l'on aperçoit encore du dehors les petites fenêtres carrées qui l'éclairaient. Les murs furent surélevés et surmontés d'un dôme peu d'années avant la Révolution. Le vestibule, construit à la même époque que l'église, le fut peut-être sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du collège, d'autant qu'il est orienté, tandis que l'église ne l'est pas. C'est ce qui a fait dire et répéter par plusieurs guides toulousains que les Chartreux avaient utilisé pour ce vestibule la chapelle de l'ancien collège de Montlezun. Le collège de Montlezun occupait l'emplacement où les capucins construisirent plus tard leur couvent et leur église encore

debout sur la rue Valade, englobés aujourd'hui dans le parc d'artillerie.

Les visiteurs ont examiné le beau dôme de Cammas, qui amena les jaloux bénédictins de la Daurade à détruire leur vénérable et antique église, sans qu'ils aient pu avoir le temps de lancer dans les airs le dôme rival ou supérieur qu'ils projetaient, puis les statues de Lucas, les deux tableaux du transept, d'un caractère si intense qui les rapproche des compositions des Lenain, surtout celui de *l'Adoration des bergers*, la grille du treizième siècle qui sert d'appui de communion aux deux premières chapelles, les boiseries du chœur des religieux, plus encore celles de la chapelle de la Sainte-Croix et de la sacristie, le cloître, ou plutôt la galerie des hôtes, les anciens bâtiments d'un aspect pittoresque de l'ancienne apothicaire devenue le presbytère, enfin le beau portail roman de l'église Saint-Pierre-des-Cuisines, avec ses chapiteaux représentant des scènes de la vie du Christ, entr'autres la Nativité, où l'enfant Jésus est figuré, non dans la crèche, mais sur un autel, avec des scènes de la vie de saint Pierre, et, à côté, le tombeau contemporain, sous une arcature, d'un inconnu.

Au musée Saint-Raymond, M. de Lahondès a conduit les visiteurs dans la salle des antiquités égyptiennes et grecques, et dans celles du moyen âge et de la renaissance; M. Cartailhac a donné les indications, selon l'état actuel de la science, sur les collections gauloises et romaines, et aussi sur les collections ethnographiques.

M. le baron DE RIVIÈRES donne lecture d'un traité passé, en 1635, avec un orfèvre d'Albi, pour la restauration d'une croix de l'église Sainte-Martianne :

« En l'année 1635, la paroisse dédiée dans Albi à la vierge Martianne possédait, parmi les objets les plus précieux de son trésor, une belle croix d'autel ou de procession, ornée de cabochons et de pierres fines. Cette croix, ayant subi les outrages du temps, il fallut la faire réparer, et un traité fut passé avec un orfèvre de la ville. De nos jours, l'orfèvre aurait acheté la croix à vil prix pour en fournir une neuve. Plus respectueux des choses du passé, nos pères se bornèrent à la faire remettre à l'état de neuf. Les conventions qui furent rédigées, et que nous donnons plus bas, se lisent dans un des registres de l'œuvre de l'église paroissiale de Sainte-Martianne, conservé aux archives départementales du Tarn. Ce registre, écrit sur papier, est relié en veau brun, orné, sur les plats, de dessins frappés sans dorure. L'église Sainte-Martianne fut du nombre des paroisses supprimées à l'époque de la Révolution. Nous en avons vu démolir les dernières assises vers 1860. Inutile d'ajouter que la croix a disparu. »

« Nous soubsignes Maistre Beranger Delhom prestre et regent de lesglise Sainte Martianne Sr Sicard Airal marchant et sindic de ladite esglise Sr Guillaume Ferras Sr Francoys Rouger aussy marchant et parrochien de ladite esglise depputes avons convenu et accordé avec Anth Guillaume Folguier maistre orphevre de cette ville que ledit Folguier sera tenu re-

monter la croix grande de ladite esglise sur un aultre bois (1) oender et rejoindre ce que sera destruit ou coupe en ladite croix pezant neuf marcs quatre onces laquelle est treuvee garnie et ornee dun Jesus crucifie au milieu dicelle sur la teste duquel il y a une platte bande ronde servan de coronne (2) au bras droict une Nostre Dame et du bras gauche ung saint Jehan et au bout de ladicte croix un pellican et au pied dicelle ung Lazare (3) le toust rellevé en bosse. Et tant aux bras quau pied et haut de ladite croix sont enchasses quatre pierres cristal en ovale une aguathe blanche et noir rompue en forme daigle plus autres petites aguathes blue et noire troys cristal blue sive doublets une turquoise ung aultre petit cristal aultre quatre de nacre en le cartel escript sur la teste de Nostre Seigneur en quatre lettres INRI en platte d'argent et de l'aultre costé au milieu de ladite croix est nichee limage de Sainte Martianne avec une platte en forme de coronne derriere la teste dicelle et plus haute. Sur la teste de ladicte sainte Martianne y a ung coronnement (4) avec la representation des quatre evangelistes par ung ange au bout de ladicte croix ung lion du costé du bras droit un aigle du bras gauche est au pied ung taureau releve en bosse. Plus un fevre (5) marine deux petites aguathes blu et noir aultres deux pierres de cristal blu et noir aultres deux pierres de cristal lun est rond et lautre carre une corneline toute lize deux cristal sive doublets blu ung doublet rouge un coural (6) et une pierre de nacre. Et au tour de ladite croix scavoir au bout bras et pied y a long boutons d'argent attaches avec de clous aussy d'argent au pied de laquelle y a ung gros bouton aussy argent sur dore appuye sur ung linteau entoure de huit boutons rompus sur une mollure (7). Et au dessus des dicts boutons y a quatre coronnements laquelle croix ledit Folquier a promis remettre a ladite esglise a la prochaine feste de lanontiation de Nostre Dame vingt cinquieme du moys de Mars avec toutes ses appartenances que dessus escriptes et lacomoder en bonne et due forme ensemble une imaige de Saint Sabastien (8) poisan't (9) quatre marcs sept onces et ce moienant la somme de dix livres plus a promis acomoder deux calices pezant deux marcs quatre onces six uchauts pour le prix de vingt sous laquelle dicte somme de onze

(1) C'était une croix en argent repoussé montée sur une ame en bois.

(2) Cette platte bande ronde était le nimbe du Christ.

(3) C'était Adam. Au dix-septième siècle, les traditions du symbolisme n'étaient plus comprises même par le clergé. Le pélican, emblème de l'Eucharistie.

(4) Était-ce le couronnement de la Vierge ?

(5) Une aigue-marine ?

(6) Corail.

(7) Moulure.

(8) Sébastien.

(9) Pesant.

livres avons promis paier audict Folguier lors qu'il randra ladicte croix Sainct Sabastien et calices le toust net sincer et en bon estat racomode en foy de tout ci dessus nous nous sommes signez Alby ce dernier Febvrier mil six cens trente cing.

« Le vingt neufiesme du dict Mars M Guilh Folguier a remis le contenu au susdit compromis scavoir la susdite croix S^t Sabastien et calices dans la sacristie de ladicte esglise racomode et mettre du mesme poix saulf quil a fourny au rabiliage de ladicte croix deux onces 1/2 argent lequell luy avons paie et partant demeurons respectivement quittes en foy de ce nous sommes signes. »

(Archives départementales du Tarn, registre des délibérations de l'église Sainte-Martianne, p. 171 et 172).

M. DE MALAFOSSE fait remarquer que la description de cette croix permet d'interpréter les émaux de la croix présentée à l'avant-dernière séance, et qu'elle démontre aussi qu'ils avaient été maladroitement replacés par l'orfèvre qui la restaura.

M. le baron DE RIVIÈRES donne ensuite l'inscription d'une cloche fêlée du seizième siècle, provenant de l'église d'Aujan-Mournède (Gers); et destinée à être refondue. Elle était chez M. Vinel, fondeur, à Toulouse.

Point de millésime, inscription en deux lignes en gothique carrée.

† in illo t̃dhs̃sa pavanioto phibar
sii v. matia barniaco bu m̃heli

inscription indéchiffrable. Fonte grossière. La croix initiale est fleurdelisée. Sur la panse est figurée une crosse d'évêque très grêle. De chaque côté des saussures on voit un écu aux armes de France surmonté d'une couronne fleuronnée. Diamètre inférieur, 0^m52; hauteur des lettres, 0^m05.

M. Bourret fait présenter à la Société un christ en émail de Limoges, du treizième siècle. La Société envoie un jeton de bronze à M. Bourret, pour le remercier de lui avoir montré les deux croix.

Séance du 26 avril 1893.

Présidence de M. LOUIS DE MALAFOSSE.

M. LE PRÉSIDENT dit que M. de Lahondès vient d'être frappé par un deuil cruel et qu'il ne pourra assister aux prochaines séances de la Société.

M. BRISSAUD annonce que des ouvriers lui ayant signalé une grotte située dans la commune de Castelmauron, dans le Lot-et-Garonne, il s'est empressé d'aller la visiter. Elle se compose de plusieurs chambres creusées

dans le roc; quelques-unes permettent de s'y tenir debout; d'autres, au contraire, sont très basses, et on n'y peut arriver qu'en rampant à travers un couloir étroit. On y a trouvé des fragments d'ossements qui n'ont pas été suffisamment déterminés, mais qui paraissent appartenir à des animaux dont les habitants s'étaient nourris. Parmi les inscriptions des parois, on ne distingue guère que ce mot : MARI.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il s'agit sans doute d'une grotte de l'époque mérovingienne, mais qui a pu servir de retraite pendant les guerres du seizième siècle. On ne trouve en général, dans ces grottes, que des poteries à bec cloisonné.

M. le B^{on} DESAZARS, appelé par l'ordre du jour, lit une étude sur l'œuvre de Gabriel Vendage de Malapeire.

Il dit qu'entre toutes les œuvres artistiques qui se faisaient remarquer à Toulouse à la fin du dix-septième siècle et au dix-huitième, on admirait la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel, érigée à côté de l'église des Grands-Carmes, avec laquelle elle communiquait par son vestibule d'entrée. Cette chapelle avait été construite, ornée et décorée, de 1671 à 1692, par les soins et aux frais de Gabriel Vendage de Malapeire, conseiller et magistrat présidial au sénéchal de Toulouse. Elle a été abattue en 1810, en même temps que la grande église des Carmes, pour ouvrir la vaste place où vient d'être élevé un marché.

Cette destruction est d'autant plus regrettable, qu'au dire de Maillot cette chapelle était « une des plus belles de la ville » et qu'elle contenait « une quantité de beaux morceaux. » Cette appréciation est confirmée par les tableaux et les statues qui nous restent et par la description détaillée qu'en a laissée Malapeire, dont M. J. de Malafosse possède un exemplaire imprimé, peut-être unique, dans tous les cas devenu fort rare.

Avant de décrire cette chapelle et d'en faire apprécier les œuvres, M. le B^{on} Desazars retrace la vie de son fondateur, l'un des personnages les plus considérables de la société toulousaine dans la dernière moitié du dix-septième siècle, vraiment caractéristique de son époque par sa culture intellectuelle, son érudition, ses goûts artistiques, la direction de ses idées religieuses. Il se montra surtout passionné pour le culte de la Vierge à laquelle il avait voué sa vie, dédié tous ses ouvrages et finalement érigé la chapelle du Mont-Carmel.

Ce ne fut pas sans difficultés qu'il parvint à ses fins. Il dut vaincre bien des résistances et ne triompha qu'à force de persévérance et de fermeté.

La première pierre fut posée le 2 juillet 1671 et la chapelle fut inaugurée le 8 mai 1678. Mais la décoration intérieure ne fut vraiment avancée qu'en 1691.

M. le B^{on} Desazars précise le mode de construction adopté par Malapeire, le style qu'il employa, les dimensions et la forme qu'il donna à la

chapelle, l'idée symbolique qu'il voulut y attacher. Il décrit ensuite les diverses dispositions prises pour sa décoration et les inscriptions qui l'ornaient. Il explique le sujet des peintures et sculptures et parle des artistes de Paris et de Toulouse qui en furent les auteurs, surtout des artistes toulousains, sur lesquels il donne des détails circonstanciés et peu connus. C'est ainsi qu'il mentionne successivement Jean de Troy, André Lèbre, François Fayet et son gendre Jean Michel. Il parle également des tableaux de Cotelie, beau-frère de François de Troy, de Charles de Lafosse, d'Antoine Paillet, d'Hovart, élève et neveu par alliance de Lebrun, et de Gabriel Blanchard que Georges, dans son Catalogue du Musée de Toulouse, a pris par erreur pour son frère Jacques. Il s'étonne que Malapeire n'ait eu recours ni à Jean-Pierre Rivalz qui ne mourut qu'en 1706, ni à son fils Antoine dont la réputation était déjà grande, et il se demande si quelque jalousie locale ne s'était pas interposée.

Quant aux sculptures, la plupart avaient été confiées à un artiste dont on ne retrouve le nom nulle autre part que dans la description de la chapelle du Carmel. Il s'appelait Bor, s'était déjà fait remarquer par le grand rétable de l'abbaye de Grandselve, et passa dès lors pour un des plus grands sculpteurs de son temps. Il se surpassa dans la décoration de la chapelle, et Marc Arcis compléta son œuvre avec les quatre statues de grandeur naturelle des saints de l'ordre, placées sur les marches formant le rétable et conservées actuellement au musée de Toulouse.

Le gros œuvre de la chapelle avait coûté 27,000 livres. Les frais de décoration, tableaux et statues, s'étaient élevés à 36,000 livres en 1691, et Malapeire comptait dépenser encore une pareille somme, qui aurait ainsi porté la dépense totale à 100,000 livres. Il compléta sans doute son œuvre, car il y travailla jusqu'à sa mort survenue onze ans après, le 5 mai 1702.

Malapeire n'avait pas voulu être enseveli dans la chapelle elle-même, mais dans un petit espace demeuré libre entre le bras gauche du transept, le mur de la rue et le mur de la nef. Marc Arcis fut chargé de lui élever un monument et d'y placer son buste en marbre. L'un et l'autre ont été détruits en même temps que la chapelle et pas un morceau n'en a été conservé. On ne connaît la figure de Gabriel de Malapeire que par un portrait gravé par N. Bazin, en 1703, et reproduit par le Dr Desbarreaux-Bernard dans sa *Notice sur les Lanternistes*, publiée en 1854.

M. le Président fait valoir l'intérêt de ces reconstitutions des monuments disparus. Il ajoute qu'il devient plus utile que jamais de collectionner ce qui reste des temps passés, car le marteau des démolisseurs n'a pas le moindre scrupule. C'est ainsi qu'on a laissé détruire, sans en rien conserver, le château de Montgeard. M. de Champreux n'a pu en recueillir que quelques débris dans son parc de Roquefoulet.

M. le Président signale ensuite les peintures de la tour Palmata, à Gaillac,

qu'il serait utile de photographier, car il n'en existe que des dessins inexacts et ne donnant pas leur véritable caractère. Ces peintures sont surtout précieuses par les costumes de l'époque qu'elles représentent.

Il dit enfin que, suivant une promesse qu'il avait faite à la Société, il s'est occupé de la statue de Rigaud de Vaudreuille, compagnon de Jeanne d'Arc, qui avait construit près de Revel la chapelle où était son tombeau. Il a essayé de traiter de son acquisition avec le maire de Vaudreuille, qui n'a pas voulu y consentir. Il le regrette d'autant plus qu'elle est une des rares statues tombales conservées dans la région, qu'elle est exposée à tous les périls et qu'il eût été désirable de la placer dans un musée, bien qu'elle ne soit pas d'un art supérieur.

M. DUBOUL émet le vœu qu'un des membres de la Société reconstruit l'église des Grands-Carmes, comme M. le Bon Desazars vient de reconstruire son annexe. La construction en était toute particulière et vraiment originale. Il croit qu'on pourrait retrouver aux archives départementales les plans et les inventaires nécessaires pour ce travail.

Séance du 2 mai 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. le colonel Grillère, président de la Société des sciences, lettres et arts de Carcassonne, annonçant la visite que les membres de cette société se proposent de faire aux monuments de Toulouse le 16 et le 17 mai.

Il dit que la Société archéologique sera heureuse de se mettre en relation avec la société carcassonnaise et qu'elle s'empressera de lui offrir le meilleur accueil ainsi que de l'accompagner dans sa promenade artistique.

M. le Président offre, de la part de M. Léonce de Quatrefages, ingénieur, des photographies de l'ancienne commanderie de la Courtoirade dans le Larzac.

M. le Président remet les mémoires envoyés pour le concours annuel à M. l'abbé Douais, à M. le baron Desazars, à M. Massip et à M. le baron de Rivières.

M. BARRIÈRE-FLAVY annonce à la Société que M. Ph. Delamain a repris les fouilles de la nécropole barbare d'Herpes (Charente) qui lui ont fourni des pièces extrêmement curieuses. D'autre part, ce savant archéologue explore en ce moment un nouveau cimetière situé à 1,200 mètres environ d'Herpes. Les objets qu'il en a déjà retirés se rapprochent à tel point de ceux que nous admirons dans le Midi et que M. Barrière a fait connaître

dans son ouvrage (1) que M. Ph. Delamain n'hésite pas à reconnaître ici des sépultures absolument wisigothiques. C'est là un nouvel et important argument en faveur de la thèse soutenue par MM. de Baye et Barrière-Flavy.

Dès qu'il aura étudié sur les lieux mêmes ces précieux bijoux de la Charente, M. Barrière fera connaître à la Société le résultat de ses observations.

M. Barrière-Flavy montre ensuite plusieurs pièces consistant en passeport, certificat de communion dans l'église Saint-Antoine de Padoue et attestation déclarant que le porteur n'est atteint d'aucune maladie contagieuse, pièces délivrées à Jérôme Ferriol, de Cintegabelle (Haute Garonne), alors qu'il accomplissait un voyage en Italie, en 1672. Ces documents, écrits en latin, en espagnol et en italien, sont datés de Bologne, de Padoue et de Rome. Le passeport est revêtu du sceau et de la signature du cardinal Eberardo Nidardo (Jean Errard Nidhart), jésuite allemand, confesseur de la reine d'Espagne, ambassadeur d'Espagne à Rome, archevêque d'Edesse, puis de Montréal et de Palerme.

A ces pièces est joint un curieux prospectus de marchand du dix-huitième siècle, qui offre à sa clientèle : « *La véritable eau de Cologne... ; l'Ecritoire économique du Japon de différentes couleurs ; l'Elizir Krenoult pour les dents ; l'eau de Perle pour le teint ; .. le crépon de Strasbourg ; la Boule de Nanci, la boule minérale de Molsheim ; la liqueur de propreté ; l'huile aromatique pour les corps ; la graisse d'ours pour les cheveux ; le cirage pour la chaussure, etc... Il fait aussi les billets de visite, chiffres, vignettes, lettres de commerce, etc...* »

Séance du 9 mai 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. le comte DE MONTSABERT annonce la mort de M. Léon Dufour, médecin principal des armées en retraite, ancien membre résidant et ensuite membre correspondant de la Société archéologique.

M. LE PRÉSIDENT exprime les regrets de la Société et prie M. de Montsabert d'écrire une notice sur M. Léon Dufour pour l'une des prochaines séances.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Aragon, curé de Saint-Julia, qui a obtenu l'année dernière le prix Ourgaud, par laquelle il sollicite le titre de membre correspondant. Une commission, composée de MM. l'abbé Douais, de Saint-Martin et Desazars, examinera cette candidature et présentera son rapport dans quinze jours.

(1) *Etude sur les sépultures barbares du Midi et de l'Ouest de la France. Industrie Wisigothique, 1893.*

Il communique ensuite une délibération prise par la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune, demandant qu'à partir de l'époque qu'il plaira à M. le Ministre compétent de désigner, les greffiers, secrétaires, bibliothécaires et tous autres détenteurs d'archives antérieures à 1789 soient tenus de mettre les dépôts dont ils ont la garde à la disposition gratuite des membres des sociétés savantes.

La Société s'associe à la demande de la Société de Beaune, et M. le Président rappelle qu'à Toulouse la chambre des notaires est en voie de déposer dans une des salles d'archives du Parlement et d'ouvrir aux archéologues et aux érudits les anciens registres des notaires toulousains.

M. J. DE MALAFOSSE s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance et envoie une note sur le serrurier toulousain Joseph Bosc :

« On trouve dans la *Biographie toulousaine*, t. I, p. 424, une notice sur Bosc (J.), serrurier, écrite en termes fort vagues, de laquelle il faut retenir qu'il a forgé les grilles des barrières Saint-Cyprien, qu'il est mort dans les premières années du siècle et qu'il a suivi les cours de l'Académie de peinture et sculpture. La date de sa naissance (1760) est erronée, ainsi que je vais le prouver. Je puis, en effet, indiquer deux œuvres signées par Bosc Joseph : ce sont les deux rampes d'escalier bien connues que l'on admire rue du Vieux-Raisin, 27, et rue des Couteliers, 46 ; elles sont l'une et l'autre signées, la première *Josephus Bosc*, la seconde *Joseph Bosc fecit*. Celle de la rue du Vieux-Raisin est datée de 1770 ; celle de la rue des Couteliers, où je n'ai pas su voir de date, a dû être faite vers 1778, pour M. Descoffré, trésorier de France, qui acheta l'hôtel à cette date. J'ai entendu raconter que les compagnons serruriers qui faisaient le tour de France allaient voir à Toulouse cette rampe et le hérisson de fer du Cours Dillon, qui passaient pour deux chefs-d'œuvre. On voit que la renommée de Joseph Bosc méritait d'être tirée de l'oubli. J'avais signalé dans le volume : *Toulouse* (1887, Privat), les deux rampes, donnant celle du Vieux-Raisin comme étant du style Louis XIV. Je confesse mon erreur, motivée, du reste, par la régularité du dessin et son ampleur. »

Séance du 16 mai 1893.

Présidence de M. LOUIS DE MALAFOSSE.

Plusieurs membres de la Société des sciences et arts de Carcassonne sont venus visiter les monuments de Toulouse, et ont demandé à leurs collègues de la Société archéologique de les accompagner dans cet examen. M. le colonel Grillère, président ; M. le général de la Soujeolle ; M. Bouffet, ingénieur ; M. Desmarests, architecte ; M. Coste, M. Jules Buisson, maintenant des Jeux Floraux, et quelques autres, auxquels s'était joint M. Noguier,

président de la Société archéologique de Béziers, se sont rendus à une heure dans la salle de la Société, où tous les membres du bureau et plusieurs de nos collègues les attendaient, heureux de resserrer, dans quelques heures d'études et de causeries communes, les liens de confraternité qui unissent les deux Sociétés voisines. Ils se sont rendus ensemble à l'église Saint-Sernin qu'ils ont parcourue des galeries hautes aux cryptes, puis à l'église et au cloître des Jacobins, où les fouilles récentes augmentaient l'intérêt de la visite, et ensuite dans les principaux hôtels de la Renaissance des quartiers de la Daurade et de la Dalbade, monuments moins connus, et étudiés récemment avec un esprit critique qui leur a donné leur place exacte dans le développement de l'art méridional.

Le soir, à l'heure ordinaire des séances, la Société offrait un punch, dans la salle du Capitole, aux visiteurs carcassonnais. M. l'abbé Douais et M. de Malafosse leur ont souhaité la bienvenue. M. Cartailhac a rappelé les rapports qui ont uni déjà les deux sociétés. M. le colonel Grillère a répondu en exprimant les sentiments de ses collègues, et M. Jules Buisson a émis sur l'art toulousain les idées que lui avait inspirées les visites de l'après-midi.

Le lendemain, les membres des deux Sociétés, réunis encore, ont visité la cathédrale Saint-Etienne et le Musée.

Séance du 23 mai 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. le Secrétaire général, chargé d'examiner le mémoire présenté : *Une commune pendant la Révolution*, à l'effet de savoir s'il peut être retenu pour le concours, les règlements de la Société écartant les travaux d'un caractère politique, dit que ce mémoire contient d'abord l'histoire de la commune de Ségreville pendant le moyen âge et sous l'ancien régime, puis le récit des temps révolutionnaires d'après les registres de la commune, récit empreint de modération, enfin quatre appendices sur des faits antérieurs à la Révolution. M. le Secrétaire général estime que le premier chapitre et les appendices permettent de retenir le mémoire.

La Société se rallie à cet avis, et M. l'abbé Douais est chargé de présenter le rapport sur ce mémoire en vue du concours.

Sur les conclusions favorables de M. l'abbé Douais, rapporteur de la commission d'examen de la candidature de M. l'abbé Aragon, curé de Saint-Julia, ce dernier est nommé, par le scrutin, membre correspondant.

M. le baron DE RIVIÈRES donne lecture d'une lettre de M. le baron de Loë en réponse aux questions qu'il lui avait adressées au sujet des plats en cuivre, de fabrication allemande ou dinantaise, dont la Société possède un exemplaire.

« J'ai l'honneur de vous transmettre les renseignements suivants que je viens de recevoir de mon collègue M. Destrée :

» Les plats dont parle notre honorable correspondant appartiennent à la fabrication allemande, et proviennent vraisemblablement d'Augsbourg ou de Nuremberg. Le travail était exécuté au moyen de matrices afin d'obtenir des reliefs. Le marly des plats était décoré au moyen d'un poinçonnage représentant des motifs tels que des feuilles, des fleurs de lis, etc...

» *La fabrication dinantaise proprement dite se distingue par le procédé employé. Les reliefs sont obtenus par le repoussé exécuté directement par la main de l'artisan.*

» J'ajouterai que nombre d'inscriptions n'ont pas de sens : c'est une suite de lettres sans prétention épigraphique, qui n'apparaissent là qu'à titre d'ornements (1). »

M. le baron de Rivières entretient ensuite ses collègues de l'exposition rétrospective qui s'ouvrira bientôt à Albi, dont M. de Lahondès a été nommé président d'honneur, et dont il sera lui-même le président effectif.

M. l'abbé DOUAIIS donne lecture d'une communication de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, sur la bastide de Galembrun :

« A la longue liste des bastides du sud-ouest donnée par M. Anthyme Saint-Paul (*Annuaire de l'archéologue franç.*, 1879), il faut ajouter celle de Galembrun, petit village dépendant de la commune de Launac.

» Isarn-Jourdain de l'Isle, baron de Launac, la fonda le 14 mai 1290, et lui octroya une charte en trente-huit articles, reconnaissant aux habitants le pouvoir de posséder, d'acheter et de vendre, leur donnant les droits de jardin, de dépaissance, d'exploitation des bois, le droit de police, etc... (*Arch. de la Haute-Garonne.*)

» Mais un an après, c'est-à-dire le 11 mai 1291, Eustache de Beaumarchais, au nom du roi, et Alfarc, abbé de Grandselve, fondaient en paréage la ville de Grenade; plus heureusement située, au bord de la Garonne, qui était alors la grande voie commerciale, mise sous la protection du roi, fort ambitionnée à cette époque, Grenade éclipsa Galembrun sa voisine, qui ne fit que végéter.

» C'est dans le bois communal de Galembrun qu'eut lieu, en 1362, le 5 décembre, la défaite du comte d'Armagnac par Gaston Phœbus; ledit comte y fut fait prisonnier avec neuf cents gentilshommes. (*Chronique des comtes de Foix*, par Miquel del Verms, publiée dans le *Panthéon littéraire.*)

(1) Voir *Ann. de la Soc. d'Archéol. de Bruxelles*, livraison I, 31 mars 1892, p. 45. — Octé, dans son ouvrage classique *Kunstarcheologie*, donne des détails intéressants sur cette question. — M. Weale, dans son catalogue de l'exposition des objets religieux, à Malines, en 1865, donne aussi des détails et une note étendue sur la fabrication de ces plats et le sens de leurs inscriptions.

« Jean-Jourdain de l'Isle prêta serment au roi, en 1389, pour ses villes de Launaco et Gallanbranno. (*Hist. de Lang.*, t. VIII, *Preuves*, col. 209.)

« A une date que nous ne saurions préciser, Galembrun fut de nouveau rattachée à la communauté de Launac, union qui dura jusqu'en 1789, et qui dure encore, toujours au grand déplaisir des habitants du village réduit au rang de section au civil, de chapelle vicariale au spirituel.

« Le pape Jean XXII, en fondant le chapitre de Montauban, lui donna les dîmes de Castelnau-d'Estrétefonds, Pujaudran, Ségoufielle, Blanquefort, Caubiac, Le Grès, Ondes, Cépet, Sainte-Croix-de-Pauliac, Montiroux, Beaupuy, Launac...; la bulle, datée du 8 des calendes de mars 1317 (*Arch. de Tarn-et-Garonne*, G, 1062), ne mentionne pas l'église de Galembrun, parce que ce n'était sans doute qu'une annexe, mais nous savons que, le 12 juin 1595, ledit chapitre percevait les revenus de Launac et Galembrun, affermés 312 écus sol. (Jean Algayrès, not. à Grenade.)

« A la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre 1579, quelques habitants de Galembrun, dont le village était ouvert et sans défense, furent surpris par les bandes protestantes et emmenés prisonniers au Mas-Grenier avec tout leur bétail; plus tard ils demandèrent aux habitants de Launac une indemnité, se basant sur ce qu'ils avaient contribué aux remparts du chef-lieu communal; les habitants de Launac s'y refusèrent, attendu que, malgré les fortifications, ils avaient été victimes, quelques jours après, de pertes semblables (Jean Algayrès, not. à Grenade). »

Séance du 30 mai 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT lit une lettre du secrétaire perpétuel des Jeux Floraux au sujet de la célébration du deuxième centenaire de la fondation de l'Académie, demandant à la Société de désigner un délégué pour la représenter à cette fête. Les membres présents désignent M. Male.

M. CARTAILHAC fait remarquer, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires du Nord*, le dessin du vase d'argent de fabrication gauloise trouvé dans le Jutland, reproduisant les armes représentées sur l'arc de triomphe d'Orange, armes dont on n'a jamais trouvé de spécimen.

M. le baron DESAZARS lit son rapport sur la monographie d'Escalquens présentée au concours.

M. le comte DE MONTSABERT donne lecture de l'éloge nécrologique de M. Gustave-Léon Dufour :

« Le docteur Gustave-Léon Dufour (1826-1893), que vient de frapper une fin prématurée, était le second fils de l'illustre entomologiste et botaniste

de Saint-Sever, Léon Dufour, dont je n'ai pas à rappeler ici la vie et les travaux qui appartiennent à l'histoire des sciences naturelles.

» Un tel nom était difficile à porter ; Gustave Dufour sut toujours s'élever à la hauteur des obligations qu'il imposait.

» Après de brillantes études au lycée de Bordeaux, destiné de bonne heure à la médecine militaire, voie que lui indiquaient de vieilles traditions de famille et l'exemple même de son père, attaché sept ans, comme chirurgien, à l'armée d'Espagne, pendant les guerres du premier Empire, il suivit les cours de l'Ecole de Strasbourg, subit triomphalement, à Paris, les épreuves du doctorat, et fut admis avec le numéro *un* au concours du Val-de-Grâce.

» Il se distingua d'une façon toute particulière pendant l'épidémie du choléra de 1849, et, sur sa demande, fut, en 1852, attaché aux ambulances d'Algérie.

» Son apprentissage du climat africain faillit lui coûter la vie ; atteint d'une affection typhoïde des plus graves, il dut même rentrer momentanément en France. Il revint ensuite prendre son poste à Bône jusqu'au moment des expéditions de Chine et de Cochinchine, dont il fit partie comme médecin-major de deuxième classe.

» Il en revint, avec une santé détruite pour toujours, survivant seul à six médecins partis en même temps que lui.

» Médecin-major de première classe en 1861, détaché à Rome, avec le corps d'occupation jusqu'en 1866, il sut profiter des loisirs que lui laissait son service pour faire plusieurs excursions d'études médicales ou archéologiques, notamment aux Echelles du Levant.

» La guerre de 1870 le trouve à la tête de l'hôpital militaire de Toulouse. A la paix, il y revint jusqu'à ce qu'il fut, en 1875, appelé comme médecin principal de première classe à l'hôpital militaire du Gros-Caillou. Il était nommé médecin principal en 1880, et l'inspectorat semblait devoir couronner, à bref délai, sa laborieuse et brillante carrière ; mais, épuisé par trente-six ans de service et quatorze campagnes, il demanda sa mise à la retraite et vint s'établir à Saint-Justin-de-Marsan, pour consacrer à l'éducation de sa nombreuse famille et au soulagement des pauvres son expérience et ce qui lui restait de vie et de forces.

» Amateur délicat, archéologue d'un goût sûr et d'une science certaine, le docteur Dufour avait mis à profit, dans l'intérêt de ses études favorites, ses campagnes dans l'extrême Orient, et surtout son séjour à Rome.

» De ses nombreuses excursions scientifiques, entreprises le plus souvent à ses frais, ou parfois à l'aide d'une subvention du gouvernement, il avait rapporté des objets d'art ou des curiosités naturelles qui font un véritable musée du château du Manoir, vieille résidence des Gassion, qu'il s'était plu à restaurer.

• Il avait été, durant son second séjour à Toulouse, présenté à la Société archéologique par son collègue et ami, le docteur Armieux; dès l'année suivante, il était, malheureusement pour nous, appelé à Paris. Notre *Bulletin* a cependant conservé quelques traces de son rapide passage :

« Le récit d'une excursion aux ruines de Balbeck » (*Bull.*, mai 1874). — et une « Communication sur des miroirs étrusques, résultat de ses fouilles personnelles » (*Bull.*, juin 1874).

• Quelques volumes imprimés, d'autres, et ce sont les plus importants, déjà prêts pour la publication, mais encore manuscrits, témoignent du savoir et de l'activité de notre ancien collègue.

• Il est à regretter que la mort, en le frappant dans un âge encore peu avancé, ne lui ait pas permis d'éditer lui-même ces travaux dont l'intérêt est considérable; mais les traditions généreuses de la famille permettent d'espérer que rien de tout cela, non plus que des riches collections du Manoir, ne sera perdu pour l'art ou pour la science. »

BIBLIOGRAPHIE.

Gustave-Léon Dufour a laissé les ouvrages suivants :

Notice sur un lion tué en Algérie, examen microscopique. Paris, 1865.

Une relâche à Batavia, épisode de l'expédition de Chine. Paris, 1865.

Notes médicales et observations sur divers hôpitaux, en Italie, en Sicile et aux Echelles du Levant. Toulouse, 1869.

A travers un siècle, 1780-1865, souvenir d'un savant français. Paris, Rothschild, 1888, in-8° (1).

En outre de ces ouvrages imprimés, Gustave Dufour a laissé d'importants travaux manuscrits réunis en plusieurs volumes, sous les titres suivants :

Huit mois de séjour en Algérie. 1852.

Journal d'un voyage aux Echelles du Levant. 1866.

Souvenirs des expéditions faites en Algérie, en Chine et en Cochinchine. 1858-1861.

Souvenirs d'un séjour à Rome. 1862-1866.

Journal des expéditions de Chine et de Cochinchine. 1859-1861.

M. le B^{on} DE BOVALON présente à ses collègues la photographie d'un meuble du dix-septième siècle, appartenant au marquis de Bon, et qui lui a paru mériter l'attention de la Société. C'est un cabinet à panneaux de peinture,

(1) Ce dernier ouvrage, paru sous sa signature et celle de son frère Albert, qui exerce encore la médecine civile à Saint-Sever (Landes), est un extrait du journal de leur père, le célèbre entomologiste. La santé complètement détruite de Gustave Dufour ne lui permettant pas de surveiller lui-même cette publication, ce soin dut être rempli par le savant électricien Gaston Planté, dont la famille est alliée de près à celle des Dufour.

dont le dessus et les côtés, en noyer garni sur les bords d'une moulure d'ébène, se distinguent par leur sobriété des deux volets tout en écaille rouge à large moulure d'ébène.

A l'intérieur, la face du couvercle et celle des volets de recouvrement sont occupées par trois grandes compositions ; leur touche légère et délicate indique un artiste de talent. Les douze tiroirs, — six de chaque côté de la partie centrale représentant un motif d'architecture sur colonne d'écaille à chapiteaux et bases de bronze doré, — nous offrent, ainsi que la porte et le petit tiroir en dessous, des scènes mythologiques telles que l'Enlèvement de Proserpine, les Paysans changés en grenouilles, Iris et Junon, la Mort d'Hyacinthe, Apollon et Marsyas, Pyrame et Thisbé, Andromède sur son rocher, Télémaque dans l'île de Calypso, Mercure et les Nymphes, etc. — La mort d'Eurydice, qui occupe le volet de gauche, donne la signature : « Janssen fecit. »

Le prénom du peintre disparaît dans la partie sombre du terrain. S'agit-il d'Abraham Janssen, peintre flamand dont les ouvrages se font généralement remarquer par un coloris brillant et une facture magistrale ? M. le Bon de Bouglon attribuerait plutôt l'œuvre à Victor Honorius Janssen, peintre belge distingué, qui résida longtemps à Rome et peignit de nombreux sujets empruntés à l'Histoire ou à la Fable dans une manière claire et égayée.

Les traditions de la famille d'Aiguesvives, d'où le cabinet est provenu par héritage au marquis de Bon, veulent que ce meuble ait été le cadeau d'un pape à un membre de la famille qui accompagnait une ambassade française à Rome.

M. CARTAILHAC signale un coffre en bois du quinzième siècle, dont les côtés sont couverts de dessins ornementaux et dont la face porte douze médaillons avec un blason sur l'angle gauche. Ce meuble appartient à M. Baviile, rue Baronie.

M. Cartailhac présente ensuite les objets préhistoriques provenant des fouilles des grottes de la Tourasse et de Monconfort, près de Saint-Martory, entreprises par M. Louis Darbaste. M. le Président prie M. Cartailhac de remercier M. Darbaste de cette communication.

Après une délibération, la Société, suivant ses nouveaux statuts, déclare membres libres MM. de Sambucy-Luzançon, Pessemesse et Lartet. Les trois places vacantes de membres résidants seront déclarées par la voie des journaux.

Séance du 6 juin 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. Henry du Bourg, qui

se présente candidat à l'une des trois places de membre résidant, déclarées vacantes.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne également lecture d'une lettre de M. Léon Baurier, qui demande à être admis au titre de membre correspondant.

M. MASSIP expose le résultat de sa descente dans la crypte de la chapelle Saint-Antonin, en compagnie de M. le Dr Cadelon.

« Nous savons que la chapelle Saint-Antonin était une chapelle funéraire. L'abbé Carrière l'appelle le cimetière des Jacobins. Elle ne présente aujourd'hui d'autre indice de cette affectation qu'une crypte située sous le dallage du sanctuaire. En examinant le pourtour extérieur, sur le terrain vacant qui le sépare de la maison Casterès, on remarque, entre les deux premiers contreforts du côté de la salle capitulaire, c'est-à-dire vers le sud-ouest, une excavation dans laquelle se trouve une porte dont le seuil est à 80 centimètres de profondeur et communique de plain-pied avec le sanctuaire. Un lambris la dissimule à l'intérieur. Le niveau du sol vacant où se tient l'observateur a donc été exhaussé de 50 à 60 centimètres par rapport au niveau du dallage de la chapelle et, par suite, de celui de la salle capitulaire et du cloître. Si l'on ne tenait compte de cette différence de niveau, on pourrait croire, comme on l'a cru d'abord, à l'existence de deux cryptes superposées. Il n'en est rien.

» Du seuil de cette porte, au niveau de la chapelle, se détache un escalier dont les briques déchiquetées et moisies se perdent dans un amas de petits matériaux éboulés à une profondeur d'environ 75 centimètres, devant une baie arrondie qui fut la porte de la crypte ou plus exactement l'arceau de cette porte. On observe que ce niveau correspond à celui que les fouilles entreprises par les soins de M. Cartailhac ont mis à découvert à la base des colonnettes qui décorent la porte de la salle capitulaire. Cette concordance établit péremptoirement le niveau du sol ancien et confirme l'opinion qui donne à la bordure du cloître la hauteur d'un appui élevé.

» La crypte a les mêmes dimensions que le sanctuaire. Le sol ici aussi a été exhaussé; en outre, des entassements de terre qui en occupent les deux tiers laissent à peine au visiteur assez de place pour se mouvoir debout. Dans les parties accessibles, on marche sur des ossements. On sait que la chapelle de Saint-Antonin a servi d'infirmerie pour les chevaux atteints de la morve; mais ces débris ne sont pas, comme on pourrait le croire, des résidus de l'équarrissage, malgré les proportions de quelques tibias; c'est bien de la poussière humaine. On ne peut rien dire de la voûte. Elle disparaît, comme les murs, sous un crépi qui forme une calotte sphérique et retient encastrée, sur le milieu de la salle, une pierre que nous avons vainement interrogée; elle est grossière et ne présente aucun indice; elle mesure 1^m,76 de longueur sur 0^m,60 de largeur et forme une saillie de près de 30 centimètres. M. l'abbé Carrière a cru y voir le tombeau de

Dominique Grenier, évêque de Pamiers et fondateur de la chapelle. Nous n'avons trouvé aucune preuve de cette assertion, et il est regrettable que M. Carrière n'en fournisse aucune. Son emplacement sous le dallage de la chapelle correspond exactement au milieu même du sanctuaire, en face de l'autel. Ne serait-ce pas simplement la pierre qu'on descellait à l'issue de la cérémonie funèbre, la porte de la mort, pour donner un caractère plus imposant, plus éloquent à l'inhumation des religieux ?

« Il existait une autre crypte dans le prolongement de la nef ; les souterrains murés que l'on voit du côté du réfectoire en témoignent ; mais la communication de la crypte du sanctuaire avec celle de la nef est fermée.

« Les chapelles souterraines, » dit M. de Caumont, « ont été établies tant que l'architecture à plein cintre a régné ; en général, on a cessé d'en construire après l'adoption de l'architecture à ogive. »

« Il ajoute en note :

« A peine pourrait-on citer quelques exemples de cryptes postérieures au douzième siècle. »

« La crypte de la chapelle de Saint-Antonin (1341) serait un de ces rares exemples. Cette exception paraît assez curieuse pour être signalée.

« Placée sous le sanctuaire, avec une voûte sans colonnes, elle est conforme aux modèles de cryptes bâties sous les petites églises, aux onzième et douzième siècles. »

M. Massip montre ensuite des fragments de voussoirs que M. Casterès avait signalés dans sa cave située au levant de l'église des Jacobins.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Massip et propose de remettre un jeton de bronze à M. Casterès.

La Société adopte cette proposition.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL demande à la Société de souscrire aux deux chroniques en langue romane des comtes de Foix, composées au quinzième siècle par Arnaud Esquerrier, trésorier du comte Gaston IV, et par le cordelier Miégeville, publiées par MM. Pasquier et Courteault, chez M. Gadrat, libraire-éditeur à Foix.

La Société vote cette souscription.

M. le Secrétaire général donne lecture de son rapport sur le mémoire présenté au concours : *La commune de Ségreville pendant la Révolution*.

La Société charge M. Massip de présenter le rapport sur les mémoires envoyés au concours de l'année. Elle décide de maintenir, pour le concours de l'année prochaine, les mêmes sujets sur lesquels aucun mémoire n'a été écrit dans le concours de 1893.

M. LE BON DE BOUGLON présente un ciboire, cuivre émaillé, du treizième siècle, dont la forme et l'ornementation rappellent le spécimen de même époque que M. de Caumont a publié dans son *Abécédair*e. Mais le ciboire

que possède M. de Bouglon est plus intéressant en ce qu'il porte des armoiries, « d'argent chevronné de gueules. »



Notre collègue M. Massip, qui a eu l'extrême obligeance de consulter le fond héraldique de la Bibliothèque de la ville, n'a trouvé que trois écus d'argent chevronné de gueules. Le premier, d'argent à un chevron de gueules, est de Séguier ; le second, à quatre chevrons, est de Cuinghien ; le troisième, à trois chevrons, appartient à du Plessis.

Les deux premières familles sont d'une origine postérieure à la date que l'archéologie attribue au ciboire. Reste la maison poitevine des du Plessis, dont le P. Anselme a trouvé les représentants à la fin du douzième siècle. Les armes, qui sont celles plus haut désignées, furent transmises au quatorzième siècle, dans leur intégrité, à la branche du Plessis-Richelieu qu'illustra le cardinal.

La nature de l'objet étant suffisamment déterminée, il est permis de penser, grâce au blason qui le décore (ce qui est bien un commencement de preuve), qu'il a appartenu à ceux dont il porte la marque. Un du Plessis suivit Guy de Lusignan en terre sainte et fonda une branche au royaume de Chypre. Ce ciboire n'accompagna-t-il pas le preux pèlerin ?

Séance du 13 juin 1893.

Présidence de M. DELORME.

M. le comte DE MONTABERT lit les pièces concernant une montre d'armes reçue à Briatexte, en 1426, par le chevalier Bernard de Coaraze, et les accompagne d'explications :

« Les Mareschaulx de France à Jehan Seaume receveur général de toutes finances et trésorier des g(ou)ver(ne)m(en)t et pais de Languedoc et Duché de Guienne, ou a son lieutenant salut, nous vous envoyons ataché aux pr(esen)tes sous le scel commun de la dicte mareschaussée, la reveue de mess(i)re Bernad de Couraze ch(eva)ll(i)e)r bachel(i)e)r, d'un autre ch(ev)l(i)e)r bachel(i)e)r, et de vint trois escuiers de sa chambre, receue à Briseteste le iii jour de Fevrier l'an mil iii^{es} xxvi, souffis(amen)t montez et armez pour servir le roy notre S(eigneu)r en ses guerres, encontre les anglois estant de pr(esen)t en garnison dedans le lieu de Lautrec, assis en la seneschaussée de Carcassonne, et par tout ailleurs ou besoing sera, à lencontre de tous autres anglois anciens ennemis et adversaires du roy n(o)tr(e) d(i)c(t) S(eigneu)r, sous la retenue et en la compaignie du dit mess^e Bernard de Coaraze et donne côme dessus, sous le gouvernement de mess(i)re Jehan Comte de Foix, lieuten(ant) general du dict S(eigneu)r en ses dit pais de de languedoc et duchie de guienne. A vous mandons et au dit mess(i)re Bernard de Couraze, des gaiges de lui, et de ceux de sa dicte chambre selon la dicte reveue, dont saurez prest compte et paiement en la mani(ere) accoustumee et qu'il app(ar)tient, donné sous le dit scel com(mu)n de la dicte mareschaussée, lan et jour dessus dit.

» (Signé :) FAREME (?).

« La reveue de Mess(i)re Bernard de Coaraze Ch(eva)ll(i)e)r bachel(i)e)r dun autre ch(eva)ll(i)e)r bach(e)ll(i)e)r et de vint trois escuiers de sa chambre receue à Briseteste le iii jour de Fevrier lan m. iii^e vint six.

Ch(eva)ll(i)ers bach(e)ll(i)ers.

Le dit Mess(i)re Bernard de Coaraze,
Mess(i)re Jehan de Lavedan.

Escuiers.

Gaycie Ant(oine) de Beyne,
Bernandolo de Momeas,
Pey Dabadie,

Guill(aume) Remond Baque,
Bernard de Balhency,
Arnauton de Confite,
Guill(aume) de Donet,
Denolet Bort Dost,
Bertrand de Saint Pé,
Pierre Ant(oine) de Roux,
Penoton de Roux,
Jehan Doaden,
Fortanier de Confite,
Remond Ant(oine) de la Roy,
Ant(oine) Guill(aume) de Villepinte,
Gaillardet Bort Dost,
Pierre de Montinhac,
Ramondet Dangos,
Jehan de Lezignan,
Guill(aume) de Carbon,
Pierre de Gergerest,
Guill(aume) de Gergerest,
Jehan de Lane Tanne.

» A la première de ces pièces tient encore la queue destinée à recevoir le sceau, mais ce dernier, dont on distingue le contour nettement découpé, a disparu.

» Le seul intérêt de ces documents est dans les noms qu'ils nous font connaître ; je n'ai pu, malheureusement, obtenir qu'un bien mince résultat pour leur identification.

» Briseteste porte aujourd'hui le nom de Briatexte. C'est un bourg du canton de Graulhet, dans l'arrondissement de Lavaur, une ancienne Bastide qui tire son nom de Simon Brisetête, sénéchal de Carcassonne, son fondateur en 1222.

» Quant aux Anglais, « étant de présent en garnison dans le lieu de Lautrec, » il s'agit d'André de Ribes, bâtard d'Armagnac.

» A la tête d'une troupe de routiers anglais, il s'était emparé de plusieurs places de l'Albigeois sur lesquelles il s'appuyait pour écumer le pays, mettant de la sorte à profit l'absence de Jehan de Grailly, comte de Foix, qui se trouvait alors auprès de Charles VII. Ce prince, pour fixer la fidélité un peu incertaine d'un aussi puissant vassal, lui conféra des pouvoirs presque royaux, le titre de gouverneur de Guyenne et de Languedoc et celui de général en chef de l'armée contre les Anglais (janvier 1425), auxquels il ajouta (novembre de la même année) le comté de Bigorre et la moitié de la vicomté de Lautrec.

» Dès son retour, Jehan de Foix délogea André de Ribes de toutes les positions qu'il avait conquises et le réduisit aux seules places de Combéfa, Lautrec et Courbarieu.

» Au mois d'avril 1427 il mit le siège devant Lautrec, mais ce fut moyennant finances, et non par la force, qu'il en devint maître, ainsi que de Combéfa et Corbarieu (Rossignol, *Monographies*, t. I, p. 209-210).

» Quant à Bernard de Coarraze, dont nous trouvons encore le nom sous les formes de Courraze, Couras et Cœraze, c'était un seigneur de conséquence, puisqu'il pouvait mener sous son pennon vingt-trois écuyers et leur suite ordinaire. Je crois pouvoir l'identifier avec ce chevalier Bernard de Coarraze que Jehan de Grailly chargeait, en 1422, conjointement avec l'évêque d'Aire, de demander à la ville de Pamiers de contribuer par un subside volontaire aux dépenses entraînées par son mariage avec Jeanne d'Albret, fille de Charles, connétable de France, et par la restitution qu'il devait faire des vingt mille florins portés en dot par Jeanne de Navarre, sa première femme.

» Le chroniqueur de Berri et l'auteur anonyme du *Journal du siège d'Orléans et du voyage à Reims* publiés par Quicherat dans le quatrième volume du procès de Jeanne d'Arc, citent, de la façon la plus honorable, Raimond, Arnaud, seigneur Coarraze, en Béarn, parmi les compagnons de la Pucelle, et semblent le mettre sur un pied d'égalité parfaite de condition avec les Lahire, les Xaintrailles et autres grands officiers de l'armée (*loco cit.*, pages 43, 94, 141, 178, 167).

» Enfin, le Père Anselme ne donne pas la généalogie des Coarraze, mais cite plusieurs alliances principales de cette famille, notamment avec les Foix-Grailly, ce qui explique la mission de confiance dont je parlais tout à l'heure, et le rang que paraît avoir tenu Raimond Arnaud, sans doute frère ou cousin de Bernard.

» Les Coarraze, d'après l'armorial de Riestapp, portent, aux premier et quatrième quartiers, trois annelets d'or, et les vaches de Béarn, aux second et troisième.

» Quant aux autres noms, je n'ai pu les identifier, malgré les recherches qu'a bien voulu faire pour moi M. Massip, avec son infatigable complaisance. Je signale simplement les de Roux, nommés deux fois, et qui pourraient bien appartenir à la famille de Puivert actuelle, dont c'est le nom patronymique.

M. DELORME fait passer sous les yeux de ses collègues la garde, en cuivre rouge, d'un sabre chinois qu'il a récemment trouvé chez un brocanteur du quai Saint-Michel, à Paris.

Une médaille incrustée dans cette arme doit surtout attirer l'attention; elle constituait, pour le propriétaire de l'arme, un précieux talisman.

Cette pièce, en cuivre jaune, est coulée; c'est une variété des médailles

vendues par les bonzes, aux abords des pagodes, dans des boutiques qu'on nomme *Miao* (*Temples des Bouddhistes*).

Dans un cercle touchant à la bordure sont représentés douze animaux, ce que les Chinois appellent leurs douze *branches*, qui sont, pour nous, le zodiaque; dans un second cercle intérieur figurent douze signes représentant, pour les habitants du Céleste Empire, leurs douze caractères horaires, de 11 heures du soir à 11 heures du soir du lendemain; ce qui explique que c'est un talisman pour toutes les heures du jour et de la nuit pendant les douze mois de l'année en Chine; l'année commence à l'époque qui correspond au 6 février de notre calendrier.

Voici les animaux figurant les douze mois de l'année chinoise (1) :

En commençant par la souris que nous désignons par le n° 1 et au-dessous de laquelle est un caractère *tseu* qui signifie de 11 heures du soir à 1 heure du matin, on doit suivre en tournant la médaille de gauche à droite en descendant, et pour la lecture des caractères horaires, remonter de droite à gauche jusqu'au point de départ.

N° 2. La vache. — De 1 heure à 3 heures du matin.

N° 3. Le tigre. — De 3 h. à 5 h. du matin.

N° 4. Le lapin (caractère *mao*). — De 5 h. à 7 h. du matin.

N° 5. Le dragon (caractère *chin*). — De 7 h. à 9 h. du matin.

N° 6. Le serpent (caractère *ssé*). — De 9 h. à 11 h. du matin.

N° 7. Le cheval (caractère *vou*). — De 11 h. du matin à 1 h. du soir.

N° 8. Le bœuf. — De 1 h. à 3 h. du soir.

N° 9. Le singe. — De 3 h. à 5 h. du soir.

N° 10. La poule (caractère *yéou*). — De 5 h. à 7 h. du soir.

N° 11. Le chien (caractère *siu*). — De 7 h. à 9 h. du soir.

N° 12. Le cochon (caractère *hat*). — De 9 h. à 11 du soir.

Au-dessous des n° 2, 3, 8 et 9, le caractère horaire a été enlevé par une ouverture destinée à livrer passage à deux petits poignards qui, de chaque côté du fourreau, accompagnaient le sabre.

Confiant dans la vertu de l'amulette soudée dans la garde de cette arme, son trop crédule possesseur devait se croire invulnérable, ce qui lui faisait, avec trop de témérité peut-être, braver la mort sur les champs de bataille.

M. DE PIBRAC, membre correspondant, présente les pièces suivantes trouvées aux alentours du château de Pibrac pendant des travaux de nivellement :

1° Une médaille de confiance de 5 sols, portant la date du 14 juillet 1790 et représentant le pacte fédératif;

2° Un double tournois de Frédéric-Henri de Nassau, prince d'Orange;

(1) *Monnaies et médailles de la Chine* (Magasin pittoresque, année 1866, p. 352).

3^e Un demi-teston de Charles IX, trouvé dans les fondations d'un puits, lequel, situé au bas du château, à deux cents mètres environ, servait autrefois à arroser le potager placé en cet endroit.

M. de Pibrac fait également passer sous les yeux de ses collègues un culot en bronze; sa forme allongée et les cannelures qui l'ornent lui font croire que c'est un pommeau de dague de l'époque de Henri III.

Et, enfin, un robinet en cuivre recouvert de patine, affectant la forme d'une fleur de lis, trouvé dans un aqueduc du château, et qui est, sans aucun doute, contemporain de cet aqueduc, c'est-à-dire de l'époque de la construction du château; quoique cette forme existe encore aujourd'hui, M. de Pibrac n'en est pas moins persuadé que, vu l'endroit où il l'a découvert, adhérant à des conduits anciens en plomb, cet objet doit remonter à la fin du seizième siècle.

M. J. DE MALAFOSSE entretient ses collègues des travaux de restauration entrepris à la chapelle de Saint-Augustin de la cathédrale Saint-Etienne. Les échafaudages permettent d'examiner le vitrail et la clef de voûte portant l'image de sainte Catherine, ancienne patronne de la chapelle. Mais cette figure est d'un art bien inférieur à celui qui sculpta, dans les dernières années du treizième siècle, à la clef de voûte de la petite nef correspondante, l'élégant bas-relief de la même sainte. Il est à souhaiter que les anciennes dispositions et ornements de la chapelle soient rétablies, que le passage vers les chapelles voisines soit rouvert, et surtout que le vitrail, le plus ancien et le plus remarquable aussi par l'intensité de ses couleurs qui soit à Toulouse, soit respecté dans son intégrité.

Séance du 20 juin 1893.

Présidence de M. DELORME.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société son dernier travail : *Statuts de Cluny*, édités par Bertrand, abbé de Cluny, le 23 avril 1301.

M. l'abbé Douais donne ensuite lecture d'une lettre de M. l'abbé Dubarrat, qui demande à la Société de vouloir bien l'admettre au titre de membre correspondant.

M. l'abbé Douais, rapporteur de la commission nommée pour examiner la candidature de M. Léon Baurier, donne des conclusions favorables, et M. Léon Baurier est proclamé, par le vote, membre correspondant de la Société.

M. MAESSIP donne lecture de son rapport sur le concours de l'année :

« Le Concours n'a apporté cette année, sur notre bureau, que trois mémoires. Le premier est intitulé : *Monographie de la commune d'Escalquens*. L'auteur, M. Ch. Massonnier, instituteur de cette commune, fait connaître, dans une succincte introduction, les sources où il a puisé. Ce sont les

bonnes sources, les pièces d'archives. Ce n'est la faute de personne si elles ne sont pas abondantes : c'est un obituaire de 1596 ; ce sont les registres de l'état civil et les délibérations du conseil. Il y a aussi « un magnifique livre terrier de 1759, et un autre, un cadastre très ancien mais difficile à lire. » Et en exprimant ce regret, l'auteur ajoute : « Il n'a pas de reliure, » ce qui est une manière d'exprimer aussi le respect que lui inspirent ces vieux registres. Il bâtit ensuite sa petite monographie dont il pose le fût à la quarante-troisième page. C'est un léger aperçu, un soupçon de monographie, mais il n'y a rien de superflu. Le tout est fait sans prétention, mais non sans apprêt, car il y a du style. Cependant nous pensons, parlant du style, que cette expression : « faire des ravages aux récoltes, » n'est pas du style le plus correct. Nous n'avons pas à considérer de nouveau la valeur historique de cette étude ; le rapport spécial la fait suffisamment connaître. Nous connaissons des monographies communales d'apparences plus importantes ; elles ne valent peut-être pas la mise en œuvre simple, sincère et soignée de ces quelques documents. Aussi souhaitons-nous que l'auteur trouve, un jour, quelque fonds plus riche, afin qu'il nous soit permis de lui octroyer une plus haute récompense. On vous propose, en attendant, de lui décerner, à titre d'encouragement, un jeton d'argent. Son petit mémoire est un effort et une espérance ; ce jeton sera une promesse.

• Le deuxième mémoire est intitulé : *Une commune pendant la Révolution*. En se présentant sous cet aspect étranger à nos mœurs, ce mémoire a soulevé la question préalable. Pouvions-nous l'admettre à notre concours sans déroger à l'antique coutume, sans entamer l'intégrité de nos programmes, sans créer un précédent susceptible de nous exposer plus tard à d'importunes relations ? On a considéré que la Révolution ne ferma pas subitement l'ère de l'archéologie ; qu'un sort nouveau et parfois étrange fut fait alors à de vénérables monuments ; que quelques-uns furent transformés ou mutilés ; que d'autres disparurent, et qu'il n'est pas indifférent de savoir cette suite singulière de leur histoire. On en trouve les vestiges un peu partout disséminés ; on a voulu recueillir ceux que pouvait renfermer ce manuscrit, et c'est sous le bénéfice de ces considérations et sauf le principe qu'il a été ouvert. On n'a pas à le regretter.

• L'histoire de la commune de Toutens et Ségreville pendant la Révolution, par M. l'abbé Auguste Maurette, curé de cette paroisse, renferme, heureusement pour l'honneur de la signature et pour le profit du concours, autre chose que l'étude annoncée. On a pu inscrire au rôle l'introduction et l'appendice, qui n'ont rien de commun avec la période éliminée. L'introduction est une notice historique qui débute au milieu du treizième siècle. Il ne nous déplait pas d'y voir, conformément à nos programmes, une restitution, d'après les textes, de l'église ruinée de Ségreville. L'appendice est une série de textes généalogiques et de reconnaissances féodales, dont une

au profit de l'abbaye de Boulbonne : le tout constitue un petit mémoire boiteux que la commission a généreusement adopté. Elle vous propose de décerner à l'auteur, qui est coupable seulement d'avoir un peu trop élargi le sens de notre enseigne, une médaille d'argent.

» Le troisième mémoire, dont l'auteur désire garder l'anonyme, est une compilation héraldique en sept cahiers, formant chacun une série départementale : Ariège, Aude, Haute-Garonne, Gers, Hautes-Pyrénées, Tarn et Tarn-et-Garonne. C'est à peu près l'étendue de notre circonscription archéologique.

» Chaque cahier est divisé en six parties : armorial communal, variantes, armorial archéologique, armorial religieux, armorial des corporations, et notes diverses. L'ensemble apporte un total de 1538 descriptions héraldiques, sans tenir compte d'une soixantaine de notes. Chaque description comprend plusieurs éléments : le nom actuel de la commune, la dénomination ancienne, la situation topographique, la description du blason, le titre féodal, des notes et les références.

» Ce travail est extrait d'une compilation plus considérable qui embrasse l'étendue du territoire français à l'apogée du premier empire. En nous bornant à ce que nous voyons, nous sommes obligés de rendre hommage à la patience de l'auteur. Il est évident qu'un travail de cette importance ne va pas sans quelques lacunes; il y en a notamment dans la section des armoriaux archéologiques et dans celle des groupes corporatifs; mais où est le critique, au cœur d'airain, qui oserait s'en prévaloir? Celui qui a rassemblé méthodiquement, et en vue d'une prompte et facile recherche, tant d'éléments dispersés, a rendu un véritable service à l'érudition, et il y aurait mauvaise grâce à marchander ici une récompense. — En regrettant qu'un tel effort ne se soit pas porté sur le sujet proposé pour le prix, la commission vous propose de décerner à l'auteur une médaille de vermeil.

» Les sujets proposés pour le prix Clausade : *Histoire populaire de Toulouse*, *Histoire des découvertes archéologiques faites dans le midi de la France depuis le commencement de ce siècle*, *Les châteaux de brique dans le pays Toulousain*, et *l'Iconographie des saints dans le Midi de la France*, n'ont pas tenté les concurrents. Par conséquent, les mêmes sujets sont maintenus pour le concours de 1895, et le prix demeure réservé. »

Après la lecture de ce rapport, dont les conclusions sont adoptées, la Société accorde une médaille de vermeil à l'auteur de la compilation héraldique concernant sept départements de la région; une médaille d'argent à M. l'abbé Maurette, curé de Ségreville, pour son mémoire intitulé : *Une commune pendant la Révolution*; un jeton d'argent à M. Massonnier, instituteur à Escalquens, pour sa *Monographie de la commune d'Escalquens*.

Les sujets maintenus pour le concours de 1895 et pour le prix fondé par M. de Clausade sont :

Histoire populaire de Toulouse,

Histoire des découvertes archéologiques dans le Midi de la France depuis le commencement du siècle,

Les châteaux de briques dans le pays toulousain,

Iconographie des saints dans le Midi de la France.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture de la communication, envoyée par M. Alphonse Couget, membre correspondant, sur la découverte d'une inscription :

• Une plaque en marbre blanc, de 40 centimètres en carré, portant une inscription funéraire, a été trouvée dernièrement dans un mur de démolition, au cimetière de Liéoux, canton de Saint-Gaudens :

Θ HARBELEX · IONIXSI · F ·
Θ HAHANIEN · TAFIEIR · UXOR
////////// Θ RUFINUS · F
Θ SILEX/// Θ ////

• Plusieurs lettres sont frustes, illisibles. Leur tracé et leur défaut de symétrie accusent une main inexpérimentée.

• Les noms gallo-romains qu'on lit sur cette inscription étaient usités dans la contrée.

• 1° Ainsî, Sacaze et Dumège, avant lui, avaient trouvé HARBELEX sur un cippe funéraire aujourd'hui au musée de Toulouse, qui fut recueilli au Bazert, quartier de Gourdan, au fond de la plaine de Valentine, non loin du lieu où se trouve maintenant la gare de Montréjeau.

• Ce nom figure encore sur une des faces d'un sarcophage déposé dans le vestibule des thermes à Luchon, dont l'inscription fut publiée pour la première fois par M. Barry.

• 2° L'épigraphie commingeoise fournit fréquemment la juxtaposition de l'X et de l'S, comme dans le deuxième nom IONIXSI.

• 3° Le redoublement de la diphtongue aspirée HA-HA de HAHANIEN se retrouve sur un cippe de la collection d'Agos à Tibiran, HAHANI. On lit encore HAHANTENN sur une stèle rapportée de Burgalais au musée de Toulouse.

• 4° Quant à Rufinus, qui devrait être ici au génitif puisqu'il est suivi du sigle F, Sacaze l'a relevé deux fois sur des marbres trouvés à Saint-Girons.

• 5° Silex, comme sur une plaque disparue, autrefois encastrée dans le mur du cloître de Saint-Bertrand et dont Gruter avait reconstitué le texte. — On retrouve ce nom dans deux autres monuments recueillis dans le Comminges, l'un à Cathervielle en Larboust, l'autre à Estensan, vallée d'Aure (Dumège, Jarry, Bladé). »

Séance du 27 juin 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. l'abbé Auriol, vicaire à l'église Saint-Pierre, demande à être admis à l'un des titres de membres résidants déclarés vacants. Une commission est désignée pour examiner cette candidature; mais il ne sera procédé au vote, ainsi que sur la candidature précédemment présentée, que dans une des premières séances de rentrée.

M. Gadrat, de Foix, offre à la Société trois photographies du château de Montségur.

M. CARTAILHAC dit qu'il a vu, dans une armoire du château de Pibrac, une édition des *Quatrains* avec musique. M. de Pibrac sera prié de communiquer ce volume.

M. J. DE MALAFOSSE donne lecture de son examen de l'exposition rétrospective ouverte à Albi.

« Les concours régionaux nous rendent le service de faire organiser des expositions archéologiques qui groupent pour un instant bien des objets qu'il faudrait aller chercher de droite et de gauche. On peut ainsi, d'un coup d'œil, inventorier les richesses d'une région. C'est une bonne fortune dont quelques-uns ont profité l'an dernier à Rodez et cette année à Albi. J'ai eu de plus celle d'être guidé par notre excellent collègue, M. le baron de Rivières, qui, vous le savez, présidait la commission d'organisation.

« Un plein succès a couronné ses efforts; grâce à lui, les amateurs se sont dessaisis de leurs trésors, et nous savons tous quel témoignage de confiance c'est de leur part! Dans un local insuffisant et mal éclairé, tout a été rangé et surtout classé, ce qui est plus rare; à l'aide d'un excellent catalogue, on pouvait aisément se retrouver.

« Si sa modestie n'eût été en jeu, c'était à l'organisateur à vous décrire ce qu'il avait réuni; il a bien voulu me confier ce travail et me fournir des indications, mais, je dois nécessairement me borner aux objets les plus intéressants.

« Quand on a affaire à un millier de numéros, on ne peut procéder autrement.

« A la peinture moderne s'ajoutait une exposition de peintures anciennes: une des plus curieuses était la descente de croix du quinzième siècle appartenant à l'église Saint-Salvy; il serait intéressant de rechercher si l'on ne retrouve pas sur ce panneau le faire d'un des peintres qui ont travaillé à la décoration de la cathédrale. Parmi les nombreuses toiles, aux attributions

tions assez douteuses, je signale à ceux qui recherchent les œuvres des vieux peintres français une *femme allaitant son enfant*, n° 262 du catalogue. A signaler aussi une bien curieuse toile du dix-huitième siècle représentant l'expulsion des jésuites. De nombreux dessins du vieil Albi par Soulié et par notre président, M. de Lahondès, conservant la physionomie de la ville qui va se modifiant tous les jours. Un plan très précieux du château de Castelnau-de-Lévis, dressé au début du siècle, est un document de premier ordre; M. de Rivières doit en obtenir communication et j'espère que nous pourrons le publier en même temps qu'une vue de cette audacieuse tour qui, juchée au sommet d'une colline, domine toute la région. Les châteaux forts de nos pays sont rares et peu étudiés.

» Mentionnons la série des portraits historiques intéressant l'Albigeois, entre autres celui de Boyer, la victime de Racine, qui appartient à M. de Rivières.

» La disposition du local n'avait pas permis de faire une exposition de meubles, à peine quelques-uns de ci de là; j'ai noté quelques panneaux renaissance d'un travail énergique, mal encastres dans un prie-Dieu (n° 658), et un superbe régulateur Louis XVI en bois de rose (n° 609).

» Des vitrines renfermaient toute une série d'objets appartenant à toutes les époques depuis le préhistorique, sans intérêt, faute d'indication de provenance; je signale cependant parmi les objets gaulois une de ces grandes épingles du premier âge du fer, spéciales à la région (n° 24), quelques débris romains et de très rares fragments de l'époque barbare (n° 35). Une collection absolument étonnante de clefs du moyen âge et de la Renaissance (n° 64) se voyait à côté de quelques carreaux en terre aux armes des d'Amboise, provenant du château de Combefa (n° 75). Le dessin de ces carreaux mériterait d'être reproduit : tout ce qui touche à ces grands prélats initiateurs de la Renaissance doit être relevé avec soin.

» Parmi les menus objets de vitrine fort nombreux, fort jolis, tabatières, montres, étuis, ces mille rien charmants du siècle dernier, deux pièces archaïques, toutes deux curieuses : le chandelier émaillé du treizième siècle (n° 191), appartenant à M. Rossignol, et une petite boîte en émail champlevé de la même époque et d'une forme peu commune (n° 190), sur la destination de laquelle on aimerait à être éclairé par l'omniscient M^r Barbier de Montault. Cette boîte m'amène au mobilier religieux : là nous ne trouvons pas les mêmes surprises qu'à Rodez; la meilleure pièce est un reliquaire du quinzième siècle en cuivre argenté; il faut indiquer aussi (n° 544) un crucifix du quinzième siècle, orné de pierreries, appartenant à l'église Saint-Salvy. On voyait un autre crucifix de la fin du quinzième siècle, dont la provenance est inconnue, appartenant à M. de Rivières, en fer forgé, se composant d'une tige quadrangulaire terminée aux extrémités par un renflement suivi de feuilles de chardon en tôle repoussée. Le Christ en fer

porte un nimbe crucifère, tient les bras horizontaux, et ses pieds sont fixés par un seul clou. La croix a une longueur totale de 1^m,04.



» L'orfèvrerie civile avait fourni une vitrine plus riche au milieu de laquelle s'étalait une superbe aiguière d'argent avec sa jatte armoriée d'un beau contour et d'un décor gras et ample (n° 490) ; à côté, une écuelle de fabrique toulousaine ; je la croirais volontiers de Sanson, car elle est fort semblable à celle de M. Mazzoli (n° 489). Comme ivoire travaillé, je ne vois à signaler que deux pièces, un crucifix (n° 511) et un groupe hors ligne appartenant au musée d'Albi : le martyr de saint Barthélemy.

» Les amateurs de porcelaines et faïences sont nombreux dans l'Albigeois et leurs collections bien garnies, les séries étalées étaient très diverses et complètes ; on comprendra que je ne puisse m'étendre sur ce sujet, mais je

dois signaler les *Giroussens* que l'on ne voit guère ailleurs; sur une assiette, on lit cette légende que je livre à plus docte que moi : 1736 *Piero Masie Martro Scapat de murantarocos*.

» Une vitrine méritant d'arrêter plus particulièrement l'archéologue renfermait des manuscrits incunables et des reliures remarquables.

» Bibliothèque et archives municipales avaient étalé leurs trésors : un sacramentaire du dixième siècle aux grandes initiales de décor saxon, un beau rituel d'Albi du douzième siècle, la précieuse géographie de Guarin de Vérone avec sa superbe miniature d'en-tête plusieurs fois publiée en gravure, qui est un vrai document historique tout autant qu'artistique; des chartes et bulles, entre autres une lettre d'indulgence de 1487 accordée à l'église de Bulgnéville richement enluminée; des lettres de grands personnages et surtout l'intéressante série des cartulaires de la ville d'Albi, moins énormes que nos livres des Annales, mais non mutilés, conservant comme eux une curieuse collection d'armoiries et de portraits capitulaires.

» J'ai, sans doute, omis bien des choses dans cette rapide visite, mais j'espère bien que M. le baron de Rivières complètera ce compte rendu et trouvera matière, dans les trésors qu'il a su découvrir et réunir, à d'intéressantes communications. »

M. l'abbé DOUAIIS montre un fac-similé d'un folio du manuscrit 490 de la Bibliothèque de Toulouse, qui figurera en tête de l'édition des chapitres provinciaux des frères Prêcheurs. Ce folio porte à la marge des corrections autographes de Bernard Gui.

M. ROMESTIN annonce que l'architecte remplaçant M. de Baudot viendra prochainement à Toulouse, et demande si la Société n'a pas de proposition à lui adresser.

M. CARTAILHAC pense qu'il serait urgent d'entreprendre des travaux de conservation à la tour des Jacobins.

La Société délègue M. Pasquier, membre correspondant, pour la représenter au congrès de la Société française d'archéologie qui se tiendra en juillet à Abbeville.

M. DELOUME entretient ses collègues du projet de traité entre la Société et la ville de Toulouse pour l'achat par la ville de ses meubles et antiquités, en échange d'une rente de 2,000 francs payable pendant quarante années, indépendamment de la subvention municipale accordée annuellement jusqu'à ce jour. Il donne lecture des lettres échangées entre M. le maire et lui à ce sujet. La Société approuve les conditions admises, demande que chacun des objets remis par la Société au musée Saint-Raymond et au musée des Augustins soit accompagné d'une étiquette spéciale mentionnant son origine, et délègue ses pouvoirs à M. Deloume pour conclure définitivement le traité.

Séance du 4 juillet 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. CARTAILHAC offre à la Société sa dernière brochure publiée : *La bibliographie aveyronnaise*.

M. LE TRÉSORIER présente les comptes du deuxième semestre de l'année.

M. l'abbé DOUAIS fait son rapport sur la candidature de M. l'abbé Dubarrat, qui est ensuite proclamé par le vote membre correspondant de la Société.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre adressée par M. Ferré sur ses nouvelles observations et découvertes à Martres.

« Je puis en ce moment signaler à la Société quelques renseignements nouveaux :

» 1^o La sécheresse persistante de ces derniers mois m'a permis de constater que, conformément à ma croyance, les murs de Chiragan, déblayés en 1840-43, ne sont pas parallèles à la ligne divisoire des champs. Ainsi, les numéros du plan cadastral 283, 284, 285, 286, appartenant à M. Bonasies (Jean-Baptiste), et les numéros 287, 289, 290, 291, 296, 297, appartenant à M. Arné (Paul), ayant été, l'an dernier, convertis en sainfoin, on pouvait très bien, il y a un mois, reconnaître l'emplacement des thermes découverts par MM. Chambert, Belhomme, Coste et Vitry, et suivre facilement la trace et la direction des substructions qui figurent dans le plan levé par eux.

» J'ai pu ainsi me convaincre que l'erreur que j'avais cru remarquer dans ce plan et que j'avais déjà eu l'honneur de vous signaler en vous envoyant le plan général que j'ai dressé pendant mon séjour à Nice, existait réellement, et que la direction véritable est plutôt celle donnée par les premiers explorateurs de 1826-30, c'est-à-dire N.-N.-O. (Elle est moins au nord que ne l'indique la flèche du plan : je l'ai vérifié depuis).

» Cela constaté, on comprendra sans peine que le plan d'ensemble sera plus facile à dresser, et que, de plus, il deviendra plus commode d'y insérer les résultats des fouilles futures.

» 2^o La sécheresse m'a permis également de relever sur le terrain d'autres traces de murs dans des endroits où des recherches n'ont jamais été faites. Ainsi, dans les numéros 289, 290, et dans l'angle S.-E. du numéro 288, j'ai reconnu l'emplacement d'une salle en hémicycle de 18 mètres de diamètre environ, et dont la convexité se dirige vers l'Est. Cette salle semble se rattacher aux thermes découverts plus au nord et à l'ouest. — Dans les numéros 302, 303,ensemencés d'orge, on pouvait également distinguer, surtout vers le milieu du numéro 302, des traces de murs et de salles pavées

de mosaïques ou de dallages de marbre, car la récolte était, dans ces endroits, d'une extrême maigreur.

• 3° J'ai fait détacher d'un mur de porcherie une tête de femme en marbre blanc, très mutilée du visage et d'un travail très moyen, chez un propriétaire de Martres, M. Maurice Dambrun. Cette tête, brisée à la base du cou, était encastrée dans cette porcherie depuis plus de cinquante ans, et provenait d'un champ appartenant à M. Dambrun père et désigné sur le plan sous le numéro 283. Une sorte de chapiteau portant en relief, de chaque côté, une tête humaine, grossièrement sculptée, fut retiré du même champ vers la même époque et se trouve encore en la possession de M. Dambrun, ainsi qu'un moulage d'une tête impériale.

• 4° Un jeune homme de Martres, M. Bergès, a recueilli plusieurs monnaies et débris très intéressants, entre autres deux chapiteaux, en marbre grisâtre, de colonnes jumelles, assez conservés, qui étaient placés depuis bien longtemps, en guise de siège, devant la maison du sieur Manent, de Martres. Les parents de ce dernier les avaient extraits d'un champ qu'ils possédaient à Chiragan.

• 5° Chez le sieur Cazeneuve, faïencier à Martres, se trouvent divers objets à relever, ayant d'abord appartenu à M. Siglan, ancien propriétaire de la maison. Ce sont : quelques moulages de tête découverts en 1826-30, et surtout deux sortes de chapiteaux en pierre, de pilastres dirait-on, dont l'un, très mutilé, semble décoré de feuillages et avoir été placé sur des colonnettes jumelles, et l'autre représente un personnage accroupi dont la tête est brisée, entouré, à droite, d'une sorte de griffon ou d'un animal fantastique, et à gauche, d'un chien. Ces deux derniers objets sont actuellement placés sur les montants d'une grande porte cochère, et supportent une poutre.

• 6° M. Doméjean, le mouleur de nos dernières découvertes, a en sa possession une tête en marbre, mutilée, qui gisait, depuis les précédentes fouilles probablement, dans un coin de l'ancienne mairie de Martres. La régularité de la chevelure de cette belle tête semblerait indiquer qu'on est en présence d'une figure divine. La face est malheureusement trop mutilée pour que je puisse préciser. »

Séance du 11 juillet 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. l'abbé Douais lit une charte inédite de l'abbaye de Conques, de la fin du dixième siècle, qui sera publiée par les *Annales du Midi*.

M. l'abbé Pottier, membre correspondant, présente un manuscrit de La-

combe, intitulé : *Catalogue de mes médailles en tous métaux*. Ce manuscrit a appartenu à l'abbé Magi.

M. l'abbé Pottier décrit ensuite les peintures de l'église de Pervillac.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. l'abbé Pottier et le félicite de ses découvertes ainsi que de l'impulsion féconde qu'il donne à la Société de Montauban.

M. DELORME, au nom de la commission économique, présente le rapport sur les comptes de M. le trésorier, et demande un témoignage de remerciement, qui est exprimé aussitôt à M. Cadelon.

La Société se sépare après avoir nommé les membres de la commission des vacances : MM. de Montsabert, Delorme et Cadelon.

Le Secrétaire adjoint,

D^r REY-PAILHADE.

TABLE ANALYTIQUE ⁽¹⁾

NOTA. — Les noms en caractères gras désignent les membres de la Société résidents, honoraires, libres ou correspondants.
L'italique désigne des titres d'ouvrage.

A

- | | |
|--|--|
| <p>Abbaye de Conques, p. 101.
 — de Grandselve, p. 75.
 <i>Age de la pierre en Egypte</i>, par
 M. Cartailhac, p. 11.
 Alet (cathédrale d'), p. 10.
 AMADE (D'), p. 11.
 Annonciade, à Albi (couvent de l'),
 p. 21.
 ARAGON, abbé, p. 11, 79.
 <i>Archives municipales de Grenade</i>,
 p. 16, 23.
 Archives des notaires, p. 78.
 Armorial de six départements de la
 région, p. 94.
 Armoiries de Comminges, p. 19.
 Art (œuvres d') :
 — Chapelle N.-D. du Mont-
 Carmel, p. 74.
 — Ciboire émaillé du XIII^e
 siècle, p. 86.
 — Clef de voûte du château
 de Foix, p. 19.
 — Cloche de l'église de
 Creissens (Tarn), p. 22.
 — Cloche de l'église d'Au-
 jan-Mounède (Gers),
 p. 73.
 — Clochettes italiennes,
 p. 39.</p> | <p>Art (œuvres d') :
 — Grille de Saint-Cyprien,
 p. 78.
 — Haches de bronze à En-
 traygues, p. 20.
 — Médaille du <i>rhinocéros</i>,
 p. 42.
 — Meuble en panneaux
 peints, p. 83.
 — Meuble du XV^e siècle,
 p. 84.
 — Mosaïque de Frèche,
 p. 16.
 — Plaque d'émail, p. 11.
 — Peintres toulousains,
 p. 75.
 — Rampes d'escalier à Tou-
 louse, p. 78.
 — Restauration de la cha-
 pelle Saint-Augustin
 à la Cathédrale de
 Toulouse, p. 92.
 — Sculpteurs toulousains,
 p. 75.
 — Statue de Clémence
 Isaure, p. 45.
 — Statues de l'ancienne
 église des Carmes,
 p. 65.</p> |
|--|--|

(1) La table a été dressée par M. de Lahondès.

Art (œuvres d') :

- Table de la collection Latour, p. 53.
- Vase d'argent du Jutland, p. 81.

Assignations des livres aux Frères prêcheurs de Barcelone, par M. l'abbé Douais, p. 65.
Augustins (couvent des), p. 54.

B

Baronie de Calmont, par M. Barrière-Flavy, p. 69.
Bar-Ferree, p. 67.
BARRIÈRE-FLAVY, p. 28, 35, 47, 65, 69, 76.
Basques, p. 23.
Bastide de Galembroun, p. 80.
Bernard Gui, p. 18, 99.
Béziers, p. 22.

Bor, sculpteur toulousain, p. 75.
Bosc (Joseph), serrurier toulousain, p. 78.
BOUGLON (BARON DE), p. 16, 65, 83, 86.
Bourg (du), p. 39.
BRISAUD, p. 73.
Bulletin de la commission archéologique de Narbonne, p. 28.

C

CANDELON, p. 29, 102.
Capitouls de Toulouse, p. 44, 46.
Carcassonne (Société des sciences, lettres et arts de), p. 76, 78.
Carrelages aux armes des d'Amboise, p. 97.
CARTAILHAC, p. 11, 20, 23, 26, 35, 47, 53, 54, 55, 62, 79, 96.
Cathédrales françaises, par M. Bar-Ferree, p. 67.
Certificats de communion, p. 77.
Chapelle Saint-Antonin, à Toulouse, p. 85.
Chapelle Notre-Dame du Mont-Carmel, à Toulouse, p. 74.
Chapelle de Saint-Michel, à la Daurade, p. 30.
Chapiteaux de la Daurade, par M. Male, p. 11.
Chapiteaux de la cathédrale de Pamiers, p. 68.
Charte de l'abbaye de Conques, p. 101.
Château de Combefa, p. 97.
 — d'Esperce, p. 22.
 — de Foix, p. 19.
 — de Montgeard, p. 75.
 — de Montségur, p. 96.
 — de Pibrac, p. 91, 96.
Chronique romane des comtes de Foix, p. 86.

Ciboire émaillé du XIII^e siècle, p. 86.
Clef de voûte au château de Foix, p. 19.
Clémence Isaure (statue de), p. 45.
Cloche de l'église de Creyssens (Tarn), p. 22.
 — de l'église d'Aujan-Mounède (Gers), p. 73.
 — de l'église de Beaumont, p. 65.
Clocher des Jacobins, à Toulouse, p. 99.
Clochettes italiennes, p. 39.
Coarase (Bernard de), p. 89.
Coffre du XV^e siècle, p. 84.
Compagnie de gens d'armes en 1543, p. 24.
Confrérie de saint Crépin et saint Crépinien, p. 37.
 — de saint Fabien et saint Sébastien, p. 39.
COUGET (ALPHONSE), p. 95.
Coutumes de Molandier, par M. Barrière-Flavy, p. 69.
Couvent de l'Annonciade, à Albi, p. 21.
 — des Jacobins, à Toulouse, p. 26.
Creysens (église de), p. 20.
Croix processionnelle, p. 69.
Crucifix de l'église Sainte-Martianne, à Albi, p. 71.
 — du XIII^e siècle de l'église Saint-Salvy, à Albi, p. 97.

Crucifix du XIII^e siècle, à Toulouse,
p. 28, 63.

Crucifix du XV^e siècle, à Albi, p. 98.
— en émail, de Limoges, p. 73.

D

Daurade (chapiteaux de la), p. 11.
— (ancienne église de la), p. 29
et suiv.

Découvertes nouvelles à Martres, p. 100.

DELOUME, p. 42, 90, 102.

DELOUME, p. 35, 37, 99.

Denier d'argent d'Auguste, p. 56.

DESARARS (BARON), p. 45, 74, 81.

Donneville (église de), p. 64.

Dons à la Société :

— Archives municipales de Grenade,
par M. Rumeau, p. 16.

— Age de la pierre en Egypte, par
M. **CARTAILHAC**, p. 11.

— Baronnies de Calmont, par M. **BAR-
RIÈRE-FLAVY**, p. 69.

— Bibliographie aveyronnaise, par
M. **CARTAILHAC**, p. 100.

— Chapiteaux romans des cloîtres de
la Daurade et de Saint-Etienne,
par M. **MALE**, p. 11.

— Coutumes de Molandier, par M. **BAR-
RIÈRE-FLAVY**, p. 69.

— Etude historique sur le marquis de
Pégairoles, par M. l'abbé **DOVAIS**,
p. 18.

— Etude sur les sépultures barbares
du midi et de l'ouest de la France,
par M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 35.

— Histoire des Frères des écoles
chrétiennes de Castres, par M.
l'abbé Salabert, p. 35.

Dons à la Société :

— Histoire de Saint-Julia de Grasca-
pou, par M. l'abbé Aragon, p. 11.

— Inquisition en Roussillon (L'), par
M. l'abbé **DOVAIS**, p. 18.

— Inscriptions antiques des Pyrénées,
par M. Julien Sacaze, données
par M. Privat, p. 35.

— Lettres anciennes de convocation,
par M. **DELOUME**, p. 35.

— Mémoire sur les Seigneurs de Seilh,
par M. **H. DU NOURG**, p. 39.

— Photographies du château de Mont-
ségur, par M. Gadrat, p. 96.

— Photographies de l'église de Ville-
nouvelle, par M. **CARTAILHAC**,
p. 35.

— Photographie de l'église de Sen-
tein, par M. **DE LAHONDÈS**, p. 35.

— Saints et martyrs du diocèse d'Albi,
par M. l'abbé Jalabert, p. 35.

— Statuts de Cluny, par M. l'abbé
DOVAIS, p. 92.

— Voyage de Millin dans le midi de
la France, par M. **DE RIVIÈRES**,
p. 20.

DOVAIS, abbé, 11, 18, 26, 28, 55, 63, 64,
65, 78, 99, 100, 101.

DUBARRAT, abbé, 100.

DUBOUL, 23, 76.

Dumège, p. 28, 33.

Dufour (Léon), p. 77, 81.

E

Eglise de Beaumont, p. 65.

— des Carmes de Toulouse p. 65,
74.

— de Creyssens, p. 22.

— de Donneville, p. 64.

— de Péchabou, p. 65.

— de Pervillac, p. 15, 102.

— de Saint-Antoine de Padoue,
p. 77.

Eglise de Saint-Bertrand de Commin-
ges, p. 37.

— de Saint-Etienne, à Toulouse,
p. 92.

— de Saint-Pierre, à Toulouse,
p. 70.

— de Sainte-Martianne, à Albi,
p. 71.

— de Sentein, p. 35.

Eglise de Venerque, p. 18, 66.
 — de Villenouvelle, p. 35.
*Enlumineurs, relieurs, libraires et
 imprimeurs de Toulouse au XV^e et
 au XVI^e siècle*, par M. Claudin, p. 45.
 Enceintes romaines des villes, p. 35.

Escalquens (monographie d'), p. 81, 92.
*Etudes sur les sépultures barbares du
 midi et de l'ouest de la France*, par
 M. Barrière-Flavy, p. 35.
 Exposition rétrospective d'Albi, p. 96.

F

Fayet (François), peintre toulousain,
 p. 75.
Fauré, p. 100.

Foix (château de), p. 19.
 Foix (chronique romane des comtes
 de), 86.

G

GALABERT, abbé, p. 23, 24, 39, 80.
 Galembrou (bastide de), p. 80.
 Gaston II, comte de Foix, p. 19.
 Gaston Phébus, comte de Foix, p. 19.
 Gaston IV, comte de Foix, p. 19.
Gautier, p. 23.
 Grille de Saint-Cyprien, à Toulouse,

p. 78.
 Grotte de Castelmauron (Lot-et-Ga-
 ronne), p. 73.
 Grotte de Monconfort (Hte-Garonne),
 p. 84.
 Grotte de la Tourasse (Hte-Garonne),
 p. 84.

H

Haches de bronze à Entraygues (Avey-
 ron), p. 20.
Histoire des cathédrales françaises,
 par M. Barr-Ferree, p. 67.
Histoire des Frères des écoles chré-

tiennes de Castres, par M. l'abbé
 Salabert, p. 35.
Histoire de Ségreville, par M. l'abbé
 Maurette, p. 86, 93.

I

Inquisition en Roussillon (I'), par
 M. l'abbé Douais, p. 18.
 Inscription antique de Liéoux, p. 95.

Inscriptions antiques des Pyrénées,
 par M. Julien Sacaze, p. 35.

J

Jacobins de Toulouse, p. 26, 28, 31, 61,
 79, 99.
 Jeanne de Valois (buste de sainte),

p. 20.
 Jeux Floraux, p. 45, 81.

L

LAHONDÈS (DE), p. 19, 24, 33, 35, 41, 56, 66, 70.
LAPIERRE, p. 45.
Lèbre (André), peintre toulousain, p. 75.

LÈCRIVAIN, p. 53.
Lemercier, évêque constitutionnel de l'Ariège, p. 55.
Lettres de convocation anciennes, p. 35.

M

MALAFOSSE (JOSEPH DE), p. 22, 26, 28, 35, 62, 70, 78, 92, 96.
MALAFOSSE (LOUIS DE), p. 74, 75.
MALE, p. 11, 22.
MARIEN (DE), p. 19, 22.
Martres, p. 100.
MASSIP, p. 85, 87, 92.
Massonnier, instituteur, p. 94.
Maurette (abbé), p. 94.
MAZZOLI, p. 45.
Médaille du rhinocéros, p. 42.
Meuble peint, p. 83.
Meuble du XV^e siècle, p. 84.
Michel (Jean), peintre toulousain, p. 75.

Millin, p. 20.
MOMMÉJA, p. 10, 13, 33, 53, 61.
Monconfort (grotte de), p. 84.
Montre d'armes à Briatexte, en 1426, p. 88.
MONTABERT (COMTE DE), p. 37, 45, 54, 77, 81, 88.
Mosaïque de Frèche (Landes), p. 16, 17, 65.
Mur de l'enceinte romaine, à Toulouse, p. 26.
Murs antiques à la place de la Pierre, à Toulouse, p. 70.
Musée Saint-Raymond, p. 70, 99.

N

Narbonne (musée de), p. 29.
Nécropole barbare d'Herpes (Charente),

p. 76.
NIVEDUAB, p. 10.

O

Oratoire de Pieusse (Aude), p. 41.

P

PASQUIER, p. 35, 99.
Passeport de Pèlerin, p. 77.
Pégairoles (Notice sur le marquis de), par M. l'abbé Douais, p. 18.
Peintures murales de l'église de Per-villac, p. 15, 101.
— delatour Palmata, à Gaillac, p. 75.
PIBRAC (COMTE DE), p. 91.

Pibrac (Guy du Faur de), p. 33.
Pibrac (château de), p. 91, 96.
Pierre de la Jugie, archevêque de Narbonne, p. 42.
Pierres tombales de l'ancien cimetière Saint-Roch, à Toulouse, p. 55.
Pieusse (Aude), p. 42.
Place de la Pierre, à Toulouse, p. 70.
Plaque d'émail, à Toulouse, p. 11.

- Plat de quête à l'église de Creyssens (Tarn), p. 22.
 — à l'église de N.-D. de la Drèche (Tarn), p. 54.
POTTIER, abbé, p. 101, 102.
Prefericulum des cimetières anciens du Quercy, p. 61.
 Prospectus d'un marchand du dix-huitième siècle, p. 77.
 Puissalicon (tour de), p. 11.

Q

Quercy (cimetières anciens du), p. 61.

R

- Rampes d'escalier, rue du Vieux-Raisin et des Couteliers, à Toulouse, p. 78.
 Rapport sur le concours, p. 92.
Rapport sur les Sépultures barbares de M. Barrière-Flavy, p. 49.
 Restauration de la chapelle Saint-Augustin à Saint-Etienne, p. 92.
 Restauration d'un crucifix à Albi, en 1635, p. 71.
 Rétable de l'abbaye de Grandselve, p. 75.
RICARD (Adolphe), p. 70.
RIVIÈRES (BARON DE), p. 15, 20, 33, 39, 57, 71, 79, 96.
ROSCHACH, p. 54.
 Rouquette (abbé), p. 55.
 Rumeau, p. 16, 23.

S

- Sabre chinois, p. 90.
SACAZE (Julien), p. 35.
 Saint Antonin, p. 54.
 Saint-Antonin (chapelle de), p. 54.
 Saint-Bertrand de Comminges (église de), p. 37.
Saints et martyrs du diocèse d'Albi, par M. l'abbé Salabert, p. 35.
SALABERT, abbé, p. 33, 35.
 Sarcophages chrétiens de Cahors, p. 13, 14, 53.
 Sarcophages chrétiens de Moissac, p. 33.
 Savary (André), calligraphe, p. 10.
 Segreville (histoire de), p. 86, 93.
 Sentein (église de), p. 35.
 Siège de Saint-Antonin en 1622, p. 54.
 — du Mas-d'Azil en 1625, p. 65.
 Société des arts de Carcassonne, p. 76, 78.
 Société archéologique de Narbonne, p. 28.

T

- Table de la collection Latour, p. 53.
 Testament d'un bourgeois de Pamiers en 1363, p. 19.
 Teston de Charles IX, p. 92.
 Toulouse :
 — Augustins (couvent des), p. 54.
 — Bor, sculpteur, p. 75.
 — Bosc, serrurier, p. 78.
 Toulouse :
 — Chapelle Saint-Antonin, p. 85.
 — Chapelle Saint-Augustin à Saint-Etienne, p. 92.
 — Chapelle Notre-Dame du Mont-Carmel, p. 74.
 — Chapelle de Saint-Michel à la Daurade, p. 30.

Toulouse :

- Clémence-Isaure, p. 45.
- Crucifix trouvé à la rue Saint-Rome, p. 63.
- Daurade (chapiteaux de la), p. 11.
- Daurade (ancienne église de la), p. 29 et suiv.
- *Enlumineurs, relieurs, libraires et imprimeurs de Toulouse au XV^e et au XVI^e siècle*, par M. Claudin, p. 45.
- Fayet François, peintre, p. 75.
- Grille de Saint-Cyprien, p. 78.
- Jacobins (église des), p. 26, 28, 31, 69, 79, 99.
- Jacobins (clocher des), p. 99.
- Jeux-Floraux, p. 45, 81.
- Lafosse (Charles de), peintre, p. 75.
- Lèbre (André), peintre, p. 75.
- Marc-Arcis, sculpteur, p. 75.
- Meuble en panneaux peints du XV^e siècle, p. 83, 84.
- Michel (Jean), peintre, p. 75.

Toulouse :

- Mur de l'enceinte romaine, p. 26.
- Pierres tombales de l'ancien cimetière Saint-Roch, p. 55.
- Place de la Pierre (murs antiques à la), p. 70.
- Plaque d'émail, p. 11.
- Rampes d'escalier rue des Couteliers et rue du Vieux-Raisin, p. 78.
- Saint-Pierre (église), p. 70.
- Saint-Raymond (musée), p. 71.
- Statues de l'ancienne église des Carmes de Toulouse à l'église de Péchabou, p. 65.
- Table de la collection Latour, p. 53.
- Troy (de), peintre, p. 75.
- Voyage du père Labat à Toulouse en 1730, p. 26.
- Tourasse (grotte de la), p. 84.
- Tournois (double) de Charles V, p. 56.
- — de Frédéric de Nassau, p. 91.
- Troy (de), peintre toulousain, p. 75.

V

- Vendage de Malapeire, p. 74.
- Venerque (église de), p. 18, 66.
- Verdun-sur-Garonne, p. 39.
- Vie privée aux Etats du Languedoc, p. 57.
- Villenouvelle (église de), p. 35.

- Visite de la Société des sciences, lettres et arts de Carcassonne à Toulouse, 76, 78.
- Voyage du père Labat à Toulouse en 1730, p. 26.



LECTURES ET NOTES

	Pages.
BARRIERE-FLAVY. — Siège du Mas-d'Azil en 1025.	65
— Fouilles nouvelles à Harpas.	76
— Divers documents anciens.	77
BOUGLON (baron de). — Monnaie de Fréche.	16, 65
— Meuble à panneaux peints.	83
— Ciboire émaillé du treizième siècle.	86
BRISAUD. — Grotte de Castelmauron.	73
CARTAILHAC. — Haches de bronze d'Entraygues.	20
— Rapport sur le Congrès de Pam.	23
— Rapport sur l'ouvrage de M. Barrière-Flavy.	47
COUGET. — Inscription antique de Liéoux.	95
DELOUME. — Médaille du rhinocéros.	42
— Sabre chinois.	90
DELOUME. — Lettres de convocation anciennes.	35
— Tapisserie de Saint-Bertrand-de-Comminges.	37
DESAZARS (baron). — Statue de Clémence-Issure.	45
— Chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel.	74
DOUAI (abbé). — Tour de Puissalicon.	11
— Le synodal de Lodève par Bernard Gui.	18
— Voyage du P. Labat à Toulonse.	26
— Le couvent des frères Prêcheurs.	31
— Inscriptions du cimetière Saint-Roch.	55
— Crucifix trouvé à la rue St-Rome.	63
— Inscription de l'église de Donneville.	64
— Fac-similé d'un manuscrit.	99
— Charte de l'abbaye de Conques.	101
DUBOUL. — Rapport sur l'ouvrage de M. Rumeau.	23
FERRÉ. — Nouvelles découvertes à Martres.	100
GALABERT (abbé). — Nourriture d'une compagnie de gens d'armes en 1548.	24
— Confrérie à Verdun-sur-Garonne.	39
— La bastide de Galembun.	80
GÈZE. — Origine des Basques.	23
LAHONDÈS (de). — Armoiries de Comminges au château de Foix.	19
— Testament d'un bourgeois de Pamiers en 1363.	19
— Guy Du Faur de Pibrac.	33
— Oratoire de Pieuze.	41
— Eglise de Venerque.	66
— Chapiteaux de la cathédrale de Pamiers.	68
— Eglise Saint-Pierre.	70

MALAFOSSE (Joseph de). — Château d'Esperce.	22
— Porte à Béziers.	22
— Plan archéologique de Toulouse.	26
— Dumège.	28
— Enceintes romaines des villes.	35
— Le serrurier Joseph Bosc.	72
— Restauration de la chapelle Saint-Augustin.	92
— Rapport sur l'exposition d'Albi.	96
MALAFOSSE (Louis de). — Peintures de la tour Palmata.	75
— Tombeau de Rigaud de Vaudreuille.	76
MASSIP. — Chapelle Saint-Antonin.	85
— Rapport sur le concours.	92
MONMÉJA. — Le calligraphe André Samary.	10
— Sarcophages chrétiens de Cahors.	13, 53
— Sarcophages chrétiens de Moissac.	33
— Les <i>prefericulum</i> des cimetières du Quercy.	61
MONTABERT (comte de). — Confréries de Saint-Crépin et Saint-Crépinien.	37
— Siège de Saint-Antonin en 1622.	54
— Eloge de Gustave-Léon Dufour.	61
— Montre d'armes à Briatexte en 1426.	68
NIVEDUAB. — Détails de la cathédrale d'Alet.	10
PASQUIER. — Voyage en Espagne.	35
PIBRAC (comte de). — Découvertes au château de Pibrac.	91
POTTIER (abbé). — Manuscrits Lacombe.	101
— Peintures de Pervillac.	102
RIVIÈRES (baron de). — Peintures de Pervillac.	15
— Buste de sainte Jeanne de Valois.	20
— Clochettes italiennes.	39
— La vie privée aux Etats du Languedoc.	57
— Restauration d'une croix en 1635.	71
— Plats de quête.	79
ROSCHACH. — Le musée des Augustins.	54

DESSINS ET PHOTOGRAVURES

Tour de Puissalicon.	132
Mosaïque de Frèche.	137
Oratoire de Pieusse.	141
Ciboire du treizième siècle.	157
Crucifix du quinzième siècle.	166

2. The second section focuses on the role of technology in modern record management. It highlights how software solutions can streamline processes, reduce errors, and improve accessibility. Examples of specific tools and platforms are provided, along with a discussion on the challenges of integrating new technologies into existing workflows.

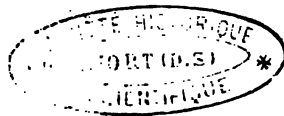
3. The third part of the document addresses the legal and regulatory requirements surrounding record-keeping. It details the various standards and guidelines that organizations must adhere to, depending on their industry and jurisdiction. The text also discusses the consequences of non-compliance and offers strategies for ensuring ongoing adherence to these regulations.

4. The final section explores the future of record management in the context of emerging trends and technologies. It discusses the potential of artificial intelligence, blockchain, and cloud computing to revolutionize the way records are managed and shared. The text concludes by emphasizing the need for continuous learning and adaptation in this rapidly evolving field.

TABLE

	Pages.
Tableau des membres qui constituent la Société..	1
Sociétés avec lesquelles on fait échange de publications :	
France et Algérie.	6
Etranger..	8
Séance du 29 novembre 1892..	10
Séance du 6 décembre 1892..	11
Séance du 13 décembre 1892..	16
Séance du 20 décembre 1892..	18
Séance du 27 décembre 1892..	20
Séance du 3 janvier 1893..	22
Séance du 10 janvier 1893..	24
Séance du 17 janvier 1893..	28
Séance du 24 janvier 1893..	33
Séance du 31 janvier 1893..	35
Séance du 7 février 1893..	37
Séance du 21 février 1893..	39
Séance du 28 février 1893..	41
Séance du 7 mars 1893..	45
Séance du 14 mars 1893..	53
Séance du 21 mars 1893..	55
Séance du 28 mars 1893..	63
Séance du 11 avril 1893..	69
Séance du 18 avril 1893..	70
Séance du 26 avril 1893..	73
Séance du 2 mai 1893..	76
Séance du 9 mai 1893..	77
Séance du 16 mai 1893..	78
Séance du 23 mai 1893..	79
Séance du 30 mai 1893..	81
Séance du 6 juin 1893..	84
Séance du 13 juin 1893..	88

Séance du 20 juin 1893.	9
Séance du 27 juin 1893.	9
Séance du 4 juillet 1893.	10
Séance du 11 juillet 1893.	10
Table analytique.	10
Lectures et notes.	11
Dessins et photogravures.	11





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

MIDI DE LA FRANCE

Gloriae Majorum.

SÉRIE IN-8° N° 13.



Séances du 28 novembre 1893 au 20 mars 1894 inclus.

TOULOUSE

PAUL ÉDOUARD-PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES TOURNEURS, 45

1894

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1839. Elle se compose de membres honoraires, de membres résidents, de membres libres et de membres correspondants. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 300 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le mardi de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique. Les membres honoraires, libres et correspondants ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

M. le D^r OURGAUD a fondé un prix de 300 francs.

M. DE CLAUZADE a fondé un prix de 400 francs.

M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE,  directeur.
L'abbé DOUAIS, secrétaire
général.

MM. BARRIÈRE-FLAVY, secrétaire
adjoint.
Baron DE RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. Baron DESAZARS.
J. DE MALAFOSSE.
RÔMESTIN.
MASSIP.

COMMISSION ÉCONOMIQUE

MM. DELORME.
D^r CANDELON.
LÉCRIVAIN.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pour les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué au règlement, les séances ordinaires ont lieu, de droit, sans convocation écrite préalable, le mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le 1^{er} mai.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est au Capitole. La bibliothèque est ouverte de 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 8 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

TABLEAU DES MEMBRES

QUI CONSTITUENT LA SOCIÉTÉ (1894)



BUREAU

MM.

J. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE,  I. , directeur.
L'abbé DOUAIS, secrétaire général.
BARRIÈRE-FLAVY, secrétaire adjoint.
Baron de RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, trésorier.



MEMBRES HONORAIRES

MM.

Date de leur nomination.

G. HAGEMANS, vice-président de la Société d'archéologie, à Bruxelles.	7 juillet 1868
M ^{re} X. BARBIER DE MONTAULT, I.  , à Poitiers. . .	19 décembre 1868
J. CAPELLINI, O.  , recteur de l'université, à Bologne. .	9 janvier 1872

MM.

Date de leur nomination.

ANTHYME SAINT-PAUL, rue du Cherche-Midi, 21, à Paris.	2 juillet 1889
Le comte Fernand DE RESSÉGUIER, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse. . .	2 juillet 1889
Georges PERROT, O. ✱, membre de l'Institut, rue d'Ulm, 45, Paris.	3 mars 1891
Le comte Robert DE LASTEYRIE, ✱, membre de l'Institut, député, rue du Pré-aux-Clercs, 10, Paris. . .	3 mars 1891
ROSCHACH, ✱, I. archiv. de la ville, conservateur du musée des antiques et du musée Saint-Raymond. .	16 février 1892
Henri SAUVAIRE, ✱, correspondant de l'Institut, à Robernier, par Montfort (Var).	20 février 1894

MEMBRES LIBRES.

MM.

L. BUNEL, ancien membre résidant.	Décembre 1854-juin 1891
E. LAPIERRE, I. I, ancien membre résidant.	Janvier 1873-juin 1891

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

Le comte DE SAMBUCY-LUZENÇON.	24 mars 1863
E. TRUTAT, ✱, I. I, directeur du musée d'histoire naturelle.	17 février 1867
E. CARTAILHAC, ✱, I. I.	26 février 1867
Le comte V. D'ADHÉMAR.	26 février 1867
Louis DE MALAFOSSE.	18 février 1868
E. PESSEMESSE.	11 avril 1871
Louis LARTET, I. I, professeur à la Faculté des sciences. .	3 mars 1874
Bernard BÉNEZET, peintre d'histoire.	21 décembre 1875
Louis GÈZE.	23 mai 1876
Jules DE LAHONDÈS.	27 février 1877
Comte de MONSABERT.	25 mars 1879
MÉRIMÉE, I. I, professeur à la Faculté des lettres. . .	20 mai 1879
L'abbé Léonce COUTURE, doyen de la Faculté libre des lettres.	23 décembre 1879
Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD.	15 juin 1880
Charles DE SAINT-MARTIN.	10 janvier 1882
Gaston VIREBENT.	10 janvier 1882
Emmanuel DELORME, I, archiviste de la Chambre de commerce.	7 mars 1882
Le baron DE RIVIÈRES.	8 avril 1884
L'abbé DOUAIS, professeur à l'Institut catholique. . .	8 avril 1884

MM.

	Date de leur nomination.
SAINT-RAYMOND, professeur à l'Institut catholique.	4 mai 1886
BRISAUD,  , professeur à la Faculté de droit.	29 juin 1886
L. DELOUME,  .	8 mars 1887
Joseph DE MALAFOSSE.	8 mars 1887
Le Dr CANDELON.	19 avril 1887
Clément SIPIÈRE,  .	19 avril 1887
ROMESTIN, architecte, inspecteur des travaux des monuments historiques.	3 janvier 1888
Le Baron DE BOUGLON.	16 avril 1889
MASSIP,  , bibliothécaire de la ville.	11 juin 1889
ROCHER, architecte.	11 juin 1889
DE REY-PAILHADE.	25 mars 1890
C. BARRIÈRE-FLAVY.	25 mars 1890
Félix RÉGNAULT,  .	22 avril 1890
Axel DUBOUL,  .	24 février 1891
THILLET,  , architecte du département.	10 mars 1891
LÉCRIVAIN,  , professeur à la Faculté des lettres.	24 mars 1891
JEANROY,  , professeur à la Faculté des lettres.	20 décembre 1893
Du BOURG.	20 décembre 1893

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

Le marquis DE SAINT-GÉNIEZ, au château de l'Ermitage, par Servian (Hérault).	7 décembre 1859
Elie ROSSIGNOL, à Montans, par Gaillac (Tarn).	30 mai 1860
H. SCHUERMANS, premier président de la Cour d'appel, à Liège (Belgique).	7 juillet 1868
CURIES-SEIMBRES, à Trie-sur-Baïse.	5 juillet 1870
DA SILVA, O.  , correspondant de l'Institut, architecte à Lisbonne.	19 décembre 1871
Fernand PAGÈS, à Banières (Tarn).	4 février 1872
Edmond CABIÉ,  , à Roqueserrière (Haute-Garonne).	15 mars 1872
H. REVOIL,  , architecte, correspondant de l'Institut, à Nîmes.	7 avril 1872
Le comte de MARSY, directeur de la <i>Société française d'archéologie</i> , à Compiègne.	7 janvier 1873
Baron DE RUBLE, rue Cambon, 43, à Paris.	23 juin 1874
CAZALIS DE FONDOUCE, à Montpellier.	7 décembre 1875
J.-F. BLADÉ,  , correspondant de l'Institut, à Agen.	23 mai 1877
CLÉMENT-SIMON,  , ancien magistrat, rue d'Assas, 7, à Paris.	15 juin 1877
A. COUGET, ancien magistrat, à Saint-Gaudens.	31 juillet 1877
Albert NIVEDUAB, à Alet (Aude).	28 mai 1878

MM.

	Date de leur nomination.
Vicomte DE GROUCHY, ✱, 29, avenue Montaigne, à Paris.	18 février 1879
D'HUGUES, ✱, ☞, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.	22 avril 1879
L'abbé BARBIER, directeur au petit séminaire de Pamiers.	23 décembre 1879
Jules ROLLAND, avocat, à Albi.	6 janvier 1880
Louis MAZENS, notaire, aux Graissès (Tarn).	6 janvier 1880
Achille LUCHAIRE, ☞, professeur à la Faculté des lettres de Paris.	29 juin 1880
PASQUIER, ☞, archiviste de l'Ariège, à Foix.	21 juin 1881
M ^r JULIEN-LAFERRIÈRE, ☞, évêque de Constantine.	21 juin 1881
PARFOURU, ☞, archiviste d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.	28 juin 1881
BERTHOMIEU, ✱, officier de marine en retraite, à Narbonne.	7 mars 1882
DUMAS DE RAULY, ☞, archiviste de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	28 mars 1882
L'abbé F. POTTIER, ☞, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	19 juin 1883
G. DE MONBRISON, château de Saint-Roch, par Auch (Tarn-et-Garonne).	19 juin 1883
L'abbé GRAULE, directeur de la maîtrise, à Albi (Tarn).	11 mars 1884
W. TUCKERT, à Boston (Massachusetts).	25 mars 1884
HOFFMANN, à Washington (Etats-Unis).	13 janvier 1885
BERNARD, peintre, à Bagnères-de-Luchon.	13 janvier 1885
Edouard FORESTIÉ, à Montauban.	27 janvier 1885
L'abbé CAU-DURBAN, ☞, curé à Castelnau-Durban (Ariège).	24 février 1885
ESPÉRANDIEU, ☞, capitaine d'infanterie, à Ajaccio (Corse).	26 mai 1885
H. PÉRAGALLO, ✱, capitaine d'artillerie, à Nîmes.	21 juillet 1885
L. DE NEUVILLE, à Livarot (Calvados).	15 février 1887
DE CRAZANNES, O. ✱, intendant militaire, à Paris, au Ministère de la guerre.	15 février 1887
DELORT, ✱, chef de bataillon du génie, à Bayonne.	15 février 1887
GRINDA, architecte, 67, cours Devillers, à Marseille.	15 février 1887
Léon GERMAIN, ☞, secrétaire perpétuel de l'Académie Stanislas, rue Héré, 26, à Nancy.	19 avril 1887
C ^{te} DE BERTIER-PINSAGUEL, château de Pinsaguel (Haute-Garonne).	19 avril 1887
Marcel DALY, ingénieur, sous-directeur de la <i>Revue générale d'architecture</i> , 51, rue des Écoles, à Paris.	12 juillet 1887
Gilbert GOUDIE, trésorier de la Société des antiquaires d'Ecosse, à Edimbourg.	6 mars 1888

MM.

	Date de leur nomination.
Louis FÉDIE, président de la Société des Arts et Sciences, à Carcassonne.	13 mars 1888
A. THOMAS,  , chargé de cours à la Sorbonne. . . .	5 février 1889
ROUILLARD,  , peintre, rue de Verneuil, 53, à Paris.	23 juillet 1889
NOGUIER, archiviste de la Société archéologique de Béziers.	23 juillet 1889
DE MÉLY, château du Mesnil, par Fervacques (Calvados).	10 décembre 1889
REY-LESCURE,  , à Montauban.	7 janvier 1890
E. TRAVERS, trésorier de la Société française d'archéologie, à Caen.	17 juin 1890
Baron DE BAYE au château de Baye (Marne).	8 juillet 1890
Henri de MONTÉGUT, château des Ombrais (Charente).	13 février 1891
Abel FERRÉ,  , à Martres-Tolosanes (Haute-Garonne).	26 avril 1891
VIALETTE (abbé), archiviste du diocèse de Rodez. . .	juin 1891
PONS, architecte diocésain de Rodez.	juin 1891
LEMPEREUR, archiviste de l'Aveyron, Rodez. . . .	juin 1891
HOYM DE MARIEN, capitaine au 157 ^e d'infanterie, à Lyon.	décembre 1891
Dom Antoine DU BOURG, à Ligugé (Vienne).	janvier 1892
Baron Alfred DE LOE, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles, 11, rue de Londres, à Bruxelles. .	mars 1892
Jules MOMMÉJA, à Monteils (Tarn-et-Garonne). . . .	mars 1892
Paul DE FONTENILLES, château des Auriols, par Villemur (Haute-Garonne).	mai 1892
GALABERT, curé à Aucamville (Tarn-et-Garonne)..	3 janvier 1893
SALABERT, chanoine honoraire, à Albi.	24 janvier 1893
MALE, professeur au lycée Louis-le-Grand, à Paris (Seine).	20 décembre 1893
MERSAN (abbé), à Soulan, vallée d'Aure (Basses-Pyrénées).	20 mars 1894

SOCIÉTÉS AVEC LESQUELLES ON FAIT ÉCHANGE DE PUBLICATIONS

FRANCE ET ALGÉRIE.

- AGEN (*Société d'agriculture, sciences et arts d'*) — Lot-et-Garonne.
ALAIS (*Société scientifique et littéraire d'*) — Gard.
ALBI (*Revue historique du département du Tarn*).
ALPES (BASSES-) (*Société scientifique et littéraire des*) — Digne.
ALPES (HAUTES-) (*Société d'études des*) — Gap.
ALPES-MARITIMES (*Société des lettres, sciences et arts*) — Nice.
AMIENS (*Académie des sciences et lettres d'*) — Somme.
ANGERS (*Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'*) — Maine-et-Loire.
ANNECY (*Société florimontane d'*) — Savoie.
ARIÈGE (*Société des sciences, des lettres et arts de l'*) — Foix.
ARRAS (*Commission départementale du Pas-de-Calais*).
AUCH (*Revue historique de Gascogne*).
AVEYRON (*Société des lettres, sciences et arts de l'*) — Rodez.
BAGNÈRES-DE-BIGORNE (*Bulletin de la Société Ramond*).
BELFORT (*Société belfortaine d'émulation*).
BESANÇON (*Académie des sciences, lettres et arts de*) — Doubs.
BÉZIERS (*Société archéologique de*) — Hérault.
BORDEAUX (*Société archéologique de*) — Gironde.
BOULOGNE-SUR-MER (*Société académique de*) — Pas-de-Calais.
BOURGES (*Société des antiquaires du Centre*) — Cher.
BOURGES (*Société littéraire, artistique et scientifique du Cher*).
BREST (*Société académique de*) — Finistère.
CARCASSONNE (*Société des arts et sciences de*) — Aude.
CHALON-SUR-SAÔNE (*Société archéologique de*) — Saône-et-Loire.
CHAMBÉRY (*Académie des sciences, lettres et arts de*) — Savoie.
CHAMBÉRY (*Société savoisienne d'histoire et d'archéologie de*) — Savoie.
CHARENTE (*Société archéologique de la*) — Angoulême.
CHATEAU-THIERRY (*Société historique de*) — Aisne.
COMMINGES (*Société des études du*) — Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
COMPIÈGNE (*Société historique de*) — Oise.
CONSTANTINE (*Société archéologique de*) — Algérie.
CORRÈZE (*Société historique et archéologique de la*) — Brive.
CÔTE-D'OR (*Commission des antiquités de la*) — Dijon.
CÔTE-D'OR (*Société d'archéologie, d'histoire et de littérature*) — Beaune.
CÔTES-DU-NORD (*Société d'émulation des*) — Saint-Brieuc.
CREUSE (*Société des sciences et d'archéologie de la*) — Guéret.
DAX (*Société de Borda*) — Landes.
DEUX-SÈVRES (*Société de statistique des*) — Niort.
DOUBS (*Société d'émulation du*) — Besançon.
DRÔME (*Société d'archéologie de la*) — Valence.

- EURE (*Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'*) — Evreux.
HAVRE (*Société nationale havraise du*) — Seine-Inférieure.
HIPPONE (*Académie d'*) — Algérie.
ILLE-ET-VILAINE (*Société archéologique de*) — Rennes.
ISÈRE (*Académie Delphinale*) — (Grenoble).
LAON (*Société archéologique de*) — Aisne.
LILLE (*Société des sciences, agriculture et arts de*) — Nord.
LIMOUSIN (*Société archéologique du*) — Limoges.
LOT (*Société des études du*) — Cahors.
LORRAINE (*Société archéologique de*) — Nancy (Meurthe-et-Moselle).
LOZÈRE (*Société d'agriculture de la*) — Mende.
LYON (*Académie des sciences, belles-lettres et arts de*) — Rhône.
LYON (*Société littéraire, historique et archéologique de*) — Rhône.
MACON (*Académie de*) — Saône-et-Loire.
MANCHE (*Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire de la*) — Saint-Lô.
MANS (LE) (*Revue historique et archéologique du Maine*) — Sarthe.
MARNE (*Société d'agriculture de la*) — Châlons.
MARSEILLE (*Société de statistique de*) — Bouches-du-Rhône.
MONTAUBAN (*Société archéologique de Tarn-et-Garonne*).
MONTAUBAN (*Société des sciences, agriculture et belles-lettres*) — Tarn-et-Garonne.
MONTPELLIER (*Société archéologique de*) — Hérault.
MONTPELLIER (*Académie des sciences et lettres de*) — Hérault.
MORBIHAN (*Société polymathique du*) — Vannes.
MORINIE (*Société des antiquaires de la*) — Saint-Omer (Pas-de-Calais).
NANTES (*Société archéologique de*) — Loire-Inférieure.
NARBONNE (*Commission archéologique de*) — Aude.
NEVERS (*Société nivernaise*) — Nièvre.
NIMES (*Académie de*) — Gard.
NORD (*Société des sciences, agriculture du*) — Douai.
NORD (*Société archéologique du*) — Avesnes.
NORMANDIE (*Société des antiquaires de*) — Caen (Calvados).
OISE (*Société d'archéologie, sciences et arts de l'*) — Beauvais.
ORLÉANAIS (*Société d'archéologie de l'*) — Orléans (Loiret).
ORNE (*Société historique et archéologique de l'*) — Alençon.
OUEST (*Société des antiquaires de l'*) — Poitiers (Vienne).
PARIS (*Société française de numismatique et d'archéologie*).
PARIS (*Société des antiquaires de France*).
PARIS (*Société des amis des monuments parisiens*).
PÉRIGORD (*Société historique et archéologique du*) — Périgueux (Dordogne).
PICARDIE (*Société des antiquaires de la*) — Amiens (Somme).
PONT-A-MOUSSON (*Académie de*) — Meurthe-et-Moselle.
PUY (*Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du*) — Haute-Loire.
PYRÉNÉES (BASSES-) (*Société des sciences, lettres et arts des*) — Pau.
PYRÉNÉES-ORIENTALES (*Société agricole, scientifique et littéraire*) — Perpignan.
RAMBOUILLET (*Société archéologique de*) — Seine-et-Oise.
REIMS (*Académie de*) — Marne.

RHÔNE (*Société académique d'architecture du*) — Lyon.
 ROCHECHOUART (*Société des amis des sciences et arts de*) — Haute-Vienne.
 ROCHELLE (LA) (*Académie de*) — Charente-Inférieure.
 ROMANS (*Bulletin d'histoire et d'archéologie*) — Drôme.
 SAINT-QUENTIN (*Société archéologique de*) — Aisne.
 SAINTONGE ET AUNIS (*Société des archives historiques*) — Saintes (Charente-Inférieure).
 SAÔNE-ET-LOIRE (*Société éduenne de*) — Autun.
 SENS (*Société archéologique de*) — Yonne.
 SOISSONS (*Société archéologique, scientifique et historique*) — Aisne.
 TOULOUSE (*Académie des jeux Floraux*).
 TOULOUSE (*Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*).
 TOULOUSE (*Académie de législation*).
 TOULOUSE (*Société de médecine, chirurgie et pharmacie*).
 TOULOUSE (*Société d'agriculture*).
 TOULOUSE (*Société de géographie*).
 TOULOUSE (*Société académique franco-hispano-portugaise*).
 TOULOUSE (*Société d'histoire naturelle*).
 TOURAINÉ (*Société archéologique de la*) — Tours (Indre-et-Loire).
 VAR (*Académie du*) — Toulon.
 VAR (*Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du*) — Draguignan.
 VAR (*Société des études scientifiques et archéologiques*) — Draguignan.
 VAUCLUSE (*Mémoires de l'Académie de*) — Avignon.
 VENDÔME (*Société archéologique, scientifique et littéraire de*) — Loir-et-Cher.
 VESOUL (*Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*).
 VOSGES (*Société d'émulation des*) — Epinal.
 YONNE (*Société des sciences historiques et naturelles de l'*) — Auxerre.

ÉTRANGER.

Allemagne.

IÉNA (*Verein für Thüringische Geschichtse und Albertumskunde*) — Saxe-Weimar).

Alsace-Lorraine.

METZ (*Académie de*).

Autriche-Hongrie.

AGRAM (*Bulletino di società archeologica croata*) — Croatie.
 SPALATO (*Bulletino di archeologia e storia Dalmata*) — Dalmatie.

Etats-Unis d'Amérique.

DAVENPORT (*Academy*).
 WASHINGTON (*Smithsonian institution*).
 WASHINGTON (*Bureau of ethnology*).
 WASHINGTON (*Anthropological institution*).

Angleterre.

LONDRES (*Royal archæological Institute of Great Britain*).

LONDRES (*Royal Institution of Great Britain*).

EDIMBOURG (*Société des antiquaires d'Ecosse*).

Belgique.

ANVERS (*Académie d'archéologie de Belgique*).

BRUXELLES (*Société d'archéologie de*) — Bruxelles.

BRUXELLES (*Académie royale de Belgique*).

BRUXELLES (*Commission royale d'art et d'archéologie*).

BRUXELLES (*Société royale de numismatique belge*).

CHARLEROI (*Société paléontologique et archéologique de*).

LIÈGE (*Société libre d'émulation de*).

LIÈGE (*Institut archéologique liégeois*).

NAMUR (*Société archéologique de*).

NIVELLES (*Société archéologique de*).

Danemark.

COPENHAGUE (*Société royale des antiquaires du Nord*).

Egypte.

LE CAIRE (*Institut Egyptien*).

Espagne.

MADRID (*Real academia de la historia*).

Italie.

MODÈNE (*Académie royale des lettres et arts*).

CAMERINO (*Buletino di numismatica e sfragistica*).

ROME (*Accademia des Lyncei*).

NAPLES (*Accademia di archeologia, lettere e belle arti*).

Portugal.

LISBONNE (*Accademia real dos sciencias de*).

LISBONNE (*Real associacao dos architectos e archeologos*).

Russie.

SAINT-PÉTERSBOURG (*Commission Impériale archéologique de Russie*).

MOSCOU (*Société Impériale archéologique*).

Suisse.

GENÈVE (*Société d'histoire et d'archéologie de*).

ANNÉE ACADÉMIQUE 1893-1894

Séance de rentrée du 28 novembre 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. l'abbé DOUAIS fait hommage à la Société de deux mémoires ayant pour titre : *Une charte originale de Conques, des premières années du onzième siècle*, et *Un nouvel écrit de Bernard Gui : le Synodal de Lodève (1325-1326)*, accompagné du *Libellus de articulis fidei*, du même.

M. le baron DE BOUGLON offre le volume qu'il vient de publier : *Les reclus de Toulouse sous la Terreur*.

La Société reçoit encore en hommage des auteurs : *Les plaques de foyer*, par M. le baron de Rivières; *Essai sur l'unification internationale de l'heure*, par M. de Rey-Pailhade, et *Sur une mère d'astrolabe arabe du XIII^e siècle (609 de l'hégire) portant un calendrier perpétuel avec correspondance musulmane et chrétienne*, par MM. Sauvaire, correspondant de l'Institut, et J. de Rey-Pailhade.

M. DELOUME dépose sur le bureau de la Société, au nom de sir John Evans, trois brochures à lui remises lors de la visite du savant archéologue anglais au musée Saint-Raymond.

M. BARRIÈRE-FLAVY rappelle, au nom de M. de Marien, qu'il serait intéressant de rechercher les dessins des anciens monuments de Toulouse, notamment de Saint-Sernin, dûs au crayon de M. de Solages et appartenant à M. de Celery d'Allens.

M. DELOUME annonce que toutes les formalités de la vente des collections de la Société à la Ville sont définitivement remplies, et que la première annuité sera payable à dater du 1^{er} janvier 1894. Il ajoute que M. le Maire maintiendra au budget la subvention annuelle de 800 francs.

M. l'abbé DOUAIS, appelé par l'ordre du jour, lit une notice sur la reconstitution de Villaudric au quinzième siècle (8 octobre 1470) :

« L'histoire écrite de la plupart de nos communes ne remonte guère plus

haut que le seizième siècle : une simple mention dans les chartes après le dixième siècle, c'est, le plus souvent, tout ce qu'elle fournit. La guerre contre les albigeois a eu principalement pour champ de bataille la vicomté de Carcassonne et de Béziers, et la partie sud du comté de Toulouse : elle ne s'est pas étendue à toute la province qui allait s'appeler le Languedoc, de telle sorte que les récits de ce grand et capital événement pour l'histoire du Midi, l'*Histoire* de Pierre de Vaux-Cernay, la *Chanson* et la *Chronique* de Guillaume de Puilaurens ne nous font connaître que les places et châteaux sous les murs desquels les armées en vinrent aux mains. Au contraire, les Anglais, pendant la guerre de Cent ans, qui pénétrèrent dans le Quercy, le Rouergue et le haut Languedoc, ne portèrent point leurs armes au sud de Toulouse, ni même à Toulouse : et c'est ainsi que les monographies communales, pour l'ancien Languedoc, n'ont que des glanures à recueillir dans l'histoire de ces grands faits. Il est vrai que beaucoup, parmi les communautés du pays de droit écrit, reçurent de leur seigneur, après 1250 environ, une charte de coutume, fruit d'une longue expérience ; et de telles pièces, il faut le reconnaître, sont la base même de nos institutions communales. Pour le Lot-et-Garonne, beaucoup de ces chartes ont été publiées par notre confrère M. Bladé, correspondant de l'Institut, et par M. Rébouis ; pour le Tarn-et-Garonne, leur récolement a été fait par M. l'abbé Pottier, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, et membre correspondant de la nôtre ; M. Cabié, membre correspondant aussi, a publié quelques chartes de coutume de la Gascogne toulousaine, et M. Pasquier en a donné quelques-unes de l'Ariège. Mais, il faut l'avouer, pour la Haute-Garonne et le Tarn, il reste beaucoup à faire encore ; pour l'Aude, l'Hérault et l'Aveyron, tout est encore à faire ou à peu près. Deux de nos collègues, M. Brissaud, professeur à la Faculté de droit, M. Pasquier, archiviste de l'Ariège et membre correspondant, pensent à un travail d'ensemble qui faciliterait les comparaisons, ici nécessaires, et je fais des vœux pour que leur projet se réalise avant longtemps. En attendant, j'ai l'honneur de présenter à la Société la coutume concédée à Villaudric par Amalric de Senerges, prieur de la Daurade, le 8 octobre 1470. En disant présenter, je me sers d'une expression trop ambitieuse et légèrement fautive ; car elle laisse entendre que j'ai en mains l'original, ou tout au moins une bonne copie de l'original, partant le texte de la coutume dans sa teneur authentique. Or je n'ai que la traduction du latin en français qui en fut faite, le 22 mars 1699, par Pierre Saint-Plancard et Thomas de Foucaud, « docteurs et advocats en la Cour, » sur « la grossoie d'icelle en lettre fort antienne, qui nous a esté mise es mains par les consuls dud. lieu de Villaudric et par eux retiré[el], » dirent-ils dans leur attestation. Encore n'ai-je qu'une copie contemporaine à la vérité de cette traduction. Je me corrige donc ; je signale simplement cette coutume, d'autant qu'elle fut retenue par

le notaire Berugier ou Beringuier-Barravi, dont les registres se retrouveront peut-être. Du moins, si le texte de la traduction française, que M^{me} de Pons m'a fait l'honneur de me communiquer, n'a pas, comme tel, une valeur reconnue et ne peut servir pour une édition bien établie, le fonds doit être retenu comme solide et historique. C'est donc à lui que je me tiens; ce sont les faits rapportés par cette pièce que je me borne à relever.

I

» D'abord, le préambule nous apporte un fait intéressant, qui, à la vérité, jette une lueur sombre sur l'histoire de Villaudric, mais explique la date tardive de cette coutume.

» Il nous apprend que le lieu de Villaudric, si frais, fertile et d'une habitation délicieuse avec ses horizons mamelonnés et tranquilles, était, « à cause des guerres et mortalités advenu herme et depublé. » Quelles étaient ces « guerres » et « mortalités ? » On pense, malgré soi, à la guerre des Anglais qui, avec le prince Noir, occupèrent Montauban, et à ses suites, car elle amena la rivalité et la division de Bourgogne et d'Armagnac, et fit de la France, jusqu'au milieu du quinzième siècle, une terre exposée, sinon ouverte à tous les coups, sans compter que Villaudric, se trouvant sur la lisière du pays occupé par les belligérants, fut journellement en butte aux incursions successives des Français et des Anglais. Il n'y eut pas, d'ailleurs, d'autre guerre capable, je ne dis pas de disperser un moment tous les habitants d'une commune, mais d'empêcher, pendant une période assez longue, une communauté de se reconstituer. A Villaudric, la mortalité s'ajouta à la guerre. La dernière grande mortalité signalée par Dom Vaissète est de l'année 1414 (1). La guerre se continua longtemps encore : les Anglais occupant la Guyenne et menaçant le Languedoc, il n'était que prudent, pour les anciens habitants de Villaudric, dispersés au commencement du quinzième siècle, ou plus tard n'importe, de ne pas rentrer dans un lieu peu sûr et rendu malsain par l'épidémie. Cependant, la sécurité revint peu à peu. Le règne de Charles VII conjura le danger national. Les Anglais ne trouvèrent bientôt de refuge que dans quelques places du littoral océanique. Avec Louis XI, qui, en 1470, régnait depuis neuf ans déjà, la France, rendue à elle-même, reprit le cours de sa glorieuse et forte destinée, et les communautés dispersées se reconstituèrent. Villaudric en offre un exemple, peut même, jusqu'à un certain point, servir de type : car les faits de ce genre sont peu connus et probablement très rares; Dom Vaissète n'en signale pas un seul.

(1) *Hist. gén. de Languedoc*, IX, 1024. Ed. Privat.

« Villaudric, longtemps inhabitable, avait vu revenir peu à peu, cependant, les anciens propriétaires de la terre comprise dans les limites de son territoire. En 1470, ils se nommaient Antoine Alègre, Bernard Merlay, Jean Bigouse, Pierre Bigouse, Jean Audié, Raymond Galle, Estève de Podier surnommé Guerre, Aymeric Panissier, Jean Dupuy dit Martinet, Guillem Ricard, Pierre Dupuy dit Filhiol, Robert Pons, Antoine Pons, Guillem Galle, Pierre Dupuy le jenne, Guillem Pons, Guillem Bigouse, Jean Jeannat, Hugues Boyssonies, Jean Ruffel, Antoine Solier, Jean Bellouguette, Barthélemy Fourmant, Aymeric Bernies, Raymond Ribet, Arnaud Falguière, Raymond Falguière fils, Barthélemy Falguière, Géraud Lestange. Ces « nouveaux habitants dudit lieu de Villaudric, » ainsi qualifiés dans le préambule de la pièce, s'élevaient au chiffre de vingt-neuf. Chaque nom représentait, sans doute, un feu, sinon une famille, puisque le même nom revient plusieurs fois : Galle, deux fois; Dupuy, deux fois; Pons, trois fois; Falguière, trois fois; Bigouse, trois fois; ce qui ferait descendre au chiffre de vingt et un le nombre des familles qui formèrent la première souche du Villaudric des siècles suivants.

« Pour se constituer en communauté, les « nouveaux habitants de Villaudric » devaient se mettre sous une loi consentie qui constituerait leur autonomie et les distinguerait au milieu des nombreuses communes situées entre la Garonne et le Tarn. Ils ne pouvaient obtenir cet avantage que du seigneur du lieu : car les malheurs de Villaudric n'avaient pas fait s'évanouir le droit éminent contre lequel la prescription ne prévalait point. Or, le seigneur du lieu était le prieur de la Daurade. En 1470, c'était Amalric de Senerges qui remplissait et occupait dans ce monastère la charge de prieur depuis près de vingt ans, puisqu'il en avait été revêtu à la date du 5 juillet 1449. Il paraît avoir été un homme distingué et plein de zèle. Il se donna tous les soins possibles pour développer la vie de son monastère et étendre son influence au dehors. Par exemple, il demanda et obtint de l'archevêque de Toulouse, alors le célèbre Bernard de Rosergue, la reconstitution de la confrérie de la Conception Notre-Dame, qui, à partir de ce moment, occupa une si grande place dans la pensée toulousaine. Probablement il ne fut pas étranger au projet de la fresque de 1454, découverte dernièrement à la Dalbade (1) : il venait de présenter au choix de l'archevêque le curé de cette église, dont il était le patron, comme prieur de la Daurade, et dont il avait la haute direction. En 1465, le monastère ayant été dévoré en grande partie par le feu, il eut assez d'activité et de ressources pour réparer les pertes, et même il mit sur un bon pied le monastère appauvri depuis longtemps : il pourvut en tout point à la subsistance des religieux. Quelques auteurs, les auteurs du *Gallia* entre autres, font de lui l'évêque

(1) Voy. *Bulletin* de l'année 1891, p. 109 et suiv.

qui, sous le nom d'Amalric, prit, en 1479, le diocèse de Vaison (1). Ils n'ont pas été contredits, que je sache.

» A un homme d'une intelligence aussi large ne pouvait venir l'idée d'opposer un refus à la requête d'ailleurs si juste des nouveaux habitants de Villaudric. Ils demandaient simplement que les coutumes anciennes fussent remises en vigueur : les coutumes anciennes, c'est-à-dire celles sous le bénéfice desquelles ce lieu s'administrait avant la dispersion des habitants. Deux avantages appuyaient cette requête : d'abord, par l'octroi des coutumes, la communauté se reconstituait; ensuite, sa population s'accroîtrait; comme le dit notre traduction, le lieu de Villaudric serait par là « *reduit à perfection*, mieux édifié et plus abondamment publié. » Un tel langage, fidèle sans aucun doute, nous permet de saisir sur le vif, je ne dis pas simplement l'importance d'une coutume pour toute commune de droit écrit, mais encore sa nécessité. Sans elle, on avait une agglomération d'habitants et rien de plus; avec elle et par elle, le consulat était constitué et la vie commençait à circuler dans le corps municipal. Telle était la force, la puissance, la vertu de la coutume. Il nous reste maintenant à voir les articles qui composèrent la coutume de Villaudric, sorte de statut organique qui désormais fit loi pour ce lieu.

II

» La coutume de Villaudric comprit vingt-deux articles :

» Art. 1^{er}. Il y aura quatre consuls, dont deux seront du lieu ou bourg de Villaudric et deux des « *métairies lointaines*. » Ils seront renouvelables par moitié chaque année, l'un du bourg, l'autre des métairies, et seront présentés et élus par les quatre consuls anciens et « *l'université dudit lieu*; » le prieur de la Daurade ou son bayle les approuvera et les instituera par deux chaque année, le jour de saint Julien martyr, patron de l'église dudit lieu (saint Julien de Brioude, 28 août).

» Art. 2. Les consuls seront juges dans toutes les causes criminelles du lieu de Villaudric avec le bayle dudit lieu pour et au nom du prieur de la Daurade, seigneur dudit lieu; ils auront un assesseur qu'ils tiendront à leurs propres dépens; les amendes et confiscations seront dudit prieur.

» Art. 3. Les consuls auront la garde des fruits et mettront des gardiens chaque année de la volonté et consentement dudit prieur; lesquels gardiens jureront entre les mains du prieur ou son bayle et des consuls « *de bien et fidèlement se comporter à l'office de lad. garde*. » Ledit prieur prend le quart de la taille, l'église le dixième et les consuls le reste.

(1) *Gallia christ.*, XIII, 109, 110. Alt. editio.

« Art. 4. Les consuls, conjointement avec le bayle, pour et au nom dudit prieur, auront la connaissance des tailles, hosolles et lende.

« Art. 5. Le château ou fort dudit lieu de Villaudric, actuellement ruiné et jusqu'à ce jour dudit prieur, appartiendra désormais aux « habitans et particuliers dudit lieu de Villaudric, » à la charge pour eux de le mettre et tenir en état à leurs frais et dépens, d'y tenir bonne garde « de nuit et de jour au temps de guerre et nécessité ; » les consuls auront la garde des clefs du château, réserve faite de la maison ancienne sise sous le fort et de ses dépendances « pour faire la cuisine et autres choses nécessaires, » qui restent aud. prieur. Si l'enceinte est trop étroite pour recevoir les habitants dudit lieu « qui sont de present ou seront cy après, » ils pourront l'étendre et l'élargir sans la permission dudit prieur, à la charge toujours pour eux de la tenir, ainsi que le fort, en bon et parfait état.

« Art. 6. Quiconque aura dans l'enceinte dud. fort de present ou à l'avenir un terrain ou des terrains pour bâtir, payera pour chacun d'eux audit prieur un demi tolza à la fête de saint Julien (28 août).

« Art. 7. Chaque habitant faisant residence audit lieu de Villaudric ou y tenant maison, payera audit prieur chaque année, à la fête de Noël, deux poules.

« Art. 8. Quiconque voudra se rendre habitant dudit lieu de Villaudric et y établir son domicile, recevra un terrain de huit brasses de long et quatre de large pour y bâtir une maison, et une quarte de terre pour en faire la basse-cour, à la charge de payer au prieur, le jour de saint Julien, pour la maison trois deniers tolza d'oblie, et autant pour le jardin. Pour les terres que les feudataires prendront à nouveau à fief ou amphithéose perpétuelle, ils payeront chaque année au prieur, à la fête de saint Julien, trois deniers tolzas pour chaque cartonnade de terre, la dixième gerbe ou la dixième partie des fruits.

« Art. 9. La forge dudit lieu sera des consuls ; sinon, chaque forgeron qui y habitera payera pour sa forge audit prieur, à la fête de saint Julien, cinq sous tolzas et une paire de poules.

« Art. 10. Les consuls pourront instituer et tenir un sergent dudit lieu.

« Art. 11. Ledit prieur et ses successeurs pourront chaque année prendre un habitant dudit lieu et l'instituer et créer bayle.

« Art. 12. Tout habitant dudit lieu condamné pour dettes sera tenu de satisfaire son créancier dans les quinze jours qui suivront la sentence, sinon il sera tenu pour la justice à cinq sous tournois ; si quelqu'un se plaint injustement d'un autre, il sera de même tenu à cinq sous tournois pour la justice.

« Art. 13. Tout habitant de Villaudric pourra cuire son pain, pour lui et sa famille, dans sa propre maison ; sinon, il le fera cuire au four public, qui doit être dudit prieur.

» Art. 14. Le bayle dudit lieu ne doit appréhender au corps homme ni femme fournissant caution suffisante suivant la qualité du crime, ou soutenu et cautionné par les consuls, à moins que le crime ne soit tellement énorme que le coupable ne puisse être rendu même avec caution; le prieur ou son bayle ne peut conduire le coupable hors dudit lieu, ni en faire justice si les jurats dudit lieu le veulent soutenir. Mais les consuls et bayle connaîtront du crime, et le bayle sera tenu d'exécuter la sentence rendue.

» Art. 15. Celui qui tirera un couteau contre un autre, sans toutefois le frapper, sera tenu de payer audit prieur trente sous pour droit de justice; s'il le frappe sans le tuer, soixante sous tournois, moyennant satisfaction donnée à l'intéressé, à la connaissance des consuls et jurats et bayle dud. Villaudric.

» Art. 16. Tout homme ou femme pris en flagrant délit d'adultère payera soixante sous audit prieur.

» Art. 17. Les voleurs, faussaires et homicides seront détenus à la volonté dudit sieur prieur.

» Art. 18. Ledit prieur et couvent de la Daurade a octroyé et octroie aux habitants dud. lieu de Villaudric présents et à venir les pâturages, coupes, herbes, feuillages, eaux et exploits pour leur bétail, et pour édifier leurs maisons, moyennant la bonne foi, par toutes les terres et seigneurie dudit lieu de Villaudric, librement sans porter dommage; et le prieur ou ses successeurs ne pourront y tenir cabanes pour nourrissement de vaches et juments après qu'il y aura vingt ou trente maisons habitées; et les habitants dudit lieu de Villaudric seront quites de tous autres droits envers le prieur qui ne pourra imposer aucun autre droit de domination sur la ville de Villaudric.

» Art. 19. Tous testaments et dernière volonté seront permanens et établis pour toujours et à jamais; si un habitant dudit lieu meurt *intestat*, son argent, terres et biens passeront à ses enfants s'il en a, et la femme y aura tous ses droits et raisons; s'il n'a pas d'enfants, ils iront à ses parents plus proches, et, à défauts de tous parents, au prieur de la Daurade par droit de haut domaine.

» Art. 20. Tout habitant dudit lieu, ayant payé ses dettes, sera libre d'aller en quelque part qu'il voudra; et le prieur et consuls doivent pourvoir pour une journée celui qui s'en ira.

» Art. 21. Il est loisible à tous habitants dudit lieu de chasser lapins et perdrix chacun en ses terres sans obligation d'aucune sorte envers le prieur seigneur du lieu.

» Art. 22. Ceux qui couperont du bois pour vendre dans le bois dudit prieur seront tenus de payer audit prieur une obole tolza pour chaque jour qu'ils couperont.

» Je n'ai pas à rechercher si le quantum des droits énoncés dans la coutume de Villaudric était rigoureusement exigible ou simplement limitatif ; ce serait entrer dans la discussion d'une théorie générale, qu'il serait hors de propos d'aborder ici.

» Je ferai observer simplement que cette coutume, comme il est dit dans le préambule, reproduisait une coutume antérieure, ancienne. Mais, en même temps, on le voit aussi par le résumé qui vient d'en être présenté, elle s'adaptait parfaitement à la situation actuelle de Villaudric. Il faut relever surtout la concession des terrains de construction dans l'intérieur de l'enceinte. En comptant la brassée à 1^m,62, évaluation acceptée, les nouveaux habitants recevaient, pour y construire leur maison, un terrain mesurant 13 mètres en longueur et 4^m,50 en largeur, sans compter la basse-cour, désignée dans notre pièce par le mot roman *ayrol*. Il convient de noter ensuite l'abandon des pâturages fait en leur faveur, la faculté laissée à chacun de cuire son pain, la facilité pour chacun, moyennant une très modeste rétribution, de faire des coupes de bois. Ces dispositions tendaient vers un même but : repeupler Villaudric, y appeler de nouveaux habitants.

» On ne peut passer sous silence la cession du château aux consuls ; le prieur de la Daurade ne conserva qu'un pied à terre, si je puis dire. Son acceptation, vu l'état du fort, était onéreuse, c'est vrai, puisque les consuls devaient le mettre en état et prendre à leur charge sa garde et les frais d'entretien. Je crois cependant que cet article ne laisse pas d'être remarquable, pour deux motifs : si la date de 1470 ne marque pas le dernier déclin du moyen âge, il touche toutefois à sa fin ; l'esprit de la vieille féodalité s'énervé, l'histoire marche à grands pas vers les grandes unités politiques. Concomitamment les communes se raffermissent et tendent de plus en plus vers une autonomie réelle bien que dépendante ; elles prennent le gouvernement et la direction des populations rurales ; elles ne se refusent pas à assumer l'honorable responsabilité de la défense armée. Leur dépendance à l'égard du seigneur ne sera bientôt plus que territoriale ou domaniale. Sans doute, si le prieur de la Daurade renonça au château de Villaudric, ce fut peut-être par défaut de ressources : la dépense l'effraya. Mais, trois siècles plus tôt, une telle considération n'eût pas pesé d'un aussi grand poids dans la balance. Au quinzième siècle, l'argent fut un des grands facteurs de l'histoire. Les nouveaux consuls de Villaudric, pleins de confiance dans l'avenir, acceptèrent la charge pour avoir un peu plus d'indépendance.

» D'ailleurs, la coutume, libérale en ce point, leur accordait la connaissance des causes en justice, même au criminel ; ils jugeaient avec le bayle. Et les habitants n'avaient pas à se plaindre : plus heureux que les Français du dix-neuvième siècle, ils échappaient, moyennant caution, à la prison préventive.

» Enfin, on remarquera le petit nombre d'obligations contenues dans cette

coutume. Les Anglais ont pour principe de faire le moins de lois possibles afin de les mieux observer. Les nouveaux habitants de Villandric ne furent soumis qu'à une législation douce et respectueuse de leur liberté dans une très large mesure.

» Je rappelle que la reconstitution de cette commune après la guerre des Anglais se présente comme un fait rare et, dès lors, typique. Si donc on se demande comment on s'y prit alors pour rendre la vie aux communes disparues dans la tourmente, on répondra que le quinzième siècle eut confiance dans deux moyens : la cession de la terre et l'octroi de la liberté municipale. »

M. Bladé, membre correspondant, fait ressortir l'importance de ce document qui ne renferme pas seulement des coutumes, mais encore un véritable code pénal, rédigé en vue de s'opposer aux empiètements du seigneur.

M. le baron DE RIVIÈRES donne lecture de la note suivante qu'il a copiée dans un registre manuscrit conservé à la sacristie de l'église de Castelnaud de Montmiral (Tarn) et sauvé, à l'époque de la Révolution, de la destruction, par M. Plantié, ancien trésorier de la fabrique. Il y a copié diverses notices intéressantes, entre autres celle qui fait l'objet de la présente lecture et celle qu'il lira, dans une séance ultérieure, sur le *Montement de la Vierge Marie* le jour de la fête de l'Assomption.

« *Trouble arrivé dans la ville de Montmiral, le 10^e août de l'année 1789, et dans tout le royaume de France à la même heure.*

» Le dixième août mil sept cent quatre-vingt-neuf, vers les sept heures du matin, la Révolution française s'ouvrit par un trouble général dans toute la France, par les hordes de la philosophie qui était souveraine autour du trône de Louis XVI, roi de France et de Navarre, parce que le Roi avoit assemblé les Etats généraux pour délibérer sur une question qu'il avoit mise en avant, et dès lors lesdits Etats généraux s'érigèrent en assemblée nationale, laquelle se donna pouvoir de faire les lois, abolit les anciennes, et le Roi lui fut soumis.

» Et ledit jour dix août mil sept cent quatre-vingt-neuf, à sept heures du matin, un homme de cette ville nommé Salvagnac dit Terral, étant parti pour aller à Lisle et étant à Barat (1), il en revint tout effrayé sur son cheval et au galop, en disant que des ennemis nommés *brigands*, qui auparavant la terreur fesoit dire partout qu'ils exsistoient et qu'ils fesoient de grands ravages dans plusieurs endroits, étoit audit lieu de Barat et venoient à Mont-

(1) Barat, lieu aux environs de Lisle d'Albi.

miral, alors toute la population de la présente ville et de la campagne s'assembla au son des clochers de cette église et de celles de toutes les paroisses et des tambours, et s'en alla portant des fusils, des baches, des faux et autres instruments une partie vers ledit lieu de Barat, une autre partie vers la forêt de Broze et l'autre partie aux environs de ce lieu, et n'ayant trouvé personne si ce n'est les habitants des communes voisines qui s'étoient réunis pour le même objet, alors notre troupe se retira en reconnaissant la fausseté de l'alarme qui s'étoit généralement répandue à ce sujet. M. Boudet aîné et Jean Plantié aîné, féodiste, étant consuls, étoit à la tête de la troupe et dirigeaient sa marche; M. Albergne, curé, avoit ordonné de sonner les cloches, et on sut bientôt après que c'étoit une épouvante générale dans toute la France et que c'est par l'ordre de Dieu que toutes choses arrivent, que l'état des empires est changé en un moment, et qu'il les dispose comme il lui plaît. PLANTIÉ, marguillier. »

(Manuscrit Plantié, grand registre de l'œuvre de l'église paroissiale de Castelnaud de Montmiral. Ce récit est écrit de la main de Jean Plantié.)

M. Bladé, qui a connu des témoins oculaires de l'*Année de la Peur*, dit qu'on a parlé bien souvent d'invasions de brigands avant le 10 août. Il ajoute qu'à Lectoure, sous l'influence de la littérature de l'époque, il s'étoit formé une société de brigandage composée de plusieurs officiers à la demi-solde : leur chef étoit le lieutenant de gendarmerie.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau le premier fascicule de l'*Album des monuments et de l'art ancien du Midi*, qui a été, dit-il, fort goûté des premiers souscripteurs. Il donne lecture d'une notice due à M. E. Jolibois, ancien archiviste du Tarn, sur le château de Monestiès; elle paraîtra dans le deuxième fascicule.

M. le baron DE RIVIÈRES donne à ce sujet quelques détails sur les réparations successives faites à ce bâtiment et rappelle qu'on voit avec intérêt, dans la chapelle, un magnifique heurtoir aux armes de Louis d'Amboise.

Séance du 5 décembre 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. l'abbé Barbier, membre correspondant, une brochure intitulée : *L'abbaye de Combelongue en Couserans en 1680*, extrait de la *Revue de Comminges*.

M. le comte DE MONTSABERT, au nom de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, lit une note sur trois Grenadins dans la seconde moitié du seizième siècle.

Grâce aux minutes notariées, M. Galabert a pu faire revivre deux personnages du seizième siècle, un peu oubliés, et marquer d'une façon sûre leur origine; le troisième lui est connu par ses ouvrages, qui naguère étaient mentionnés dans les catalogues des bouquinistes parisiens.

I

« Dominique du Gabre, né à Grenade, devint, par la faveur du cardinal de Tournon, aumônier du roi, ambassadeur à Venise; homme d'esprit, il se lia d'amitié avec le baron de Fourquevaux; il fut évêque de Lodève de 1547 à 1557. Son père avait trouvé la fortune au greffe de la ville et vignerie de Toulouse. De ses neveux, un seul, Raymond, sieur de la Roquette, fut, en qualité de noble, écuyer de la compagnie de Montluc en 1569, et testa à Saluces en Piémont le 7 août 1581; le second, appelé Dominique, comme son oncle, fut docteur en droit, testa et mourut en 1569; le troisième, Salvat, prit le bonnet de docteur en 1579; il remplit les fonctions de lieutenant du juge de Verdun au siège de Grenade; il était syndic du pays en 1586 et juge de la baronnie de la Mothe-Saint-Cézert. George, frère de l'évêque, croyons-nous, était, en 1547, conseiller au Parlement et curé de Savènes (Tarn-et-Garonne).

II

« Jacques de Maury, qui, selon la pratique des savants de la Renaissance, latinisa son nom (Mauricy, au génitif), était évêque de Bayonne, prieur du prieuré de Pinel, près de Villariès, et conseiller du roi. Le 1^{er} décembre 1585, il afferma, pour six ans, moyennant la modique somme annuelle de 13 écus un tiers, ses biens sis à Grenade, consistant en maison, jardin, petite métairie, pigeonnier et vignes.

III

« Joannes Viguerii, autre savant en us, dominicain, professeur à l'Université de Toulouse, dédiait, en 1560, un de ses ouvrages, au conseil politique de sa ville natale en ces termes : *Amplissimo decurionum ordini reipublicæ Granatensis, civibusque suis concivibus gratiam, pacem et salutem*. Après quoi il leur déclarait que, assez longtemps, selon l'étymologie du nom de Grenade, ils s'étaient livrés à la culture du grain, et qu'il était temps de s'occuper de choses plus sérieuses.

« Joannes Viguerii a écrit : 1^o *Ad naturalem et christianam philosophiam, maxime vero ad scholasticam theologiam institutiones; quibus adjicitur in D. Pauli epistolam ad Romanos commentarius*. Parisiis, 1560, petit in-folio.

« 2^o *Institutiones ad christianam theologiam sacrarum litterarum universaliumque conciliorum auctoritate... confirmatæ. Antuerpiæ, 1572, grand in-4^o.* »

M. l'abbé DOUAI fait observer, au sujet de Dominique du Gabre, que le précieux fonds de Fourquevaux renferme environ quarante à cinquante lettres de cet évêque de Lodève, alors qu'il était ambassadeur à Venise. On y relève des descriptions intéressantes, des traits piquants qui les rendent extrêmement curieuses.

M. DELOUME, à l'occasion d'un passage de la précédente communication où il est question de Monluc, dit que M. Roschach a retrouvé la maison où logeait le célèbre maréchal à Toulouse, qui n'est autre que l'hôtel d'Assézat.

M. le baron DE RIVIÈRES, appelé par l'ordre du jour, donne lecture des documents suivants :

« *L'Histoire de l'Assumption Nostre-Damme, representee à Montmirailh.*

« L'an mil six cens deulx et le quinziesme et seizieme jour du moys daoust, dans la place de la presente ville et au bout dicelle, a l'endroit de la maison de moy Jean Bozat, feust dresse ung teatre sur lequel feust represente par plusieurs habitans de ladite ville la mort et l'assumption de la Vierge Marye et l'artifice faict par L. Montamat feust achepte par le bassin de l'église dudit Montmirailh et mis au grant autel du cuer. Elle feust fort bien jouee au plaisir et contentement dung grand nombre de parsonnes qui ne se pouvoient conduire aux fenestres et tuilades des maisons ny a la place por la multitude du peuple. Et ce refeust faict a deulx journees le jour Nostre Damme daoust et le jour S^t Roc. Et Anthoine Astoulh fils d'Anthoine faisoit et representoit Nostre Dame (1).

« Le montement feust oste au moys de Octobre 1650 et le cuer remis en lestat qu'il est. »

(Manuscrit de l'œuvre de Notre-Dame de Montmiral, fol. 7.)

« L'an mil six cens six et le jour de l'assumption Nostre Dame, XV^e jour du moys daoust feust representee l'assumption de la benoiste Vierge Marye au grant autel de l'église de la presente ville de Montmiral et pour ce faire nous Guilbaume Bertrand et Jean Bozat alames a la ville de Tholose pour avoir une ymage et a la faveur de M^e Arnould Audouy, prestre et preben-

(1) Une cérémonie analogue avait lieu avant la Révolution à la cathédrale de Montauban dédiée à Notre-Dame, à l'église Saint-Pierre de Moissac et à l'église de Notre-Dame des Vaux, à Lauzerte. (Note de M. l'abbé Pottier.)

dier de leglise St Estienne dudit Tholose nous en feust prestee une de la chappelle de St Jacques et Ste Anne quy est a la costee de St Estienne, ce feust la premiere fois que a este comance de represanter ladite assumption dans ladite eglise. Dieu nous face la grace de pouvoir continuer quy sont a lhonneur, gloire et louange de Dieu et de la Vierge Marie. Ainsi soit il.

» BOZAT.

» Depuis avoir faict ladite assumption a este faict dans leglise une ymage de Nostre Dame quy a couste 18 ll.

» En l'an 1617, devant la feste de la sainte, la susdite ymage feust peinte a lhuile par M. Daude, peintre maître es arts de la ville de

» Ensemble le tableau ou treillis (?) ou est posee ladite ymage avec quatre anges peints a lhuile et luy feust donne du tout la somme de trente six livres payes par les bassins couvantesse (?) dans leglise. »

« Lan mil six cents cinquante et au mois de Octobre le cœur de leglise de la presente ville de Montmirail fust accomodé de la forme qui sensuit.

» Premièrement ladvis de ceste reparation fust comuniqué aux sieurs Massiot, Boudet, Tailliaffer et Albingue consuls et aultres habitants et prudhommes de la ville et apres deslibere par conseil de ville que la communauté contribueroit pour ce quelle sera tenue de droict suivant les arrets de reglement donnez de pareilles affaires et quy fust execute et les manœuvres et charroy furent faicts tant par les habitants de la ville que juridiction estant recteur M^{re} Guillaume Delmas pretre et bachelier en sainte theologie.

» A suite de quoy le montement quy representoit lassumption que annuellement estoit faicte de limage de la Vierge et du jas[s]is ou sont paincts les quatre anges qui estoit eleve jusques a la voute du cueur durant lofrande du jour et feste de lassumption quinziesme daoust feste votive de la presente esglise demoly et oste du cueur.

» Ce montement ramplissoit toute la façade du cueur et sestandoit dans icelluy, jusques a douze pans et estoit construit de huit pieces de bois quy salongeoit jusques a la voute du cueur et portoit trois galeries de chascue couste de lautel majeur quy estoit pose au milieu auxquelles galeries on montoit par un petit degre ferme a cléf qui estoit au coste dextre dudict autel aux deux premieres les plus basses et sur le devant dicelles estoit des grands cierges de cire en nombre de dix de chascue couste cinq desquels de chaque cousté estoient alumes par les marguliers du consentement de nostre seigneur aux jours de Dimanche a la messe et lors de leslevation du saint sacrement et tous estoient alumes aux grandes festes solempnelles par lesdicts marguilliers quy passoit au dernier dudict montement et au long du tour dormant quy relevoit pour faire ladite eslevation

pour alumer les cierges de la galerie quy estoit du couste de la sacristie de ladite esglise.

» Ce montemant estoit forme par le dernier d'une toille ou estoit paint de martyrs et des anges parmy avec de cherubins despainct au long de ladicte toille quy montoit depuis lautel jusques au comancement de la voute et au long de ladicte toille il y avoit un assemblee des anges paincts quy faisoient un concert de musique et aux aultres deux coustes il y avoit des anges avec des instruments de musique antoures de mesme et quy fermoit ledict montemant du couste des susdictes galeries et le surciel dudict montemant estoit couvert d'une thoille peinte des anges et cherubins et tout contre la venue ronde du bout du cuer et au deshault dudict montemant il y avoit un autel et un passage couvert pour passer au devant dudict autel dans les galeries plus haultes de l'une à l'autre avec un balustre sur le devant quy fermoit ledict passatge de quatre pans ou huit de hauteur garny de barreaux de bois faicts de menuiserie et lors de leslevation de limatge de la Vierge et jassis (1) ou elle estoit posee ce passage estoit ouvert car outre estoit un guide ou passage dont il estoit couvert et apres ledict jasis et image de la Vierge montoit jusques au plus hault avec quatre cierges de cire blanche alumes quy estoient portes par des ferremants faicts expres qui estoient industrieusement passes dans limage de la Vierge et lesquels ne paraissoit comme quasy.

» Toutes ces peintures et bois dudict montemant aiant este oste et le cuer netoie de tous ces empeschements quy y estoit ou auroit sorty d'icelluy les confessional quy estoit du couste dextre les coffres de la present œuvre de Nostre Dame de Sainct Anthoine de S^t Fabien et Sebastien qui estoit places au long de la muraille du couste senestre et de la sacristie et les vieux sieges des pretres quy tenoit tout le couste dextre du cuer et les fonds du couste senestre depuis lantree du cuer jusques à la porte de la sacristie et tous ces sieges estoit la place ordinaire des prestres et le reste devers la sacristie depuis lantree dicelle jusques à lautel estoit reserve pour les marguilliers susdicts et aultres personnes qualifiés de la ville quy se rangeoit tout au long de ladicte muraille.

» Le grand crucifix quy estoit a lantree du cuer quy estoit decouvert lorsque la passion se disoit le jour du vendredy saint et monstre au peuple par le predicateur feust remis sur la tribune et cloué par le bout hault a la poultre et par le debas poser sur la entree de ladicte tribune. Du couste dextre et contre le cuer au dessou dicelluy estoit lautel dedie a S^t Pierre et Felicien et sainte Catherine bastie de pierre le quel par ordre de Monseigneur Gaspard Dalhion de Lude evesque d'Alby et monsieur de Ferrier son vicaire general feust demoly et oste et limage de saint Pierre feust change

(1) *Siège*, vient sans doute du mot latin *jacere*, *jacet*.

et transporte dans la chapelle de S^t Jean au coste senestre de l'autel et celui de S^{te} Catherine feust aussy remis dans la mesme chapelle et au couste dextre sur ledict autel de S^t Jean.

» Au coste senestre du fons du cœur et joignant la porte de la sacristie estoit l'autel dedie à S^t Anthoine. L'image duquel par le mesme ordre susdict feust remict sur l'autel de la chapelle dediee à S^t Blaise et au couste dextre de l'autel qui estoit faict avec des ais ou postes fust oste. Encore et joignant ledit autel de S^t Anthoine estoit un aultre autel de postille ou ais de bois dedie à Sainct Euthrope patron des tisserants et de Saincte Lucie patronne des tailleurs. Les ymages desquelles estoient eslevees sur le bois qui servoit de balustre au cœur et aussy par le mesme ordre que dessus limage de S^t Eutrope feust remis sur l'autel de la chapelle S^t Blaise du couste dextre et limage de S^{te} Lucie fut transportée et remise dans la chapelle de Saint Barthelemy et après lesdits autels furent ostes et portes au fons de l'eglise.

» On comansa de cruser dans le rocher quy estoit tres dur et du couste et d'autre de lantree du cœur et a l'endroit ou estoient lesdicts autels ou furent apres divises trois sepulchres du couste de la sacristie et deux de l'autre couste sans y comprandre lantree du cœur quy est solide et le rocher en cet endroit ne fut pas cruse mais laisse comme il estoit.

» Sur lesquels tombeaux et pour les couvrir furent faits trois degres avec de grandes pierres larges quy furent prises dune peiriere proche le carre-four appele Peyre Gay en allant à Gailliac à main droïcte et à une porte de pistolet dudict chemin au bout du valon de la Combe lesquelles pierres furent trouve par les ouvriers qui tiroient la pierre pour la construction des gariottes quy furent faites sur les deux coings du chasteau de la presente ville y aiant en ce lieu grand quantite de fort bonne et belle pierre quy pouvoit estre choisie en cas de besoing.

» En 1666. Le balustre de pierre faict de moulure feust pose sur le plus hault desdicts degres la pierre duquel est tres douce et se travailla avec une grande facilite et feust portee partie dune peiriere quy est au devant du chasteau de royre à deux cens et tant de pas diceluy et quasy joignant le grand chemin et l'autre partie de ladite pierre feust prinse dune peiriere proche le masatge de Masars et aux environs dicelluy et fault remarquer que il ny avoit que un degre pour monter dans le cœur c'est à dire une marche de mechante pierre fort mal tailhiee.

» Quand le balustre susdict feust faict et pose on fist le pavement dudict cœur avec de thuille plathe achetee de la tuillerie de Fezembat et trois degres pour monter à l'autel lequel feust remis en la forme qu'il est à present fors que le passage qui estoit derriere icelluy feust ferme et l'autel à present est joint à la murailhe du cœur.

» Dans le cœur et à couste de la sacristie et joignant la première mar-

che pour monter à l'autel est le tombeau du comte darmaigniac qui morut en la presente ville de Montmirail couvert d'une grande pierre bien tailliee et dans lequel ledit comte est ensevely.

» Apres on fist paraviser et blanchir le cœur et dans la muraille dudit cœur du couste de la sacristie a quatre ou cinq pans de terre et aultant du pilier inclus dans ladicte muraille quy porte l'arc du dit et descent jusques a terre y a un armoire voute assez grand lequel feust basti de pierre avec mortier de terre et lequel s'il est besoing on pourra rouvrir pour servir à mettre les torchons et aultres choses appartenants a l'œuvre de Nostre Dame daultant que le coffre estoit au devant dudit armoire dans lequel coffre se tenoit tout ce qui appartient a ladite œuvre.

» Un aultre armoire dans la muraille revestu de plastre feust laisse du couste de l'autel considere que sy le tabernacle ou repose le tres saint sacrement de l'autel venoit à manquer la reserve seroit gardee dans ladite armoire ainsi quelle estoit auparavant lachapt dudict tabernacle quy feust fait en l'annee 1630 et achepte en la ville de Cahors.

» Pour les aultres armoires qui sont dans l'aultre muraille il y en a un quy est semblable au susdict voté et de la mesme forme et espasse dudict pilier portant l'arc du cœur a suite il y en a un plus petit et dessous un aultre armoire moyen et davantage un aultre armoire vouté quy est quasy a lesгал dycelluy quy a este laisse quy ont este fermes avec des pierres et mortier de pierres l'armoire moyenne estoit tenu par les marguilliers de St Pierre et l'aultre armoire plus pres de l'autel par les marguilliers de l'œuvre de Nostre Seigneur et fermant a clef

» 1681. En l'annee 1681 le benistie de pierre feust mis au lieu ou il est. La pierre de la coupe fust portee du couste de Penne et la pierre du pilier feust prinse de la peiriere de royer susdicte. Le benistie vieux estoit pose a l'entree de l'eglise a main droicte au devant les fonts baptismals et tout autour d'icelluy au font du degré lequel benistie vieulx estoit fort mal accomode et tres grossierement tailber tant le pied que la coupe qui estoient ausy gros lun que l'autre.

» *Ad majorem Dei Virginique Mariæ gloriam et honorem.* »

M. le baron de Rivières dit ensuite quelques mots sur les restaurations de la cathédrale d'Albi, dont les peintures ont été confiées à M. Gaïda. Les travaux pratiqués dans le chœur, et qui ont amené la découverte de plusieurs pierres tumulaires, entre autres celle de l'évêque Bernard de Camiat, et d'une crose du commencement du treizième siècle, seront l'objet d'une communication plus étendue.

M. le PRÉSIDENT dit que parfois les doléances et réclamations des sociétés savantes, dans les restaurations d'anciens édifices, arrivent à un heureux résultat. Témoins, le rétablissement du passage entre les chapelles, et le

respect absolu de la partie ancienne du vitrail de sainte Catherine dans la chapelle Saint-Augustin de la cathédrale Saint-Etienne.

M. DELOUME ajoute que de semblables observations ont amené la conservation des stalles du jubé de cette même église Saint-Etienne.

M. DELORME présente deux médailles rares qui viennent, depuis peu, d'entrer dans sa collection.

« La première est particulièrement intéressante pour les Toulousains. Elle fut frappée par les soins de la chambre de commerce de Toulouse à l'occasion du second mariage du Dauphin de France, fils de Louis XV, avec Marie-Josèphe, fille de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, union célébrée le 9 février 1747. »

» En voici la description :

» Argent; module, 31 millimètres.

» Droit : Minerve assise, un coude appuyé sur deux écussons aux armes de la province de Languedoc et de la ville de Toulouse, tenant sur l'épaul sa haste ornée d'une flamme fleurdalisée. Au loin, la cité toulousaine.

» Légende :

COMMERCIA MENTE REGUNTUR



» Revers : l'Hyménée allumant son flambeau au feu sacré qui brûle sur son autel; en face de lui, la Prudence debout; au-dessus, l'Amour portant un écusson aux armes du roi de Pologne.

» Légende :

COMMUNE PERENNITATIS VOTUM

(Vœu universel pour la durée de la maison royale)

» Exergue :

SECUNDÆ DELPHINI NUPTIÆ

M · DCC · XLVII.

» Dans un angle, la lettre M (initiale du nom du graveur).

» Le coin d'une des faces de cette médaille (celle que nous reproduisons ci-haut) a été gravé par J. Dollin, qui vivait sous le règne de Louis XIV;

il était la propriété de la Chambre de commerce de Toulouse, qui l'utilisa sous plusieurs règnes pour frapper les médailles d'or distribuées, chaque année, aux consuls de la Bourse, et à ses députés sortant de charge.

» Il eût été intéressant de retrouver la délibération de la Chambre de commerce relative à cette médaille, mais nous avons vainement parcouru, pour cela, les anciens registres manuscrits conservés dans les archives de cette compagnie.

» La seconde est une médaille offerte, en 1771, par la Chambre de commerce de La Rochelle à M. Senac de Meilhan, intendant de la Généralité, comme témoignage de reconnaissance pour avoir contribué dans une très large part à obtenir un arrêt, daté du 19 septembre 1769, approuvant le projet des travaux à exécuter au port de La Rochelle.

» Cette médaille, devenue très rare et introuvable, même à La Rochelle, est en bronze, son module est de 35 millimètres.

» Elle porte, au droit, une vue extérieure du port. Dans le lointain apparaît la ville, où l'on distingue la tour de la Lanterne et les deux tours de la Chaîne; une longue jetée part de la tour Saint-Nicolas, des navires voguent en dedans et en dehors de cette jetée.

» En haut, sur une banderolle, la devise :

DITAT ET ORNAT

» En exergue :

CHAMBRE DE COMMERCE DE LA ROCHELLE.

ANNÉE 1771.

» Au revers, en quatre lignes, dans une couronne d'olivier, l'inscription suivante :

AUSPICIIS
GAB · SENAC
PORTUS
RESTITUTUS.

» La Chambre de commerce de La Rochelle fit frapper 211 exemplaires de cette médaille : 1 en or, 60 en argent, et 150 en bronze. La médaille en or fut remise à M. Senac de Meilhan, avec douze en argent (1).

» La Chambre de La Rochelle utilisa plus tard l'un des coins de cette pièce (celui où figure le port) pour les médailles en or qu'elle délivrait aux députés, directeurs et syndics dont le mandat était expiré, en substituant au millésime 1771 celui de 1777; l'inscription du revers fut remplacée par l'effigie du roi. »

M. le comte de Pibrac, membre correspondant, engage la Société à se

(1) *Le Commerce Rochelais au XVIII^e siècle*, par Emile Garnault (1^{re} partie).

joindre au Congrès des architectes du Midi, qui doit visiter, l'an prochain, le château de Pibrac.

Séance du 12 décembre 1893.

Présidence de M. GÈZE.

M. l'abbé DOUAIS fait hommage à la Société de son ouvrage intitulé : *Les guerres de religion en Languedoc, d'après les papiers du baron de Fourquevaux*.

M. Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres, pose sa candidature à l'une des places vacantes de membre résidant.

M. J. de MALAFOSSE signale à la Société le fragment de rempart mis à nu dans les démolitions effectuées à l'ancien foirail Saint-Etienne. Il serait intéressant de rapprocher ces restes du tableau de Rivals, *Triomphe de Lillorius*, représentant précisément cette partie des remparts de Toulouse.

M. LAPIERRE lit l'éloge de M. Mazzoli. Cet éloge sera imprimé dans les *Mémoires*.

M. l'abbé DOUAIS donne lecture, au nom de M. de Marsy, d'une notice sur des poids toulousains. Cette étude paraîtra dans la *Revue belge de numismatique*, 1894, 1^{re} livraison, p. 85.

M. MASSIP communique à la Société, de la part de M. le docteur Palenc, en premier lieu, une brique avec un fragment d'inscription en langue romane, provenant d'un mur situé non loin du cloître de l'abbaye de Lézat (Ariège), dans la partie des bâtiments incendiée vers la fin du quinzième siècle; en second lieu, une pierre tumulaire de la fin du treizième siècle, portant l'inscription suivante :

ANNO : DNI : M : CC : LXXX
I : XIII : KL : NOVEMBRIS : O
BIIT : FR̄ : PONCI⁹ : D : MORN
ACO : PÖR : D : MÖTIB⁹ : MONA
C : ISTI⁹ : MÖN : Q : RELIQT : XL
SOL : TOL : P : ANVĒSARIO : I :
DIE : OBIT⁹ : SUI : SUP : TRITO
RIO : DELS : ///EIRIS.

Anno Domini M.CC.LXXX.I. XIII kalendas novembris, obiit frater Poncius

de Mornaco Prior de Montibus [prieur des Monts] monacus istius monasterii qui reliquit XL solidos tolosanos pro anniversario in die obitus sui super territorio dels Geiris.

Le lieu *dels Geiris* est aujourd'hui l'emplacement du marché de la volaille à Lézat.

La famille de Mornac, dont le nom est souvent mentionné dans les actes de l'abbaye de Lézat, était originaire de la terre de ce nom, située à l'est de Lézat, entre Saint-Ybars et Gaillac-Toulza. Elle est de nos jours représentée par le général de Mornac, commandant l'artillerie d'un de nos corps d'armée.

M. REGNAULT communique à la Société les découvertes faites chez M. Ancely dans le courant de l'hiver :

« M. Georges Ancely faisant creuser les fondations d'un chai sur sa propriété de Saint-Martin du Touch, près Blagnac, les ouvriers mirent à jour, à 1^m,80 de profondeur, des débris, malheureusement très fragmentés, de poteries très ornementées, très fines, d'une couleur rouge, portant des dessins en reliefs de figurines; quelques-uns de ces débris de vases représentent des guerriers, des gladiateurs avec leurs armures, des animaux et une ornementation variée caractéristique de l'époque romaine. Ces indices nous mirent en éveil : M. Ancely donna l'ordre aux ouvriers de recueillir tous les objets qui se trouveraient pendant l'opération des déblais et je surveillai avec soin ces fouilles, aidé par mon savant ami M. E. Cartailhac.

» Les travaux étant terminés et les objets recueillis, M. Ancely les offrit à notre musée Saint-Raymond. Ces débris peuvent se diviser ainsi :

» 1^o Débris de bracelets, rondelles et anneaux de bronze avec bijoux, épingles, fibules;

» 2^o Débris de poterie en terre rouge très fine, avec dessins et ornementation très variée;

» 3^o Débris de poterie primitive en terre noire non vernie, à grain très grossier, à ornementation rappelant l'époque mérovingienne;

» 4^o Petits vases en terre noire, forme très primitive, semblables à ceux trouvés par M. l'abbé Cau-Durban dans les cromlechs de Bordes-sur-Lez (Ariège);

» 5^o Grosses perles d'ambre;

» 6^o Enfin des ossements humains cassés, des ossements de cheval, cerf, bœuf, chèvre et mouton, porc et sanglier, trouvés à 2 mètres environ de profondeur avec les poteries.

» La station, le point stratégique et topographique où ont été trouvés ces objets, a dû, à toutes les époques, être occupé par des tribus qui établissaient là leur habitation ou leur poste d'observation. C'est ainsi que j'ai pu recueillir sur le coteau qui domine les deux vallées et le confluent de la Garonne et du Touch, des quartzites taillés se rapportant à l'époque

préhistorique, des débris de galets polis intentionnellement pour la fabrication de haches en pierre, et enfin les objets variés de l'époque romaine ou gallo-romaine dont je viens de parler. »

M. DELOUME dit que M. Thillet, architecte, lui a fait part d'une découverte récente entre Figeac et Capdenac, survenue fortuitement dans les travaux nécessités pour la construction d'un château. Il s'agirait d'un tumulus renfermant plusieurs couches superposées de sépultures faites de dalles et de pierres symétriquement agencées.

De plus amples renseignements seront demandés à M. Thillet.

Séance du 20 décembre 1893.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. LE PRÉSIDENT communique une lettre du Ministre de l'instruction publique fixant à Pâques l'époque de la réunion annuelle des Sociétés savantes à la Sorbonne; le délai d'inscription expire au 1^{er} février 1894.

M. J. DE MALAFOSSE présente le rapport de la commission chargée d'examiner les titres de M. du Bourg à l'une des places de membre résident.

Sur les conclusions favorables, M. du Bourg est élu et proclamé membre résident.

M. LÉCRIVAIN, chargé du rapport sur la candidature de M. Jeanroy, conclut favorablement. M. Jeanroy est élu et proclamé membre résident.

M. DELOUME remet à la Société l'original qui lui appartient, du traité relatif à la cession des collections de la Société à la ville de Toulouse.

Il fait observer que toutes les précautions ont été prises pour que l'on ne puisse confondre la rente de 2,000 fr. par an, pendant quarante années, attribuée à la Société pour la vente, avec la subvention accordée d'habitude par les divers Conseils municipaux. Mais il a le regret d'annoncer que malgré ces précautions, malgré des promesses formelles, malgré le maintien au projet de budget proposé par le Maire d'une subvention de 800 fr., la commission du budget a, dans son rapport, considéré le prix de la cession des collections comme se confondant avec la subvention ordinaire.

M. Deloume pense qu'on ne peut laisser passer sans protestation la décision du Conseil municipal, qui a été, sans discussion, conforme aux conclusions de la commission. Il espère arriver à faire revenir sur l'erreur commise par le Conseil municipal et tiendra la Société au courant des démarches qu'il se propose d'entreprendre.

M. BARRIÈRE-FLAVY donne le compte rendu d'une excursion qu'il a faite, dans le courant de l'été, sur les hautes montagnes de l'Ariège.

« Son but était de rechercher si la plaine de la Unarde, située à 2258 mètres d'altitude sur les confins de l'Andorre, avait été effectivement le théâtre d'un combat entre Francs et Sarrasins à une époque reculée, au huitième siècle, ainsi que l'indique Adolphe Garrigou dans ses *Etudes sur le pays de Foix* (1).

« Le lieu de la Unarde, pâturage où les moutons ne séjournent guère qu'un mois à la belle saison, à cause de la rigueur du climat, se trouve à l'extrémité sud de la commune de Méglos (canton de Tarascon), et huit heures de marche environ le séparent du village de ce nom. Le chemin, pour y parvenir, quelque peu pénible mais non dangereux, offre au touriste des points de vue splendides sur une partie de la vallée de la haute Ariège, ainsi que des aperçus vraiment féeriques sur plusieurs points de la chaîne des Pyrénées.

« M. Barrière-Flavy fait la description des sites qui ont le plus attiré son attention, de ces panoramas sublimes qu'on ne rencontre que dans la haute montagne, et dont les effets puissants ne sauraient être rendus d'une manière exacte ni par le crayon, ni par la peinture, ni par la photographie.

« La plaine de la Unarde possède un petit étang d'eau glacée et une humble cabane de berger faite de quartiers de rochers superposés. C'est plutôt un antre de bête fauve, une habitation sauvage ou préhistorique qu'une véritable cabane.

« Sur les premiers escarpements, à l'est de cette étroite vallée (500 mètres à peine de large sur 1 kilomètre de long), se montrent deux rectangles d'inégale grandeur, limités par des blocs de rocher. C'est là que la tradition la plus reculée place les cimetières francs et sarrasins. Naturellement, le champ de repos des Francs est celui qui présente le moins d'étendue. Les bergers assurent avoir ramassé en cet endroit, et de tout temps, des armes de fer de toute dimension.

« M. Barrière-Flavy dit qu'il entreprit des fouilles dans ces prétendus cimetières, mais sans aucun résultat. Les tranchées, ouvertes dans tous les sens à une profondeur de 0^m,30 à 0^m,50 dans la terre de bruyère, révélaient bientôt la présence du rocher seul. Il est à supposer que, depuis des siècles, la terre qui recouvrait alors le flanc de la montagne a dû glisser naturellement vers le fond de la vallée, entraînant avec elle les dépouilles mortelles qui avaient pu lui être confiées.

« C'est, en effet, en examinant avec soin les parties inférieures de cette plaine, que M. Barrière-Flavy a recueilli, à moitié enfouies, deux pièces de fer oxydé dont il donne la description. L'une est un *seramaraxe* de 0^m,42 de

(1) A. Garrigou, *Notice sur Sabar*, 1849, p. 37.

long, et appartenant à l'époque franco-carlovingienne, à n'en pas douter. L'autre est une sorte de couteau-poignard de 0^m,30 de long, à lame forte, d'une grande solidité, et qui présente les caractères d'une arme franque de la première époque.

« Est-ce une arme arabe ? On ne saurait l'avancer sans témérité. Malheureusement il n'a pas été possible de recueillir de plus nombreux documents permettant de les comparer entre eux, de les rapprocher d'objets déjà connus, et d'arriver ainsi à donner une conclusion acceptable. Ce qui est certain, c'est que deux troupes d'hommes, de nationalité différente, ont lutté à la Unarde avec un acharnement qu'explique la nature des lieux. L'action peut parfaitement être placée à la fin du huitième siècle, vers 778-780, comme le veut A. Garrigou, alors que les armées de Charlemagne chassaient du sol de la Gaule les Sarrasins qui s'y étaient établis à la suite des Wisigoths.

« M. Barrière-Flavy ajoute enfin que ses fouilles ont été interrompues par le mauvais temps, par une tempête de neige d'une durée de douze heures, qui l'a forcé, après un séjour peu agréable dans la misérable cabane, à battre en retraite au milieu d'une épaisse couche de neige glacée. Il se propose de revenir ultérieurement en ce lieu pour y rechercher de nouveaux objets. »

M. DE RIVIÈRES entretient la Société des peintures de la cathédrale d'Albi. La restauration de ces belles fresques du seizième siècle se continue, et M. Gaïda, l'artiste chargé de ce travail, est en ce moment occupé à la chapelle formant l'entrée de la sacristie. Ce beau travail a excité la générosité d'un Albigeois, ami des arts, qui a offert spontanément une somme de 2,000 fr. pour aider à la restauration de la chapelle de la Sainte-Croix, une des plus remarquables de l'église.

La Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn a voulu aussi s'associer à ce généreux élan et a provoqué, il y a peu de jours, la nomination d'une commission pour ouvrir dans la ville d'Albi une souscription afin d'aider le ministère des cultes dans cette belle œuvre de restauration. L'architecte de la cathédrale va faire étudier le projet de la restauration des peintures de la chapelle Saint-Etienne, aujourd'hui du Christ, une des plus belles du monument, mais complètement délabrée par l'humidité, adossée qu'elle est au portail extérieur dit de Dominique de Florence.

M. DELORME présente une pièce de monnaie du neuvième siècle trouvée dans le sol de notre ville. C'est un denier toulousain frappé au nom du troisième fils de Charlemagne, Louis I^{er} (le Débonnaire), roi des Francs (roi d'Aquitaine de 781 à 814), et qui porta également le titre d'empereur d'Occident de 814 à 840.

C'est pendant cette dernière période que ce denier a été frappé.

D'un côté, la légende :

✠ HLVD OVVCVS IMP · (Croix au centre.)

Sur l'autre face :

✠ TOLV S A CIVI · (Croix au centre.)

Cette pièce n'est point inédite, mais M. Delorme saisit la Société de sa découverte, à cause de son extrême rareté et du lieu de sa provenance.

Séance du 26 décembre 1893.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à MM. Jeanroy et du Bourg, qui assistent pour la première fois aux séances de la Société.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL fait hommage à la Société, au nom de M. Léon Germain, de deux brochures ayant pour titre : *Deux fragments d'étude sur les vitraux de Vézélès* ; et *Une bibliographie parue dans les annales de l'Est* (juillet-octobre 1893).

M. DE LAHONDÈS offre une photographie de son fils, représentant le fond de l'ancienne salle des Illustres, au Capitole.

M. l'abbé Douais donne lecture, de la part de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, d'une note sur un ancien ciboire conservé dans l'église d'Aucamville.

« Quand l'église Saint-Barthélemy d'Aucamville fut consacrée, le 11 mai 1534, par François, évêque de Cyrène (1) [un de ces nombreux évêques *in partibus* que l'on rencontre au moyen âge], ce ciboire devint une boîte à reliques et fut noyé à ce titre, dans le mortier de la table de l'autel principal, où il servit de tombeau ; c'est là que, recouvert d'une belle patine, et présentant quand même des traces de dorure, on l'a retrouvé en 1875, quand l'autel a été remplacé.

« Il renferme encore les reliques imprégnées de la cire de la consécration, mais aucun document n'a donné les noms des martyrs dont il contient les restes.

« Il est en cuivre rouge ; la soudure a été assez mal faite ; une espèce d'imbrication fort simple, avec des pointillés, constitue toute son ornementation ; assez régulier dans le bas, le dessin laisse fort à désirer sur le couvercle. »

(1) Arch. de la Haute-Garonne. Série G. Aucamville.

M. CARTAILHAC expose son rapport sur la composition du second fascicule de l'*Album des monuments et de l'art ancien du Midi de la France*.

Selon l'usage établi, il donnera lecture des mémoires ou notices destinés à accompagner les planches qu'il soumet également à la Société.

Il communique aujourd'hui les notices consacrées par M. Jolibois, archiviste honoraire du Tarn, à une célèbre mise au tombeau de Jésus-Christ, placée actuellement dans la chapelle de l'hospice, à Monestier, près Carmaux (Tarn), et par M. S. Brutails, archiviste de la Gironde, à l'église d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales).

Quelques détails provoquent une discussion dont les conclusions seront transmises aux auteurs.

M. Cartailhac montre la photographie d'une épée de bronze recueillie aux environs de Villefranche-d'Aveyron, et possédée par M. le docteur Pechès de cette ville. Cette arme est précieuse, non seulement parce que les épées de bronze sont rares dans nos pays, où la culture intense du sol les a fait découvrir et disparaître entre les mains des marchands de vieux cuivre, mais surtout parce qu'elle est d'un type fort peu répandu en Europe. On en connaît deux autres exemplaires presque identiques, tous deux trouvés dans les Côtes-du-Nord (au Castello, commune de Saint-Brandam, à Maroné, près Lamballe). D'où l'on peut déduire de très intéressants aperçus pour l'histoire de l'arrivée en Gaule de l'industrie métallurgique et des métaux.

M. LOUIS DE MALAFOSSE fait la communication suivante :

» Dans la commune de Saint-Gauzens, canton de Graulhet (Tarn), et à huit kilomètres de Lavaur, au milieu d'un petit bois, reste de la grande forêt qui séparait autrefois les deux baronnies d'Ambres et de Graulhet, et était restée jusqu'au siècle passé domaine royal, j'ai découvert d'anciens vestiges d'habitations que je crois digne d'être signalés.

» Je fus averti qu'en creusant une tranchée pour un chemin, on avait mis à jour plusieurs tombes où se trouvaient, au milieu de tessons de poterie, de cendres et de gros charbons, des ossements humains à demi-brûlés.

» J'allai sur les lieux, et fis de ci et de là quelques fouilles. Il me fut vite facile de constater que les débris d'ossements n'étaient nullement des ossements humains, mais appartenaient à des cerfs, sangliers et ruminants, moutons ou chèvres.

» Les travaux continuant, et le défoncement d'une partie du bois venant à mon aide, il me fut facile de retrouver une soixantaine de ces prétendues tombes éparses sans ordre sur environ un hectare.

» Nous avons affaire à d'anciennes habitations, cabanes ou demeures quelconques, très misérables, dont ces prétendues sépultures constituaient le foyer.

» En effet, dans un trou d'environ 60 à 80 centimètres de diamètre, on

trouvait toujours une ou deux grosses pierres en silex, quartz ou quartzite, semblables à celles que l'on rencontre dans la plupart des cités troglodytiques ou souterrains refuges, à l'endroit du foyer.

» Une circonstance, banale en apparence, me servit beaucoup pour éclairer la réalité de ces prétendus sépulcres.

» Tous les trous et l'espace environnant étaient comblés avec de l'argile mêlé de charbons. Or, le sol est du diluvium graveleux.

» Nous avions à faire là à des cabanes en torchis, argile et bois ou branchage, qui s'étaient effondrées dans un incendie allumé par l'ennemi, ou simplement un feu de forêt, et l'argile lavé par les eaux avait tout nivelé. La forêt, avec les siècles, avait poussé au-dessus.

» A quelle époque pouvaient remonter ces habitations perdues en forêt, qui pouvaient être un village primitif ou des demeures de bûcherons ?

» Les poteries brisées offraient un premier indice.

» Il y en avait de deux sortes. Les unes grossières, épaisses, faites au pouce simplement. D'autres, assez fines, d'une pâte grise, moulées ou tournées, et ayant des becs bridés, type qui va de l'époque gauloise jusqu'à la période mérovingienne. C'était assez vague, on le voit, mais ici se placent plusieurs circonstances qui peuvent servir d'indices un peu plus précis.

» Le lieu où ces huttes ou cabanes antiques étaient groupées est sur un promontoire finissant en pointe très escarpée, au-dessus de la rivière du Dadou, profondément encaissée.

» De temps immémorial, un sanctuaire a existé en ce lieu sous le vocable de Petit Saint-Pierre (San Peyret).

» La tradition veut qu'une petite chapelle ait été bâtie là par saint Alain, ce qui tendrait à prouver que ces huttes ou cabanes étaient habitées quand cet apôtre du Vaurois évangélisait ces régions au sixième siècle.

» Cette église de *San Peyret*, toute petite, isolée, loin de tout centre d'habitation, même aujourd'hui, loin de tout chemin, n'aurait pas eu sa raison d'être, si, lorsqu'elle fut établie, il n'y avait eu là quelques habitants.

» A cause de son ancienneté, cette église était devenue une paroisse dont le titulaire avait le nom de recteur, tandis que ceux des paroisses voisines ne portaient que le titre de *presbyter*. De plus, dans tous les actes qui nous restent encore de cette paroisse, et qui remontent au dix-septième siècle, on voit toujours là un docteur ou licencié en théologie.

» A cause de son isolement, cette église a fini par être abandonnée, puis démolie, il y a une quarantaine d'années. Seule, une croix au milieu de l'ancien cimetière indique aujourd'hui son emplacement.

» Dans la roche du Dadou, à une petite distance, se trouve une cité troglodytique très profonde, mais aujourd'hui en partie éboulée.

» Enfin, dans un ravin voisin a été trouvée, tout dernièrement, une tombe mérovingienne consistant en une auge creusée dans du tuf, et recouverte

d'une pierre prismatique, tombe dans laquelle n'étaient que des ossements. Elle a été prise par un propriétaire voisin.

» En face de cette ancienne chapelle, et séparée seulement par la rivière, s'élève la paroisse actuelle de Saint-Pierre du Monastier.

» De l'ancienne église fondée par les bénédictins de Candeil, au début du treizième siècle, il ne reste que le portail roman, œuvre très remarquable, malgré ses sculptures un peu rustiques ou grossières.

M. de Malafosse offre à la Société une photographie de ce portail.

» Les chapiteaux sont du pur roman, et sa caractéristique, si je puis me servir de ce terme, consiste dans une statue ou image de saint Pierre qui, avant la courbe de l'archivolte, et accompagnée d'une série de petits chéribins ou têtes d'anges ailées se faisant suite sans interruption.

» De nombreuses fleurs de lys y sont aussi sculptées. Il y a une vingtaine d'années, en voulant creuser un fossé pour dégager l'église, où pénétraient les eaux, on mit à jour trois tombes mérovingiennes semblables à celle que j'ai pu sauver, et qui fut trouvée plus récemment de l'autre côté de l'eau. Deux de ces tombes furent brisées, l'autre a servi d'auge pour les bestiaux.

» La chapelle de Saint-Pierre du Monastier, qui n'est devenue paroisse que dans ce siècle, était une dépendance de Candeil, et un refuge pour les vieux religieux. Ce qui reste de leur ancienne habitation jointe à l'église, et qui est en partie détruite, montre qu'ils ne pouvaient être que quatre ou cinq.

» Cet ensemble en un endroit désert, où une route n'a été faite qu'il y a quatre ans, de vieilles cabanes groupées, d'une chapelle que la tradition dit fondée par saint Alain, de plusieurs tombes mérovingiennes, d'un lieu de refuge, ensemble, auquel se joint une fondation monastique au treizième siècle, peut-être à cause de la sainteté du lieu, m'a paru digne d'être signalé avant que les derniers vestiges de ces demeures du haut moyen âge, et peut-être de la période gallo-romaine, n'aient disparu...»

Séance du 2 janvier 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT annonce que M. de Crazannes, intendant militaire à Paris, membre correspondant de la Société, vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. le PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. Ferré, membre correspondant à Martres-Tolosane, dans laquelle celui-ci appelle l'attention de la Société sur un quartier dit *Laborio* ou *La Rivière* sur le plan cadastral, à l'extrémité ouest du territoire de Martres, où fut découvert, en août 1891, un vase renfermant une grande quantité de monnaies du troisième siècle.

Les champs sont couverts de débris de constructions gallo-romaines, de fragments de poteries, de poids en terre cuite, de monnaies. Une partie de voie romaine y a été même découverte. Tout récemment, le propriétaire d'un champ de ce quartier a mis à jour des fondations de murs reposant sur une épaisse couche de briques, de pierres taillées, de poteries, d'ossements d'animaux, de débris de fer, etc..., et, en un endroit, un puits circulaire de 1 mètre de diamètre rempli également de débris de toute sorte. Il signale enfin, dans la cour d'un habitant de Martres, un bloc de marbre grisâtre, portant sur une face polie les lettres S. S. C., et un autre, de pierre, où se voit la seule lettre W.

M. MASSIP, appelé par l'ordre du jour, présente un fer à gaufrer du quinzième siècle, avec inscription.

M. DE LAHONDÈS fait hommage à la Société d'un moulage de la clef de voûte de la chapelle Saint-Augustin de la cathédrale Saint-Etienne, laquelle représente une figure de Sainte-Catherine avec la roue et la palme, et qui paraît remonter au quinzième siècle.

M. CARTAILHAC annonce qu'à partir du 11 janvier courant il fera à la Faculté des lettres, à 5 heures du soir, un cours libre, dans lequel il étudiera la civilisation des divers pays de l'Europe à la fin de l'époque préhistorique.

Séance du 9 janvier 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture, au nom de M. Alphonse Couget, membre correspondant à Saint-Gaudens, d'une note ayant pour titre : *Un nouveau dieu dans l'Olympe commingeois*. Le Mémoire, accompagné d'une reproduction du cippe votif au dieu *Arial*, sera publié incessamment dans la *Revue de Comminges*.

M. l'abbé DOUAI fait passer sous les yeux de ses collègues les remarquables planches de l'ouvrage : *La Messe*, continué par M. Rohault de Fleury fils. Le premier volume qui vient de paraître sous le titre de : *Les Saints de la Messe, Les Vierges*, renferme des notes et des dessins fournis à l'auteur par nos collègues, MM. de Rivières et Desazars, concernant Sainte-Cécile d'Albi.

M. le Dr CANDELON, trésorier, rend compte de la situation financière de la Société, et déclare que ses occupations le forcent à résigner ses fonctions de trésorier. La commission économique est chargée d'examiner les comptes.

M. LE PRÉSIDENT adresse à M. le Dr Candelon, au nom de la Société, ses remerciements et ses regrets.

La Société procède ensuite au renouvellement d'une partie du bureau.

M. Mérimée est nommé directeur; M. Deloume, trésorier; M. Barillet-Flavy, secrétaire adjoint.

Une place étant devenue vacante à la commission économique, par suite de la nomination de M. Deloume aux fonctions de trésorier, la Société élut M. le Dr Candelon.

M. F. Pasquier, archiviste de l'Ariège, membre correspondant, montre la photographie d'un diplôme évidemment faux et dont l'original sur parchemin est conservé dans les archives du chapitre cathédral d'Urgel. Emis au nom de Louis le Débonnaire, confirmée par Charlemagne, la charte aurait été concédée par ces princes dans le but de fonder et d'organiser sous leur protection un état autonome dans les vallées d'Andorre, d'où les Sarrasins venaient d'être expulsés. Cet acte, si la fausseté n'en était pas reconnue, donnerait raison à la tradition, qui a pris naissance à la suite de l'altération des faits et qui s'est propagée et accréditée faute d'une étude sérieuse de la question. Il est vrai que Louis le Débonnaire a reconstitué le diocèse d'Urgel et en a rétabli la cathédrale, à laquelle il céda, à titre de dotation, plusieurs villages, et notamment les six paroisses comprises dans les vallées d'Andorre (Voir le *De Marca Hispanica*, pièces justificatives : cc. 761-766, *Acta consecrationis ecclesiæ Urgellensis*).

Telle est l'origine de la légende qui devait avoir déjà cours dans la région au moment où fut rédigé le faux diplôme. A quelle époque peut-on en faire remonter la composition? M. Pasquier estime qu'en comparant l'écriture de ce document avec celle de pièces qu'il a vues en divers dépôts de Catalogne et du midi de la France, on peut l'attribuer au commencement du onzième siècle. L'apposition des signatures, la disposition des sceaux confirment cette opinion et démontrent la matérialité du faux, qui est, en outre, révélée par le contexte de l'acte. Les formules initiales et finales, la rédaction du dispositif, la désignation des dignitaires contresignant l'acte, la manière de dater n'appartiennent pas à la chancellerie des premiers Carolingiens. Ainsi, au lieu de débiter par l'invocation et par le nom du roi, le diplôme commence par ces mots : *jussione regis omnipotentis*..., ce qui ne se trouve dans aucun des actes de Charlemagne ou de Louis le Débonnaire. Le style dénote l'ignorance et l'impéritie du faussaire qui fait tenir à ces deux princes le langage que les scribes de l'époque des premiers Capétiens employaient dans la rédaction de leurs chartes.

Peut-être le faussaire était-il de bonne foi et n'avait-il d'autre but, en composant ce diplôme, que de reconstituer des actes perdus et dont Charlemagne passait pour l'auteur.

M. Pasquier entre ensuite dans quelques développements relatifs à l'histoire de l'Andorre et à l'organisation de ce petit pays. Pour lui, l'Andorre n'attire autant la curiosité que, parce qu'oubliée dans un repli peu acces-

sible des Pyrénées centrales, elle a conservé jusqu'à nos jours son autonomie, tandis que, sur chaque versant de la chaîne, les pays voisins ont perdu successivement leurs institutions locales et ont été absorbés, les uns par la France, les autres par l'Espagne.

Pour quiconque veut étudier l'Andorre, non pas en se contentant de récits répétés successivement par les auteurs, mais en se référant aux pièces authentiques ou même aux érudits qui ne se sont pas arrêtés aux légendes, l'organisation de ces vallées ressemble à celle dont furent dotés au moyen âge divers pays de la Catalogne, du comté de Foix, du Languedoc et de la Gascogne. A la suite de longues luttes, le comte de Foix, Roger-Bernard III, et l'évêque d'Urgel passèrent, en 1278, un traité appelé paréage et qui avait pour but de mettre fin à leurs différends sur l'Andorre. C'est un véritable concordat, conclu entre le pouvoir laïque et le pouvoir ecclésiastique, pour régler l'exercice des droits féodaux revenant à chacun d'eux. Les actes de ce genre ne sont pas rares au treizième siècle. Les comtes de Foix en ont fait de semblables avec plusieurs seigneurs ecclésiastiques de leurs domaines, notamment avec l'abbé de Boulbonne pour Mazères, avec celui du Mas-d'Azil pour La Bastide-de-Sérou, avec celui de Lézat pour Saint-Ybars.

Les paréages sont des contrats de droit commun et dont les caractères sont déterminés et connus; la charte de 1278 n'en est qu'une application et s'explique facilement si on la compare aux autres actes de même nature, conclus dans des circonstances analogues et par des personnages de même qualité. Il ne faut donc pas considérer la constitution de l'Andorre comme un fait isolé, comme un phénomène historique, n'ayant pas de similaire en d'autres pays et en d'autres temps; elle se rattache au droit commun.

M. Pasquier termine en déclarant qu'il convient de reléguer dans le domaine de la légende des récits qui peuvent séduire l'imagination, mais qui ne tiennent pas devant un examen sérieux de la question. Ni Charlemagne, ni Louis le Débonnaire n'ont rien à voir dans l'organisation de l'Andorre. Le diplôme d'Urgel n'est qu'une curiosité paléographique; le gouvernement français, héritier des comtes de Foix, et la mitre épiscopale d'Urgel ont d'autres titres pour établir et faire valoir sur les vallées d'Andorre leurs droits respectifs, que consacre du reste une possession six fois séculaire.

M. CARTAILHAC donne lecture d'un mémoire de M. Edmond Cabié, membre correspondant, relatif à la découverte d'un cimetière gaulois à Saint-Sulpice-de-la-Pointe (Tarn). L'article doit paraître dans la revue : *L'anthropologie*.

Séance du 16 janvier 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de M. César Daly, membre honoraire.

M. César Daly fut un architecte habile, surtout un artiste ingénieur; il était aussi écrivain de race et causeur étincelant, plein de verve et d'aperçus aussi étendus que variés. Si la restauration de l'extérieur de la cathédrale d'Albi fut une erreur, comme il a été essayé de le démontrer dans une des séances de la Société (13 juin 1882), la reconstitution du porche de Louis d'Amboise fut une merveille de sagacité et de goût. M. Daly appréciait hautement l'art méridional. Il a consacré un grand nombre de planches de sa *Revue d'architecture* à des monuments de la renaissance toulousaine et à d'autres de la région. La Société ne saurait oublier que cet éminent collègue lui a généreusement adressé tous les volumes de cette Revue, l'une des plus belles publications monumentales qui aient paru de nos jours, mais qui est malheureusement arrêtée. Ceux de ses membres qui ont été assez heureux pour l'approcher oublieront moins encore son amabilité, sa causerie expansive, si lumineuse et si féconde. M. Daly est mort à Wissons (Seine-et-Oise), le 14 janvier, à l'âge de 82 ans.

M. le Président donne lecture d'une note envoyée par M. Parfouru, archiviste d'Ille-et-Vilaine, membre correspondant, relative à des plombs historiés du département du Gers. Ces sortes de cuvettes pour recevoir les eaux sales proviennent du château de Saint-Léonard (Gers); elles sont au nombre de quatre. Ces plombs furent d'abord achetés, en juillet 1890, par un chiffonnier de Vic-Fezensac, nommé Loscertals, qui en revendit deux à un marchand de curiosités de Paris, M. Suc. Bientôt ils passèrent à M. Lévy, où M. Parfouru put les examiner et en prendre à la hâte un croquis qu'il soumit à la Société. L'ornementation de ces objets accuse la Renaissance. M. Parfouru ignore ce que sont devenues, depuis, ces cuvettes. Cette communication suscite quelques observations de la part de M. J. de Malafosse.

M. Parfouru dit ensuite qu'aux archives d'Ille-et-Vilaine, dans le fonds de la collégiale de Champeaux près Vitré (série G), il a trouvé un document qui pourrait offrir quelque intérêt pour le pays toulousain. Il s'agit d'une procuration de Jean Parnaut, prêtre chapelain de Charles VII et recteur de l'église paroissiale de Montcabrier, *Montis Caprarii*, pour résigner ladite cure. Tours, 18 février 1440 (nouv. style).

M. le baron DE RIVIÈRES communique à la Société les observations suivantes sur les travaux du chœur de la cathédrale d'Albi :

« Tous les archéologues connaissent, au moins de réputation, le jubé et

la clôture du chœur de Sainte-Cécile d'Albi, œuvre merveilleuse du style ogival à son déclin. Ce magnifique travail fut commandé et parachevé sous l'initiative et par les ordres de Louis d'Amboise I^{er} qui, durant l'espace de près de trente années (1473-1502) gouverna l'église d'Albi. Le chœur devait être à peu près terminé en 1484. En cette année-là, le 19 août, l'évêque Louis d'Amboise passa à Paris un traité par-devant notaire, avec Jean Morant, Adam Morant fils et Regnault Guedon, gendre de Jehan, tous fondeurs, demeurant à Paris, en la rue Saint-Martin; « lesquels reconnurent » et confesserent avoir fait marché et convenant avec Reverend Père en » Dieu M^{eur} Louis d'Amboise évesque d'Alby de faire pour icelluy seigneur » les besongnes et ouvrages dudit metier de fondeur cy apres declarees. — » Premièrement de faire un griffon (1) de la façon de celluy qui est au » cueur de l'esglise des Cordeliers de Paris excepte que les images seront » aultres. et sera ledit griffon de bon cuivre neuf loyal et » marchant aussi bon ou meilleur que celluy des colonnes estant au cueur » de l'esglise St Jacques de la Boucherie à Paris. » Item de faire six colonnes et six anges qui tindroint les enseignes de la » Passion Nostre Seigneur le tout en la forme et la grandeur et poix pour » colonnes que sont les colonnes et anges de ladite esglise St Jacques de » la Boucherie à Paris. » Item de faire une croce (*sic*) semblable à celle de l'esglise St Germain » l'Auxerrois à Paris excepte que le pillier jusques en terre et a quatre » pieds ou environ aura ung soubassement auquel sera le guichet pour » monter et davaler le corps Nostre Seigneur. » Toutes lesquelles besongnes et ouvrages lesdits Jehan Morant etc. seront » tenus ont promis et promettent pour le tout faire bien et deuement et » livrer cuivre jaune bon léal et marchant et bien purifié pour ce faire et » rendre iceux ouvrages prêts assouvir et achever au poix le Roy a Paris » devant la mie Aoust prochainement venant (Août 1489). »

» Ce précieux document, qui nous donne la date où fut exécuté cet incomparable ouvrage d'orfèvrerie, a été copié dans la collection Doat, et il a été reproduit dans la nouvelle édition de *l'Histoire générale de Languedoc*. On voit, par les extraits que nous citons et les détails minutieux de la teneur du traité, que le prélat donateur de cette belle décoration entendait ordonner d'une façon permanente et définitive le chœur nouvellement édifié de sa cathédrale. C'était incontestablement une œuvre de style gothique flamboyant comme le reste du chœur. Il n'en existe malheureusement pas de dessin, et tout a disparu à l'époque révolutionnaire. Mais il serait aisé d'en tenter une restitution graphique.

» Les prélats, successeurs de Louis d'Amboise, respectèrent ce bel ensem-

(1) Un lutrin.

ble. Il existait dans son intégrité à la fin du dix-septième siècle, ainsi que le relate la visite de l'église métropolitaine d'Albi, en 1698, par Charles Le Goux de La Berchère. Ce procès-verbal, que nous avons publié et annoté (1), décrit l'autel et tous les ornements de sculpture et d'orfèvrerie qui le décoraient. L'autel était élevé sur cinq marches de pierre de taille qui forment le sanctuaire qui a sept cannes de profondeur et sur un marchepied de menuiserie de trois marches. Le chœur de l'église d'Albi avait donc conservé jusqu'en 1793 ses antiques ornements et son niveau.

» En 1831, on refit le dallage du chœur et du sanctuaire, mais le niveau fut respecté. Il y avait cinq marches pour accéder du chœur au sanctuaire et trois marches pour monter à l'autel. L'autel en briques et stuc, sans style et d'un pitoyable effet, existait depuis que l'église avait été rendue au culte après la Révolution. A plusieurs reprises, on avait formé le projet de le remplacer par un autre plus monumental et en harmonie avec la superbe clôture du chœur. Mais tout était resté en l'état jusqu'à ces derniers mois.

» Un détail d'ornementation nous avait souvent préoccupé. Pourquoi les deux premiers piliers du pourtour intérieur du chœur supportant les statues des apôtres avaient-ils seuls des bases, tandis que toutes les autres statues, au nombre de douze, y compris la Vierge, Saint-Paul et Saint-Jean-Baptiste, en étaient dépourvues? Nous étions tenté de croire que le chœur avait été surélevé à une époque inconnue.

» Mais les travaux exécutés aux mois d'août et septembre 1893 ont démontré d'une façon incontestable, à notre avis, que le niveau du sanctuaire a toujours existé tel qu'il était et tel que l'avait conçu et fait exécuter Louis d'Amboise I^{er}, ce grand évêque auteur de ce bel ensemble. Louis d'Amboise appartenait à une famille de noble race, puissante et influente. Il avait une fortune personnelle considérable, il jouissait de divers bénéfices, il était titulaire de l'évêché d'Albi, un des plus riches de France; il était donc en mesure d'édifier le chœur de sa cathédrale avec toute la splendeur voulue. Ce chœur a dû vraisemblablement être terminé en 1485 et d'une façon définitive, tant à l'ornementation qu'à ses proportions et à son niveau.

» Aux mois d'août et septembre 1893, l'administration du ministère des cultes procéda à l'enlèvement du dallage de la plate-forme du chœur et des marches de l'autel et du sanctuaire. Le simple bon sens exigeait que pour un monument de cette importance on agit avec une extrême prudence, et qu'avant de tout bouleverser on eût fait quelques sondages. Mais on s'empressa de raser tout, jusqu'à un certain niveau. Les architectes n'eurent qu'un but, abaisser le niveau du sanctuaire, supprimer les marches de la plate-forme et ne laisser à l'autel qu'une ou deux marches. Mais à l'étonne-

(1) Tours, 1877; Bousrez, in-8° de 85 pages.

ment général, on s'aperçut, en déchaussant les murs intérieurs de la clôture du chœur et les piliers des statues, que jamais murs et piliers n'avaient été ornés de sculptures ou de moulures. Les murs sont à peine épannelés, les pierres sont brutes et à peine dégrossies. En un point même, au lieu de la pierre, il y a de la brique; bref, tout indique que le niveau établi par Louis d'Amboise n'a jamais été changé jusqu'à l'heure présente.

« Cette découverte jeta les architectes du monument dans une grande perplexité. Ils suspendirent les travaux et en avisèrent les inspecteurs généraux des édifices diocésains; mais ceux-ci déclarèrent qu'il fallait continuer les travaux. On continua donc à déblayer : on découvrit, au cours de ce travail, un tombeau en avant de l'autel; on retrouva dans le chœur les dalles tumulaires d'Alphonse d'Elbène 1^{er} et de Bernard de Camiat, évêque d'Albi. Nous rendrons compte à la Société archéologique du Midi, dans une séance ultérieure, de l'ensemble de ces fouilles qui ont amené quelques intéressantes découvertes. Mais pour le moment, alors que devant la pression de l'opinion publique à Albi, devant le vœu émis par la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn, de respecter l'ancien niveau du chœur, les travaux sont de nouveau suspendus, nous venons demander à la Société archéologique du Midi de la France d'émettre le vœu que les choses soient remises en l'état primitif et que le niveau du chœur soit rétabli. La cathédrale d'Albi est une des gloires artistiques de la France et spécialement du Midi. Libre à un carabin de mutiler un cadavre et de faire *experimentum in anima vili*. Mais toucher à Sainte-Cécile d'Albi, en mutiler le chœur, c'est plus qu'une faute, c'est un crime artistique contre lequel nous protestons avec toutes les forces de notre âme. Du reste, à Albi, à part quelques rares personnes dont nous taisons le nom, tout le monde s'élève, tant laïques qu'ecclésiastiques, contre cette stupide soi-disant restauration.

« Un dernier détail à noter et qui a bien son importance. Si l'on abaisse le niveau du sanctuaire, le célébrant et ses acolytes seront en contre-bas du niveau des stalles des chanoines et de la chaire épiscopale, ce qui est contraire aux traditions liturgiques. Il faudrait alors abaisser le niveau de toutes les stalles du chœur. Le sens commun proteste contre une semblable mutilation.

« En ce moment, le visiteur qui vient de loin admirer l'église d'Albi trouve le chœur fermé et dans un état complet de dévastation. Les dalles soulevées, les murs décharnés, les marches brisées, les amas de plâtras, les matériaux entassés pêle-mêle font songer involontairement aux violations des tombes royales de Saint-Denis. La superbe église abbatiale, dernier asile de nos rois, devait présenter un semblable aspect désolé en octobre 1793. Mais pour l'honneur de la France, il se trouva alors un homme

de cœur, un véritable artiste, le chevalier Alexandre Lenoir, qui, au péril de sa vie, sauva les effigies royales. S'il ne put empêcher la violation des cendres des rois de France, il conserva leurs précieuses images, et en forma à Paris un admirable musée, jusqu'au jour où, après bien des vicissitudes, ces statues et ces magnifiques tombeaux vinrent reprendre leur place primitive dans l'église de Saint-Denis, somptueusement restaurée par Viollet-le-Duc.

» Faisons comme Alexandre Lenoir et sauvons le chœur d'Albi de la main des Vandales.

» Il y a quelques années, en 1890, on remplaça, à Albi, le dallage de la cathédrale, et sans l'intermédiaire de notre confrère M. Jules Rolland, sans le nôtre également et sans la protestation de la Société archéologique du Midi, les dalles tumulaires qui peuplent le pavé de la cathédrale étaient condamnées à la destruction. Elles furent sauvées alors. Qu'il en soit de même aujourd'hui pour le niveau du grand chœur. En archéologie, comme le disait notre maître à tous Arcisse de Caumont, mieux vaut conserver que détruire, mieux vaut restaurer que remplacer; mais surtout il faut se garder de faire du vieux neuf. »

Après cette lecture et les observations présentées par M. Jules Rolland, qui appuie les conclusions de M. de Rivières, la Société décide d'adresser à M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, la lettre suivante :

» Monsieur le Ministre, la Société archéologique du Midi de la France, » après avoir entendu le rapport de M. le baron de Rivières et les observations de M. Jules Rolland sur le projet de dallage du chœur de Sainte- » Cécile;

» Considérant que ce projet tendant à abaisser le niveau actuel du sanctuaire du chœur a contre lui les faits et les documents historiques;

» Qu'il résulte de l'examen des lieux que le niveau qu'on propose d'abaisser » est resté le même depuis la construction des clôtures du chœur, s'il ne » lui est pas antérieur;

» Que la découverte, au milieu du sanctuaire, d'un tombeau contenant des » objets du treizième et du quatorzième siècle semblerait indiquer que ce » niveau avait été déjà adopté pour les besoins du culte avant que le chœur » fût construit;

» Que, dans tous les cas, le niveau actuel est au moins contemporain du » chœur, ainsi que le prouve la disparition ou déchet, passé ce niveau, de » toute moulure, de toute trace d'art;

» Que la nature même des matériaux employés à la substruction du » sanctuaire, et qui se composent indistinctement de pierres grossières et » de briques, démontre que cette partie du chœur était destinée à être » enfouie;

» Que tout dans le chœur a été disposé en vue de ce niveau, et qu'il
» suffit, pour s'en convaincre, de relever la hauteur de la chaire épiscopale
» et des stalles canoniales et de constater l'ajourement, à hauteur d'appui,
» de la clôture du sanctuaire ;

» Considérant, au surplus, qu'à ces constatations de fait viennent se join-
» dre des preuves historiques qui achèvent de faire la lumière sur cette
» question ;

» Que la cathédrale ayant été livrée au culte un siècle au moins avant la
» construction du chœur, il est à peu près certain que le sanctuaire dut
» être sensiblement plus élevé que le pavé de l'église, afin que, dans cette
» longue et unique nef, le célébrant et les cérémonies fussent plus en vue ;

» Que ce fut donc très probablement à cette époque que le niveau actuel
» fut adopté ;

» Considérant, d'ailleurs, que s'il peut y avoir des doutes sur ce point,
» il n'en existe plus à partir du moment où l'évêque Louis d'Amboise I^{er}
» construit le chœur et le jubé ;

» Qu'à ce moment, en effet, l'adoption d'un niveau définitif s'impose par
» suite de l'érection de l'autel monumental qui subsista jusqu'à la Révo-
» lution ;

» Que cet autel, établi par Louis d'Amboise I^{er} en 1485, se trouvait dans
» le même état en 1698, ainsi que le constate le procès-verbal de visite de
» Legoux de la Berchère ; qu'il est dit, notamment, dans ce document,
» « qu'on accède au sanctuaire par cinq marches en pierre de taille, »
» comme on y accédait hier encore, et que l'autel avait, en outre, trois
» marches en menuiserie ;

» Que cet état de choses était le même en 1790, ainsi que l'établit le
» procès-verbal d'inventaire dressé à cette époque et conservé aux archives
» départementales ;

» Que lors du renouvellement du dallage du sanctuaire, en 1831, rien ne
» fut changé quant au niveau qui était donc resté le même jusqu'à l'époque
» actuelle ;

» Que, dans ces conditions, on ne voit pas les motifs qui feraient modifier
» un état de choses consacré par les faits, par l'histoire et par les traditions
» les plus respectables ;

» Considérant, enfin, que tout projet tendant à modifier l'aspect primitif
» et les dispositions d'un monument historique tel que Sainte-Cécile ne
» saurait avoir l'approbation d'une société gardienne et conservatrice des
» monuments du passé ;

» Après avoir entendu le rapport de M. le baron de Rivières et les ren-
» seignements complémentaires de M. Jules Rolland,

» La Société émet, à l'unanimité, le vœu que le niveau primitif soit con-
» servé dans le projet de réfection de dallage du chœur de Sainte-Cécile

» d'Albi. — La Société recommande ce vœu à la bienveillance et à la solli-
» citude de M. le Ministre des beaux-arts, en le priant instamment d'en
» assurer l'exécution. »

Séance du 23 janvier 1894.

Présidence de M. DE LAMONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. Barrière-Flavy vient de perdre son père, ancien maire de la ville de Pamiers (Ariège), ancien magistrat, chevalier de la Légion d'honneur ; il exprime, au nom de la Société, les sentiments de condoléances.

M. l'abbé Pagny, directeur du Grand Séminaire de Toulouse, offre à la Société le volume qu'il vient de publier sur la chapelle de cet établissement, ancienne chapelle des carmélites.

Cet ouvrage, dit M. le Président, contient l'histoire du monument, ainsi que celle des carmélites à Toulouse. Il est enrichi de belles photographies des peintures de Despax qui sont décrites et expliquées avec autant de précision iconographique que de goût. C'est une page remarquable et précieuse de l'histoire de l'art à Toulouse ; elle fait connaître avec plus de netteté plusieurs traits ignorés de la vie du peintre brillant et fécond, en même temps qu'elle met en saillie les qualités rares qui lui donnent une des premières places dans la peinture de son siècle.

M. le baron DESAZARS communique à la Société une nouvelle étude que M. le marquis de Champreux vient de publier sur l'église et la tour de Montgeard en Lauraguais. Il dit que des travaux importants de restauration y sont effectués, et, pour en faire juger la Société, il montre diverses photographies de ces monuments qui lui ont été communiquées par M. le marquis de Champreux.

M. CARTAILHAC annonce que, dans une excursion qu'il vient de faire au village de Montgaillard, en Lauraguais, M. Paul Fagot, notaire à Villefranche, qui l'accompagnait, lui a montré, sur la place dite de la Garrigue, une pierre milliaire, actuellement dressée sur un gros cube carré de maçonnerie et surmontée d'une petite croix en fer. Sur cette pierre milliaire est gravée une inscription qu'il n'a pu déchiffrer, mais dont il a fait un estampage qu'il a communiqué à M. Lécivain.

M. LÉCIVAIN dit que cette inscription est tellement fruste et effacée en certaines parties, qu'il n'a pu en reconstituer le texte, mais qu'elle lui paraît authentique, et que les lettres qu'elle porte sont caractéristiques du premier ou du deuxième siècle de notre ère.

M. le baron Desazars ajoute qu'il avait communiqué cette découverte à

M. Lebègue le 13 juin 1891 et que ce dernier se proposait de vérifier sur place cette pierre milliaire pour en rétablir l'inscription et en déterminer le sens. D'après les constatations faites par M. Paul Fagot, on n'y pourrait lire que les lettres suivantes :

IMI
AP V
IE III C
INV .
IMI
CO
 ITE .
X

Cette colonne milliaire a la forme d'un cylindre dont le diamètre va en diminuant de la partie inférieure à la partie supérieure. La partie apparente est haute de 1^m,72 et mesure à sa base 1^m,08 de circonférence et à son extrémité supérieure 0^m,935.

Elle ne saurait avoir été originairement établie à Montgaillard, qui est un village situé sur une colline très élevée et trop éloignée de la vallée où l'on retrouve les vestiges de l'ancienne voie romaine de Toulouse à Narbonne. Elle devait, bien plutôt, avoir été placée au village de Saint-Rome, situé dans la vallée, en face de Montgaillard, et sur le trajet naturellement indiqué de la voie romaine.

Saint-Rome n'est aujourd'hui le chef-lieu que d'une petite commune comptant 127 habitants, d'après le dernier recensement, et l'agglomération se compose d'un petit nombre de feux. Mais, au treizième siècle, il était encore un chef-lieu de baillie, ainsi qu'en témoignent les comptes des domaines d'Alphonse de Poitiers, fournis par le sénéchal Godefroy de Chénevières en 1257. Il est donc d'origine beaucoup plus ancienne que Montgaillard dont le nom seul indique une origine féodale : l'on sait, en effet, qu'à la différence des Romains qui établissaient leurs *stationes* (relais de poste), leurs *mansiones* (relais où l'on couchait), et même leurs *villas* dans les vallées et au pied des côteaux, les populations du moyen âge avaient coutume de se grouper sur les hauteurs pour mieux s'y fortifier contre les agressions dont ils étaient sans cesse menacés ou pour se mettre sous la protection des châteaux-forts qui y avaient été construits par les seigneurs locaux.

C'est sans doute au moyen âge que la pierre milliaire de Saint-Rome fut transportée à Montgaillard, peut-être pour en faire une pierre sacrée, comme il a été fait pour la pierre milliaire de *Badera*, actuellement conservée dans l'église de Baziège. Ce qui semblerait l'indiquer, c'est qu'aujourd'hui encore elle sert de piédestal à une croix paroissiale.

Saint-Rome fut d'autant plus abandonné qu'il se trouvait au milieu d'une forêt considérable fréquentée par des bandes de gens sans aveu et à la merci de leurs déprédations. Pour s'en débarrasser, les différents gouverneurs ou sénéchaux du comté de Toulouse cherchèrent à les fixer en leur concédant des terres dans le voisinage et en y joignant des franchises communales dont la plupart se hâtèrent de profiter. Telle est l'origine de *Villeneuve*, située au nord-ouest du territoire de Saint-Rome et anciennement appelée le *Garric*, c'est-à-dire le « chêne », à cause de la forêt que l'on défricha pour l'établir, et de *Villefranche*, placée au nord-est de ce même territoire de Saint-Rome, au-dessous de Barrèles (l'ancienne *Berella* du *Saisimentum Comitatus tolosani*, en décembre 1271) qu'elle finit par absorber et qui n'est aujourd'hui qu'un de ses faubourgs.

Quant à la voie romaine dont l'on retrouve les traces sur divers autres points du Lauragais, elle venait de Toulouse par la rue des Récollets, le chemin actuel de Chauroux, Ranguel, Saint-Agne, Castanet et Pompertuzat, traversant la vallée de l'Hers sous Montgiscard sur une série de ponts en briques, dits encore aujourd'hui les *Pountils*, continuait par Baziège (*Badera*) et Saint-Rome, quittait la vallée de l'Hers à Berella (Barrèles) pour s'engager dans la vallée étroite du Marès, traversait *Avinione* (Avignonet) en longeant les côteaux pour éviter les marais qui rendaient le fond de la vallée impraticable, passait sous Montferrand à *Elusione* (aujourd'hui Alzone) qui était une *mansio* où l'on pouvait coucher, traversait le col de Naourouse en se dirigeant vers *Recaude* (actuellement Mas-Saintes-Puelles), rejoignait *Sostomago* (au-dessous de Castelnaudary, près de Fendeilles), passait à *Hebromago* ou *Ebromagi* (Bram) et arrivait à Carcassonne (*Carcasso* ou *Carcassione*), qui était un *castellum*, pour continuer ensuite sur Narbonne, l'antique *Narbo*, dont le nom, comme celui de Carcassonne, semble indiquer une origine phénicienne ou carthaginoise, et qui était devenue la plus importante colonie romaine de la Gaule méridionale, *speculum et propugnaculum Italiae*, suivant les expressions de Cicéron.

On ne retrouve pas la mention de cette voie romaine dans l'*Itinéraire* dit d'Antonin et faussement attribué à cet empereur, mais elle est indiquée par l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* et par la *Table de Peutinger*. Dom Vaissète en a donné le tracé dans son *Histoire générale du Languedoc* (t. I, p. 53 et suiv.) et il indique même deux voies romaines au départ de Toulouse, l'une sur la rive gauche de l'Hers (celle qui vient d'être indiquée plus haut) et l'autre sur la rive droite de l'Hers en passant par Montaudran et Labège. Mais c'est là une erreur qu'il serait trop long de démontrer en ce moment et qui est sans doute occasionnée par les différences qu'on retrouve dans les indications fournies par l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* et par la *Table de Peutinger*. Il semble que M. du Mège ait partagé l'erreur de dom Vaissète dans plusieurs de ses ouvrages. Mais il n'en est pas de

même de M. Edward Barry qui, dans ses annotations de la nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc*, considère la voie passant par Montaudran comme une ancienne voie celtique n'ayant jamais eu l'importance de l'autre voie parallèle, établie ou plutôt améliorée par les Romains et devenue seule la propriété des rois mérovingiens, ce qui montre son origine romaine. Quant à MM. Sacaze et Lebègue, ils se sont bornés à relever les bornes milliaires retrouvées dans la région et à en donner les inscriptions. Il reste donc à faire un travail définitif sur ce sujet encore mal éclairé, et il est dans les projets de M. le baron Desazars de l'essayer, en s'appuyant sur tous les documents historiques et épigraphiques qui peuvent être recueillis, ainsi que sur toutes les constatations matérielles qui ont été relevées ou qui existent encore.

MM. DELORME et DE REY-PAILHADE posent la candidature de M. Sauvaire, correspondant de l'Institut, au titre de membre honoraire de la Société archéologique.

Une commission, composée de MM. Delorme, de Rey-Pailhade et baron Desazars, est chargée d'examiner cette candidature.

Séance du 30 janvier 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. E. CARTAILHAC offre à la Société le Bulletin archéologique de la ville de Rome.

M. DELORME lit une note sur un triens ou tiers de sou mérovingien trouvé à Blagnac en octobre 1893.

« Dans la séance du 10 janvier 1871, M. de Clausade, notre ancien et regretté président, en présentant à ses collègues un sou d'or inédit du roi Childebart, leur disait que, de toutes les branches de la numismatique française, celle qui concerne les monnaies de l'époque mérovingienne était assurément la moins connue, et, à ce titre, la plus instructive et la plus curieuse par les découvertes qu'elle réservait à ceux qui en feraient le sujet de leurs études. — C'est aussi, ajoutait-il, celle dont les documents, parvenus jusqu'à nous, sont les plus difficiles à recueillir et à interpréter.

« Rien n'est plus vrai, et je viens d'acquérir la preuve de la difficulté de lecture que présentent les légendes du monnayage de cette période de notre histoire.

« Les trouvailles de monnaies frappées par les Francs sont très rares dans notre région, ce qui me permet d'espérer que vous accueillerez avec

quelque intérêt la communication d'une pièce de cette époque, récemment découverte près de Toulouse.

» Au mois d'octobre dernier, un cultivateur, en creusant, sur les bords de la Garonne, dans le terrain d'alluvion d'un ramier, au village de Blagnac, découvrait, à 0^m,80 de profondeur, une petite monnaie en or. Cette pièce, que j'ai pu acquérir immédiatement, est un triens ou tiers de sou de l'époque mérovingienne.

» Deux savants numismatistes, M. Anatole de Barthélemy, de l'Institut, et M. Maurice Prou, du Cabinet des médailles de France, très experts en pareille matière, ont bien voulu m'aider à déchiffrer cette pièce, chose fort difficile, car ils n'ont pu me donner leur dernier mot.

» D'après eux, et je déclare m'incliner devant l'autorité de leurs noms, ce triens est inédit. Jusqu'à plus ample informé, il doit appartenir à la région du Nord-Est, à la province ecclésiastique de Reims, par exemple; mais ces savants n'ont pu encore parvenir à déterminer la localité dont elle porte le nom.



» Au droit, une tête barbare, à gauche.

» En légende :

VRGENTONE (Argentone).

» Revers : Croix posée sur un degré, dessous un globule.

» En légende, dans un cercle pointillé :

BAIONE

» On connaît plusieurs localités qui portent le nom du monétaire Baio, notamment Chalon-sur-Saône et Saunay (Touraine).

» Cette pièce, qui a 13 millimètres de diamètre, pèse 8 décigrammes.

» A la fin du sixième siècle, le numéraire, dans les royaumes francs, subit une transformation des plus importantes.

» Le sou et surtout le tiers de sou d'or pseudo-byzantins se fabriquent toujours, mais le nom du roi ne s'y montre plus ou presque plus, et le signe d'échange est désormais garanti par la signature d'un personnage qui s'intitule *monétaire*.

» Comme on vient de le voir, notre pièce appartient à cette catégorie.

» La signature exclusive d'un monétaire paraît d'autant plus étrange que les Francs avaient, comme les autres barbares, considéré d'abord la monnaie, ainsi qu'on le faisait à Rome et à Constantinople, comme une consé-

quence de l'*imperium*, ou, si l'on veut, une émanation du pouvoir souverain.

» Ils avaient, en effet, accepté, dès le début, la monnaie romaine, qui empruntait son crédit à l'image et au nom de l'empereur; puis ils l'avaient contrefaite servilement, et leurs premiers rois s'étaient bornés à valider le signe d'échange par leur nom substitué à celui de l'empereur (1).

» Ce phénomène de la garantie des espèces par un monétaire a été souvent signalé, sans avoir été complètement expliqué; M. Charles Robert l'a sommairement examiné il y a plus de quarante ans, et M. Anatole de Barthélemy lui a consacré plus tard, en 1865, dans la *Revue archéologique*, un article important, où, malgré les recherches les plus curieuses et les plus approfondies, bien des points restent encore dans l'ombre.

» La monnaie des monétaires diffère essentiellement de la monnaie royale. Mais qu'étaient les monétaires et dans quelles conditions frappèrent-ils la monnaie? Il est difficile de le savoir, en présence de la pauvreté des écrivains contemporains et de l'ignorance dans laquelle nous laissons, sur l'organisation financière des royaumes francs, les documents officiels qui ne sont guère que des formules et des recueils de pénalité.

» M. Charles Robert était convaincu qu'il y avait une liaison intime entre ces monnaies locales et les revenus de natures diverses appartenant au roi, aux cités, aux églises, etc... Les monétaires étaient-ils les agents même de l'encaissement des revenus ou bien des fonctionnaires chargés de transformer légalement en espèces courantes, sous le contrôle de l'Etat et la garantie de leur signature, les sommes à verser par les collecteurs de l'impôt ou les fermiers des domaines, des mines, des péages, etc.? Il est difficile de le savoir.

» Espérons que des trouvailles ultérieures permettront d'arracher ses secrets à cette branche difficile et peu explorée de la numismatique de notre pays. En attendant, il m'a paru intéressant d'ajouter à la liste des pièces mérovingiennes déjà publiées le triens inédit de Blagnac. »

M. F. REGNAULT signale la découverte récente d'une grande quantité de monnaies romaines découvertes à Tournefeuille.

Séance du 13 février 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. BARRIÈRE-FLAVY fait hommage de sa *Notice sur le siège du Mas-d'Azil*

(1) *Numismatique de la province de Languedoc (période wisigothe et franque)*, étude par Charles Robert, 1879.

en 1625, paru dans le *Bulletin de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts*.

M. DELORME fait passer sous les yeux de ses collègues deux petites plaques de fer-blanc rectangulaires, sorte de jetons qui étaient remis aux ouvriers travaillant au creusement du canal du Midi, pour constater les journées, demi-journées et quart de journées qu'ils avaient faites.

M. J. DE MALAFOSSE communique le dessin exécuté pour M. Emile Cartailhac d'une magnifique parure de bronze recueillie à Chaugefège, dans la Lozère, et appartenant à M. F. Germer-Durand, architecte à Mende. M. de Malafosse l'attribue à l'Âge du bronze, et M. Cartailhac confirme son opinion en mettant d'ailleurs sous ses yeux les dessins des parures analogues recueillies l'une aux environs d'Uzès (Gard), et faisant partie des collections royales de Copenhague, l'autre au Theil (Loir-et-Cher) (récoltes de l'abbé Bourgeois, au musée de Saint-Germain), dont l'Âge est bien établi. Ce sont des œuvres de cette période où l'on sait admirablement travailler le bronze au marteau et au repoussé. La grande découverte de Larnaud (Jura) est typique pour cette époque.

M. CARTAILHAC ne se prononce pas sur le nom à donner à cette parure et sur sa destination. Est-ce une ceinture? Probablement. Mais on pourrait aussi en avoir fait un décor de harnais d'un cheval. Cependant elle paraît un peu fragile pour cela. Notre collègue fait remarquer que sa technique est la même que celle des vases de bronze trouvés aussi dans la Lozère, sur le Causse-Mejean, en 1874 (*Matériaux*, 1875, p. 364).

M. Barrière-Flavy communique, de la part de M. l'abbé Aragon, curé de Saint-Julia, membre correspondant, une plaque de ceinturon de l'époque mérovingienne, trouvée à Saint-Léon, canton de Nailloux. Elle présente une particularité extrêmement curieuse : les bossettes qui ornent ses bords sont gravées de manière à représenter une figure humaine bizarrement coiffée. Cette pièce de bronze fera l'objet d'une étude ultérieure approfondie.

M. DUBOUL communique à la Société le résumé de divers documents produits dans un procès que la ville d'Ax eut à soutenir, au commencement du siècle dernier, contre l'un de ses habitants.

« Dans la nuit de Noël 1705, une crue subite de la rivière d'Auze, affluent de l'Ariège, avait profondément affouillé les culées du pont de Couzillou et renversé une partie des remparts, qui avaient entraîné dans leur chute plusieurs édifices particuliers, notamment une maison appartenant à la famille des Fornier, sieurs de Clauzelles.

» Une large brèche est restée ouverte dans les murailles, et chaque crue menace les habitants d'un nouveau désastre. Les Fornier, dont la maison familiale est exposée aux érosions de la rivière, réclament la réparation des

remparts. Les consuls s'y refusent et prétendent que ces travaux incombent au pouvoir royal. Le procès s'engage devant l'intendant du Roussillon et du comté de Foix, siégeant à Perpignan : mémoires, requêtes, enquêtes forment tout un dossier dans lequel se trouvent quelques renseignements intéressants sur Ax, ville fortifiée « qui tenait en sûreté toute la province » de Foix contre les incursions des ennemis. »

» Après avoir fait ressortir quelques détails de la procédure judiciaire en 1724, M. Duboul expose l'état des revenus et des dépenses d'Ax en l'an 1700. Ce document, dressé par les consuls sur la demande de l'intendance de la généralité de Montauban, établit que toutes les ressources de la communauté, composée de la ville d'Ax et des villages d'Ascou, Sorgeat, Vaichis et Ignaux, s'élevaient à 525 livres : 500 livres provenant du fermage du droit d'*ajude*, ou taxe d'octroi dont la perception avait été autorisée, au treizième siècle, par Roger IV de Foix ; 20 livres payées par le fermier du droit de poids et mesures, et 5 livres 8 sols par les habitants de Mérens pour une commune dépaissance. Ces faibles recettes suffisaient à de nombreuses dépenses, parmi lesquelles on relève : l'entretien des murs, des remparts, des ponts, des fontaines et des bassins pour les eaux thermales, la voirie, le logement du prédicateur du carême, l'entretien des orgues de la paroisse Saint-Vincent, etc...

» Le document le plus important du dossier est la copie des lettres-patentes de mars 1655, par lesquelles Louis XIV confirma les anciens privilèges exemptant les consuls et habitants du consulat d'Ax de tous logements, routes et gens de guerre.

» M. Duboul rappelle les principales franchises accordées aux Axéens par Roger IV de Foix, au treizième siècle ; par Gaston Phœbus, au quatorzième ; par Jean et Catherine de Navarre, à la fin du quinzième ; enfin par Henri IV, en 1579 comme roi de Navarre, puis en 1589 comme roi de France. Il signale le voyage que le roi Henri fit à Ax, soit vers 1578, au moment où Catherine de Médicis et la cour de France vinrent à Saverdun, soit en 1584, lors de la nomination du sieur d'Audon comme gouverneur général du pays de Foix. Les nombreux incendies qui ont successivement détruit les archives d'Ax ne permettent pas de préciser exactement la date de la visite royale.

» En 1611, Louis XIII et la régente Catherine de Médicis reconnaissent les exemptions dont jouit la communauté, et Louis XIV, en 1655, maintient les privilèges accordés aux Axéens qui ont mérité toute la bienveillance royale par deux éclatants faits d'armes.

» L'un date d'un an à peine. Franchissant leurs montagnes et repoussant les attaques des Espagnols, les habitants de notre ville frontière ont conduit jusqu'à Puycerda, alors assiégée par le prince de Conti, quatre pièces de canon dont le feu a forcé la ville à capituler. Le chef de cette expé-

dition était le lieutenant de l'artillerie, marquis de Birague, parent du cardinal qui joua un rôle important sous le règne de Charles IX.

• L'autre remonte à près de quatre années. Pendant la Fronde, le comte de Marchin, qui avait partagé la fortune du prince de Condé, dont il était l'ami et le confident, commandait l'armée française, assiégée dans Barcelonne par Don Juan d'Autriche. A la nouvelle de la révolte du vainqueur de Lens, il quitta son poste de combat avec quinze cents hommes et voulut rejoindre l'armée de Condé, qui déjà guerroyait en Guyenne; mais à la frontière, il fut vigoureusement repoussé par les Axéens, demeurés fidèles au roi de France.

• Ancien lieutenant-colonel de cheveu-légers liégeois, puis maréchal de camp, enfin lieutenant général des troupes françaises en Espagne, le comte de Marchin parvint cependant à franchir les Pyrénées sur un autre point et combattit en Guyenne, jusqu'à la capitulation de Bordeaux, en juillet 1653. Il servit alors dans l'armée espagnole avec le titre de capitaine général, puis il se sépara de Condé, refusa les offres de Mazarin, passa au service de Charles II d'Angleterre, alors réfugié dans les Pays-Bas, et obtint, à la fois, le titre de chevalier de l'ordre de la Jarretière et celui de comte du Saint-Empire.

» Le courage des Axéens, repoussant ce général félon et contribuant à la prise de Puycerda, paraît avoir été l'une des causes principales qui déterminèrent Louis XIV à maintenir les privilèges et exemptions dont la communauté d'Ax jouissait depuis déjà plus de quatre siècles. »

Séance du 20 février 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société deux travaux dont il est l'auteur : l'un, *Maisons anciennes dans l'Ariège et dans l'Aude*, paru dans le *Bulletin monumental*, 1893; l'autre, *Un grand évêque du seizième siècle, Jean de Pins, évêque de Rieux*, paru dans la *Semaine catholique de Pamiers*.

La Commission chargée d'examiner les titres de M. Sauvaire, ayant émis un avis favorable, M. Sauvaire, orientaliste, correspondant de l'Institut, est élu membre honoraire.

M. DE LAHONDÈS présente une soixantaine d'armoiries peintes ou sculptées sur les monuments publics et privés de Toulouse.

« Les armoiries sont une signature et une date; à ce titre, elles peuvent fournir des indications précieuses, surtout lorsque les textes n'en donnent aucune. Les armes d'un évêque, d'un abbé, d'un personnage public circonscrivent la construction d'un monument dans le cours des années pen-

dant lesquelles il a occupé son siège. Les armes d'une famille ne livrent pas une précision aussi fixe, mais elles n'en sont pas moins fort utiles.

» Plusieurs blasons constituent, d'ailleurs, des œuvres d'art remarquables, comme on en peut juger par ceux qui furent sculptés, à Toulouse, sur les constructions de la Renaissance.

» La première série présentée s'arrête au seuil du dix-septième siècle. Les armoiries des deux derniers siècles, nombreuses encore malgré les mutilations et les destructions des monuments, présentent moins de points d'interrogation et aussi moins d'intérêt artistique. Celles qu'on voit aux vitraux du chœur de Saint-Etienne, datant de 1612, ont été attribuées dans la monographie de l'église; celles qui décorent la cour Henri IV au Capitole ou les balcons de la façade peuvent l'être facilement par le nom des capitouls de l'année, et quelques-unes même montrent ce nom à côté d'elles.

» Après le seizième siècle, le dessin des blasons s'alourdit; le trait est sans élégance; les figures d'animaux surtout perdent leur forme accentuée, leurs grands traits saillants, leurs membres détachés et leurs mouvements vigoureux; elles n'ont plus ce caractère à la fois, fantastique et vivant qui les faisait reconnaître à distance et que fait disparaître, loin de le remplacer, un effort pour se rapprocher des formes et des allures naturelles.

» On voit à SAINT-ÉTIENNE :

» A la clef de voûte de la première travée de la nef :

» *La croix vidée, cléchée, alésée et pommetée de Toulouse;*

» Elle indique la direction donnée par le comte Raymond VI à cette belle nef qui était en construction en 1209.

» A la clef de voûte de la chapelle actuelle des reliques, ancienne chapelle de Sainte-Anne et Saint-Joachim :

» Les armoiries de Gaillard de Pressac, évêque de Toulouse de 1305 à 1317,

» *Parti au premier d'un lion passant, au second de trois fasces;*

» Les armes des Pressac se compliquèrent, plus tard, en gardant ces deux pièces principales.

» Au vitrail de la chapelle Saint-Augustin, autrefois de Sainte-Catherine :

» Les armoiries de Pierre de Saint-Martial, archevêque de Toulouse de 1391 à 1401 ;

» *D'argent au lion passant de gueules entouré d'une bordure de sable chargée de huit roses d'or;*

» L'archevêque, agenouillé, est représenté à côté de ce blason; de même, vis-à-vis, dans l'autre panneau du vitrail, son frère, le cardinal Hugues de Saint-Martial, qui mourut en 1403.

» Au vitrail de la chapelle Saint-Joseph, autrefois de Saint-Jean l'Evangéliste, et sur l'orfroï de la chape de l'archevêque :

» Les armoiries de Denis du Moulin, archevêque de Toulouse de 1433 à 1439 ;

» *D'argent à la croix ancrée de sable, avec une coquille du champ en cœur* ;

» Ce blason a permis de déterminer les personnages historiques, Charles VII, le dauphin Louis et d'autres, figurés sur ce vitrail important dont les attributions étaient demeurées fort confuses (1).

» Au vitrail de la chapelle Saint-François Xavier, autrefois de Saint-Martin :

» Les armoiries des Puybusque ;

» *De gueules au levrier rampant d'argent colleté d'or*.

» Ces armoiries sont tantôt seules, tantôt parties avec trois annelets d'or sur azur, tantôt avec les coquilles de Beauteville.

» Les armoiries de Beauteville ;

» *D'azur à trois coquilles d'or posées deux et une* ;

» Les Puybusque figurent dans le consulat dès l'année 1222. Bernard Pons et Arnaud de Beauteville signèrent, en 1271, avec les seigneurs du baillage de Laurac, le *saisimentum comitatus Tolosæ*.

» Au vitrail de la chapelle Saint-Pierre :

» Les armoiries des Lentillac ;

» *De gueules à la bande d'argent* ;

» Florent de Lentillac fut chevalier de l'ordre de Saint-Jean en 1593 ;

» Il convient d'ajouter, toutefois, que d'autres familles avaient des armes analogues ;

» La même observation s'applique aux armoiries suivantes, dans le même vitrail, qui sont peut-être celles d'Etienne Audebrand, archevêque de Toulouse de 1348 à 1361 ;

» *D'argent à la croix de gueules*.

» Au vitrail au-dessus de la petite entrée, vitrail recomposé :

» Les armoiries encore non attribuées, *d'azur à la bande d'or accompagnée de six merlettes d'argent*.

» A la clef de voûte de la petite nef vis-à-vis la chapelle du Purgatoire, à la clef de voûte de la chapelle de l'Agonie, au Musée :

» Les armoiries de Bernard de Rosergue, archevêque de Toulouse de 1452 à 1474 ;

» *De gueules à la bande et à la bordure d'or, chargées de neuf roses du champ*.

» A la chapelle de la Vierge, à la sacristie, aux contreforts méridionaux :

» Les armoiries de Jean d'Orléans, archevêque de Toulouse de 1500 à 1532 ;

(1) Voir, pour plus de détails, l'*Histoire de Saint-Etienne, Toulouse*, Privat, 1890.

» *De France avec la brisure d'un lambel d'argent à trois pendants et de la Bande de même.*

» A l'église SAINT-SERNIN :

» Sur la porte d'enceinte de la Renaissance :

» Les armoiries des Ganelon ;

» *D'or au chevron d'azur chargé de trois croissants d'argent* (1) ;

» Noble Antoine de Ganelon, bourgeois, fut capitoul du capitoulat de Saint-Pierre-des-Cuisines en 1539 ; ce fut très probablement l'année de la construction de cette porte d'un charmant style François 1^{er} ; le même fut encore capitoul en 1554.

» La succession des noms des Ganelon dans les Registres des Annales montre la rapide fortune des marchands toulousains, enrichis par leur commerce, et s'élevant, par la noblesse de charge, vers la noblesse bourgeoise qui formait elle aussi un corps constitué. N'était pas bourgeois qui voulait. Il y avait plusieurs conditions à remplir, mais aussi la bourgeoisie conférait des prérogatives précises et quelques exemptions de charges avec le droit de porter des armoiries ;

» Jean Ganelon, marchand, fut capitoul de Saint-Pierre en 1518 ; noble Antoine Ganelon, bourgeois, en 1539 et 1554 ; Antoine de Ganelon, sieur de Sel et de la Tricherie (2), en 1561.

» Sur l'autre montant de la même porte :

» Les armoiries des Saint-Pierre ;

» *Ecartelé au 1^{er} et 4^e de gueules à deux clefs d'or posées en sautoir, l'anneau en bas, au 2^e et 3^e de... à deux chevrons de...*

» Guillaume de Saint-Pierre fut capitoul en 1221, et plusieurs de ses descendants figurèrent ensuite dans le capitoulat, entre autres Jean de Saint-Pierre, docteur, en 1531 ; Nicolas de Saint-Pierre fut capitoul en 1608, et ses armes sont sculptées sur l'un des pilastres de la cour Henri IV, au Capitole, les clefs écartelées avec un lion rampant d'or sur azur.

» Une autre famille, ou une autre branche de la famille de Saint-Pierre, à laquelle appartenait Nicolas de Saint-Pierre, premier président au Parlement de Toulouse, de 1503 à 1506, portait aussi des armes rappelant le nom du premier apôtre : *d'or à trois coqs de sable.*

» Au sommet d'une des arcades ogivales des cryptes :

» Les armoiries d'Arnaud de Villemur, abbé de Saint-Sernin, de 1263 à 1292 ;

(1) Les couleurs et les émaux sont donnés lorsque d'autres documents, et particulièrement les registres des Annales capitulaires, les indiquent.

(2) Seilh, commune du canton de Grenade ; les Tricheries, hameau de la commune de Seilh.

» *Parti d'azur à la croix d'or, et de gueules au lion rampant d'or qui est Villemur.*

» Les Paillès-Villemur portaient aussi leur lion écartelé avec les pals de Foix.

» La croix d'or représente peut-être le blason de Françoise de Carmaing, mère d'Arnaud de Villemur. Le comté de Carmaing passa bientôt après, en janvier 1305, à la famille de Laûtre, par donation de Philippe le Bel à Bertrand, vicomte de Lautrec, qui avait cédé au roi ses droits sur la vicomté.

» Aux quatre clefs de voûte des cryptes :

» Les armoiries de Montaut;

» *Ecartelé au 1^{er} et 4^e parti d'or à deux mortiers de sable qui est Montaut et de gueules à deux otelles d'argent qui est Comminges, au 2^e et 3^e de gueules frellé d'or qui est Toulouse, seigneurs de Quint.*

» Roger de Montaut fut l'un des héros de la défense pendant la croisade albigeoise; on le voit souvent dans la *Canço*, combattant aux côtés de Bernard de Comminges; son frère Bernard de Montaut est mentionné dans les derniers vers comme l'un des tenants de la barbacane du Pont Vieux, pendant le siège du prince Louis et d'Amaury de Montfort, en 1229. Roger et Sicard de Montaut figurèrent plus tard dans le *Saisimentum*, et les Montaut, seigneurs de Montaut et d'Auterive, parurent souvent ensuite dans le capitoulat.

» Roger de Villemur, frère d'Arnaud, abbé de Saint-Sernin, avait épousé Paule, fille du seigneur de Montaut.

» Le château de Montaut était situé sur la rive droite de la Garonne, entre Carbonne et Muret.

» Sur une autre clef de voûte des cryptes :

» *Le semé de France.*

» Dans ces dernières années du treizième siècle, où le comté de Toulouse venait d'être réuni à la couronne, les armes de France furent multipliées sur les monuments toulousains.

» Autour de la fresque du crucifiement, à la sacristie, ancienne chapelle des Sept dormants :

» Les armoiries de Jean de Comminges, premier archevêque de Toulouse, de 1312 à 1321;

» *De gueules à quatre otelles d'argent.*

» On sait que ces quatre otelles ne sont autres que les évidures d'une croix pattée originelle, ainsi que le montrent une clef de voûte du château de Foix, la succession des sceaux des comtes de Comminges, et un armorial conservé à l'archevêché de Toulouse, où l'on voit les armes d'Arnaud-Roger Comminges, évêque de Toulouse de 1297 à 1298, avec une croix à peine pattée, et celles de Jean de Comminges, avec les quatre otelles.

• A l'église du TAUR :

• A la première clef de voûte de la nef :

• Les armoiries semblables à celles qui sont figurées sur le tombeau d'un grand prieur de l'ordre de Saint-Jean, dont le nom est inconnu, datant du quatorzième siècle, et conservé au Musée ;

» *Chevronné d'argent et d'azur de neuf pièces.*

• A la seconde clef de voûte de la nef :

• Les armoiries des Montaut, avec un écartelé différent de celles des cryptes de Saint-Sernin ;

» *Écartelé au 1^{er} et 4^e d'azur à neuf billettes d'or qui est Laurency, et au 2^e et 3^e d'un parti d'or à deux mortiers de sable qui est Montaut et de gueules à quatre otelles d'argent qui est Comminges.*

• On lit, au livre des annales de 1410 : *et de partita sancti Saturnini dominus Poncius Laurentii burgensis, et de partita de Tauro dominus Jacobus de Monte alto miles, condominus de alta Ripa.*

• Il est probable que ces deux capitouls unirent leurs enfants dont ce blason représente l'alliance.

• A la clef de voûte de la chapelle derrière l'autel :

• Les armoiries de l'abbaye de Cadouin ;

• *D'azur à trois fleurs de lys d'argent posées deux et une, timbré de la crosse abbatiale.*

• Le saint suaire fut apporté de l'abbaye de Cadouin à l'église du Taur, en 1392, et il y demeura pendant plus d'un siècle.

• A la clef de voûte de la chapelle Sainte-Germaine :

• Les armoiries des Cardailhac et des Ysalguiers ;

• *Écartelé au 1^{er} et 4^e de gueules au lion d'argent dans une bordure d'azur chargée de treize besans d'argent, qui est Cardailhac, et de gueules à cinq branches d'izalque ou d'iris d'or dans une bordure de même qui est Ysalguier.*

• Jean de Cardailhac avait été archevêque de Toulouse de 1376 à 1390.

• Les Ysalguier ont figuré souvent dans le capitoulat ; en 1437, année qui se rapporte à l'époque de la construction de l'église, on voit : « *Mossen Jammes Ysalguier cavalier de la partida del pont Vielh.* »

• A la clef de voûte de la chapelle de l'orgue :

• *Parti au premier d'azur à l'arbre arraché d'or à trois branches feuillées qui est Bletterens (?) (premier président de 1444 à 1449), et d'azur à trois truites d'argent qui est...*

• A la clef de voûte de la chapelle Saint-Joseph :

• *De gueules à la bande d'or.*

• Les concordances des dates établissent que l'église du Taur fut reconstruite vers 1435, ainsi que permet de le reconnaître l'examen de la construction elle-même, et que le prouve, d'ailleurs, un acte du 16 mars 1431, conservé aux archives de la Haute-Garonne, par lequel l'abbé de Saint-

Sernin appelle de la permission donnée par l'archevêque Denis du Moulin aux paroissiens du Taur de construire une nouvelle église (Archives de la Haute-Garonne, fonds de Saint-Etienne, inventaire de Cresty, II, Taur).

» A l'église SAINT-NICOLAS :

» A la clef de voûte du chœur :

» *D'azur à la bande d'or accompagnée de six besans de même, au chef de gueules.*

» A la clef de voûte de la première travée de la nef :

» *D'or à l'arbre à cinq branches feuillées de sinople sur des ondes d'azur au chef de gueules chargé de trois coquilles d'or.*

» Les Garrigia, Guarrigue, ont figuré souvent dans le capitoulat aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, et les familles de ce nom, ou d'un nom analogue, portaient souvent un chêne dans leurs armoiries.

» Sur la cloche de 1397 :

» Les armoiries des fondeurs.

» A l'église des JACOBINS :

» Aux clefs de voûte des premières travées :

» La croix des comtes de Toulouse alternée avec les fleurs de lys de France;

» C'est encore une manifestation très en faveur à cette époque de l'union récente du comté à la couronne.

» Aux clefs de voûte des dernières travées, et sur le mur du fond de la nef :

» Les armoiries de Pierre de Godin (*de Godino*).

» *Parti au premier d'or à trois fasces de gueules, au deuxième coupé au premier d'argent à un château sommé de trois tours crénelées de gueules maçonné de sable, au deuxième d'argent à un arbre de sinople sur un mont de même; sommé d'un chapeau de cardinal.*

» Pierre de Godin, provincial de la province de Toulouse en 1304, cardinal de Sainte-Cécile en 1312, mort à Avignon en 1336, avait fait construire les dernières travées de voûte de la superbe église.

» Sur le mur de passage conduisant à la chapelle du Rosaire :

» *D'or à la fasce d'azur.*

» A la clef de voûte de l'ancienne chapelle Saint-Hyacinthe, devenue la porte d'entrée sur la façade méridionale :

» Les armoiries des Morlanes;

» *D'azur au semé de besans d'or.*

» Les Morlanes, souvent mentionnés dans le capitoulat, pendant le quatorzième, quinzième et seizième siècle, portaient d'abord de gueules à quinze besans d'or, puis d'azur au semé de besans d'or.

» Robert de Morlanes fut huit fois capitoul de 1366 à 1399.

» Au-dessus de la porte de la chapelle de Saint-Antonin :

» Les armoiries de Dominique Grima, évêque de Pamiers, de 1326 à 1347;

» *Coupé au premier, d'un parti, au premier d'un lion rampant dans une bordure semée de seize besans, au second d'argent et de gueules ; au deuxième du chapitre de Pamiers qui est d'azur à un navire d'argent flottant sur des ondes de sinople dans lequel est saint Antonin vêtu d'un rochet d'argent entre deux aigles de sable.*

» Dominique Grima avait fait construire la chapelle de Saint-Antonin pour la sépulture des religieux de l'ordre et des chanoines de Pamiers qui viendraient à mourir à Toulouse.

» A la clef de voûte du sanctuaire de la chapelle :

» Les armoiries du chapitre de Pamiers ;

» *Le navire décrit ci-dessus et le château de Pamiers.*

» Les deux autres clefs de voûte portent le semé de France et l'évêque Dominique Grima.

» Aux clefs de voûte de la salle capitulaire :

» Armoiries d'Arnaud de Villar ;

» *De gueules à quatre pals d'or.*

» Arnaud de Villar, bienfaiteur du couvent, fit construire la salle capitulaire en 1300.

» Au-dessus de la porte de la galerie occidentale du cloître :

» *Parti au premier de trois chevrons, au deuxième de trois chevrons surmontés d'un lambel à trois pendans.*

» Ce blason est figuré au Livre des Annales de l'année 1447, avec le champ d'argent, les chevrons de sable et le lambel de gueules, mais le nom du septième capitoul auquel il est attribué n'est pas connu.

» Bertrand de Roqueville était prieur en 1308, lorsque cette galerie fut construite.

» A la salle capitulaire des CORDELIERS, transformée longtemps en écurie, aujourd'hui en un magasin de chaussures, rue des Lois, n° 15 :

» A l'une des clefs de voûte :

» Les armoiries des Montaut ;

» *D'or à deux mortiers de sable.*

» On voit sur les autres clefs de voûte un aigle aux ailes éployées, un fleuron ; au milieu, saint Jean écrivant son évangile et saint François prêchant aux oiseaux.

» A la chapelle du COLLÈGE DE FOIX :

» A la clef de voûte de la première travée :

» Les armoiries de Pierre de Foix, cardinal ;

» *Ecartelé au 1^{er} et 4^e d'or à trois pals de gueules qui est Foix, au 2^e et 3^e d'or à deux vaches de gueules cornées et clarinées d'azur qui est Béarn.*

» Pierre de Foix, fils d'Archambaut de Grailly et d'Isabelle de Foix, d'abord frère mineur, puis évêque de Lescar, de Saint-Bertrand de Com-

minges en 1422, archevêque d'Arles en 1437, mort à Avignon le 4 décembre 1464, fut le fondateur du collège de Foix et fit aussi terminer la grande église des Cordeliers.

» Au clocher des AUGUSTINS :

» Sur la façade méridionale :

» *Trois fasces au chef chargé de trois coquilles.*

» Sur la façade de l'église des MINIMES :

» Les armoiries de Laurent Alleman, évêque de Grenoble, abbé de Saint-Sernin ;

» *De gueules semé de fleurs de lys d'or avec une bande d'argent brochant sur le tout, sommée de la mitre et des deux crosses abbatiale et épiscopale.*

» Laurent Alleman, abbé de Saint-Sernin de 1478 à 1520, appela les minimes à Toulouse en 1503 et les établit dans la chapelle Saint-Roch hors des murailles ;

» Son neveu, du même nom, lui succéda et mourut le 5 décembre 1551.

» A l'église de NAZARETH :

» Au vitrail au-dessus de l'autel :

» Les armoiries de Jacques de Caseneuve, avocat, coseigneur du Fauga, capitoul en 1593 ;

» *D'or au griffon grimant de gueules.*

» Bernard de Caseneuve, capitoul en 1284, mort en 1296, fut enterré au cloître de Saint-Etienne, et l'on voit son épitaphe au Musée avec les mêmes armes (Roschach, *Catalogue*, p. 240) ; Bernard de Caseneuve fut capitoul en 1487, Barthélemy de Caseneuve, docteur-avocat en 1605.

» Les avocats célébraient à l'église de Nazareth la fête de leur patron Saint-Yves.

» Au vitrail du sanctuaire, côté de l'Evangile :

» Armoiries de Michel de Vabres ;

» *D'azur au chevron d'or accompagné de trois roses d'argent.*

» Michel de Vabres, baron de Castelnau-d'Estrétefonds, seigneur de Beaufort, député aux états généraux du Languedoc en 1540, était enterré au milieu de l'église sous un monument sépulcral. Michel de Vabres habitait l'hôtel construit par son père, conseiller au parlement en 1483, aujourd'hui rue du Vieux-Raisin, n° 29 ; on y voit encore la tourelle d'escalier de style Louis XII.

» Au second pilier, côté de l'Evangile :

» Armoiries de Dadin de Hautesserre ;

» *Ecartelé au 1^{er} et 4^e de ... au levier de ... surmonté d'une tour à trois créneaux de ... au 2^e et 3^e de ... au lion rampant de ... au chef de ... chargé de trois besans de...*

» Un buste et une épitaphe accompagnent ce blason.

» Antoine Dadin de Hauteserre, né à Cahors, célèbre jurisconsulte et professeur de droit à Toulouse, mourut le 27 août 1632 et fut enterré à Nazareth.

» A l'hôtel du Midi, ancien collège SAINT-MARTIAL, au-dessus de la porte de l'escalier, dans une petite cour :

» Les armoiries d'Innocent VI ;

» *De ... au lion passant de ... avec une bande de ... brochant sur le tout au chef de ... chargé de trois coquilles de ... sommé de la tiare et des deux clefs.*

» Innocent VI, Etienne Aubert, pape de 1352 à 1362, avait professé le droit à Toulouse; il y fonda, en 1359, le collège Saint-Martial pour quarante boursiers, clercs ou laïques, dont six devaient être du Limousin.

» On voit les mêmes armes sur une des clefs de voûte du superbe donjon de Bassoues, dans le haut Armagnac, bâti par Arnaud Aubert, neveu du pape Innocent VI, archevêque d'Auch de janvier 1355 au 11 juin 1371, jour de sa mort (*Revue de Gascogne*, 1894, p. 169.)



» Sur la porte du collège SAINT-RAYMOND :

» Les armoiries de Martin de Saint-André, évêque de Carcassonne de 1522 à 1545;

» *D'azur au château à trois tours d'argent maçonné de sable avec trois étoiles d'or en chef.*

» Deux anges soutiennent chacun un blason de l'évêque; entre eux, on voit un blason chargé de trois meules, celui d'un membre de sa famille; on le retrouve autour d'un bas-relief en albâtre, au Musée, autrefois à la cha-

pelle des Carmes de Carcassonne, où reposaient les membres de la famille Saint-André (Roschach, *Catalogue*, p. 307); on le retrouve aussi sur le vitrail du chœur de Saint-Nazaire, à la cité de Carcassonne, où l'évêque est représenté.

» Martin de Saint-André, fils du premier président au parlement de Toulouse, fit reconstruire, vers 1530, le collège Saint-Raymond, aujourd'hui transformé en musée.

» Plusieurs anciennes maisons de Toulouse ont conservé les blasons de ceux qui les firent bâtir. Ce sont, pour la plupart, les blasons des familles de petite bourgeoisie ou de négoce, élevées peu à peu par le travail, l'économie, le savoir, les bonnes mœurs familiales, aux honneurs du capitoulat ou de la magistrature. Bien peu appartiennent aux anciennes familles aristocratiques. Dans les deux derniers siècles, ce fut surtout la noblesse parlementaire qui éleva les beaux hôtels qu'on voit encore rue Nazareth, rue de la Dalbade, etc. (1). »

» A la clef de voûte de la grande tour carrée du quatorzième siècle, rue Temponière, 10 :

» Armoiries des Vignas;

» *De gueules au château crénelé à deux tours d'or sur trois fasces ondulées de sinople.*

» Des Vignas furent capitouls en 1306, 1326, 1329, 1331, 1333, 1511, 1513, Bernard Vignas, seigneur de Noueilles, en 1523.

» Au-dessus de la porte de la tourelle d'escalier dans la cour de la maison rue de la Dalbade 2, et sur la façade rue Pierre-Brunière :

» Armoiries de Jacques de Rivière;

» *De ... au chevron de ... chargé de trois coquilles de ... accompagné de trois étoiles de ... deux en chef et une en pointe.*



(1) La date de construction des hôtels toulousains, les noms de leurs propriétaires d'origine et de leurs successeurs, ainsi que leur valeur artistique et leur place dans l'évolution de l'art à Toulouse, ont été fixés par M. Joseph de Malafosse dans diverses études, entre autres dans les *Recherches sur le développement de l'art monumental à Toulouse à l'époque de la renaissance* (Revue

» Le conseiller au Parlement J. de Rivière fut député vers le Roi en novembre 1520, au sujet d'un différend survenu entre le Parlement et la cour de Rome (Lafaille, *Annales*, II, p. 19, 20).

» Sur les arcades de la cour de l'hôtel de la rue du Vieux-Raisin, 32 :

» Armoiries de Jean Burnet ;

» *De ... au griffon ailé grimpant de ...*

» Le greffier civil Jean Burnet, gendre du conseiller au Parlement de Rivière, dont on voit aussi les armes sur ces arcades, avait acheté, en 1547, le bel hôtel bâti par l'avocat Maynier, et avait fait construire le péristyle de la cour.

» A l'hôtel de la rue d'Aussargues, 3, au-dessus de la porte de la tourelle de l'escalier dans la cour ;

» Armoiries des Tornier ;

» *D'azur à la tour d'argent, crénelée, fenestrée et maçonnée de sable ;*

» Les Tornier ou Tournier eurent des capitouls dès 1342 ; Antoine Tornier, seigneur de Launaguet, fut capitoul en 1440 et en 1463 ; ses fils et petits-fils entrèrent au Parlement ; Guillaume de Tournier fut second président au Parlement en 1515 ; Jean de Tournier, conseiller clerc en 1556, puis président aux enquêtes et prévôt du chapitre de Saint-Etienne ; il mourut en 1587. Mais les honneurs parlementaires, peut-être aussi le désir de se différencier d'autres familles Tournier, de celle par exemple qui est mentionnée ci-après, entraînèrent les Tornier à transformer leur nom, suivant d'ailleurs une coutume assez répandue à cette époque, en celui de Tornoër, après l'avoir latinisé dans les actes publics en celui de *Tornerius* ; ce fut Guillaume de Tournier ou Tornoër qui, après la mort de son fils, fit sculpter l'élégant cartouche souvent reproduit, où l'on voit son blason, effacé aujourd'hui, et les lions superbes supportant une urne funéraire.

» Dans la même cour, au-dessus d'une autre porte :

» Armoiries des Calvière, d'après les probabilités fournies par les livres terriers :

» *Ecartelé au 1^{er} et 4^e de ... à l'arbre de ... au chef de ... chargé de trois besans de ... au 2^e et 3^e coupé au 1^{er} de ... au lion léopardé de ... au 2^e d'un parti au 1^{er} de ... à trois fasces de ... au 2^e de ... à trois pals de ...*

» Marc de Calvière était conseiller au Parlement en 1610 ; son fils, du même nom, le demeura de 1643 à 1691.

» Rue Donne-Coraille, 4, au-dessus d'une porte dans la cour :

» Armoiries des Tournier ;

des Pyrénées, 1891, p. 430), dans l'*Album des monuments du Midi*, 1^{re} livraison ; c'est donc au savoir et au goût délicat de notre cher collègue que nous devons les principaux éléments du travail qui suit.

» D'or à l'étourneau de sable posé sur une demi-roue de même, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.

» Cette autre famille Tournier eut aussi des capitouls dès le quatorzième siècle en 1349, en 1360; Antoine Tournier, procureur au parlement, fut capitoul en 1553; c'est lui qui fit sculpter l'élégant blason d'armes parlantes, supporté par deux anges ou deux amours et accompagné, selon le goût des renaissants, de devises antiques. Il contient en effet un double calembourg, dont le second surtout touche à la puérilité, un étourneau, une demi-roue (tour n'y est).



» Au-dessus de la porte de la façade, rue Perchepinte, 11 :

» De ... à la main de ... au pal au chef de ... chargé de trois besans de ...

» Cette maison appartenait en 1675 au héritiers Bonne.

» A l'hôtel d'Assézat, au-dessus de la porte de la tour d'escalier :

» Armoiries des d'Assézat;

» D'azur au cygne d'argent.

» Pierre Assézat termina son magnifique hôtel en 1555.

» On voit les mêmes armes au premier vitrail du chœur de Saint-Etienne, côté de l'Evangile, avec trois annelets d'or en chef;

» Sur une cheminée, au rez-de-chaussée de l'hôtel rue Malcousinat, 11, et aussi sur une plaque tombale au musée (Roschach, *Catalogue*, p. 268).

» Armoiries d'Arnaud de Vignaulx, conseiller clerc au Parlement de Toulouse, mort le 25 mars 1563;

» Ecartelé au 1^{er} et 2^e de ... au chevron de ... accompagné en pointe d'une branche de vigne, au chef de ... chargé d'une étoile et de deux croissants de ... au 2^e et 3^e de ... au lion de ... entouré d'une bordure de six flammes de ...

» A la tour de la maison rue Temponnière, 10 :

» Armoiries des Lancefoc;

» D'or à un feu de gueules ombré de sable traversée d'une lance de chevalier en bande.

» Les Lancefoc furent capitouls en 1480, 1506, 1519, 1536, 1541, 1549, 1620, 1629. Les premiers sont qualifiés marchands; Simon de Lancefoc était

seigneur de Venerque en 1532 ; Jean de Lancefoc, inscrit au rôle des nobles de la cité, fournit, en 1535, un brigantinier à l'armée du roi.

» Sur une cheminée, au rez-de-chaussée de la maison de la rue de la Madeleine, 3 :

» Armoiries des Barassi ;

» *D'azur à la colombe d'argent volant, portant un rameau d'or au-dessus d'une mer ondulée d'argent au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.*

» Pierre Barassi était capitoul en 1539.

» Aux fenêtres de la cour de l'hôtel, place Saint-Etienne, 6 :

» Armoiries des Catel ;

» *D'azur au chevron d'or accompagné de trois coquilles de même posées deux et une.*

» Les Catel, d'abord aubergistes à l'enseigne de la Cloche ou de la Campana, puis seigneurs de la Campana, s'élevèrent aussi par le capitoulat et les charges parlementaires avant d'être illustrés par l'érudit et sûr historien Guillaume de Catel. Jean Catel fut capitoul en 1498, son fils, du même prénom, fut conseiller au Parlement ; Pierre Catel fut président aux enquêtes et Guillaume de Catel conseiller de 1610 à 1626.

» On voit aussi à l'une des fenêtres les mêmes armes écartelées avec l'escarboucle des Gaillac, Jean Catel, le conseiller au Parlement qui fit construire la maison et sculpter les fenêtres, ayant épousé Madeleine de Gaillac.

» Au-dessus de la porte de la tour d'escalier, rue des Changes, 23 :

» Armoiries d'Arnaud de Brucelles ;

» *D'azur au vol d'argent au chef de même chargé de trois étoiles d'or.*

» Arnaud de Brucelles, capitoul en 1535, fit construire cette élégante demeure, datée de 1544, gravée dans la *Revue d'architecture* de César Daly, 1883, planches 12 et 13.

» Aux fenêtres de la cour, rue des Changes, 20 ; au musée :

» Armoiries des Delpech ;

» *De gueules au chevron d'or accompagné au chef de deux soleils d'or, en pointe d'un pélican avec sa pitié d'argent ;*

» Jean Delpech fut capitoul en 1557.

» Sur la tour d'escalier dans la cour de la maison rue Croix-Baragnon, n° 19 :

» Armoiries des Bonnefoy ;

» *De ... à l'ours de ...*, dans un cartouche soutenu par un lion.

» Bérenguier Bonnefoy, marié à Cécile de la Jugie, était capitoul en 1513 ; Jacques de Bonnefoy, coseigneur de Montesquieu en Lauragais en 1547, et il dénombra noblement la même année.

» A l'angle de la caserne Calvet :

» Armoiries de Pierre de Suberne ;

» *De ... à trois bandes de ...*

» Pierre de Suberne, capitoul en 1534, fit construire sa maison dont il ne reste que l'élégante niche, privée aujourd'hui de sa statue, avec ses armoiries au-dessous, à l'angle des deux rues qui ont conservé leurs vieux noms de Valade et de La Bastide, celle-ci du seigneur de La Bastide qui y avait sa demeure. Plus tard, la maison de Pierre de Suberne fut occupée par les Filles de l'Enfance de Jésus, chassées en 1686, avec leur fondatrice, Jeanne de Mondonville, pour cause de jansénisme. Après l'expulsion des jésuites, en 1762, l'ancien jésuite Calvet fit construire sur cet emplacement le beau séminaire à trois corps en façade, transformé aujourd'hui en caserne. Le séminaire des Irlandais, fondé par Anne d'Autriche, était vis-à-vis, à l'autre angle de la rue Valade et de la rue de la Bastide.

» Sur une des arcades de la cour de l'hôtel, rue des Chapeliers, 16 :

» Armoiries des Nolet ;

» *D'azur à deux palmes d'argent posées en sautoir, surmontées d'une guirlande de roses au naturel et de deux étoiles d'argent.*

» Jean Nolet était capitoul en 1500, mais son blason, au livre des *Annales*, ne porte pas la guirlande de roses. Plus tard, son fils Jean Nolet, bourgeois, acheta, en 1550, le bel hôtel qu'avait fait construire Jean de Pins, évêque de Rieux, de 1523 à 1537, et ses armes vinrent remplacer les trois pommes de pin d'or sur gueules du grand prélat.

» N. de Nolet fut trésorier général de France à Toulouse, de 1670 à 1675.

» Sur la façade de la maison rue des Quatre-Billards, 2 :

» Armoiries des Comère ;

» *De gueules à la foi de carnation habillée d'argent sur trois fasces ondulées d'azur, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.*

» Au livre des *Annales* de 1623, Pierre de Comère, capitoul, porte ce blason avec une comète au franc quartier dextre, sans étoiles ;

» Des Comère furent capitouls au seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième, conseillers au Parlement dans la seconde moitié. Bertrand de Comère, conseiller de 1668 à 1675, acheta cette maison à Louis Dupin, conseiller au Parlement. Les maisons changeaient de propriétaires beaucoup plus souvent qu'on ne l'imagine aujourd'hui, où l'on croit volontiers à la stabilité des époques antérieures. Un seul hôtel parmi les aristocratiques demeures toulousaines, celui de M. Gaston du Bourg, place Sainte-Scarbes, appartient encore à la famille qui le possédait il y a deux siècles.

» Nous avons donné seulement les armoiries en place ; mais on peut considérer comme telles quelques-unes de celles qui sont conservées au musée :

» Celles de Jean Teyssendier, évêque de Rieux de 1324 à 1347, sur son tombeau, autrefois à la chapelle de Rieux qu'il avait fait construire ;

» Parti au premier de ... à trois croissants de ... au deuxième de ... à trois coquilles de ... de même.

» Celles de Geoffroy de Vayrols, archevêque de Toulouse de 1361 à 1376, sur son tombeau autrefois à la chapelle de Sainte-Anne et de Saint Joachim à Saint-Etienne, aujourd'hui chapelle des Reliques, souvent appelée autrefois chapelle de Vayrols;

» De ... à trois bandes de vair.

» Mais ces vairs, qui seraient des armes parlantes, ne sont pas semblables à la figure héraldique ainsi appelée, telle qu'on la voit, par exemple, dans le blason suivant :

» Celui des Beccaria de Pavie de Pourquevaux, sur le pupitre de la Vierge, dans le beau groupe de l'Annonciation, autrefois à l'église des Récollets, où cette puissante famille avait élu sa sépulture;

» Vairé d'or et de sinople.

» Plusieurs plaques tombales, au musée, sont ornées d'armoiries dont les attributions sont établies par ces plaques elles-mêmes et par le catalogue de M. Roschach.

» On voit encore quelques portes à Toulouse, sur lesquelles étaient sculptés les blasons des capitouls de l'année : la porte du collège de l'Esquile, rue du Taur; l'ancienne porte du Capitole, aujourd'hui au Jardin des Plantes, les deux seules œuvres authentiques de Bachelier; la porte du Donjon. Mais ils furent impitoyablement martelés pendant la Révolution, et cette destruction était d'autant plus inintelligente, que presque toutes ces armoiries constataient l'accession facile et rapide des marchands toulousains aux privilèges de la noblesse bourgeoise.

» Une seule porte, celle du grand Consistoire, avait conservé les blasons capitulaires de l'année 1552, parce qu'ils avaient été préservés par des moulages en plâtre représentant la prise de La Rochelle au moment du sinistre passage à Toulouse de Richelieu. Mais cette porte élégante, démolie en 1884, a été vendue, malgré les instances de la Société archéologique, à un amateur désireux d'en orner son château dans le Bordelais. »

Séance du 27 février 1894.

Présidence de M. MÉRIMÉE.

M. Joseph DE MALAFOSSE fait une communication relative au vase d'argent de Gudenstrup (Jutland).

« La Société royale des antiquaires du Nord, » dit-il, « nous a envoyé un magnifique album de photogravures représentant les diverses pièces d'un grand vase d'argent découvert à Gudenstrup, dans le Jutland.

» Ces fragments se sont très bien rajustés, — un seul manque, — et, une

fois rapprochés, ont présenté l'aspect d'une sorte de grand chaudron décoré extérieurement et intérieurement de figures faites au repoussé et retouchées à la pointe.

» Ce sont ces figures dont je veux vous entretenir. M. Sophus Muller, dans la traduction de sa notice qui accompagne les planches, nous dit qu'elles n'ont rien de scandinave ni de germain; il me semble donc qu'il vaut mieux s'occuper du vase en lui-même, avant tout, sans essayer de savoir pourquoi et comment il se trouvait en Jutland. A première vue, il est gaulois (c'est ce que reconnaît l'auteur de la notice). Je spécifie davantage : il a été fabriqué très probablement dans la vallée du Rhône. Les casques que portent les guerriers, soit de la planche VI, soit surtout celui de la planche X, sont figurés sur le tombeau des Jules à Saint-Rémy et sur l'arc d'Orange; les sangliers sont ici juchés sur les casques, là servent d'enseignes; les carnix, les boucliers sont bien significatifs aussi.

» Les dieux représentés sur les pl. IX et X, dieu à la roue, dieu cornu accompagné du serpent à tête de bélier, ont été également trouvés dans la vallée du Rhône. C'est sur ces deux divinités que je désire plus spécialement attirer votre attention, car ces figures viennent prendre place dans une série peu nombreuse mais fort intéressante de monuments assez énigmatiques, trouvés de ci de là sur le sol de la Gaule. Le dieu cornu, nommé Cernunos, sur l'autel célèbre du musée de Cluny, a été étudié par M. Alexandre Bertrand dans la *Revue archéologique* de 1880, 1882, 1884, ainsi que par M. Gaidoz dans ce dernier volume. Il nous apparaît, dans la planche IX, assis, les jambes croisées, dans une attitude boudhique (suivant l'expression de M. Bertrand), la tête couronnée de ramure de cerf, comme sur les statues gauloises; il a le torques au cou; d'une main il tient un torques, toujours comme sur ces images gauloises; de l'autre main il semble approcher de son oreille le serpent à tête de bélier, qui, sur les autres statues, l'accompagne généralement. Il y a donc ressemblance parfaite; on peut même trouver quelques rapprochements de plus : auprès de lui, à droite et à gauche, on voit un cerf et un loup (?), deux bœufs; dans l'autel découvert à Reims (*Rev. arch.*, 1880, t. XXXIX, pl. XI), le dieu semble donner de la nourriture à un cerf et un bœuf; sur l'autel de Saintes (*Ibid.*, pl. X), il est accompagné de deux têtes de bœufs. Je n'ai pas à dissenter sur l'assimilation de cette divinité avec Mercure; mais je vous signale, au musée Saint-Raymond, une statuette, trouvée dans le Gers, qui représente un Mercure à attitude boudhique; les attributs qu'il tenait dans ses mains ont malheureusement disparu.

» Le dieu à la roue a été étudié spécialement par M. Gaidoz (*Rev. arch.*, 1884) et par M. Flouest (*Rev. arch.*, 1885). Ce dieu est figuré sur la planche X; il est en buste et tient la roue à plusieurs rayons, qu'un adorateur agenouillé semble vouloir faire tourner. Remarquons qu'il est barbu et

porte un collier ; ainsi en est-il des dieux à la roue étudiés par M. Gaidoz ; mais il en est un à propos duquel je ferai une remarque particulière : autour de notre dieu nous voyons des griffons , un loup (?) et le *serpent à tête de bétier* ; celui-ci paraissait être l'attribut du dieu cornu ; cependant la curieuse statue du Jupiter à la roue , trouvée au Séguret et qui figure au musée de Vaucluse , montre , derrière l'aigle classique , un serpent dont malheureusement la tête a été restaurée ; le serpent ne figure pas dans les attributs de Jupiter , et c'est bien là un souvenir gaulois dont le vase de Gudenstrup nous donne sans doute l'explication (*Rev. arch.*, 1884, pl. I ; — 1885, p. 29).

» Le Jupiter de Séguret , l'autel à dieu cornu de Besançon (D. Martin, t. II, p. 185), nous prouvent que les deux divinités étaient vénérées dans la vallée du Rhône. Je puis signaler un autre rapprochement : les hippocampes que porte le dieu de la planche XII, nous les retrouvons sur les monnaies allobroges.

» Et ici nous touchons à tous ces emprunts au décor classique qui rendent ce vase si intéressant. M. S. Muller n'a vu que deux époques où les barbares aient fait des emprunts à leurs voisins : étrusque ou romaine. Il ne faut pas cependant oublier l'époque grecque, les monnayeurs gaulois ont imité de leur mieux et les Philippes et les coins de Massalie ou de Rhoda. A partir de la fondation du premier comptoir phocéen , il s'est nécessairement produit des rapports. On a qualifié de *classiques* un certain nombre de motifs imités plus ou moins adroitement par l'orfèvre barbare. « Classiques » est très justement dit , car les Romains les ont empruntés aux Grecs pour la plupart. Ce personnage sur un dauphin , de la planche IX, ne l'avons-nous pas vu sur les plus belles monnaies grecques ? Il faudrait passer en revue toute la numismatique gauloise ; j'abrège , car les rapprochements seraient trop aisés , et ils sautent aux yeux les moins exercés. Mais on a parlé d'influences orientales , spécialement pour la pose des divinités les bras élevés. Ici , me semble-t-il , l'argumentation est aussi facile ; n'existe-t-il pas un livre intitulé *La Grèce et l'Orient en Provence* ? Carthage n'a-t-elle pas importé de bonne heure , dans le second bassin de la Méditerranée , tout le décor oriental ? Le geste que l'on signale , n'est-ce pas celui là même que répètent à satiété les stèles puniques ? Est-il besoin d'insister sur les rapports constants de la vallée du Rhône avec ces étrangers divers qui y ouvraient des comptoirs , et venaient à chaque instant recruter des bandes de mercenaires ? Le passage et le séjour d'Annibal familiarisèrent avec les Carthaginois jusqu'aux tribus les plus éloignées. Ce qui devrait étonner , étant donné ce contact perpétuel avec des arts aussi avancés que ceux de Grèce ou Carthage , c'est la maladresse de l'ouvrier ; mais le monnayage gaulois nous a habitués à ces contrastes.

» M. S. Muller se tient sur la réserve parce que aucun objet analogue n'a

été trouvé en Gaule ; ce décor extérieur composé de bustes saillants, il le retrouve que sur un vase de très basse époque découvert en Belgique ; le rapport ne me semble pas frappant, j'aimerais mieux croire que l'orfèvre s'est inspiré, par exemple, de l'Artémis du musée d'Avignon (*Rev. arch.*, 1886, pl. XXVI), ou encore de quelque objet analogue au buste de bronze trouvé à Vulci, et figuré à la planche CCCXXV de l'*Art étrusque* par Martha.

» La technique nous fournirait une indication, car on a retrouvé dans le Rhône une tête gauloise en bronze, qui a des yeux de verre rapporté exactement comme les têtes du vase de Gundestrup (*Rev. arch.*, 1880, t. XXXIX, pl. XIII et XIV). Les riches mines d'argent des Cévennes étaient une des principales exploitations gauloises, et l'abondance de la matière permettait de produire aisément un si somptueux objet.

» Il reste une seule question, la plus difficile, celle du costume des guerriers : évidemment ils ne sont pas vêtus comme le Vercingétorix d'Alésia, qu'on a, pour plus de vraisemblance, armé d'une épée de l'âge du bronze, mais quoi ? sommes-nous si bien fixés sur le costume de toutes les tribus gauloises ?

» Le premier souvenir qu'aît évoqué en moi ce vase, avec ses grosses têtes, c'est celui du monument d'Entremont ; eh bien, le costume que porte le guerrier d'Entremont paraît, au moins sur la gravure, extrêmement collant. Lui, du moins, a eu la chance de rester sur le sol de la patrie ; il mériterait bien de figurer le Gaulois authentique à la place des Germains, Thraces, Daces, qui figurent sous cette épithète dans nombre de musées et dans les illustrations de beaucoup d'ouvrages. Car encore faut-il bien, si l'on refuse à ces guerriers le titre de Gaulois, dire qu'ils ne sont ni Germains ni Scandinaves ; je n'ai encore retrouvé ce costume collant que, j'ose à peine le dire, sur la peinture d'un vase de Tyrinthe. »

M. DELORME rend compte de la trouvaille de monnaies romaines faite il y a quelque temps dans la commune de Tournefeuille.

On aurait découvert, paraît-il, en labourant un champ, plusieurs kilos de monnaies ; mais ces pièces ont été dispersées aussitôt entre les mains de plusieurs ouvriers et M. Delorme n'a pu en voir qu'une centaine.

Ce sont des monnaies romaines (moyens et petits bronzes) des troisième et quatrième siècles. La plupart sont bien conservées, mais il ne se trouve parmi elles aucune rareté.

Elles embrassent une période de 84 ans environ, avec de nombreuses lacunes comme règnes, les plus anciennes remontant à Gallien et les dernières à Constantin le Grand.

Voici, d'ailleurs, la liste des pièces soumises à M. Delorme et dont il fait passer quelques exemplaires sous les yeux de ses collègues :

Gallien, empereur (règne de 253 à 268), 10 petits bronzes.

Victorin père, tyran de la Gaule (de 265 à 267), 5 petits bronzes.

Tétricus père, tyran de la Gaule (de 268 à 273), 24 petits bronzes.

Tétricus fils, César, tyran de la Gaule (de 269 à 273), 4 petits bronzes.

Claude II, empereur (de 268 à 270), 24 petits bronzes.

(Dans ces pièces, sept sont des monnaies de consécration frappées après la mort de ce souverain).

Dioclétien (de 284 à 305), 2 moyens bronzes frappés comme César et 4 moyens bronzes frappés comme empereur.

Maximien-Hercule (de 285 à 305), 3 moyens bronzes comme César, 8 moyens bronzes comme empereur, 1 petit bronze comme empereur.

Constance-Chlore (empereur en 305), 3 moyens bronze comme César, 1 moyen bronze comme empereur.

Et enfin *Constantin le Grand* (de 306 à 337), 1 moyen bronze comme César, 3 moyens bronze comme empereur.

La plupart de ces moyens bronzes sortent de l'atelier monétaire de Trèves; les petits bronzes, d'une fabrication très barbare, notamment les pièces des deux Tétricus, ont été faites en Gaule, à Lyon probablement, ou peut-être en Espagne, où on en frappa un petit nombre après la mort de Laélien et de Victorin.

M. ROMESTIN fait passer sous les yeux de ses collègues les dessins de restauration de l'église Saint-Sernin, dus à Viollet-le-Duc.

Séance du 6 mars 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

La Société reçoit en hommage de M^{me} de Quatrefages de Breau, un beau volume : *A la mémoire de L.-Armand de Quatrefages de Breau*.

M. BARRIÈRE-FLAVY offre à la Société une brochure de M. A. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, ayant pour titre : *Les sépultures mérovingiennes et l'art barbare dans l'ouest de la France*, 1894, dans laquelle il combat les théories de MM. de Baye et Barrière-Flavy.

M. le PRÉSIDENT, en vertu des pouvoirs que lui confèrent les règlements, désigne M. J. de Malafosse pour exercer pendant trois mois les fonctions d'archiviste-adjoint.

M. le PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, annonçant le renvoi en mai 1895 des fêtes relatives au deuxième centenaire de l'érection de cette Société en Académie et demandant le concours de la Société archéologique en la personne d'un commissaire désigné en vue de la représenter à cette solennité.

M. DE RIVIÈRES fait la communication suivante sur une cloche provenant de l'église d'Escassefort, près Marmande (Lot-et-Garonne) :

« Au mois de janvier dernier, nous avons vu dans l'atelier de M. Vinet, fondeur à Toulouse, une cloche fendue destinée à la refonte.

» Elle portait sur un flanc l'inscription suivante :

▲ IHS MRA IESVS FAICTE POVR NOSTRE DAME DE
LA POVYADE LAN | 1608 I 1608, le millésime deux fois répété

• L'inscription forme une ligne; le millésime est à une autre ligne : les lettres majuscules romaines ont en hauteur 0^m,015.

• La croix est formée de rinceaux posés au hasard. Ce sont des ornements de cloches placés d'une façon irrégulière; on y voit même placée à l'envers l'invocation AVE MIA (Maria) en lettres gothiques carrées.

• Du côté opposé à la croix se voit une Vierge mère dans un petit bas-relief carré couronné par un dais Renaissance.

• Sur le bord inférieur, chose assez rare, se lit une petite inscription en majuscules romaines à caractères très grossièrement fondus et donnant les noms du parrain et de la marraine :

PARIN (*sic*) CHARLES DE LANAV ESCVYER SEIGNEVR
DE LA MAIOVRIE DV COS ET DE FAVGAS M (*marraine*)
ANNE DELIGARDES DAMOISELLE

• Diamètre inférieur : 0^m,48.

• Entre chaque mot et les séparant est une fleur de lis au pied nourri, mais seulement à la première inscription.

• Cette cloche, vendue dernièrement par le curé d'Escassefort, fut achetée en 1820 par le maire de ce lieu. Elle provenait de l'église de N.-D. de la Pouyade au diocèse de Bordeaux, mais on ignore quand est-ce qu'elle avait quitté l'église de la Pouyade.

• L'église Saint-Michel de La Puyade (Puyada, colline), est située à 9 kilomètres de La Réole et à 7 myriamètres 6 kilomètres de Bordeaux. La tradition veut que la sainte Vierge ait apparu sur cette colline en 1150, et on y vénère depuis une statue de Marie tenant son divin Fils. Un sanctuaire y fut élevé et, au quatorzième siècle, reçut le vocable de N.-D. de Lorette. Il fut successivement desservi par les religieux récollets, puis par les vicaires de Saint-Michel et enfin par les PP. carmes » (Voir l'*Hist. de la Réole*, par Octave Gauban. La Réole, 1873).

M. CARTAILHAC offre à la Société une gravure populaire de 1652, imprimée à Toulouse, coloriée, représentant la confrérie de la Passion de la paroisse de Notre-Dame du Taur.

M. J. DE MALAFOSSE dit que les ouvriers travaillant aux fondations de constructions sur l'ancien foirail Saint-Etienne, sont parvenus à une profondeur de 12 mètres dans la boue avant d'avoir atteint la terre ferme; ce qui, soit dit par parenthèse, rappelle la question de Toulouse cité lacustre: voir le mémoire de M. de Lapasse dans la *Revue archéologique du Midi* de Dusan et celui de Fournalès dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi*, tome VIII.

M. MASSIP fait remarquer que les armoiries « d'argent à la bande d'azur écartelées de Toulouse, » gravées sur une plaque de métal que M. Delorme présente à la Société, appartiennent à la maison de Durfort, dont un des membres, Bernard de Durfort, troisième fils de Raymond-Bernard de Durfort, seigneur de Clermont-Dessus et de Malauze-sur-Garonne, épousa, en 1300, suivant Lafaille, et en 1310 seulement, suivant Potier de Courcy, la dame Bertrande de Toulouse, fille d'Athon, qui lui laissa la seigneurie de Deyme en Languedoc.

De ce mariage naquirent: 1^o Bernard de Durfort, continuateur de la lignée des Durfort de Clermont-Malauze, 2^o Raymond Bernard, premier rejeton de la lignée des Durfort de Deyme; 3^o Honorée de Durfort, qui prit le voile, et 4^o Marie de Durfort, mariée à Raymond Arnaud de Preissac.

Les armes ci-dessus décrites ne pouvaient appartenir en même temps à Bernard et à Raymond Bernard. Le premier garda les armes d'alliance susdites; le second, usant de la faculté attribuée aux cadets et aux puînés de choisir les brisures à son gré, sans s'écarter cependant des règles primordiales de l'art héraldique, adopta celles qui sont décrites par les continuateurs du père Anselme, savoir: de gueules (couleur de Toulouse), à trois fasces d'argent (métal des Durfort).

Les armes gravées sur la plaque présentée appartiennent donc aux Durfort de Clermont-Malauze, puisque les seigneurs de Deymes en adoptèrent d'autres. Il est à remarquer que dans la série très nombreuse des *variantes* que présentent les armes des Durfort, aucune autre alliance ne justifie l'usage, dans cette famille, de l'écartelé de Toulouse, et que les généalogistes, en notant cette alliance, ont omis d'en déterminer la marque héraldique. A ce titre, la plaque de M. Delorme mérite d'être signalée.

Séance du 13 mars 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. J. DE MALAFOSSE fait hommage à la Société, de la part de la fabrique de l'église de Saint-Sulpice (Tarn), d'une reproduction photographique du

beau tryptique de cette église, lequel, cédé à l'Etat, est actuellement conservé au musée de Cluny.

La Société décide de remettre, en témoignage de remerciement, un jeun d'argent au président de la fabrique de Saint-Sulpice.

M. l'abbé DOUAIS donne lecture, au nom de M. Momméja, membre correspondant, de la note suivante :

- *D'un graduel de Santa-Maria-Traspontina, à Rome, exécuté sous le patronat d'Ange de Cambolas, général des carmes.*

« On a dit, et à juste raison, qu'il n'est pas de lieu au monde où l'on ne trouve les traces d'un Gascon. En voici une nouvelle preuve empruntée aux notes que nous avons prises, il y a quelques années, au cours d'une rapide excursion en Italie.

« *Santa-Maria-Traspontina* est une des soixante-dix-sept églises de Rome dans lesquelles Stendal conseille d'entrer, « à moins, » dit-il, « que l'on ne soit dominé par quelque sentiment vil. »

« Malgré la recommandation, nous n'y serions pas entré sans une averse soudaine qui nous força à chercher un abri. Les curiosités de l'église furent bientôt épuisées, mais comme la pluie continuait toujours et que nous voulions à toute force ne pas perdre complètement notre temps, nous demandâmes à un custode de nous montrer les *corali*.

« Sauf quelques initiales ornées de profils caricaturaux, il n'y avait rien d'intéressant dans ces énormes blocs de parchemin, et nous regrettions déjà la *buouna mancia* qu'allait nous coûter cette exploration inutile, lorsque un nom essentiellement gascon nous apparut au bas d'une gravure servant de frontispice à un graduel. C'était le portrait, peint par Raoux en 1706 et gravé par Van Vesterhout, du Révérendissime Père Ange de Cambolas, de la province de Toulouse, général des carmes. Au revers de cette planche sont les armoiries du général : *de gueules à un besant d'argent posé sur un croissant montant de même, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'or et soutenu d'une face d'argent*. Ce sont les armes de la famille de Cambolas. Mais, si nous ne faisons erreur, il y a pourtant quelques différences, les Cambolas portant, d'après l'*Armorial toulousain*, de M. A. Brémont (le seul recueil que nous ayons sous la main), *de gueules à un besant d'or posé sur un croissant d'argent, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'argent*.

« Il ne peut y avoir, d'ailleurs, aucun doute sur l'origine toulousaine de de Cambolas, général des Carmes, car l'inscription du livre déclare que :

*Moderante Carmeli ordinem
Reverendo Patre magistro priore*

*generali Angelo de Cambo-
las gallo. Provinciæ Tolosæ.
Munus Procuratoris Generalis
exercente R: ad: Patre magistro
Andrea Capero hispano.
Provinciæ Aragoniæ.
Gubernante cœnobium hoc
S. M. Transpontinæ ad, r. P.
M. Alberto Annuba Be-
neventano. Priore ac Ex provinciali
Provinciæ Neapolis.
F. Rodolphus M^a Nauclerius
Neapolitanus Provinciæ S. M.
a Vita sub Prior, Novum
Graduale, veteri partim
aucto, partim instaura-
to concennavit, et ad usum
chori hoc in libro exara-
vit anno. 1708.*

» Le nom d'un compatriote retrouvé inopinément à l'étranger fait toujours un sensible plaisir. Charmé par ce souvenir de la patrie absente, nous transcrivîmes cette inscription le plus soigneusement possible. Son intérêt n'aura-t-il pas diminué depuis? Nous n'oserions l'affirmer. Tel quel et quel usage qu'on en puisse faire, voilà notre note. C'est le butin d'un instant perdu. A défaut d'autre mérite, elle prouvera à nos collègues le soin que nous avons toujours eu de relever tout ce qui peut avoir trait, de loin et de près, à l'histoire de la petite patrie languedocienne. »

M. BARRIÈRE-FLAVY donne lecture de quelques *Notes sur six nouvelles stations barbares de l'époque mérovingienne dans le Sud-Ouest.*

I

« SOLOMIAC (*Gers*). — Sur le penchant d'un coteau exposé au levant et à quelques pas de la voie romaine de Toulouse à Lectoure, un cultivateur du hameau dit des Arrouquets, à l'extrémité de la commune de Solomiac (*Gers*), découvrit, en 1892, en nivelant l'aire pour battre son blé, un grand cadavre orienté, couché sur le côté droit, les jambes repliées. Une couche de terre de 0^m,25 à peine le recouvrait.

» Un seul objet fut recueilli sur le flanc gauche du squelette, une belle plaque de ceinturon complète en bronze étamé (fig. I). Elle affecte une

forme assez allongée, et, par la disposition de ses dix bossettes, se rapproche particulièrement des agrafes de cette époque trouvées principalement dans quelques départements de l'Ouest, la Charente, les Deux-Sèvres, le Maine-et-Loire (1). Les dessins, assez grossiers, sont disposés sur fond pointillé. L'ardillon de la boucle présente ce singulier entrelac rectangulaire qui n'est qu'une variété fantaisiste du signe cabalistique *Swastika*.

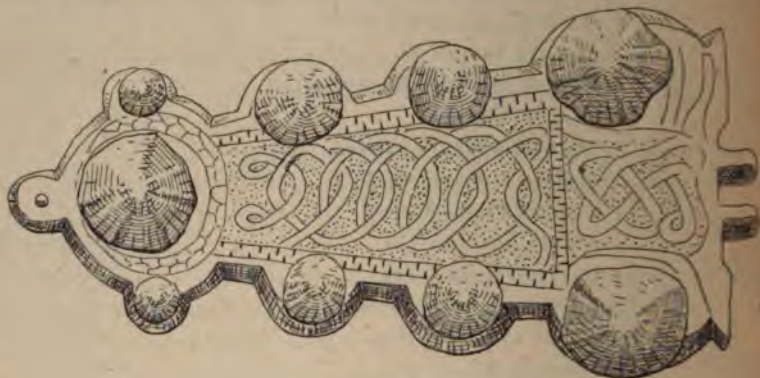


Figure 1.

» La sépulture semble être isolée, car rien, depuis la date de la découverte, n'est venu révéler l'existence d'une nécropole plus ou moins importante en cet endroit. Il est difficile de se prononcer sur les circonstances qui ont trait à la présence de ce seul guerrier barbare en ce lieu. L'inhumation, qui offre quelques particularités anormales, semble indiquer qu'il y a eu hâte dans la mise en terre du défunt.

» Le point où cette trouvaille a été faite est à une faible distance [100 à 150 mètres environ] d'un champ dit *lou Gleyso* et d'une station romaine ou peut-être même d'une villa de quelque importance, si l'on en juge par les nombreux débris épars de tous côtés. Des ossements brisés se rencontrent abondamment, comme semés dans les champs; mais jusqu'à ce jour, rien d'intéressant n'y a été recueilli, à l'exception de l'agrafe barbare qui est conservée au château d'Avenzac, chez M. le comte de Pouy. C'est à l'obligeance de M. l'abbé Monlezun, curé de cette paroisse, que nous devons les renseignements relatifs à cette intéressante pièce.

(1) Voir C. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, p. 206. *Revue historique et archéologique du Maine*, t. VIII, 1888, p. 201. *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. V, 1855, p. 243.

II

» MONTÉGUT (*Gers*). — En 1883, paraissait à la librairie Victor Palmé, à Paris, une petite brochure de quinze pages, avec planches, ayant pour titre : *Champ de bataille chrétien du Couloumé (Montégut-Auch)*. Nous devons à l'obligeance d'un aimable ecclésiastique l'opuscule, tiré à un nombre restreint d'exemplaires.

» C'est dans la commune de Montégut, sur le mamelon dit du Couloumé, que des travaux de déblai, entrepris en 1882, firent découvrir un cimetière barbare de l'époque mérovingienne, composé d'un grand nombre de fosses symétriquement disposées en rangées parallèles sur une largeur de quinze à vingt mètres.

» Des objets intéressants y furent recueillis ; nous pouvons les étudier d'après les figures qui accompagnent le texte. D'une manière générale, on peut dire qu'ils n'offrent rien de bien original, rien de particulier et de curieux.

» Les agrafes de ceinturon paraissent nombreuses, et quoique variées dans leur forme, peuvent se ramener à des types connus. Par exemple, nous signalerons une plaque de moyenne dimension, triangulaire, ornée au centre et aux trois sommets d'incrustations de pâte de verre colorée (fig. II) (1). Elle se rapproche d'une manière frappante d'un objet de même



Figure II.

genre provenant des environs de Toulouse et conservé au musée Saint-Raymond (2) et d'une plaque, mieux travaillée, plus belle dans son ensemble, trouvée à Chadenac (Charente-Inférieure) (3). Nous avons fait observer ailleurs (4) que ce type de plaque de ceinturon était fort rare au nord de la

(1) Voir la fig. 2 de la planche III de l'opuscule.

(2) C. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, pl. VIII, fig. 6.

(3) *Id.*, *ibid.*, fig. 3.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 65.

Loire et dans l'ouest. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que M. Baudot, dans son beau travail sur les *Sépultures barbares de Bourgogne*, donne une agrafe presque identique quant à la forme et à la décoration (1). C'est un des rares exemples de rapprochement à établir entre les pièces incrustées de ce genre du sud et du nord de la Loire.

» Deux autres plaques, triangulaires, peuvent être rangées dans la catégorie des agrafes du pays toulousain. Mentionnons celle qui est représentée sous le n° 1 de la planche I de la brochure en question et qui présente, ainsi qu'une semblable du musée Saint-Raymond (2), une ornementation centrale au repoussé, donnant la configuration trapézoïdale d'une dalle tumulaire. Cette similitude est curieuse ; il est opportun de la noter.

» A la planche I de la même brochure, sous le n° 4, on remarque une plaque en forme de cône aplati, ornée de trois bossettes à œil de perdrix et offrant, à la partie centrale, une croix à branches égales sur fond pointillé. A signaler une pièce semblablement décorée, bien que le tracé en soit plus régulier, mieux fini et se détache sur fond champlévé. Elle provient encore des environs de Toulouse, et nous l'avons étudiée dans notre travail d'ensemble sur les objets recueillis dans les sépultures des barbares du Midi (3). Le musée d'Agen en conserve une dont la configuration diffère, bien que le motif ornemental soit identique (4) ; il en est encore de même d'une plaque recueillie par M. le baron de Baye à Bergères-lès-Vertus (Marne) (5).



Figure III.

» Il s'est rencontré, au Couloumé, des boucles seules ou détachées de

(1) H. Baudot, *Mémoire sur les sépultures des Barbares de Bourgogne*, pl. IX, fig. 8.

(2) C. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, pl. XI, fig. 5.

(3) *Id.*, *ibid.*, pl. XIV, fig. 2.

(4) *Id.*, *ibid.*, pl. XIII, fig. 1.

(5) Baron J. de Baye, *Le Cimetière de Bergères-lès-Vertus*.

leur plaque, que l'auteur du *Mémoire*, nous ne savons par suite de quelle confusion, appelle fibules. Une seule d'entre elles est ornée de reliefs côtelés, et peut être comparée aux anneaux de boucle trouvés au Tasta (Lot-et-Garonne), à Venerque (Haute-Garonne), et aux environs de Toulouse (1). L'abbé Cochet en mentionne plusieurs, et on en voit figurer de semblables dans la collection Caranda (2).

» On a reproduit encore, à la planche II, deux couteaux de petite taille, et non des fers de lance comme le veut l'auteur. Ils sont extrêmement communs dans les sépultures de cet âge. On voit en outre, figuré sous le n° 3 de la même planche, une sorte de fiche-patte ou crochet de fer fort répandu à cette époque, et qui n'a aucun rapport avec l'antenne du *labarum* dont parle l'auteur.

» Des bagues de diverses formes et des grains de collier en verre soufflé ont été recueillis en quantité dans les tombes du Couloumé.

» Ajoutons que les monnaies rencontrées sont de Gallien, de Constantin, de Crispus, de Constant, fils de Constantin, de Constance et de Magnence ; c'est dire que l'époque des inhumations n'est certainement pas, au moins en partie, antérieure à la seconde moitié du quatrième siècle.

» Nous sommes complètement en désaccord avec l'auteur de la brochure, quant à la détermination des sépultures et des objets qui y étaient contenus. De même, nous ne partageons nullement sa manière de voir au sujet de la date et de la cause de ces inhumations.

» Il ne s'agit pas évidemment ici d'un champ de bataille quelconque, ainsi qu'il est dit dans la notice. La régularité, la symétrie, l'ordre qui ont présidé aux inhumations établissent précisément le contraire et témoignent, ainsi que cela a été constaté en maint autre lieu, d'une habitation paisible d'une tribu de Barbares sur le mamelon du Couloumé. Rien n'indique ici la précipitation pour l'ensevelissement des morts que l'on relève sur les champs de bataille de cet âge.

» D'autre part, de l'orientation des tombes, on ne saurait induire qu'elles renfermaient nécessairement des restes de chrétiens ; toutes les sépultures des barbares, chrétiens ou non, pratiquées sans hâte, sont invariablement orientées.

» Les objets de bronze trouvés auprès de chaque squelette sont incontestablement de fabrication, de forme et d'ornementation barbare de l'époque que l'on est convenu d'appeler mérovingienne. Ils n'ont rien de commun avec les armes et les parures des Gaulois, auxquels l'auteur tient essentiel-

(1) C. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, pl. X, fig. 4-6-7.

(2) Abbé Cochet, *La Normandie souterraine*. — F. Moreau, *Collection Caranda, passim*.

lement à les attribuer. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter nos musées nationaux et départementaux, et de parcourir les nombreuses publications de savants archéologues qui se sont occupés de ces temps primitifs. Inutile donc d'insister à cet égard.

» Rien ne permet, enfin, d'affirmer que cette nécropole appartienne exclusivement à la seconde moitié du quatrième siècle. Pour nous, au contraire, elle est bien postérieure à cette époque, vue la grossièreté des objets qu'on y a recueilli; elle pourrait être placée vers la fin du cinquième siècle.

» Malgré les objections que nous soulevons, et la critique des arguments présentés dans ce petit travail, nous devons rendre justice à la perspicacité de son auteur, qui nous a ainsi permis de faire connaître et d'étudier une nouvelle et intéressante station barbare du midi de la Gaule.

III

» LAURE (Aude). — Dans une région toute différente, nous avons à signaler la découverte de sépultures barbares, remontant au commencement de l'année 1892. Dans la commune de Laure (Aude), sur le coteau dit *la Serre*, et près du chemin romain appelé *Cami Roumiou*, des tuiliers, travaillant à extraire de la terre argileuse pour leur industrie, mirent à nu un certain nombre de tombes faites de dalles brutes plus ou moins épaisses et généralement orientées est-ouest. Elles renfermaient des ossements humains assez bien conservés, ayant à côté d'eux divers objets qui ne laissent aucun doute sur la nationalité des défunts. Le nombre des tombes encore dissimulées dans la terre est, paraît-il, considérable, eu égard à celui des sépultures déjà explorées.

» Des détails sur cette découverte nous sont fournis par M. Germain Sicard, président de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude, dans une notice parue au *Bulletin* de cette Société, en 1893 (1).

» Nous ne saurions partager la manière de voir de l'auteur, relativement à l'attribution de ces sépultures, qu'il qualifie indistinctement de gallo-romaines. Est-ce parce qu'elles se trouvaient à proximité d'une voie romaine, et renfermaient des monnaies impériales et quelques poteries qui rappellent la forme caractéristique de cette ère? Cela n'est point suffisant à coup sûr; et, au simple examen des objets de bronze retirés des fosses et publiés dans la notice, on est forcé d'admettre ici la présence d'une nécropole incontestablement de l'époque mérovingienne, tout au moins en partie.

» Notre savant collègue, M. E. Cartailhac, qui a assisté à l'exploration de plusieurs fosses, et a même pris une vue photographique du tertre qui les

(1) Germain Sicard, *Le Cimetière gallo-romain de la Métairie Grande-d'Agou (Aude)*.

renfermait, dit avoir reconnu en cet endroit l'existence de sépultures gallo-romaines. Nous n'avons certes pas la prétention de mettre en doute les appréciations d'un archéologue d'aussi haute valeur ; mais qu'il nous soit permis de faire remarquer que, d'une façon générale, les générations successives étaient, dans les temps anciens, ensevelies, dans un même lieu, à la suite les unes des autres, et finissaient quelquefois par se trouver mélangées dans la suite des siècles. Il est commun, en effet, de rencontrer dans une même nécropole, à côté d'inhumations de l'ère mérovingienne, des sépultures d'âges antérieurs et même postérieurs, quelquefois parfaitement distinctes, symétriquement étagées, le plus souvent confondues par suite de violation ; les exemples de ce fait ne manquent pas d'être signalés par la plupart des archéologues qui ont consciencieusement fouillé un cimetière de cette époque.

» Il n'y a donc pas à s'étonner de se trouver ici en présence de tombes mérovingiennes mêlées à des tombes gallo-romaines. La monnaie romaine n'implique pas nécessairement la présence d'une population gallo-romaine ; il est manifeste que les nécropoles barbares de l'époque mérovingienne renferment souvent en quantité des médailles romaines.

» Pour nous, il est certain qu'une tribu mérovingienne, plus ou moins importante, a séjourné en ce lieu de la commune de Laure, et y a été ensevelie à la suite des précédents habitants.

» A en juger par l'énumération et la reproduction des objets, la population qui reposait dans la nécropole de la métairie *Grande-d'Agou*, appartenait à la classe inférieure de la société mérovingienne. Point de luxueuses parures ; point de brillantes plaques de bronze, étamées ou incrustées, aux riches et gracieuses ornements. Les défunts avaient simplement fait usage de boucles plus ou moins ciselées, où la lanière de cuir se fixait à l'aide d'appliques soit cruciformes, soit allongées, soit triangulaires, ainsi que la planche en couleur qui accompagne la notice permet de s'en rendre compte.

» On ne peut relever que trois objets présentant un intérêt relatif ; un petit ornement rectangulaire incrusté de verroteries rouges ; l'extrémité en bronze d'un fourreau de poignard ou de scramasaxe ; enfin, une pièce bien caractéristique qui a été prise à tort pour un fragment de peigne (*crinale*) à cinq dents (fig. IV).



Figure IV.

« Si l'on consulte, en effet, les ouvrages de l'abbé Cochet, on rencontre en maint endroit la description et le dessin de plusieurs objets semblables, et qui ne sont autres que des fermoirs de bourse. C'est à la fois aux savants travaux des Allemands von Durrich et Menzel de Stuttgart (1) et de l'archéologue anglais Roach Smith (2) que l'on doit les premières observations pleines de précision et de justesse à cet égard. Notre savant français, l'abbé Cochet, a conclu, après eux, dans ce sens; et il est admis aujourd'hui, d'une manière incontestable, que ces pièces de bronze allongées, incrustées de verroteries et affectant une forme bizarre, sont bien des fermoirs d'amonières que les barbares portaient à leur ceinture, ainsi que le constatent les chroniqueurs du temps, et Montfaucon dans ses *Monuments de la monarchie française* (3).

« Jusqu'à ce jour, cet élément du costume barbare fait totalement défaut dans les dépouilles de l'époque mérovingienne du Midi de la France; un seul fragment a été recueilli à Herpes (Charente), et figure dans la collection de M. Ph. Delamain (4). Il est donc intéressant de donner à cet objet une mention particulière.

« Sans nous arrêter à une énumération des localités où ces fermoirs de bourse ont été rencontrés; disons seulement que les sépultures de la Normandie, notamment Envermeu, en ont donné à l'abbé Cochet; que celles de l'Aisne en ont encore fourni à la remarquable collection de M. Frédéric Moreau, et que M. A. Béquet en a aussi recueilli à la forteresse d'Epraves, conservés au musée de Namur.

IV

« SAINT-LÉON (*Haute-Garonne*). — Il y a quelques années, des ouvriers travaillant à une sablière, dans la commune de Saint-Léon, canton de Nailloux (*Haute-Garonne*), découvrirent plusieurs objets de fer et de bronze qui furent dispersés. On remarquait notamment un long fer de lance fortement oxydé dont il eût été intéressant de relever la forme exacte.

« M. l'abbé Aragon, curé de Saint-Julia, correspondant de la Société archéologique du Midi, a bien voulu nous fournir, sur cette découverte, quelques renseignements malheureusement bien vagues, et nous communiquer une pièce sur laquelle il convient d'appeler l'attention (Voir la planche).

« C'est une belle plaque de ceinturon, en bronze, mesurant 0^m,115 de

(1) Von Durrich und W. Menzel. *Die heidengraber am Lupfen bei Oberflacht*. Stuttgart, 1847, in-4° avec 4 planches.

(2) Roach Smith, *Collectanea antiqua*. Londres, 1843-56, vol. III, p. 16.

(3) Abbé Cochet, *Le Tombeau de Childéric*, p. 317 et suiv. — D. Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, t. I, p. 58.

(4) Ph. Delamain, *Le Cimetière d'Herpes*, pl. V, fig. 17.

long sur 0^m,07 environ de large. Elle appartient à ce groupe d'ornements de ceinture que nous avons donné comme à peu près exclusif à la région orientale du Toulousain, dite Lauragais. La grande plaque à ailettes, ornée de neuf bossettes hémisphériques, étamée et décorée avec une minutie extrême de dessins jetés à profusion sur fond pointillé, est propre à cette contrée du Languedoc, ainsi que nous avons essayé de le démontrer dans nos précédentes études. C'est l'art wisigoth qui se révèle ici dans toute sa pureté. Ainsi que sur des plaques de Gasailhou et de Gibel (Haute-Garonne) (1), nous y voyons figurer l'ébauche du poisson. Mais ce qui rend l'agrafe de Saint-Léon particulièrement curieuse, c'est la présence des trois plus grosses bossettes, représentant une face humaine coiffée d'une façon singulière. Jusqu'à ce jour, une semblable image était inconnue sur les plaques de ceinturon de l'ère mérovingienne.

» La représentation de la figure humaine sur les objets de l'époque barbare n'est pas commune; elle a été employée dans deux ordres différents d'ornementation. La première catégorie comprend les images représentées au trait sur fond plat; la seconde renferme les représentations du visage humain fortement burinés sur les têtes de clou ou bossettes qui ornent les bords des plaques de ceinturon. Nous aurons l'occasion d'entrer dans de plus complets détails, en nous occupant ultérieurement de ce genre particulier d'ornementation.

» Disons cependant que la seconde espèce présente des spécimens variés, curieux, et qui ne se retrouvent que dans la région méridionale, principalement dans le pays toulousain du N.-E. au S.-E. Une seule exception est à signaler pour la Bourgogne, où M. H. Baudot recueillit une plaque dont les bossettes offrent gravés de grossiers visages d'hommes (2).

» Dans l'exemplaire que nous étudions, le masque est plus large, plus écrasé que dans les autres, où il affecte la forme ovoïde. Les traits indiqués ailleurs par des lignes droites sont ici reproduits par des lignes courbes.

» Enfin, la coiffure diffère totalement de tout ce qui était connu jusqu'à ce jour. Les têtes de la plaque de Bressols portent une sorte de turban ou tresse. Ici, au contraire, il semble qu'une sorte d'étoffe, ou peut-être même la chevelure nattée, recouvre le sommet de la tête et retombe ensuite le long des joues pour se terminer, à la hauteur du cou, par une boucle extérieure.

» Cette reproduction peut être rapprochée de certaines figures qui ornent les flancs d'un vase ou chaudron d'argent trouvé il y a peu d'années à Gun-

(1) C. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, p. 154-156, pl. XXII, fig. 1; XXIII, fig. 1; XXIV, fig. 3.

(2) H. Baudot, *Mémoire sur les sépultures des Barbares de Bourgogne*, p. 243.

destrup, en Jutland. Les ornements de cette remarquable pièce ont été étudiées par le savant conservateur du musée des Antiquités du Nord, à Copenhague, M. Sophus Müller, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1893 (1).

» Mais, ce qui est plus frappant encore, est la ressemblance que l'on retrouve dans les quelques sceaux et médailles que l'on connaît remontant à l'époque dite mérovingienne. C'est l'image des rois chevelus que nous retrouvons, en quelque sorte, reproduite sur notre boucle de ceinturon. Par exemple, le sceau du roi Childéric I^{er} (456-481), tel que le donne l'abbé Cochet (2), offre, avec les bossettes de notre plaque, une similitude étonnante. — « De longs cheveux, » dit l'abbé Cochet dans la description du costume et de la coiffure de son personnage, « tombent sur les épaules du roi chevelu et forment de chaque côté de gros flocons. »

V

» SAINT-CLÉMENT (Gard). — Au printemps de 1892, quelques sépultures furent incidemment mises à nu sur un tertre aride au quartier dit des Rouquettes, dans la commune et au sud du village de Saint-Clément (Gard). Plusieurs de ces tombes ont été explorées par M. Lombard-Dumas, membre non-résidant de l'Académie de Nîmes, qui en a fait l'objet d'une intéressante notice.

» Avant d'entrer dans les détails de la découverte, il convient d'appeler l'attention sur la dénomination toute nouvelle que l'auteur donne à ces sépultures.

» Adoptant la manière de voir de M. de Baye et la nôtre, M. Lombard-Dumas n'hésite pas à voir dans les objets recueillis des produits de l'art barbare wisigothique. Après avoir rappelé certaines interprétations contenues dans les travaux de M. de Baye, l'auteur ajoute : « Entre ce type [importé en Gaule par les Barbares] et les objets qui nous occupent existe un lien de parenté indéniable... Les parures du tertre des Rouquettes, seule localité bien constatée du Gard, apparaîtraient donc ici comme une des premières manifestations de l'art gothique dans notre pays. »

» Loin d'opposer, ainsi que l'ont fait certains archéologues, un parti-pris incontestable au système que nous avons exposé et soutenu ailleurs et de le déclarer à priori inadmissible (3), l'auteur du mémoire adopte parfaitement

(1) *Mémoire de la Société des Antiquaires du Nord*, 1893, p. 35 et 62. Album, pl. VIII, XIII, XIV.

(2) Abbé Cochet, *Le Tombeau de Childéric I^{er}*, p. 369.

(3) Il convient d'être juste à l'égard de quelques-uns de nos contradicteurs qui ont critiqué d'une façon aussi consciencieuse que savante, notamment

et comme toute naturelle l'origine wisigothique des objets trouvés dans les sépultures dites mérovingiennes du midi de la France.

» Les tombes de Saint-Clément étaient faites de dalles juxtaposées. Le mobilier funéraire indique une population pauvre.



Figure V.

» Un grand squelette d'adulte avait à côté de lui un fer de flèche très oxydé; à portée de sa main gauche, les débris d'un verre à pied, jaune-verdâtre extrêmement ténu. Epars dans la fosse, se voyaient une petite boucle carrée en cuivre, une seconde plus grande, ovale, en bronze, ornée de petits ronds et d'œils-de-perdrix, ainsi que trois plaquettes oblongues servant à fixer le cuir passé dans l'anneau de la boucle et replié sur lui-même. C'est le système primitif et grossier de l'agrafe de ceinturon.

» Grâce à l'obligeance de M. Lombard-Dumas, nous pouvons donner une reproduction des plus intéressants objets des sépultures de Saint-Clément.

VI

» MOULEZAN (*Gard*). — Vers 1860, le hasard fit encore découvrir sur le territoire de la commune de Moulezan (*Gard*), le long de la côte, près du

M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, la théorie qui attribue les sépultures méridionales de la Gaule, appelées mérovingiennes, aux barbares wisigoths. Nous réfuterons, dans une étude ultérieure, les arguments que l'on a fait valoir et qui ne nous paraissent seulement établir que la sagacité, l'érudition et la logique d'esprit de leur auteur.

Mas de Pian, une sépulture d'homme, faite de briques dites *sarrasines*. Les objets qui y furent recueillis sont conservés dans les collections du savant géologue Emilien Dumas, à Sommières. C'est à M. Lombard-Dumas que nous devons aussi les renseignements et les dessins qui se réfèrent à cette découverte.

» Une belle francisque, une boucle en bronze, semblable à celle de Saint-Clément, et des plaquettes pour fixer le cuir se trouvaient auprès du squelette.

» La présence de la hache est ici à retenir. Nous avons dit ailleurs (1) que cette arme franque était extrêmement rare dans les cimetières barbares du Midi.

» Cette sépulture de Moulezan était-elle isolée ou se rattachait-elle à un groupe plus ou moins considérable; il est impossible d'être exactement renseigné à cet égard. »

Séance du 20 mars 1894.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. Ferré, membre correspondant à Martres, écrit pour remercier la Société de l'envoi qui lui a été fait d'un plan des fouilles de Martres, lequel renferme des indications précieuses ne figurant pas sur le premier plan publié par la Société archéologique au tome V des *Mémoires*.

Sur le rapport favorable de la Commission, M. l'abbé Marsan, curé de Soullan, dans la vallée d'Aure, est élu membre correspondant.

La Société délègue M. Mérimée, directeur, pour la représenter aux fêtes qui seront données à l'occasion du deuxième centenaire de l'érection de la Société des Jeux Floraux en Académie.

M. l'abbé Douais donne lecture de l'acte de décès de Maturin du Bruel, chanoine de Saint-Etienne, d'après le registre de la paroisse de Saint-Just de Narbonne :

« L'an 1569 et le 4 du mois de decembre est alé de vye à trespas venerable houma Maturin du Bruel, chanoine de Saint-Estienne de Tolose, environ quatre heures après minuit, ès presences de M^e Pierre Cappella et M^e Anthoyne Grenier et de moy curé qui l'ay confessé et exorté a son trespas, et a esté sepulturez aux claustrs de l'esglise de Saint-Just.

» CELLER. »

(Signé).

(1) C. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, p. 45. — Abbé Cochet, *Le Tombeau de Childéric*, p. 119. — Baron J. de Baye, *Industrie Longobarde*, p. 17.

M. le baron DE RIVIÈRES, appelé par l'ordre du jour, fait une communication sur quelques souvenirs de l'Exposition rétrospective d'Angoulême, en 1893.

« Cette remarquable exposition, que nous avons pu admirer dans l'été de l'année dernière, offrait au visiteur des objets variés et intéressants dans tous les genres. Nous y avons remarqué divers spécimens de céramique. Le plus notable était une cloche de faïence dont nous avons donné la description dans le dernier numéro du *Bulletin monumental*. Puis une gargoulette en faïence d'Angoulême exposée par M^{me} de Bourdelière (1). Sur la panse, on lit les vers bachiques suivants, tracés en écriture ronde. Les lettres se détachent en noir sur l'émail blanc de la gargoulette :

1755

Bacchus assis sur un poinçon (2)
Faisant reciter la leçon
Aux enfants de la bouteille
Dont le livre étoit un gros flacon
Chantoient tous à merveille
En disant bon bon bon que le vin est bon.

Lorsque vint le petit fils de Venus
Croyant être le bien reçu
Mais Bacchus tout en colère
Voyant le petit fripon
L'envoya à sa mère
En frappant dessus à coup de flacon.

« De l'autre côté de la gargoulette :

Sa mère le voyant venir
Son cœur tout rempli de soupirs
Disant ces tristes paroles
Mama c'est Bacchus qui ma maltraité
En entrant dans son echole
Pour n'avoir pas voulu avec luy trinquer.

Mais si j'y retourne dorenavant
J'en sortiray bien plus scavant

(1) N° 803 du *Catalogue*. Angoulême, Coquemard, éditeur.

(2) Poinçon, sorte de tonneau qui tient à peu près les deux tiers d'un muid (*Dictionnaire*, de Littré).

Je trinqueray comme un drole
Je vendray mon carquoy pour avoir du vin
En entrant dans son echole
J'auray toujours le verre a la main.

» Nous avons aussi noté (1) un pichet avec décor bachique en faïence rochelaise et portant cette légende :

Charme Bacus
ton divin
jeux

et en bas le nom du propriétaire :

David Benoit
bon mach (2) de vin
1776

» Sur un saladier en faïence de Cognac, on voyait peintes trois commères et cette inscription :

Voila les 3 bavarde
de coSne l'an 6^{me}
de la republique

» Dans les objets de bronze, on voyait des mouchettes (3) avec le plateau en cuivre argenté, aux armes d'Henry de Nesmond, mort archevêque de Toulouse en 1727 : *d'or à 3 cors de chasse de sable liés et enguichés de gueules, posés 2 et 1*. Henri de Nesmond était originaire de l'Angoumois. Sa famille avait donné des magistrats au Parlement de Bordeaux. On voyait aussi (4) une sonnette en argent figurant une reine couronnée, époque Louis XIV.

» Puis, sous les nos 745 et 746, M. Desir Leblanc, d'Angoulême, avait exposé deux sonnettes en cuivre. L'une représentait une dame en costume du temps de Henri IV, l'autre une tête de fou ; la troisième, qui ne figure pas au catalogue, est ornée de feuillage et terminée par un coq. M. Leblanc nous en a gracieusement envoyé les dessins ; il ignore la provenance de ces petits objets, qui datent du dix-septième siècle, et sont amusants à voir. »

(1) N° 809 du *Catalogue*.

(2) Marchand.

(3) N° 716.

(4) N° 684.

M. le baron de Rivières ajoute à sa lecture quelques considérations sur un buste d'homme du seizième siècle, à Albi.

« Dans les premiers jours du mois de mars 1894, en remuant des terres dans l'intérieur d'une cour, rue des Pénitents, à Albi, on a trouvé un buste en pierre blanche de grandeur nature. Il représente un homme dans la force de l'âge, imberbe, les cheveux courts, la tête coiffée d'un bonnet carré, et revêtu d'une robe ou manteau plissé avec capuchon par derrière, formant une sorte de chaperon qui couvre la poitrine, comme à une robe de moine. Point de nom ni d'indication. Sur le manteau sont gravées les lettres R. V. Le costume, surtout le bonnet, indique la fin du seizième siècle comme date. Ne serait-ce point un buste de pénitent? Le bonnet a la forme usitée pour les docteurs ou professeurs au seizième siècle. Dans cette rue des Pénitents, il y avait, avant la Révolution, la chapelle d'une confrérie de pénitents noirs. Elle est actuellement démolie, et un jardin dépendant de l'Hôtel-de-Ville en occupe la place. »

M. DE LAHONDÈS dit qu'un groupe de membres de la Société a examiné les déblaiements de l'ancien cimetière de Saint-Pierre-des-Cuisines. Les terres transportées au commencement du siècle ont été enlevées, et parmi elles se sont trouvés des ossements et quelques pierres tombales. Ce travail sera continué de même jusqu'à l'ancien niveau, dans le petit jardin où s'élèvent le beau portail et le superbe tombeau du douzième siècle. Ces deux monuments reprendront ainsi leur aspect premier, et leur magnifique ensemble sera rendu aux artistes dans toute son intégrité.

Les visiteurs sont entrés ensuite dans l'ancienne église, aujourd'hui l'une des dépendances de l'Arsenal. Des piliers, des naissances d'arc, une belle fenêtre en assises alternées de pierre et de briques, absolument analogues aux constructions de Saint-Sernin, leur ont permis de constater qu'une première église, de dimensions restreintes, avait été bâtie vers 1070, aussitôt après la donation des comtes de Toulouse à l'abbaye de Moissac. Elle est représentée aujourd'hui par la moitié de la nef actuelle, du côté du nord; son ancien sanctuaire, plus tard surmonté d'un clocher, est démoli.

Bientôt après qu'elle eut été terminée, vers le milieu du douzième siècle, cette première église fut doublée, en effet. Le nouveau sanctuaire qui la termine est couvert d'une voûte d'arête à gros boudins de briques semblables à ceux qui supportent la voûte de la sacristie de Saint-Sernin, l'ancienne chapelle des Saints Dormants. C'est dans cette nef que fut ouvert, sur la façade méridionale, le beau portail aux chapiteaux historiques dont les bases vont reparaitre au jour. Vers la fin du quinzième siècle, des chapelles furent ajoutées sur les côtés.

La faveur avec laquelle les comtes de Toulouse protégeaient cette église, où ils se trouvaient chez eux plus qu'à la cathédrale de l'évêque ou à l'ab-

batiale de Saint-Sernin, explique cet accroissement rapide. C'est dans ses murs vénérables qu'ils rassemblèrent les principaux habitants dans les heures les plus dramatiques de l'histoire de Toulouse.

Le beau cloître des Chartreux, élevé dans les premières années du dix-septième siècle, et encore presque intact, a été admiré aussi, grâce à l'obligeance de M. le colonel Solier, directeur de l'Arsenal, et de M. le capitaine Tranier.

Les visiteurs ne se sont pas retirés sans remercier profondément M. le colonel Solier de la permission qui leur a été donnée, et surtout des travaux intelligents qu'il dirige pour rétablir l'ancien aspect du portail et du tombeau. Ils ont aussi exprimé le vœu que ces deux monuments puissent être vus de l'extérieur.

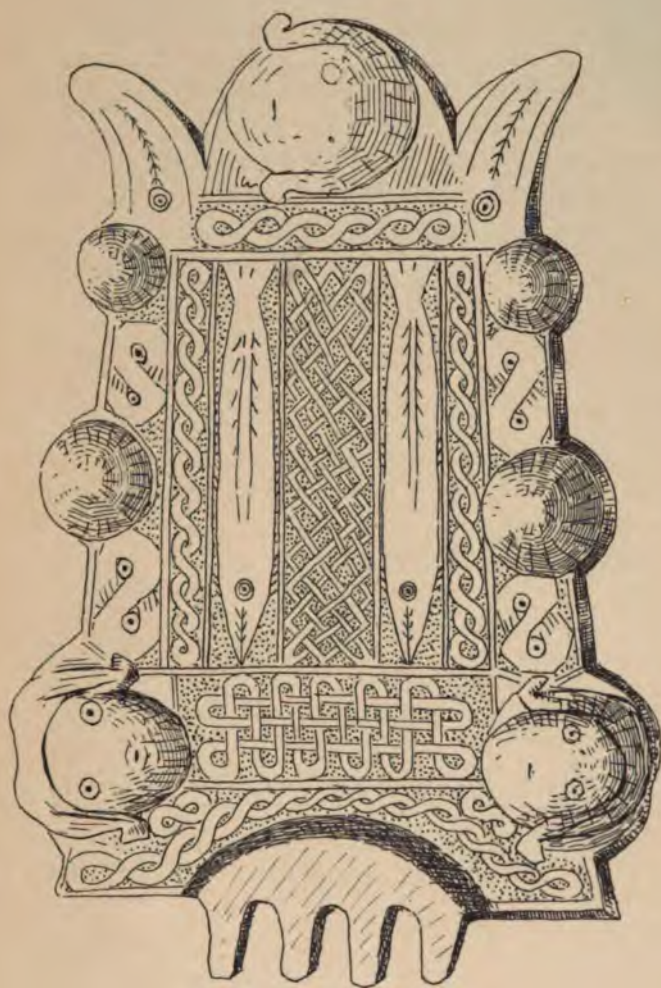
Le secrétaire adjoint,

C. BARRIÈRE-FLAVY.

ADDITION

MEMBRES CORRESPONDANTS

M. BERTHELÉ, archiviste de l'Hérault.	21 juin 1892.
M. l'abbé DUBARAT, aumônier du Lycée de Pau. . .	4 juillet 1893.



PLAQUE DE CEINTURON DE L'ÉPOQUE BARBARE DÉCOUVERTE A SAINT-LÉON
(HAUTE-GARONNE).





